

LES
FEMMES DE LA BIBLE,

PRINCIPAUX FRAGMENTS

D'UNE HISTOIRE DU PEUPLE DE DIEU,

PAR L'ABBÉ G. DARBOY,

Avec collection de Portraits des Femmes célèbres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

GRAVÉS PAR LES MEILLEURS ARTISTES, D'APRÈS LES DESSINS DE G. STAAL.



PARIS.

A LA LIBRAIRIE DE GARNIER FRÈRES,

RUE RICHELIEU, 10.

—
1850



CLASSEMENT DES FEMMES DE LA BIBLE.

Sara.	Anne, mère de la Sainte-Vierge.
Séphora	Élizabeth.
Marie, sœur de Moïse.	La fille d'Hérodiade.
Rahab.	La Samaritaine.
La femme du lévite d'Éphraïm.	La Chananéenne.
La pythonisse d'Endor.	La femme adultère.
Michol.	Marthe.
Bethsabée.	Marie-Madeleine.
La Sunamite.	La Sainte-Vierge.

SARA, FEMME D'ABRAHAM.

Sterilis peperit.

(1 Reg. 2.)

Un jour, tous les hommes issus d'Adam se trouvèrent ramenés à une seule famille, Noé et ses fils, sa femme et les femmes de ses fils. Le reste du genre humain venait de périr dévoré par un déluge dont tous les peuples ont gardé l'effroyable souvenir, et qui a laissé sur la face et dans les entrailles déchirées du globe, aussi bien que dans l'histoire, des traces de son existence, et, pour ainsi dire, des médailles commémoratives de sa date et de son universalité. En faisant reposer de nouveau sur la tête d'un seul chef l'espoir des générations futures, ce grand coup était une seconde promulgation du dogme de notre commune origine, et en rappelant au culte de la vérité et de la vertu ces quelques hommes que la reconnaissance et la terreur courbaient sous la main de Dieu, il devait avoir pour résultat naturel de rajeunir et de purifier les traditions et les croyances des âges antérieurs. Et bientôt néanmoins l'égoïsme revint diviser les hommes, et les appétits d'en bas firent oublier encore les leçons d'en haut.

Peu de siècles après le déluge, à un signal divin qui descendit comme un châtiment, les ouvriers de la tour de Babel, enfants des enfants de Noé, se dirent on ne sait quels adieux confus dans



ANNA CHRISTINA DE BORA JAM

LES FEMMES DE LA BIBLE.

les champs de Sennaar. Puis ils s'en allèrent aux quatre vents du ciel, emportant des doctrines religieuses et sociales que le temps altéra dans son cours, et qui furent pratiquées quelquefois avec gloire et bonheur, mais souvent aussi d'une façon malheureuse et vile. L'idolâtrie entra dans le monde, menant le despotisme par la main; car, à mesure que l'idée de Dieu se dégrade et s'obscurcit, la notion du droit s'abaisse et s'efface, la force se montre et fait son œuvre.

Mais aux passions qui entraînent l'homme, Dieu donne un contre-poids qui retient l'humanité dans le cercle de ses destinées. Par l'effet de cette sagesse qui gouverne le monde, la vérité et la vertu, outre les intelligences qu'elles conservent secrètement avec les âmes même égarées, ont toujours trouvé sur terre un asile public et une sorte d'hospitalité solennelle. Cœurs simples et droits, législateur et prophète suscité par le ciel, Dieu incarné devenant le précepteur et le modèle de ses créatures, tente patriarcale, synagogue juive, Église catholique, lois générales du monde, ou vocation spéciale des individus et des peuples, jamais il n'a manqué de voix pour convier les hommes au respect de tous les droits et à la pratique de tous les devoirs, et jamais l'humanité n'a été si infirme qu'elle n'ait répondu à cet appel avec plus ou moins de générosité. Ainsi, lorsque les races de Sem, Cham et Japhet, fils de Noé, se furent partagé l'univers, et que, se frayant chacune leur route, elles commencèrent à s'égarer dans l'erreur, Dieu choisit le chef futur d'un grand peuple pour en faire aussi le chef et le père des croyants : élection merveilleuse qui avait pour but de rendre la vérité plus stable parmi les hommes et plus manifeste à leurs yeux, en la fixant dans une famille et dans une nation, et en lui donnant une forme et une expression sociales.

Ce privilégié illustre, qui portait l'espoir de l'avenir, se nom-

SARA.

mait Abram. Il avait épousé Saraï, fille de son frère ; en ces temps primitifs, la parenté ne pouvait pas empêcher toutes les alliances qu'elle empêcherait aujourd'hui : c'est seulement après l'universelle diffusion du genre humain que les chrétiens ont dû élargir le champ de leurs libres affections, afin que l'égoïsme, chassé des consciences par le précepte de la charité, ne vint pas se réfugier dans les familles sous le voile du mariage. Saraï était aussi appelée Jescha, comme si on avait voulu dire par ce mot que sa beauté lui attirait tous les regards, sans doute parce que son âme jetait au dehors cet éclat pudique que l'harmonie des lignes et la pureté des traits ne peuvent ni remplacer ni couvrir.

Saraï, comme Abram, descendait de Sem, qui fut, selon la commune opinion, l'aîné des enfants de Noé. Elle naquit vers l'année 2020, environ huit siècles avant la guerre de Troie, peu de temps avant l'époque où les historiens profanes placent le règne de Sémiramis. On sait que la postérité de Sem et de Cham répandit sa gloire précoce et fugitive sur l'Asie et l'Afrique : les enfants de Cham enrichirent la Phénicie par le commerce, et l'Egypte par de sages lois ; Nemrod, son petit-fils, fonda le premier de tous les empires auquel Assur, fils de Sem, donna son nom, et où d'autres enfants de Sem firent éclater les merveilles d'une civilisation célèbre. La postérité de Japhet, qui s'étendit vers l'Europe pour la peupler ensuite, tarda quelque temps à jouer sur la scène du monde un rôle dont l'histoire daignât se souvenir. Mais quand elle saisit le sceptre, ce fut pour le porter avec une rare splendeur de génie et de courage ; comme il arrive souvent aux derniers venus, elle se fit la meilleure part, et elle la conserva. Elle a enseveli les dynasties égyptiennes sous la majesté de leurs pyramides, et étouffé les vieilles monarchies de l'Orient dans la pourriture de leurs molles civilisations. Elle a régné sur l'univers par les Grecs et les Romains, ces princes des beaux-arts, des

LES FEMMES DE LA BIBLE.

sciences et de la guerre. Elle règne encore sur l'univers par les peuples de l'Europe qui président, après Dieu, à la marche générale de l'humanité. Japhet a mis la main sur la tête de Cham en signe de domination, et il a pénétré comme un maître dans les pavillons de Sem, qui lui a fait place.

Abram et Saraï habitaient la ville d'Ur en Chaldée. Le pays était dès lors adonné à l'idolâtrie : le feu y recevait un culte. Assurément, de toutes les lettres qui reproduisent le nom de Dieu dans le grand livre de la nature, la lumière des astres et la chaleur du soleil étaient les plus apparentes pour les habitants des vastes plaines qui s'étendent aux bords du Tigre et de l'Euphrate, sous un ciel toujours pur et brûlant. Le temps affaiblissant les souvenirs traditionnels, et l'ardeur des sens troublant la raison, ce qui n'était qu'un signe fut pris pour la réalité vivante, et le Créateur disparut, en quelque sorte, sous la magnificence de son œuvre. On adora le soleil et les astres qui atteignent l'homme de si loin, la lumière et la chaleur dont il subit l'influence inévitable. Le feu devint l'emblème général de ces divinités imaginaires. Le vrai Dieu voulut donc tirer Abram du milieu de ces erreurs ; il lui dit un jour : « Quitte ton pays, et ta parenté et la » maison de ton père, et viens en la terre que je te montrerai. Je » te ferai un grand peuple... Je bénirai qui te bénira, je mau- » dirai qui te maudira, et en toi seront bénies toutes les nations » de la terre. » Douces et honorables paroles qui promettaient une gloire et une postérité selon l'esprit plutôt encore qu'une gloire et une postérité selon la chair, et qui venaient à la fois soutenir l'espoir de l'humanité déchue et l'associer au travail de sa propre réhabilitation.

Que Dieu parle seulement au cœur, ou bien que sa voix se fasse aussi entendre d'une manière physique au moyen des éléments, ou par l'organe de l'Église, il met dans ce qu'il dit je ne

SARA.

sais quoi qui crée une certitude incomparable et subjugué la liberté, en la respectant. Abram obéit à l'appel d'en haut : il se mit en marche avec Saraï, avec Tharé, son père, et Loth, son neveu. On séjourna quelque temps à Haran, ville de Mésopotamie ; là, Tharé mourut. On continua la route vers l'ouest, en passant par Damas ; s'il en faut croire de vieilles traditions, Abram aurait exercé dans ces lieux une sorte d'autorité royale. Ce qu'il y a de certain, c'est que Damas se trouve sur la ligne que l'on mènerait de la Mésopotamie à la terre de Chanaan, où se rendait le pèlerin de la foi ; c'est que le souvenir du grand patriarche remplit encore aujourd'hui tout l'Orient, et que la commune opinion lui attribue la fondation de Dimschak ou Damas. Quoi qu'il en soit de ces récits adoptés d'ailleurs par Trogue Pompée et les divers historiens de Syrie, Abram poursuivit son voyage et arriva au sein d'une large vallée, où fut bâtie ensuite Sichem, qui est devenue un faubourg de la ville actuelle de Naplouse : terre maintenant inculte, mais toujours féconde, suave et douce comme l'éternelle jeunesse de sa verdure, mélancolique comme ses longs horizons et comme ses ruines.

Il y a des hommes qui semblent résumer dans leurs destinées personnelles le sort de tout un peuple, ou bien quelque'une des faces de la vie générale du monde. Semblable aux générations humaines que le temps précipite le long de ses rives changeantes vers un avenir mystérieux, aïeul de l'Arabe vagabond et du Juif qui traîne sous tous les soleils son espérance indéfinie, Abram passait véritablement sur terre en voyageur. La tente qu'il avait plantée la veille, il la pliait le lendemain, comme un exilé qui n'a pas de séjour permanent et qui cherche une patrie. Des campagnes de Sichem, il descendit vers le sud de la Palestine, et bientôt même vers l'Égypte, à cause de la famine qui désolait le pays de Chanaan. Saraï, bien qu'elle ne fût plus jeune, n'avait

LES FEMMES DE LA BIBLE.

pas encore reçu dans sa beauté les atteintes du temps, soit privilège accordé à une existence pleine de merveilles, soit vigueur naturelle du corps dans ces âges primitifs où la vie plus longue avait sans doute une fleur moins rapide. L'hospitalité fraternelle où les anciens peuples vivaient, comme dans une douce et favorable atmosphère, pouvait-elle donc assez défendre Saraï contre les insultes d'un peuple étranger ? Abram ne le crut pas : « Je sais » que tu es belle, lui dit-il avec simplicité, et que les Egyptiens » diront en te voyant : Elle est sa femme, et ils me tueront pour » t'avoir. Fais donc connaître, je t'en prie, que tu es ma sœur, » afin qu'on me traite bien à cause de toi, et qu'on me laisse la » vie sauve en ta considération. » En effet, on ne tue pas un homme pour avoir sa sœur, tandis que le faire périr est souvent la seule ressource pour lui ravir sa femme. Il faut se souvenir, au reste, que, d'après la coutume de son pays, et peut-être de son temps, Abram, oncle de Saraï, pouvait par là même la nommer sa sœur ; car, chez les Hébreux, les titres de frère et de sœur désignaient divers degrés de parenté, comme on le voit par le langage habituel des Ecritures. Toutefois le prince étranger fut induit en erreur, et bien qu'en s'asseyant à la table de l'hospitalité, Abram ne comparût pas devant un tribunal, sa parole devait sans doute porter l'empreinte d'une plus haute sincérité, même en face d'un péril mortel.

A peine le voyageur avait-il franchi la frontière d'Egypte, que déjà le roi était informé de la beauté de Saraï : la race des courtisans a toujours été savante et prompte à subodorer et à découvrir ce qui peut flatter les passions du maître. Saraï se vit enlevée et conduite au palais. A cause d'elle, Abram fut traité avec égard ; on lui offrit en présent ce qui faisait la richesse des siècles primitifs et des peuples pasteurs, de grands troupeaux de bœufs et de brebis, d'ânes et de chameaux, une foule de serviteurs et de

servantes. Cependant, des châtimens extraordinaires atteignirent le prince et sa maison. Eclairé par suite de ces coups d'en haut, sur la vérité des faits qu'on lui avait laissé ignorer, il respecta Saraï, âme droite et pure, qui s'était confiée avec ingénuité à la Providence et que la Providence n'abandonnait pas. Pharaon fit venir Abram : « De quelle sorte m'as-tu traité ? dit-il. Pourquoi » ne m'avoir pas averti que c'était ta femme ? D'où vient que tu » l'as nommée ta sœur, m'exposant à la prendre pour épouse ? » Puis il donna ordre à ses gens de veiller à ce que l'étranger ne souffrît aucun mal en quittant l'Égypte, et il remit Saraï entre ses mains. A quelque temps de là, lorsque Saraï suivit Abram au pays de Gérare dans l'Arabie Pétrée, le même incident survint avec des circonstances à peu près semblables : Saraï fut miraculeusement protégée contre Abimélech, c'était le nom commun des chefs de la contrée, de même que le nom de Pharaon était commun aux rois qui gouvernaient l'Égypte.

Certes, rien ne doit étonner beaucoup dans cette spéciale intervention de la Providence au milieu de la vie des premiers hommes. Le doigt de Dieu est dans tous les événements ; mais il y a deux ordres de faits où il se laisse voir d'une manière plus éclatante : c'est lorsque les destinées générales du monde traversent une phase critique, et lorsque les âmes d'élite sont menacées dans ce qu'elles ont de plus cher. Ainsi, dans les âges primitifs, Dieu conduisit comme par la main la jeune et naïve humanité : il vint instruire en personne le procès d'Adam tombé ; il conversa familièrement avec le juste Noé, avec les patriarches, avec son serviteur Moïse. Ainsi encore, à l'origine du christianisme, et toutes les fois que des peuples entiers s'ébranlèrent pour entrer dans l'Eglise, il sema des miracles sous les pas des apôtres et des propagateurs de la foi ; il fit durer la vie des martyrs au milieu des tortures les plus meurtrières ; aux vierges con-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

damnées à de lâches injures par le tribunal honteux des proconsuls romains, il donna pour défense un rempart de lumière que l'outrage, frappé de terreur et de cécité, ne put jamais franchir. Sublime leçon qui montre, d'une part, que Dieu veille, en père, sur les races humaines, et particulièrement sur les cœurs droits ; et, d'autre part, que la chair, comme l'esprit, a sa pureté qui la rend auguste et que les cieux mêmes chérissent et respectent.

Cependant, Abram quitta l'Égypte avec Saraï et tout ce qu'il possédait, et il rentra dans la Palestine. Loth, de son côté, avait de grands biens aussi. Il leur fallait, à tous deux, une vaste étendue de pays, de peur que leurs troupeaux ne vinssent à manquer de pâturages et leurs gens à se prendre de querelle. On se sépara : Loth choisit la partie orientale de la contrée et se fixa sur les bords du Jourdain, qui arrosait les plaines alors riantes et fertiles de Sodome et de Gomorrhe ; Abram se retira vers l'Occident et habita la vallée de Mambré, qui est restée si célèbre. Peu de temps après, des troupes venues, comme on le croit, de l'empire d'Assyrie, et renforcées par quelques petits princes du voisinage, essayèrent de soumettre définitivement les rois de la Pentapole, qui se lassaient d'une domination étrangère et refusaient un tribut toujours payé depuis douze ans. La Pentapole était cette région occupée alors par les cinq villes de Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm et Bala, nommée aussi Ségor, et où s'étendent aujourd'hui les flots muets et pesants de la mer Morte. Les rois chananéens furent battus et leurs biens livrés au pillage ; Loth, qui demeurait parmi eux et leur avait porté secours, devint avec toutes ses richesses la proie des vainqueurs. Abram fut rapidement informé de ce désastre ; il ramassa en toute hâte les plus braves de ses gens, et, soutenu par quelques alliés qu'il avait dans le pays, il tomba, pendant la nuit, sur les troupes assyriennes, les mit en déroute, et ramena Loth et les captifs avec tout

le butin. C'est au retour de cette expédition qu'il fut salué et béni par Melchisédech, roi de la ville qui se nomma plus tard Jérusalem, et prêtre du Très-Haut, figure d'un autre pontife et d'un autre monarque qui a purifié le monde par l'effusion de son propre sang, et établi son règne sur les esprits et les cœurs, et qui, l'Evangile à la main, est venu au-devant de l'humanité pour l'aider dans cette course souffrante et ce combat laborieux qu'on nomme la vie.

On voit ce qu'était la société politique dans ces vieux temps : la terre commençait à se partager en différents royaumes qui avaient peu d'étendue et de force. Le chef des familles patriarcales, bien qu'il retint l'ancienne manière de vivre, marchait l'égal des rois, contractait avec eux des alliances, faisait la paix et la guerre ; seulement il n'habitait pas entre des murailles épaisses, il avait pour sujets ses enfants et ses serviteurs, sa principale richesse consistait en troupeaux, sa vie était laborieuse et simple comme celle des champs. Du reste, il représentait la religion, comme il gouvernait son petit empire : organe respecté des traditions antérieures, ce qu'il avait appris de ses pères, il l'enseignait à ses fils. Sa longue existence, les monuments qui consacraient la mémoire des principaux faits, le nombre restreint des vérités proposées à la croyance publique, tout l'aidait à maintenir au sein de sa famille les institutions religieuses dans leur pureté originelle. Qu'il y a loin de la simplicité de cet ordre domestique aux savantes combinaisons de notre ordre social ! Et qui pourrait dire que la félicité véritable des individus ait augmenté dans la même proportion que la civilisation universelle ? Les mœurs ont bien changé ; l'accroissement de la population et le développement de l'industrie appellent des intérêts plus multipliés sur un champ de bataille plus étroit : les satisfactions données aux besoins réels font naître une foule de besoins imaginaires ; à la suite des rela-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

tions étendues que le travail et le luxe établissent pour créer le bien-être et la prospérité, de nouveaux droits se produisent qui amènent des devoirs nouveaux. Or, ces intérêts, ces besoins, ces droits et ces devoirs qui, rapprochés les uns des autres, menacent sans fin d'entrer en conflit, sont déterminés et maintenus par des règles bien plus compliquées qu'autrefois : c'est, au dedans, la pondération des pouvoirs et le mécanisme de l'administration ; au dehors, l'équilibre des nationalités fondé sur le balancement de leurs forces respectives ; au sein de tout l'univers chrétien, les efforts du génie et l'influence supérieure de l'Évangile, tous principes ou résultats de ce mouvement progressif qui emporte l'humanité des douleurs du présent, où elle trouve son Golgotha, vers les gloires de l'avenir, où elle aura son Thabor.

Abram avait reçu la promesse et nourrissait l'espoir d'une postérité illustre, et toutefois la vieillesse arrivait sans lui amener d'enfants. « Lève les yeux au ciel, lui dit le Seigneur, et compte, » si tu le peux, les étoiles. Ainsi sera ta race. » Le patriarche n'eut pas moins de foi en la parole divine que le jour où il avait quitté, sur un ordre d'en haut, les champs de la Chaldée. Saraï, qui déplorait sa longue stérilité, n'imagina pas qu'elle dût jamais partager avec Abram le privilège et la joie de revivre dans des fils : elle lui conseilla donc d'épouser Agar, sa servante, selon l'usage de ces siècles, où la polygamie était tolérée. Elle voulait se consoler ainsi par une maternité d'emprunt ; mais elle y trouva, au contraire, une source de vifs chagrins : des rivalités éclatèrent entre les deux épouses. Peut-être la triste Saraï, ne sachant pas se résigner avec assez de courage, fut-elle sévère et exigeante, comme la plupart de ceux que le malheur atteint ; peut-être aussi Agar, oubliant sa condition, se montra-t-elle imprudente et trop fière de sa fortune, car elle allait avoir un fils. Bientôt, en effet, elle donna le jour à Ismaël, le dur aïeul du peuple Arabe.

SARA.

Mais Ismaël n'était pas l'enfant de la promesse. Un jour donc, le Seigneur apparut à Abram, et lui dit : « Je suis le Dieu tout-
» puissant ; marche en ma présence et sois parfait. Je contracterai
» alliance avec toi et te multiplierai jusqu'à l'infini.... Je te ren-
» drai chef de plusieurs nations, et des rois naîtront de ton sang.
» Mon pacte avec toi et avec ta race, dans la suite des générations,
» restera toujours durable, et je serai ton Dieu et le Dieu de ta
» postérité. A toi et à tes descendants, je donnerai en héritage
» éternel la terre où tu passes en voyageur, tout le pays de Cha-
» naan... » Une alliance fut contractée. Abram jura, pour lui et sa
race, de fuir l'idolâtrie et d'obéir à Dieu avec une inviolable sin-
cérité ; il tint son serment, mais sa race, à la tête indocile et au
cœur déréglé, fut souvent rappelée en vain à l'accomplissement de
ses obligations. Dieu s'engagea, de son côté, à donner au vieil Abram
de nombreux descendants, prémices et symbole de ces généra-
tions croyantes qui devaient briller, un jour, au firmament de
l'Eglise, comme les étoiles dans l'azur des cieux. Pour ajouter à
sa parole une sanction expresse et laisser un monument indestruc-
tible de ces faits, Dieu changea le nom d'Abram, qui veut dire
père élevé, en celui d'Abraham, *père des multitudes*, et le nom de
Saraï, qui signifie *ma princesse*, en celui de Sara, *la princesse par
excellence*, parce qu'elle devait être la mère de plusieurs peuples.
« Car je la bénirai, continua le Seigneur, et tu auras d'elle un
» fils que je bénirai aussi ; il sera chef de nations, et des princes
» sortiront de lui. » Les noms d'Abraham et de Sara, ainsi modi-
fiés, portaient des espérances qui soutinrent la synagogue durant
vingt siècles, et qui charment encore tout Israël dispersé ; au-
jourd'hui que nous avons recueilli dans la foi les bénédictions
qu'ils exprimaient prophétiquement, ils résonnent avec douceur
à toute oreille chrétienne, et jusqu'à l'éternité ils seront sur les
lèvres du genre humain.

LES FEMMES DE LA BIBLE.

Etonné d'entendre de si grandes choses, Abraham se prosterna la face contre terre, il sourit dans sa joie naïve, et dit au fond de son cœur : « Un centenaire aura-t-il donc un fils, et Sara va-t-elle » enfanter à quatre-vingt-dix ans ? Puisse seulement Ismaël vivre » à vos yeux ! » ajouta-t-il en s'adressant au Seigneur. Son sourire ne venait pas de l'incrédulité ; c'était plutôt un tressaillement de reconnaissance et de respect ; car il savait bien que Dieu peut faire fleurir le désert et donner quelques rayons de plus à un soleil d'automne. Aussi, loin de le reprendre comme d'un doute, Dieu lui dit : « Un fils te viendra de Sara, ta femme, et tu l'appelleras Isaac ; je ferai alliance avec lui et ses descendants pour » l'éternité. J'ai aussi exaucé tes vœux pour Ismaël ; je le bénirai » et lui donnerai de croître et de multiplier à l'infini ; il sera père » de douze princes et chef d'un grand peuple. Mais mon pacte » n'aura lieu qu'en faveur d'Isaac, que Sara doit enfanter dans un » an, à pareille époque. » Alors la voix qui disait ces mots s'arrêta, et la vision s'évanouit.

Peu de temps après, par la plus grande chaleur du jour, Abraham était assis à l'entrée de sa tente, dans la vallée de Mambré. Tout à coup il leva les yeux du côté du chemin et aperçut trois hommes qui approchaient. Il courut à leur rencontre et se prosterna devant eux jusqu'à terre, selon l'antique et orientale manière de saluer. « Seigneurs, dit-il, si j'ai trouvé grâce devant » vous, recevez l'accueil de votre serviteur. J'apporterai un peu » d'eau pour laver vos pieds, et vous prendrez quelque repos sous » cet arbre. Je vous servirai un peu de pain pour vous fortifier, » et vous continuerez ensuite votre route. C'était votre intention » en tournant vos pas de ce côté. » On sait avec quelle religion l'hospitalité fut pratiquée chez les anciens, et surtout en Orient, et quels rapports intimes et sacrés elle établissait entre les hommes. Les plus humbles soins étaient généreusement accordés

SARA.

au voyageur ; son nom même ne lui était demandé qu'après le premier repas ; à son départ, il recevait et donnait quelques présents comme témoignage d'indissoluble amitié : heureuses coutumes qui assuraient partout à l'étranger un pain presque aussi doux que le pain du foyer domestique, et qui lui faisaient trouver dans ses hôtes des frères et des sœurs, chère image de sa famille absente ! Aujourd'hui, ces froides paroles : *le mien, le tien*, ont resserré les cœurs ; les droits sont plus clairement définis, mais les devoirs sont moins affectueusement pratiqués. Par la force des choses, l'hospitalité a cessé d'être un acte d'amitié fraternelle pour devenir une industrie ; mais fallait-il donc absolument qu'elle devint aussi une pure rencontre d'intérêts qui se croisent, au point de réduire aux sèches proportions d'une affaire d'argent ce que les anciens avaient élevé à la hauteur d'un devoir religieux ? Y a-t-il donc au monde tant de trompeurs qu'il faille se renfermer dans un dur égoïsme pour n'être pas trompé ?

Les pèlerins mystérieux se rendirent à l'invitation d'Abraham. Le patriarche entra dans sa tente et dit à Sara : « Pétris à la hâte » trois mesures de farine, et fais cuire des pains sous la cendre. » Il courut lui-même à son troupeau pour choisir ce qu'il avait de meilleur. Les délicatesses de la table étaient alors ignorées ; on ne s'appliquait pas à irriter l'appétit par la diversité des aliments et par le luxe des apprêts. Une viande commune, abondante, mais non pas variée, du lait et du beurre, tels furent les mets offerts aux hôtes de Mambré. Ce serait bien simple pour une époque de raffinement, où le prix des choses se mesure surtout à leur rareté ; mais ce fut un festin magnifique en ces temps de vie modérée et frugale, où l'homme n'avait pas encore soumis la faim même aux artifices de la civilisation. Les voyageurs prirent leur repas sous l'ombrage ; Abraham se tenait debout, prêt à les servir au besoin. On montrait, à Mambré, dans le quatrième siècle de notre ère,

LES FEMMES DE LA BIBLE.

un térébinthe fort vieux, que l'on disait avoir abrité les hôtes du grand patriarche. Tous les ans, à la saison de l'été, il se faisait, dans la campagne environnante, un immense concours de peuple attiré par la religion ou le commerce : chrétiens, juifs et idolâtres s'y rendaient de tous les points de l'Arabie, de la Palestine et des côtes de la Méditerranée. L'empereur Constantin y fit bâtir une église. Plusieurs générations de térébinthes ont passé sur cette terre avec les races humaines et les révolutions ; mais ils y ont laissé, pour ainsi dire, quelque héritier de leur renommée et un témoignage des anciens jours : un térébinthe, gardé par le respect des siècles qui se succèdent, marque l'endroit où les envoyés du ciel visitèrent Abraham.

Car ce n'étaient pas des hommes que ces étrangers assis à la table d'Abraham : c'étaient des formes humaines habitées, pour un moment, par des esprits célestes. On appelle anges, c'est-à-dire messagers, ces êtres supérieurs qui descendent du ciel, leur patrie lumineuse, pour nous informer de quelque événement extraordinaire, et qui prennent, en passant, des formes visibles et palpables, afin de se mettre en rapport avec toutes les exigences de notre nature complexe. Il est vrai, Dieu se révèle par la création qui est comme un livre ouvert devant nous, et par la conscience humaine où sa voix retentit en accents connus ; mais il peut se révéler aussi personnellement, et d'une manière directe, en couvrant d'un voile ses splendeurs trop éclatantes pour notre vue débile, ou bien nous envoyer des ambassadeurs qui portent son secret avec fidélité, parce qu'ils sont intelligents, et avec succès, parce que leur apparition sensible prévient nos doutes et notre incrédulité. C'est ainsi qu'Abraham se voyait initié aux mystères de l'avenir. Ses hôtes lui demandèrent où était Sara ; peut-être les mœurs du temps et du pays interdisaient à Sara de se tenir en présence des étrangers ; peut-être aussi les soins de l'hospitalité

SARA.

l'appelaient ailleurs. Elle était peu éloignée, du reste, et les paroles de la conversation pouvaient arriver jusqu'à son oreille. « Sara est dans sa tante, » répondit Abraham. « Dans un an, à » pareille époque, ajouta l'un des augustes pèlerins, je reviendrai » te visiter, vous serez tous deux en vie, et Sara, ta femme, aura » un fils. » Sara entendit ces mots, et, songeant à son grand âge, elle sourit en secret ; car, séparée des voyageurs par la porte de la tente, elle ne pouvait en être aperçue. Mais l'un d'eux s'adressant à Abraham : « Pourquoi Sara a-t-elle ri, en disant : *Aurai-je* » *donc un fils à mon âge* ? Y a-t-il rien de difficile à Dieu ? Je re- » viendrai dans un an, à pareille époque : vous serez tous deux » en vie, et ta femme aura un fils. » Sara, tout effrayée de la réprimande : « Je n'ai pas ri, » dit-elle. « Non pas, reprit l'inter- » locuteur, vous avez ri. » Sara regardait sans doute ses hôtes comme de simples hommes, et son sourire n'eut rien d'impie ; mais elle eut tort de mentir, parce qu'on ne doit jamais renier la vérité, lors même qu'elle paraît à craindre. Le mensonge souille les lèvres, et il ne peut jamais être que d'une utilité passagère et méprisable ; mais la vérité élève jusqu'à elle et couvre d'un reflet de sa beauté ceux qui ne la trahissent pas, et un tel honneur est toujours notre plus grand intérêt.

Les anges se levèrent pour continuer leur voyage ; Abraham voulut les reconduire, et marcha quelque temps avec eux. On se dirigeait vers la ville de Sodome. C'est en cette rencontre que le patriarche fut instruit à l'avance du châtiment préparé aux habitants corrompus de la Pentapole, et qu'il soutint avec son céleste interlocuteur ce dialogue d'une familiarité sublime, où se révèle tout ce que la Providence met de paternelle tendresse dans le gouvernement du monde, et tout ce que les hommes peuvent mettre de filiale confiance en Dieu. Il y a une voix dans les crimes qui va jusqu'au ciel, et en fait descendre la vengeance lente, mais

LES FEMMES DE LA BIBLE.

inévitable ; il y a une voix dans les actions du juste qui apaise le courroux de Dieu et désarme son bras. Quand donc le Seigneur eut prononcé sa menace : « S'il se trouve cinquante justes dans la » ville, dit Abraham, périront-ils également ? — Si je trouve cin- » quante justes dans Sodome, à cause d'eux, je l'épargnerai. — » J'ai commencé, je parlerai de nouveau, bien que je sois cendre » et poussière. Qu'arrivera-t-il, s'il y a quarante-cinq justes ? — » Je ne détruirai pas la ville. — Et s'il y en a quarante ? — Je ne » frapperai pas. — Et trente ? — Je m'arrêterai. — Et vingt ? — Je » ne perdrai point Sodome. — Et dix ? — Je pardonnerai. » Abraham garda le silence, la vision disparut, et il revint à Mambré.

Le soir, deux des voyageurs arrivèrent à Sodome. Ils purent se convaincre que l'iniquité y était portée à son comble : Loth, qui leur offrait sa maison et voulait les protéger, eut peine à échapper aux plus graves insultes. Ils l'invitèrent à quitter ce lieu infâme, et, comme il hésitait, ils l'emmenèrent, le lendemain matin, avec sa femme et ses filles. Au lever du soleil, Loth entra à Ségor. En ce moment, une effroyable pluie de soufre et de feu fondit sur les villes réprouvées. Le sol, qui est bitumineux, s'enflamma sans doute, après s'être déchiré et entr'ouvert sous les coups de la foudre et dans des ébranlements intérieurs. Tout fut envahi et dévoré par l'incendie. Au souvenir des malédictions données à la Pentapole, Abraham était revenu à l'endroit même où, la veille, il avait laissé ses hôtes. De là, il vit s'abîmer Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm et le pays d'alentour ; des cendres embrasées s'élevaient de terre, comme la fumée d'une fournaise ardente. Depuis ce jour, la vie n'est pas retournée en ces lieux, et elle ne peut y prendre racine. Sur la vallée autrefois couverte des flots de tout un peuple, un grand lac étend ses eaux assoupies, qui s'éveillent à peine dans les tempêtes. On dit que les poissons ne l'habitent pas et que les oiseaux ne volent jamais au-dessus. Du sel

SARA.

semé sur la grève, plus loin des sables mouvants, çà et là quelques plantes qui croissent lentement et comme à regret, le sol sans verdure, l'air sans fraîcheur, la vallée sans bruit : tout présente la triste image de la mort. La surface polie des eaux, qui vous renvoie l'azur du ciel au milieu du silence et de l'aridité, récrée un moment votre œil sans consoler votre pensée ni vos souvenirs : cette eau immobile ressemble à un linceul jeté sur le squelette des villes étouffées, et ce désert d'aspect funèbre ressemble à un coupable qui serait mort d'effroi, pendant que la justice de Dieu le marquait d'un stigmatte brûlant.

Les jours prédits par le Seigneur étaient arrivés, et celui qui renouvelle la jeunesse de l'aigle, réjouit enfin la vieillesse de Sara, en lui envoyant un fils. L'enfant reçut le nom d'Isaac, selon l'ordre venu du ciel, et pour rappeler que son père avait souri à la promesse d'une postérité sur laquelle depuis longtemps il ne comptait plus. Sara, faisant allusion à ce nom mystérieux : « Dieu m'a donné de sourire de joie, dit-elle, et tout le monde, » en l'apprenant, me sourira. » Et, en effet, tous les siècles chrétiens ont honoré, dans cet enfant qui vint mettre un terme aux longues désolations de Sara, la figure prophétique de cet autre Isaac qui, après quatre mille ans d'attente, apparut au milieu des nations frappées de stérilité pour la vérité et la vertu, et fit luire à leurs yeux l'Évangile comme un rayon de lumière et comme un sourire de charité.

Sara nourrit elle-même Isaac, comme font toutes les mères qui savent que la souffrance est un doux mystère où se fortifie la tendresse, et qu'en puisant la vie si près du cœur maternel, les enfants y trouvent sans doute quelque chose de plus généreux et de plus pur. Du reste, c'était la coutume des siècles primitifs, parce que c'était l'ordre de la nature. Le temps de sevrer Isaac étant venu, il y eut un grand festin à Mambré ; car, autrefois, on

LES FEMMES DE LA BIBLE.

ne célébrait la naissance d'un homme que lorsqu'il avait échappé aux premiers périls de l'existence et qu'il pouvait déjà supporter des aliments solides, et paraître en convive à la fête que la famille lui donnait.

Ismaël, fils d'Agar, avait environ quatorze ans de plus qu'Isaac, et il abusait envers lui de sa supériorité d'âge et de force. Le cœur de Sara souffrait beaucoup de ces mauvais traitements : craignant pour Isaac les suites de ces antipathies naissantes, elle obtint le renvoi d'Agar et d'Ismaël. Les proscrits se réfugièrent dans l'Arabie Pétrée. Abraham, de son côté, trouva l'occasion de s'affermir dans la Palestine, en faisant alliance avec un prince du voisinage, nommé Abimélech, peut-être le même qui lui avait donné l'hospitalité à Gérare. Abimélech vint, un jour, solliciter l'amitié du patriarche : « Dieu, dit-il, est avec toi dans tout ce que » tu entreprends. Jure donc, au nom de Dieu, que tu ne feras » jamais de mal ni à moi, ni à mes enfants, ni à ma race, mais » que la bonté que j'ai eue pour toi tu l'auras pour moi et pour » le pays où tu habites comme étranger. » Abraham y consentit, mais après s'être plaint des violences exercées contre ses gens par les gens d'Abimélech : il s'agissait d'un puits dont on l'avait injustement dépouillé. C'était un légitime et grave sujet de mécontentement dans un pays riche en troupeaux, mais où les rivières et la pluie sont rares. Abimélech protesta qu'il n'avait jamais oui parler de cette injustice ; ainsi la difficulté fut levée sans peine. On se promit donc une amitié mutuelle qui fut scellée, selon l'usage antique, par le sang des animaux égorgés : les contractants passèrent entre les chairs des victimes qu'on avait déchirées en deux parts et placées à droite et à gauche. De plus, Abimélech consentit à recevoir de son allié sept jeunes brebis, comme pour l'acquit définitif de la propriété en litige. Ces simples formalités suffisaient pour garantir à tous la jouissance de leurs droits et assurer

SARA.

sur terre le règne de la justice. Les hommes avaient pour code le sentiment de l'équité, appuyé sur la croyance religieuse, et leur mémoire, aidée par quelques monuments, était l'airain fidèle où se gravait la loi. C'est ainsi que le lieu où fut conclue cette alliance prit le nom de Bersabée, c'est-à-dire *puits du serment*. Abraham y planta un bois et y dressa un autel au Seigneur; car alors il n'existait qu'un temple qui avait le firmament pour dôme, le soleil pour luminaire, et la cime des montagnes pour autel; Dieu se l'était bâti de sa propre main. C'est seulement plus tard que de nombreux édifices furent élevés en l'honneur de la Divinité, par suite d'un précepte positif, ou par ce naturel besoin du génie de l'homme qui fixe sa pensée sous les formes de l'art, et qui, au moyen des lignes et des masses grandioses de l'architecture, donne l'expression la plus imposante à ses sentiments de religion.

Toute vie a ses épreuves, et nos plus chères affections deviennent souvent nos plus durs chagrins; mais aussi toute épreuve a son but, et la souffrance est un élément de gloire. Le fils unique et bien-aimé de Sara faillit lui être enlevé d'une manière inattendue et tragique : une voix connue, la voix du Seigneur, demanda qu'il fût sacrifié. N'était-ce pas cruel et déraisonnable de mettre à mort un fils si longtemps désiré, et sur qui reposait l'espoir d'une postérité nombreuse? Un homme sans foi l'eût pensé; mais le croyant patriarche savait que Dieu, souverain arbitre de la vie humaine, peut en marquer le terme, comme il en a marqué le commencement, et la faire cesser par le moyen qui lui plaît; il savait aussi que Dieu règne sur la mort non moins que sur la vieillesse, et retire, à son gré, des cendres éteintes du sépulcre la fleur d'une jeune vie, comme il couronne la femme stérile des honneurs de la maternité. Sara fut-elle immédiatement informée de ce qui allait advenir, ou bien Abraham voulut-il lui épargner

LES FEMMES DE LA BIBLE.

le spectacle d'un drame si affreux pour un cœur de mère ? C'est probablement cette dernière conclusion qu'il faut tirer du silence des Ecritures ; qui doute, en effet, que, prévenue de l'événement funèbre qui devait clore les destinées d'Isaac, Sara ne lui eût donné un de ces baisers éclatants que les mères attachent aux lèvres de leurs fils, au moment d'un suprême adieu, et qui retentissent jusque dans la postérité la plus reculée ?

Quoi qu'il en soit, Abraham se prépara courageusement à exécuter l'ordre qu'il avait reçu. Il prit Isaac avec deux jeunes serviteurs, et s'achemina vers le lieu du sacrifice : c'était, au dire de quelques-uns, la montagne de Moria, où s'éleva plus tard le temple de Salomon ; d'autres pensent que c'était le Calvaire, où Jésus-Christ livra sa vie. Merveilleuse correspondance des figures qui prophétisent avec tant de précision, et de la réalité qui vient tout accomplir avec tant de plénitude ! De Bersabée, où demeurait Abraham, à Jérusalem, où il allait, on compte environ vingt lieues ; il y parvint après deux jours de marche. Sur l'ordre de leur maître, les deux serviteurs s'arrêtèrent ; Abraham, tenant le fer qui devait frapper la victime et le feu qui devait la consumer, Isaac, chargé du bois nécessaire au sacrifice, gravirent ensemble la colline désignée par le ciel. Cependant Isaac disait à son père : « Voici le bois et le feu ; mais où est la victime pour l'holocauste ? » — Mon fils, répondit Abraham, Dieu lui-même se pourvoira d'une victime pour l'holocauste. » On atteignit enfin la cime de la montagne ; des pierres furent disposées en autel ; le bois y fut placé ; Isaac, car c'était la victime, se laissa docilement lier sur le bûcher funèbre. Le père avait saisi le glaive, il étendait la main, lorsqu'une voix lui cria d'en haut : « Abraham, Abraham ! » Le coup resta suspendu, et la voix reprit : « N'étends pas la main sur le jeune homme, et ne lui fais aucun mal. Je sais que tu crains Dieu, puisque, pour m'obéir, tu n'as point épargné ton fils

SARA.

» unique.... Je te bénirai, je multiplierai ta race comme les étoiles
» du ciel et comme le sable des bords de la mer, et tes fils possé-
» deront les villes de leurs ennemis. Et en ta postérité seront
» bénies toutes les nations de la terre, parce que tu m'as obéi. »
Abraham aperçut un béliet dont les cornes s'étaient embarrassées
dans un buisson ; il le prit pour l'offrir en holocauste à la place
de son fils. Puis il revint à Bersabée. C'est ainsi que les oracles
divins, fréquemment réitérés, marquaient d'une manière décisive
la dynastie du Libérateur annoncé pour la première fois aux
exilés de l'Eden, promis ensuite à la race d'Abraham, salué de
loin par la Judée croyante, attendu par l'Orient fidèle aux tradi-
tions, par la Grèce amie de la science, et par tous les peuples que
les passions avaient divisés, mais qu'une force intime retenait
dans de communes espérances. C'est encore ainsi que l'offrande
d'Isaac immolé d'intention, et l'offrande des victimes immolées
réellement dans les religions antiques, furent les ombres et les
symboles d'un sacrifice meilleur, qui s'accomplit il y a dix-huit
siècles, et qui, se renouvelant chaque jour à nos yeux, couvre le
monde entier d'un immense pardon. Quel signe de vérité placé
sur le front du christianisme que cette foi et cette pratique uni-
verselle de l'humanité, qui porte partout la pensée de sa propre
déchéance et cherche à se réhabiliter par l'effusion du sang !

On ne sait rien des dernières années de Sara. Elle mourut fort
avancée en âge, dans la petite ville de Cariath-Arbé, que les Israé-
lites nommèrent Hébron, lorsqu'ils eurent conquis la terre de
Chanaan. Le vieux patriarche, en perdant Sara, répandit des
larmes, et selon la coutume qu'on suivait en de semblables deuils,
il resta quelque temps assis à terre auprès du cadavre. Ce devoir
rempli, il alla trouver les habitants de la ville et leur dit : « Je suis
» étranger et voyageur parmi vous ; donnez-moi le droit de sépul-
» ture ici, afin que j'enterre celle qui m'est morte. » La piété en-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

vers les morts est de tous les siècles, comme la certitude d'une autre vie. La demande d'Abraham fut accueillie avec faveur ; on lui accorda même de choisir entre les plus beaux sépulcres pour y enterrer Sara. Mais les tombeaux deviennent une chose sacrée par la présence de cendres chéries ; les anciens n'auraient pas vu sans scandale qu'on les laissât passer en d'autres mains, et ils se consolaient, d'ailleurs, par l'espoir de reposer un jour à côté de leurs aïeux. Abraham voulait donc que le sépulcre lui fût acquis par un droit réel et permanent. « Si vous le trouvez convenable, » dit-il aux habitants d'Arbé, soyez mes intercesseurs auprès » d'Ephron, fils de Séor, afin qu'il me donne la caverne de Macphéla, qu'il possède à l'extrémité de son champ, et que, devant » vous, il me la cède en toute propriété pour le prix qu'elle vaut. » Non pas ainsi, seigneur, répondit généreusement Ephron ; mais » écoute ce que je vais te dire. Je t'abandonne, en présence des » fils de mon peuple, le champ et la caverne qui s'y trouve. En » terres-y celle que tu as perdue. » Abraham témoigna sa reconnaissance ; mais en même temps il insista pour obtenir, au lieu d'une concession gratuite, un véritable contrat de vente. Ephron se vit obligé de mettre fin au débat. « La terre que tu demandes, » dit-il, vaut quatre cents sicles d'argent ; ce prix nous convient à » tous deux. Mais qu'importe?... » Alors Abraham fit peser, aux yeux de la foule réunie, la quantité d'argent indiquée, à peu près 750 fr., si l'on s'en rapporte aux savants qui ont écrit sur la valeur comparative des monnaies anciennes et modernes. A ce prix, le champ d'Ephron, la caverne qui s'y trouvait et les arbres environnants, passèrent en la possession d'Abraham, et les habitants de la ville furent témoins et garants du traité conclu. Telle était la manière primitive de faire et d'assurer les transactions.

Abraham plaça donc les restes de Sara dans la caverne qu'il venait d'acheter, au midi, et non loin de la ville qui, plus tard,

SARA.

fut appelée Hébron; il devait y trouver lui-même un lieu de repos pour ses cendres, en attendant la résurrection. En effet, on voit encore aujourd'hui son tombeau gardé avec un soin jaloux et unanimement honoré par les musulmans, fils d'Ismaël, par les juifs, fils d'Isaac, et par les chrétiens, fils d'Abraham selon l'esprit. Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, fit bâtir, à l'endroit même de la célèbre caverne, une magnifique église; où l'on montait par trente degrés, et que les Turcs ont convertie en mosquée. Le sol d'Hébron est fertile; les fruits y croissent en abondance; l'on y sème des orges, comme au temps de Ruth la Moabite, et l'on y cultive la vigne, comme au temps de Josué, le conquérant de la Terre promise. Il y a, près de la ville, un très-beau puits; il a plus de soixante pas carrés; on y descend par des escaliers de quarante marches placés à chacun des quatre angles; des palmiers le couvrent d'ombrage. Terre soumise à d'éloquents vicissitudes, pays de gloire et de poésie, où la pensée éprouve un charme indéfinissable à se réfugier quelquefois, comme pour saluer son berceau dans l'histoire des premiers âges, et pour se reposer à la fraîcheur de tant de purs et naïfs souvenirs!

Sara est honorée comme la mère spirituelle de tous les croyants, à raison de sa confiance en Dieu et de son ferme courage à s'exiler de sa patrie, et à parcourir une terre étrangère sur la foi d'Abraham et par sentiment de religion. Elle est honorée aussi comme une figure mystérieuse soit de la Vierge Marie, qui donna le jour au véritable Isaac, soit de l'Eglise chrétienne, dont les enfants égalent en nombre les étoiles du firmament. Femme véritablement forte, qui porta sans fléchir le poids des tribulations; épouse incorruptible, qui n'avait besoin que de son propre cœur pour se trouver au-dessus des périls où la force des circonstances la jeta deux fois; noble tige d'un grand peuple, qui, depuis quatre mille ans, se perpétue sans se confondre avec les autres nations

LES FEMMES DE LA BIBLE.

du globe : telle fut Sara. Plusieurs traits de sa vie ont tenté le crayon ou le pinceau de maîtres illustres : Benedetto Castiglione a peint quelques-uns des voyages qu'elle fit avec Abraham ; d'autres l'ont représentée au moment où elle rit des promesses de prochaine maternité apportées par les anges. Ce dernier sujet fut traité par Raphaël d'abord dans les Loges du Vatican, puis dans une autre composition où l'incrédulité de Sara est bien plus fortement accusée. Sébastien Bourdon, de l'école française, a trouvé, dans ce même sujet, la matière d'un tableau remarquable, qui ouvre sa belle série des Oeuvres de Miséricorde.

SÉPHORA.

Mulier gratioſa inveniet gloriam.

(Proverb. XI, 16.)

Tout fait croire que des fertiles plateaux de l'Arménie, où les diverses traditions placent le berceau des sociétés, les premiers hommes se répandirent promptement le long des grands fleuves et des côtes de la Méditerranée, jusqu'à l'Océan indien et au pied de l'Himalaya, et jusqu'au cœur de l'Afrique par l'isthme de Suez. Ils emportaient avec eux, dans leur migration, les germes des sciences et des arts, et, en se fixant de suite sur un sol naturellement riche, ils se trouvaient dans les conditions les plus heureuses pour atteindre sans peine un degré de civilisation où les colonies, jetées sur des terres lointaines et ingrates, ne purent que difficilement parvenir. Le patrimoine des connaissances primitives fut cultivé et s'accrut sous des influences de climat et dans un milieu politique et social qui déterminèrent les aptitudes diverses et la fortune intellectuelle des peuples. Les uns, en s'adonnant à la chasse pour vivre, devinrent guerriers ; les autres, demandant leur nourriture au lait et à la chair de leurs troupeaux, furent portés par le loisir à l'observation de la nature et à la réflexion. Ceux-ci, recevant de la terre leurs aliments, étudièrent la marche des saisons, creusèrent des canaux pour assainir le sol, emprisonnèrent les fleuves dans de puissantes digues ;



THE FOUNTAIN

LES FEMMES DE LA BIBLE.

ceux-là, faisant flotter sur toutes les mers leur industrieux pavillon, servirent de lien et d'interprète commun à toutes ces familles dispersées d'un bout à l'autre de l'Asie. Aussi, tout en retenant leur caractère propre, les nations de l'Orient, et surtout l'Inde, la Perse et l'Egypte, furent-elles unies par d'étroites et fréquentes relations qui avaient pour objet la religion, les sciences, le commerce et le gouvernement : la sagesse de Memphis s'illumina de tous les rayons qui lui venaient des bords de l'Euphrate et du Gange.

Quand même on ne souscrirait qu'avec réserve aux éloges décernés de tout temps à la vieille Egypte, encore faudrait-il reconnaître qu'elle occupe un rang élevé dans l'histoire du génie humain. Assurément, les principes généreux qui respirent dans les mœurs et les lois des peuples modernes, ne présidèrent pas à l'organisation politique du royaume des Pharaons ; mais ce qu'il y eut de funeste dans cette organisation résultait de l'esprit universel des siècles antiques, et ce qu'il y eut de grand se tournait, sous la main des sages, en une cause énergique de gloire et de prospérité nationales. Des castes fortement constituées empêchaient l'égalité de se produire ; la liberté individuelle étouffait sous la compression effroyable de cette autorité qu'on nomme l'Etat, et dont les sociétés païennes avaient si prodigieusement exalté la force et les prérogatives. Mais du moins l'Egypte accomplit des choses dignes d'une immortelle mémoire : quelques-uns de ses rois firent trembler sous leurs pas une partie de l'Orient ; ses conquêtes sur la nature sont attestées par des monuments indestructibles ; c'est d'elle que les anciennes nations de l'Europe ont reçu les premiers principes des lois, et elle garde dans son sépulcre la réputation du plus sage de tous les empires éteints.

C'est au milieu de ce développement intellectuel et parmi les merveilles de cette civilisation que Moïse passa toute sa jeunesse ;

SÉPHORA.

il fut initié largement aux secrets de la science égyptienne. Vivant à la cour, il put étudier le mécanisme de l'administration et le jeu savant de ces ressorts cachés que le pouvoir meut pour se défendre au dehors et gouverner au dedans, pour fonder et maintenir l'unité et la grandeur d'un peuple. Plus tard, l'inspiration vint épurer ces éléments de politique tout humaine, les revêtir ensuite d'une certitude meilleure, enfin leur imprimer le sceau d'une sagesse surnaturelle, et placer ainsi Moïse au-dessus de tous les chefs de nation, de tous les législateurs et de tous les philosophes qui ont guidé la marche difficile de l'humanité à travers les siècles. Nul pied d'homme n'a laissé sur terre de plus profonds vestiges.

Cependant Moïse assistait à un spectacle plein de tristesse et qui devint bientôt pour son noble et puissant génie comme une révélation de ses destinées. Les Hébreux, ses frères, gémissaient dans l'esclavage. Deux choses avaient appelé sur eux les haines et les rigueurs de l'Egypte : leur nombre toujours croissant et la différence de leur religion. Afin de réprimer le développement de cette race inquiétante, et de lui ôter en même temps l'idée et la possibilité d'une révolte, on répandit le deuil et l'oppression sur son existence : on immola ses fils naissants ; elle fut chargée d'impôts, soumise à de cruelles persécutions et condamnée à un rude travail. Les Hébreux se virent employés, comme chez les anciens on employait les étrangers, les vaincus et les captifs, à des constructions pénibles et gigantesques, où l'indigène se vantait fièrement de n'avoir pas mis la main : ils bâtirent, entre autres monuments, les villes de Ramessès et de Pithom, sous les coups et les insultes de leurs oppresseurs. La servitude faisait son œuvre parmi eux : elle ne diminuait pas leur foule, mais elle énervait leur âme en y éteignant sous le poids de la misère le naturel instinct de l'indépendance. Aussi n'apparaissait-il aucune lueur d'affranchissement et de liberté dans la nuit de ce sombre esclavage.

LES FEMMES DE LA BIBLE.

Un jour, Moïse, quittant le palais de Pharaon, alla visiter ses frères ; il put se convaincre de l'excès de leurs souffrances et des indignes traitements qu'on leur infligeait. Sous ses yeux mêmes, un Egyptien frappait impitoyablement un Hébreu. Saisi d'indignation, il s'élança sur le représentant de la tyrannie, et, s'étant assuré qu'il n'était vu de personne, il le tua et enfouit le cadavre dans le sable. Le lendemain, un nouveau spectacle vint l'attrister : les hommes de sa race ne s'entendaient pas, ils aggravaient par leurs dissensions intestines le sort déjà si dur que leur faisait l'Egypte. Deux Hébreux s'adressaient des injures et des coups ; Moïse entreprit de les réconcilier, en montrant qu'il ne convenait guère de se désunir en présence de l'ennemi commun. Puis, sachant duquel des deux venait l'injustice : « Pourquoi frappes-tu ton frère ? » lui dit-il. — Que t'importe ? répondit l'agresseur. Qui t'a consti- » tué prince et juge entre nous ? Veux-tu me tuer, comme tu as » fait hier de cet Egyptien ? » Cette dure réponse inspira des craintes à Moïse, qui ne croyait pas que l'événement de la veille fût devenu public ; il comprit que sa vie n'était plus en sûreté désormais. Effectivement, le roi, informé de la mort violente de l'Egyptien, songeait à la venger sur le meurtrier lui-même, et il avait donné l'ordre de le rechercher et de le faire périr.

Moïse s'enfuit donc de la terre d'Egypte et se retira dans la contrée de Madian, à l'orient de la mer Rouge et non loin du Sinaï. Il était assis près d'un puits et il prenait de la fraîcheur et du repos. Des jeunes filles y amenaient leurs brebis pour les faire boire, lorsque plusieurs bergers survinrent et entreprirent de les chasser lâchement. Sans redouter le nombre de ses adversaires, et quoique étranger, le fugitif protégea généreusement les jeunes filles et fit boire leurs troupeaux. Quand elles rentrèrent à la maison, leur père, nommé Jéthro, prêtre du pays, demanda pourquoi elles revenaient plus tôt que d'habitude. « C'est, répondirent-

SÉPHORA.

» elles, qu'un Egyptien, après nous avoir défendues contre l'in-
» justice de quelques pasteurs, nous a aidées dans notre travail.
» — Où est-il ? reprit Jéthro touché de ce dévouement. Pourquoi
» l'avez-vous laissé partir ? Appelez-le et qu'il partage notre re-
» pas. » Moïse reçut avec joie cette hospitalité ; il gagna bientôt
les bonnes grâces du prêtre madianite, qui lui donna en mariage
sa fille Séphora. Deux fils lui naquirent de cette alliance ; il ap-
pela le premier Gersam, en souvenir de son pèlerinage sur une
terre étrangère ; il appela le second Eliézer, pour exprimer que
Dieu secourable l'avait soustrait à la vengeance de Pharaon.

Longtemps la vie de Moïse resta simple et tranquille : il prenait
soin des troupeaux de son beau-père ; il les conduisait sur les
bords de la mer Rouge et le long des vallées de l'Horeb et du
Sinaï. L'Horeb et le Sinaï, deux cimes de la même montagne s'é-
levant au-dessus de toutes les montagnes qui couvrent l'Arabie,
comme d'immenses pavillons dressés pour une armée de géants ;
de vastes plaines d'un sable aride que le vent du sud-ouest, dans
les jours de tempête, chasse devant lui par masses formidables
comme les flots d'un océan débordé ; entre ces montagnes et ces
plaines, des lignes de verdure, des tamarins, des acacias épineux,
et, plus loin, des chemins escarpés et des défilés étroits ; au-des-
sus, un ciel de feu, profond et sans nuages ; tout autour, des ho-
rizons lointains, capricieux et sévères, les scènes imposantes de
la solitude, un silence ininterrompu : c'est au sein de cette grande
nature que Moïse promenait sa science égyptienne et les médi-
tations de son génie ; c'est là que se colorait l'imagination de
l'écrivain, et que se formait le mâle caractère du futur libérateur
des Hébreux. Car on sait que l'âme humaine prend en quelque
sorte la teinte des lieux qu'elle habite, et il y a dans nos facul-
tés les plus indépendantes je ne sais quoi d'impressionnable, où
retentissent harmonieusement tous les chocs supportés par nos

LES FEMMES DE LA BIBLE.

organes, et où se fait vivement sentir l'influence sympathique du jour qui nous éclaire, du sol qui nous porte, des conditions diverses au milieu desquelles s'écoule notre vie. Non pas sans doute que Moïse ait trouvé dans la seule contemplation de la nature, et dans ses méditations solitaires, tout le secret de sa mission et de sa puissance; on veut dire qu'il y trouva ces éléments de succès que la Providence, à la vérité, n'exige pas toujours des hommes de son choix, parce que son bras n'en a pas besoin, mais dont pourtant elle daigne ordinairement se servir, afin d'honorer le travail et le courage de ses créatures intelligentes et libres, en les laissant peser de quelque poids dans ses conseils. Au reste, elle a coutume de se frayer au milieu des choses de la terre des routes assez étonnantes pour que les esprits sincères ne confondent pas la splendeur incomparable de ses œuvres avec les timides éclairs du génie humain.

Il y avait déjà bien des années que Moïse vivait dans cet isolement obscur où les âmes viriles acquièrent une énergie concentrée qui les fait impérieuses et souveraines, en les rendant sûres d'elles-mêmes, et par suite facilement maitresses d'autrui. Un jour, il avait conduit les troupeaux de son beau-père jusqu'au pied de l'Horeb. Tout à coup une flamme vive et douce sortit du milieu d'un buisson qui restait ardent et incombustible. Frappé de ce qu'il apercevait : « Il faut, dit-il, que j'aie vu ce prodige » et pourquoi le buisson ne se consume pas. » Comme il approchait, du milieu de la flamme une voix s'éleva, qui appelait Moïse. « Me voici, » répondit-il. Alors il lui fut dit : « N'avance pas davantage. Ote ta chaussure, car la terre que tu foules est » sainte. Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu » d'Isaac, le Dieu de Jacob.... » Moïse se cacha le visage, tremblant, saisi d'une religieuse frayeur et n'osant plus lever les yeux sur l'endroit où se faisait ouïr la parole de Jéhovah. « J'ai vu les

SÉPHORA.

» souffrances de mon peuple qui est en Egypte, poursuivit la
» voix ; j'ai entendu le cri qu'il pousse sous le dur commande-
» ment de ses maîtres. Connaissant son affliction, j'ai voulu l'ar-
» racher au bras des Egyptiens et le conduire dans une région
» fertile et spacieuse, où coule le lait et le miel, dans le pays de
» Chanaan... Viens, je t'enverrai vers Pharaon, afin que tu fasses
» sortir d'Egypte mon peuple, les fils d'Israël. » Cette flamme et
ces accents, indice mystérieux et formel de la vocation de Moïse,
ne sont-ils pas l'image de la lumière régulièrement départie à cha-
cun de nous pour le guider dans la vie, le symbole expressif de
cette voix fatidique qui résonne au fond de la conscience des
hommes supérieurs, les appelle aux grandes choses et les précipi-
te dans le chemin de leur laborieux avenir ?

Toutefois, Moïse trembla d'abord d'accepter le fardeau qui lui
était imposé. Les difficultés lui apparurent en foule. « Qui suis-je,
» s'écria-t-il, pour aborder Pharaon et tirer d'Egypte les enfants
» d'Israël ? — Je serai avec toi, dit le puissant Interlocuteur, et ce
» sera la marque de ta mission. — J'irai donc, ajouta Moïse,
» trouver les enfants d'Israël et je leur dirai : Le Dieu de vos
» pères m'envoie vers vous. Mais s'ils me demandent quel est son
» nom, que leur répondrai-je ? — JE SUIS CELUI QUI SUIS. Tu leur
» diras donc : CELUI QUI EST m'envoie vers vous. » Moïse fit entendre
qu'il appréhendait de n'être pas cru sur parole par ses frères et de
ne pouvoir gagner leur confiance. Lorsque la voix l'eut rassuré,
en commandant à la nature et en opérant devant lui des prodiges,
il insista encore. Il objectait surtout sa prononciation naturelle-
ment lente et embarrassée qui le rendait peu propre à ébranler et
à conduire les multitudes. « Qui donc a fait la bouche de l'homme ?
» reprit Jéhovah. Qui a formé le muet et le sourd, celui qui est
» aveugle et celui qui ne l'est pas ? N'est-ce point moi ? Poursuis
» donc ; je serai sur tes lèvres et je t'enseignerai ce que tu dois dire. »

LES FEMMES DE LA BIBLE.

Au reste, Moïse avait un frère aîné, nommé Aaron, qui s'exprimait avec facilité, et qui lui fut promis en aide. Dès lors sa timidité s'évanouit, ses incertitudes reculèrent, et il entra résolument dans la carrière qui s'ouvrait sous ses pas.

Mais quels obstacles il lui restait encore à vaincre ! Les hommes endormis dans la servitude n'aiment pas le cri qui les réveille ; si, à la voix de quelque généreux libérateur, ils se retournent sous leurs chaînes assoupissantes, c'est pour recommencer aux pieds de la tyrannie un sommeil d'où il leur semble dur de sortir. Tels étaient les Hébreux énervés par l'esclavage et flétris par les grossières superstitions de l'Egypte, dont ils avaient sous les yeux le scandale permanent. De plus, à côté de la mollesse et peut-être des préventions de ses frères, Moïse devait rencontrer la puissance et l'hostilité de leurs maîtres : seul, sans ressources, ne trouvant pas même sous sa main les premiers éléments d'action que présente toujours un peuple ayant une patrie, une organisation et une vie propres, que pouvait-il contre tout un empire appuyé sur la force, sur les institutions en vigueur, et sur tous les moyens matériels de succès ?

A la suite de la vision d'Horeb, Moïse se rendit auprès de son beau-père, et, sans lui faire confidence de son secret, il exprima seulement le désir d'aller visiter les Hébreux dans leur lamentable esclavage. Jéthro y consentit. Moïse prit donc sa femme Séphora et ses fils, dont le dernier était fort jeune encore ; il les fit monter sur un âne et s'achemina vers l'Egypte. Mais bientôt Séphora dut retourner à Madian, soit que la faible femme ne se sentît pas le courage d'entreprendre une longue course à travers la solitude avec ses deux enfants, soit que Moïse crût devoir sacrifier les douceurs amollissantes et les embarras de la famille pour se réserver toute l'indépendance qu'on puise dans l'isolement, et toute la plénitude d'action que réclamait son grand ministère ; car lorsque

SEPHORA.

l'homme est engagé dans ces desseins héroïques et ces luttes fécondes où le succès appartient, en définitive, à qui sait comprendre et vouloir, il ne lui reste bientôt plus qu'une vie de tête; ses affections même semblent des actes d'intelligence et non des mouvements de cœur, elles prennent les proportions et le caractère de ses pensées, et l'on voit s'affaiblir graduellement et s'éteindre en lui ces sentiments doux et intimes qui sont le riche trésor des existences plus modestes, et le charme inénarrable du foyer domestique.

Moïse revit son frère Aaron, et il l'informa de ses projets; puis tous deux pénétrèrent en Egypte et s'ouvrirent aux anciens d'Israël. Les vieillards jouissaient d'une haute considération parmi le peuple; une confiance entière leur était accordée, et, autant que le permettaient les circonstances, rien d'important ne se faisait sans leur conseil. D'ailleurs, quelques-uns d'entre eux présidaient aux travaux de leurs frères; car il y avait une hiérarchie dans la servitude: les Egyptiens, représentant le pouvoir et exerçant une surveillance générale, choisissaient parmi les Hébreux des commissaires responsables de tous les délits prévus par le Code de la tyrannie et se produisant dans les groupes rangés sous leurs ordres. Ces privilégiés de l'esclavage étaient généralement des anciens et des chefs de famille. C'est donc à eux que Moïse s'adressa d'abord; il les convainquit de sa mission en faisant fléchir les lois de la nature sous le magique empire de sa parole. Ils accueillirent avidement des promesses de liberté, comme le navigateur enveloppé dans la nuit et la tempête attache son espoir aux lueurs de sérénité qui lui viennent du fond de l'horizon.

Les deux frères allèrent donc trouver le prince qui régnait alors sur l'Egypte et que l'on croit être le Ramsès V des monuments et l'Aménophis III des chronologistes; ils l'invitèrent à laisser les Hébreux sortir pacifiquement de son royaume. Mais Pharaon les

LES FEMMES DE LA BIBLE.

renvoya durement aux travaux de la servitude et leur reprocha de répandre dans le peuple des idées de révolte. « La race des » Hébreux se multiplie prodigieusement, dit-il à ses officiers, et » vous voyez combien elle s'est accrue; que sera-ce donc si on » leur donne du repos?... Ils ont trop peu d'ouvrage; c'est pour » cela qu'ils murmurent... Qu'on aggrave leur joug et qu'ils le » portent, afin qu'ils ne se repaissent plus de paroles de men- » songe. » En effet, des charges plus lourdes tombèrent sur les opprimés, qui se virent bientôt dans l'impossibilité matérielle d'y suffire. Les principaux d'entre eux qui avaient la conduite des divers détachements et auxquels le pouvoir imputait l'inexécution de ses ordres, furent alors exposés aux injures et aux sévices de leurs chefs égyptiens. Vainement ils adressèrent à Pharaon des plaintes légitimes; la tyrannie ne relâcha rien de sa cruauté. Ils se retournèrent contre Moïse, déplorant sa malheureuse intervention qui n'avait eu pour résultat que d'appesantir leurs fers. Le libérateur essaya de relever tous ces courages abattus; il leur promit, de la part de Jéhovah, qu'ils sortiraient enfin de la prison d'Égypte, arrachés à la servitude par la force du bras divin et par les coups de la justice céleste. Mais leur cœur, aigri par les angoisses, se fermait tristement à l'espérance.

Moïse parut de nouveau devant Pharaon pour déployer cette fois la puissance miraculeuse dont sa mission l'avait investi. La nature docile obéissait à un geste de sa main, les éléments s'ébranlaient à un mot tombé de ses lèvres, les prodiges naissaient sous ses pas; il déchaînait sur l'Égypte les plus redoutables fléaux : dix plaies successives jetèrent les habitants dans la consternation. Effrayé et vaincu, le roi s'engageait à laisser partir les Hébreux; puis, la colère du ciel suspendue, il rétractait les concessions que la peur lui avait arrachées. Longtemps il se joua des opprimés par ses tergiversations et sa duplicité. Mais tout se préparait pour un

SEPHORA.

prochain dénouement. Les justes réclamations, les prières et les menaces n'étant point écoutées, Moïse reçut l'ordre d'épouvanter l'ennemi par un dernier coup. Il fut prescrit à tous les Hébreux d'immoler un agneau dans chaque famille, le quatorzième jour du dixième mois; le sang de la victime devait marquer la porte de toutes les maisons où l'on serait réuni. Il fallait prendre le repas, les reins ceints, la chaussure aux pieds, un bâton à la main, à la façon des voyageurs prêts à se mettre en marche : c'était comme le festin du départ. Moïse invita encore tous les Hébreux à requérir de leurs maîtres des habits, des vases d'or et d'argent et des objets précieux, chacun levant sur son voisin une contribution : c'était le salaire des longs travaux que les fils d'Israël avaient subis par force et que l'iniquité de leurs tyrans avait laissés sans récompense.

La nuit où se célébra le repas mystérieux fut terrible. Au milieu du silence et des ténèbres, l'ange d'extermination parcourut l'Égypte en frappant chaque famille; il n'épargna que les maisons marquées du sang préservateur. Depuis le fils de Pharaon, placé sur les degrés du trône, jusqu'au fils de la femme esclave qui gémissait en prison, tous les premiers-nés périrent à la fois. Le pays entier s'émut et poussa une clameur immense. « Allez, quittez » mon peuple, » s'écria le monarque plein d'effroi. Et les Égyptiens se joignant à lui : « Qu'ils partent, disaient-ils, ou nous » mourrons tous. » Les préparatifs étaient faits; les Hébreux se mirent en route, les armes à la main, portant sur leurs épaules des vêtements et des vivres, emmenant de nombreux troupeaux et de riches bagages. Cette foule était de six cent mille hommes, sans compter les femmes, les enfants et les indigènes qui les suivirent et furent plus tard incorporés à la nation. Un si grand événement ne pouvait échapper à l'histoire : il se retrouve, quoique altéré, dans les vieux récits des auteurs profanes; il est retracé au long

LES FEMMES DE LA BIBLE.

dans les livres sacrés du peuple juif, qui en rappelle annuellement l'impérissable souvenir par une fête instituée il y a trente-trois siècles.

On avait pris Ramessès, dans la contrée de Gessen, sur le bras oriental du Nil, pour le point du rassemblement général. C'est de là que l'expédition partit, aux premiers jours du printemps. Elle marchait en bon ordre, divisée par tribus et par familles. Elle emportait les ossements du grand patriarche Joseph, qui, en mourant, avait demandé que sa cendre ne fût pas délaissée sur la terre étrangère, où l'on dort toujours un si pénible sommeil.

Moïse ne se rendit point dans la terre de Chanaan par l'isthme de Suez, qui était le chemin le plus court, de peur de se voir placé entre deux ennemis formidables, les Philistins et l'Egypte. D'ailleurs, il fallait peut-être user et abolir dans le peuple hébreu la mémoire et le goût des choses dépravées au milieu desquelles il avait vécu, le discipliner et lui faire un esprit nouveau, loin de tout commerce avec les Etats déjà constitués, enfin ne l'asseoir dans le repos de la patrie qu'au moment où sa force d'action et de résistance serait complètement organisée, où lui-même serait mûr pour les formes politiques qui devaient protéger sa nationalité et sa religion. C'est pourquoi l'armée, au lieu de s'avancer dans la direction de l'orient et du nord, descendit vers le sud, campa d'abord à Soccoth, puis à Etham, en se rapprochant de la mer Rouge. Une sorte de nuée épaisse, disposée en colonne, guidait les voyageurs durant le jour; elle devenait lumineuse durant la nuit. Ses mouvements étaient le signal du départ et marquaient le but du voyage; on s'arrêtait avec elle. Sur la foi de ces indications, Moïse revint par un circuit du côté de ses persécuteurs, comme s'il n'eût pas voulu quitter l'Egypte, et il s'engagea entre le bord occidental de la mer Rouge et une chaîne de montagnes qui s'étendait parallèlement. C'était contre toute apparence d'ha-

SÉPHORA.

bileté; mais Moïse ne faisait qu'obéir à l'invisible capitaine qui, du haut des cieux, gouvernait la fortune d'Israël. Cet oracle avait retenti à ses oreilles : « Pharaon se dira que les Hébreux sont res- » serrés dans un étroit espace, emprisonnés dans la solitude. En- » durci de cœur, il ira les poursuivre; je tirerai ma gloire de lui » et de toute son armée, et les Egyptiens sauront que je suis le » Seigneur. » En effet, le monarque et ses conseillers, revenus de leur première épouvante, s'écrièrent : « Qu'avons-nous fait en » laissant partir Israël, notre esclave? » Pharaon rassembla donc en toute hâte son armée, ses chariots de guerre et ses généraux expérimentés. Il se mit rapidement sur la trace des fugitifs, les atteignit sur le bord de la mer, et vraiment, à cause de la position qu'ils avaient prise, il put croire qu'il leur fermait toute retraite et les tenait ramassés dans sa main.

Lorsque les Hébreux aperçurent la cavalerie, les chars et toute l'armée de Pharaon, ils furent saisis de terreur; car ils avaient plus l'habitude d'obéir en esclaves que de se défendre en soldats. Leur pusillanimité les rendit ingrats; ils adressèrent des reproches à leur courageux libérateur : « N'y avait-il pas de sépulcres en » Egypte? Fallait-il nous amener ici pour y mourir? Quel dessein » aviez-vous en nous tirant de là? N'est-ce pas ce que nous vous » disions alors : Laissez-nous servir nos maîtres? car il valait » beaucoup mieux demeurer leurs esclaves que de périr dans ce » désert. » Moïse leur répondait avec calme, en les assurant d'une prochaine et éclatante délivrance.

En effet, après un colloque intime avec Jéhovah, au mouvement de la nuée qui se porta entre les deux camps, Moïse étendit la main sur les flots. A l'instant, ils se divisèrent et, se repliant des deux côtés à la fois, ils ouvrirent sous les pas des Hébreux une route nouvelle. Un vent sec et violent dessécha et affermit le fond de l'abîme. Hommes, femmes et enfants s'y précipitèrent; le

LES FEMMES DE LA BIBLE.

passage s'opéra toute la nuit. A la pointe du jour, les Egyptiens, voyant que l'ennemi leur échappait, s'élancèrent sur ses traces et prirent le même chemin. Mais le désordre courut bientôt dans tous leurs rangs ; un cri d'épouvante se fit entendre. De la rive orientale du golfe, où son peuple était désormais en sûreté, Moïse levait une seconde fois la main sur les eaux, et ces montagnes liquides qui, retenues par une force invisible, avaient regardé passer les Hébreux sans les engloutir, retombaient d'elles-mêmes en reprenant leur niveau. Envahis à l'improviste, égarés par l'effroi, perdus dans une confusion inexprimable, les Egyptiens périrent misérablement, et leurs cadavres furent rejetés sur les bords de la mer, comme des ruines que Dieu avait faites pour châtier l'orgueil d'un despotisme brutal et venger les larmes des opprimés.

Les affranchis se mirent en marche ; mais la solitude s'étendait devant eux ; surtout ils souffraient beaucoup de la soif. Enfin, le troisième jour, ils arrivèrent dans un lieu qui reçut le nom de *Mara*, c'est-à-dire amertume, parce qu'on n'y trouva que de mauvaise eau. Cependant Moïse la rendit douce et agréable, en y jetant un bois d'une propriété merveilleuse qui lui fut indiqué. A Elim, un peu plus loin, on campa autour de douze fontaines ombragées par soixante-dix palmiers. En côtoyant toujours la mer, on parvint dans le désert de Sin. Les vivres manquèrent aux voyageurs ; mais un aliment nouveau leur fut donné du ciel : c'était la manne, espèce de gomme, semblable pour la forme à la graine de coriandre, ayant le goût d'une farine pure pétrie avec du miel. Elle tombait la nuit, et la terre en était couverte comme d'une gelée blanche. Il fallait la ramasser de bonne heure et tous les matins, car elle fondait au soleil et s'altérait au bout d'un jour, excepté toutefois la veille du sabbat, où l'on avait l'ordre d'en recueillir une double ration, qui se gardait incorruptible jusqu'au soir du lendemain. Nourriture pleine de douceur et de mystère,

SÉPHORA.

symbole expressif de cet autre pain venu des cieux pour ranimer les forces et l'espérance dans les âmes fatiguées de ce voyage qu'on nomme la vie, et soutenir la nature humaine dans sa marche militante vers la terre promise de l'Eternité !

On prit la route du Sinaï, c'est-à-dire qu'on s'enfonça de plus en plus dans les solitudes de l'Arabie, en s'écartant du chemin qui menait de Ramessès au pays de Chanaan ; mais il fallait suivre la colonne qui réglait tous les mouvements de l'armée. A Raphidim, non loin de l'Horeb, le manque d'eau se fit sentir. Moïse, accablé de reproches et même de menaces, invoqua Dieu, son unique et puissant recours, et frappa de la baguette qu'il portait à la main un rocher aride, d'où jaillit une source abondante. On montre encore aujourd'hui à ceux qui visitent ces contrées la pierre qui s'entr'ouvrit docilement aux ordres de Moïse pour désaltérer tout un peuple.

Ce flot d'hommes inondant le désert était pour les tribus voisines un sujet d'inquiétude : elles craignaient de les voir se fixer trop près d'elles et peut-être sur leur propre sol. Un parti considérable d'Amalécites harcelait les Hébreux, qui souffrirent cruellement de ces attaques répétées. Une bataille sérieuse se livra près de Raphidim ; Josué, jeune et vaillant capitaine qui devait un jour succéder à Moïse, fut chargé du commandement. Il remporta un triomphe longtemps disputé. sa bravoure n'y fut pas étrangère. Mais le succès vint aussi des prières de Moïse, qui, durant la lutte, tenait les mains sans cesse élevées vers le ciel. Car, bien que l'intervention de Dieu dans les choses humaines soit évidente pour tout esprit loyal, cependant elle n'éclate jamais si vivement que parmi les jeux terribles de la guerre, où la victoire a plus d'une fois résisté au génie et trahi les gros bataillons. Aussi Dieu s'est nommé lui-même le Dieu des armées, et tous les peuples l'ont en quelque manière salué de ce glorieux titre, en suspendant à la voûte des

LES FEMMES DE LA BIBLE.

temples les drapeaux conquis et en expliquant les vicissitudes de leur fortune militaire par ce qu'ils appellent le hasard des combats.

Jéthro, beau-père de Moïse, avait appris dans son séjour de Madian la marche victorieuse des Hébreux. Il voulut visiter son gendre; Séphora et ses deux enfants le suivaient. Arrivé près de l'Horeb, il envoya dire au libérateur : « C'est Jéthro, ton parent, » qui vient te trouver avec ta femme et tes fils. » Moïse alla les recevoir; il s'inclina profondément devant le prêtre Madianite, et, s'embrassant avec effusion, ils se firent mutuellement des souhaits de bonheur. Lorsque Jéthro fut instruit des prodiges qui avaient accompagné la délivrance des Hébreux, il s'émut d'admiration, et offrit un sacrifice à l'Eternel; un festin religieux réunit toute la famille. Par les conseils de son beau-père, Moïse se départit de quelques-unes des fonctions laborieuses qu'il exerçait; il commit des juges pour apprécier les différends et rendre la justice, il se réserva seulement la direction générale des affaires. Désormais tranquille sur le sort des Hébreux, il s'occupa de les constituer en corps de nation et de créer ainsi, dans la mesure qui lui était laissée par la Providence, une œuvre que nulle révolution n'a pu encore anéantir.

Trois mois s'étaient écoulés depuis la sortie d'Egypte. Un jour de marche porta les voyageurs dans les vallées qui s'étendent au pied du Sinaï. Un commerce intime s'établit entre Moïse et Dieu, qui daignait lui parler bouche à bouche, comme un ami à son ami. Le moment était venu de ranimer le flambeau presque éteint de la révélation primitive, de rassurer la conscience humaine déconcertée et perdue dans la nuit de l'idolâtrie, et d'affermir solidement au milieu des siècles la pierre d'attente où devait s'appuyer plus tard l'édifice immortel qui a nom l'Eglise.

Après avoir réuni les anciens, Moïse leur communiqua le plan divin, puis il dit aux Hébreux, de la part de Jéhovah : « Vous sa-

SÉPHORA.

» vez ce que j'ai fait à l'Égypte et que, comme l'aigle, je vous ai
» portés sur mes ailes, en vous choisissant pour moi. Si donc vous
» écoutez ma voix et gardez mon alliance, vous serez mon peuple
» privilégié, bien que toute la terre m'appartienne. Vous me serez
» une nation de prêtres, une race consacrée. » Tout Israël y consentit. Alors eurent lieu les préparatifs du contrat solennel qui allait intervenir entre Dieu et sa créature. Moïse transmit au peuple l'ordre de se purifier et de se tenir prêt pour le troisième jour. Au pied de la montagne on traça des limites gardées par la terreur : la mort était réservée à qui les eût franchies.

Le matin du troisième jour, la foudre gronda sur le Sinaï, qui fut enveloppé d'une nuée épaisse. Des éclairs déchiraient l'obscurité ; un son de trompette bruyante se mêlait aux coups du tonnerre. Le peuple, saisi de frayeur, sortit du camp. Toute la montagne fumait comme une fournaise embrasée : on eut dit un trône de feu où descendait l'Eternel. Et voilà qu'au milieu de ce formidable concert, des hauteurs illuminées par la face de Jéhovah, une voix se fit entendre qui proclamait la puissance et les volontés de Dieu, les devoirs des hommes et leurs droits réciproques, enfin les lois protectrices de l'ordre et de la civilisation.

« Moi, Jéhovah, je suis ton Dieu, qui t'ai tiré de la terre d'Égypte, de la maison d'esclavage. Tu n'auras point d'autres dieux devant moi. Tu ne feras point d'image taillée, ni aucune ressemblance de ce qui vit dans le ciel, sur la terre, ni dans les eaux sous la terre, pour te courber devant elles et les adorer..... Tu ne prendras pas en vain le nom de Jéhovah, ton Dieu... Souviens-toi de sanctifier le jour du repos... Honore ton père et ta mère afin que tu vives longtemps sur la terre... Tu ne tueras point. Tu ne commettras point d'adultère. Tu ne déroberas point. Tu ne porteras point de faux témoignage... Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain, ni sa femme, ni son ser-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

» vîteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien qui lui
» appartienne. » Tel est le Décalogue.

A la vue de cette scène imposante, au fracas des éléments troublés, le peuple se tenait loin du Sinaï dans un frémissement plein de respect et d'épouvante. « Parle-nous toi-même, dit-il à son
» chef, nous t'écouterons ; mais que l'Eternel ne nous parle pas,
» de peur que nous ne mourions. » Alors Moïse gravit la montagne et pénétra dans l'obscurité terrible qui en couvrait la cime. Des ordres plus précis, des règlements plus étendus lui furent communiqués pour fonder la constitution politique des Hébreux et la mettre en harmonie avec les principes de liberté, d'égalité et de fraternité, dans la mesure où ces principes pouvaient alors recevoir application. Tous les Israélites devaient être libres ; Dieu lui-même les avait affranchis, en brisant les chaînes rivées sur leurs bras par la cruelle Egypte, et d'ailleurs tous étaient également protégés par la loi dans leur activité personnelle, leur repos et leur propriété. Nulle distinction arbitraire, nul privilège odieux ne devait placer une partie de la nation sous le dur commandement et le mépris de l'autre ; tout ramenait à l'égalité naturelle. La peine du talion devait menacer à l'avance toutes les injustices, afin de garantir efficacement tous les droits ; mais le grand précepte de la fraternité n'était pas méconnu, du moins en dehors de la guerre qui était toujours cruelle, et à l'égard des concitoyens et des étrangers foulant paisiblement le sol de la république.

« Quand tu feras la moisson, dit le législateur, tu laisseras un
» coin du champ sans y passer la faucille et tu ne glaneras point ;
» tu ne recueilleras point dans ta vigne les grappes qui restent
» après la vendange, ni les grains tombés à terre : ce sera pour
» les pauvres et les étrangers... Tu ne chagrineras point l'étran-
» ger, car tu sais quelles sont ses angoisses, toi qui fus esclave en
» Egypte. Tu ne feras aucun tort à la veuve ni à l'orphelin... Si

SÉPHORA.

» ton prochain te donne son vêtement pour gage, tu le lui rendras avant le coucher du soleil ; car c'est le seul qu'il ait pour se couvrir et pour mettre sur lui quand il dort... Tu ne garderas pas le salaire de l'ouvrier jusqu'au lendemain. Tu ne parleras point mal du sourd et ne feras pas trébucher l'aveugle... Tu ne commettras rien d'inique et ne jugeras point contre l'équité, ni par pitié pour la personne du pauvre, ni par égard pour la personne du riche... Tu ne seras point calomniateur, ni médisant... Ne cherche pas à te venger et ne conserve point le souvenir des injures... Lève-toi devant les cheveux blancs et honore le vieillard... » Moïse rapporta toutes ces paroles au peuple, qui s'écria d'une voix unanime : « Nous ferons ce que le Seigneur a dit. »

Mais bientôt Moïse étant retourné sur la montagne où il passa quarante jours, le peuple, chose légère et volage, s'ennuya d'attendre et se plaignit en termes qui dénotaient ce que l'historien sacré appelle une tête dure et un cœur grossier. « Lève-toi, dit la foule à Aaron, fais-nous des dieux qui marchent devant nous ; car nous ne savons ce qu'est devenu Moïse, l'homme qui nous a tirés d'Égypte. » Aaron se crut trop pressé pour ne pas obéir. « Otez les anneaux d'or qui sont aux oreilles de vos femmes, de vos fils et de vos filles, et apportez-les-moi. » On en fit une idole sur le modèle du bœuf Apis, adoré des Égyptiens. Le veau d'or fut placé sur un autel ; on immola des victimes en son honneur ; des festins et des danses achevèrent la cérémonie sacrilège. Cependant Moïse descendait du Sinaï, portant deux tables de pierre où le Décalogue était gravé. A l'approche du camp, il entendit le tumulte et les clameurs, il vit l'idole et les jeux du peuple. Dans son indignation, il brisa les tables de la loi, réduisit en poudre le vain simulacre de dieu qu'Israël s'était fait, puis il s'écria : « Qui est pour le Seigneur, qu'il se joigne à moi ! » Il fut bientôt entouré des fils de Lévi, hommes de sa tribu, qui, l'épée à la main, puni-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

rent de mort plusieurs milliers de leurs frères. En ces temps de mœurs neuves et parmi les peuples encore rudes et incultes, le droit avait besoin d'appeler à son secours la force dans son développement le plus énergique et dans tout son appareil, afin d'intimider l'injustice peu touchée de la sainteté du devoir et de l'autorité morale de la loi. Il fallait de longs siècles, une religion plus empreinte de mansuétude, bien des souffrances et des efforts pour développer dans les masses ces habitudes intellectuelles et ces sentiments supérieurs d'où résulte le discrédit de la force brutale et le respect de la conscience et de la vie humaines. C'est ce qui explique le caractère violent des sociétés païennes, les durs travaux de l'Evangile naissant, les guerres religieuses du moyen âge, les sévérités déployées même à l'appui du christianisme, et cette tolérance qui distingue en général les gouvernements modernes et qui sans doute couvrira devant la postérité une partie des fautes et des malheurs de notre époque.

Après cette terrible exécution, Moïse se retira de nouveau sur le Sinaï pendant quarante jours, afin d'y recevoir d'autres tables de la loi. Quand il en descendit, son visage était plein de gloire ; deux rayons de lumière jaillissaient de son front. Il dut jeter un voile sur sa tête en conversant avec les Hébreux, parce qu'ils s'effrayaient de cet éclat inaccoutumé. C'était, sous forme plus sensible et dans des proportions plus larges, cette transfiguration qui s'accomplit dans les hommes de génie ou de foi, lorsqu'ils sortent de leur entretien intime avec quelque grande idée de patriotisme ou de religion, et qu'ils font resplendir devant les foules assemblées toute la magie d'une parole qui déborde de lumière et d'amour, et qui agite les âmes palpitantes de terreur et d'admiration, d'enthousiasme et de dévouement.

En promulguant sa loi du haut du Sinaï, Dieu la munit d'une sanction que Moïse ne laissa point ignorer aux Hébreux. Fidèles,

SÉPHORA.

les citoyens et la nation entière devaient se reposer dans une douce prospérité. Des saisons favorables, un sol toujours fécond, des fruits abondants, la paix avec sécurité, la guerre avec gloire, de longs jours, les bénédictions de Dieu passant de la tête des pères sur celle des enfants : tel était le prix attaché à l'observation des préceptes divins. Au contraire, en s'écartant du sentier tracé par la loi, les individus, les familles et le peuple en masse encouraient toute sorte de maux, les chagrins domestiques, les revers de fortune, les troubles de l'âme, les calamités causées par la révolte des éléments, les discordes civiles, la guerre avec l'étranger, les défaites honteuses et la servitude. Par-dessus tout, l'homme injuste était menacé dans le plus invincible des sentiments, celui de la tendresse paternelle : la tempête des vengeances célestes, après avoir abrégé ses jours en le frappant, devait s'étendre encore aux générations issues de lui. Les récompenses et les peines, les lois religieuses, morales et politiques dont elles étaient la sanction, tout fut exposé aux Hébreux comme les conditions d'un pacte qu'ils ne pouvaient contracter sans le connaître, Dieu respectant dans l'homme la liberté qu'il y a mise, et tenant pour indigne de sa grandeur tout hommage dépourvu d'intelligence et de volonté. L'alliance se conclut, et ainsi commença ce peuple qui, se plaçant d'une manière spéciale sous la dépendance de l'Eternel, en fut particulièrement protégé et prit dans l'histoire du monde une place si étonnante et le titre réservé de peuple de Dieu.

Au reste, les préceptes moraux et même les dispositions politiques et civiles se rattachaient immédiatement au dogme et au culte religieux. Tout s'enchaînait d'une façon étroite dans le code donné aux Israélites ; tout était maintenu et sauvegardé par le livre de la loi dont rien ne pouvait faire fléchir la lettre d'airain, par les pratiques et cérémonies du culte public et privé, par un sacerdoce

LES FEMMES DE LA BIBLE.

impérissable et chargé d'interpréter et de défendre contre toute atteinte les institutions nationales. Sur l'ordre d'en haut, le sacerdoce fut établi avec des conditions de perpétuité, rendu héréditaire et exclusivement réservé à l'une des douze tribus, à celle de Lévi. En outre, dans cette tribu, le choix divin désigna pour sacrificateur suprême Aaron, plus digne, d'ailleurs, de ces fonctions importantes que les autres lévites, par son esprit, son éloquence et les services rendus.

Il y avait un an que l'armée était sortie d'Egypte ; elle comptait toujours plus de six cent mille combattants. Elle célébra la Pâque ou l'anniversaire de sa délivrance au pied du Sinaï, puis elle décampa en bon ordre et s'avança dans la direction du Nord, vers la solitude de Pharan. Hobab, frère de Séphora, n'était pas retourné à Madian avec Jéthro. Moïse lui dit : « Nous partons pour la contrée que Dieu nous destine. Viens avec nous ; tu auras ta part des richesses promises à Israël. » Hobab refusait de quitter son pays et de s'attacher à son parent. « Je t'en prie, dit Moïse, ne nous délaisse pas ; tu sais les endroits où nous aurons à camper dans le désert, tu nous serviras de guide. A l'arrivée, ce qu'il y aura de meilleur dans les biens obtenus, nous te le donnerons. » La connaissance des lieux n'était pas superflue ; car les mouvements de la colonne traçaient seulement la route à suivre, mais sans fournir aucune indication sur les ressources et les périls que pouvaient présenter le terrain et les tribus limitrophes.

Il est sûr que Moïse, absorbé par tant et de si graves préoccupations, ne pouvait avoir un trop grand nombre d'hommes propres à le seconder. Les obstacles à peine vaincus renaissaient indéfiniment sous toutes les formes : les Hébreux se plaignaient de la fatigue, de la faim, de la soif ; la manne leur était à dégoût ; les poissons et les légumes de l'Egypte leur revenaient en pensée, et ils regrettaient lâchement des viandes assaisonnées de servitude.

SÉPHORA.

Il s'élevait de fréquents murmures, il y eut même une révolte ouverte contre Moïse, qui trouva des contradicteurs dans sa propre famille. A la vérité, Dieu, se déclarant pour lui, frappait ses antagonistes de châtimens exemplaires ; néanmoins son courage fléchissait quelquefois sous le fardeau d'une entreprise si durement éprouvée, et il lui arriva un jour de souhaiter la mort. Quelle force surhumaine de volonté ne faut-il pas, en effet, pour rester seul, pendant quarante ans, l'âme énergique et le frein de toute une multitude pusillanime et indisciplinée, le ressort toujours tendu qui lui imprime le mouvement ? Quelle force pour lui faire franchir l'abîme qui sépare son ignorance et sa faiblesse du but sublime entrevu par le regard inspiré du croyant !

La nuée qui dirigeait la marche atteignit enfin la plaine solitaire de Pharan. Alors, sur la demande du peuple, Moïse envoya douze guerriers reconnaître le pays qu'il s'agissait de conquérir. « Abordez, leur dit-il, la frontière méridionale, et, parvenus aux » montagnes, voyez quelle est la nature des lieux, si les habitants » sont faibles ou forts, en petit ou en grand nombre, s'ils ont des » villes murées ou sans défense, si le sol est gras ou maigre, » planté de bois ou dépouillé d'arbres. Apportez-nous des fruits » de la contrée. Soyez résolus. » Les guerriers mirent quarante jours à faire leur exploration. Ils rapportèrent des grenades, des figues et un cep de vigne chargé d'une énorme grappe de raisin. Ils vantèrent la fertilité du pays, mais en faisant une peinture décourageante de la force des indigènes et des périls de l'entreprise. La foule effrayée se plaignit amèrement de Moïse et d'Aaron : « Que ne sommes-nous morts en Egypte et que ne mourons-nous » dans ces déserts immenses, plutôt que d'entrer dans une telle » région pour y tomber sous le glaive et y laisser nos femmes et » nos enfants captifs ? Ne vaut-il pas mieux rebrousser chemin ? » Donnons-nous un chef et retournons en Egypte. » Sur les douze

LES FEMMES DE LA BIBLE.

envoyés, il n'y en eut que deux, Josué, fils de Nun, et Caleb, fils de Jéphoné, qui firent entendre des paroles de courage et essayèrent d'apaiser la tempête. Mais on leur répondit par des cris séditeux, et ils se virent près d'être lapidés. Alors la voix de Jéhovah intervint : « J'en jure par moi-même, je vous traiterai selon les » souhaits que je vous ai entendu faire. Vos cadavres resteront » couchés dans cette solitude. Tous les hommes âgés de plus de » vingt ans, qui ont murmuré contre moi, ne fouleront pas la » terre promise, excepté Caleb, fils de Jéphoné, et Josué, fils de » Nun. J'y conduirai vos enfants que vous craigniez de donner » en proie à l'ennemi... mais ils vont errer dans la solitude et » porter le poids de votre révolte durant quarante années, jusqu'à » ce que leurs pères soient éteints et consumés... » Ces menaces changèrent la colère du peuple en un grand deuil ; il passa de la défiance à la présomption et voulut forcer, les armes à la main, l'entrée du pays de Chanaan. Mais l'itinéraire était tracé par un ordre inflexible, et ceux qui s'obstinèrent à livrer bataille à l'ennemi furent vaincus et tués en grand nombre.

L'arrêt d'exil, prononcé contre les Hébreux, s'exécuta et les tint encore trente-huit ans éloignés de la terre promise. Les vallées incultes de l'Arabie dévorèrent toute la génération maudite. On campa longtemps autour des montagnes de Séir ou de l'Iduméc, on revint lentement et par des marches irrégulières jusqu'au pied du Sinaï, vers le bras oriental de la mer Rouge, pour regagner ensuite le pays de Moab, à l'orient du lac Asphaltite. Au milieu de tant de fatigues, plus d'une fois des murmures s'élevèrent ; enfin une conspiration éclata, qui avait pour chef Coré, de la tribu de Lévi, soutenu par Dathan et Abiron. Deux cent cinquante des principaux d'Israël suivaient le parti de la révolte. Moïse, sans se déconcerter, donna rendez-vous aux conjurés pour le lendemain, à la porte de leurs tentes. Là, il avertit la foule de s'éloigner d'eux

SÉPHORA.

et de leur famille, annonçant d'une voix solennelle qu'ils allaient périr d'un genre de mort inouï. A l'instant, le sol se déchira sous leurs pieds, ils furent engloutis, et une flamme vengeresse enveloppa et fit périr leurs partisans.

Malgré tant de prodiges opérés en sa faveur, l'hésitation entra un jour dans l'âme de Moïse lassée de l'ingratitude et des reproches des Hébreux. Près de Cadès, il leur arriva de manquer d'eau : « Parle à la pierre devant eux, dit la voix de Jéhovah, et elle » donnera des eaux vives. » Au lieu de commander à la roche, selon le précepte du ciel, Moïse la frappa deux fois de sa baguette avec une sorte d'inquiétude et de défiance. Cette faiblesse fut partagée par Aaron. Alors l'anathème porté contre le peuple s'étendit à ses deux chefs, qui furent aussi condamnés à finir leurs jours dans le désert, sur le seuil interdit de la terre si vivement et si longtemps espérée. En effet, à quelque temps de là, Moïse reçut l'ordre de se rendre avec Aaron et Eléazar, fils d'Aaron, sur la montagne de Hor. Ils y allèrent ensemble ; Aaron fut dépouillé des insignes du sacerdoce, qui passèrent à son fils, puis il expira sur la cime de la montagne. La nation donna des larmes sincères à ce trépas ; car, bien qu'elle se répandit souvent en murmures contre ses chefs dans les circonstances difficiles, elle ne laissait pas d'apprécier leurs qualités supérieures et de leur payer quelquefois un juste tribut d'admiration respectueuse et de profond amour.

Enfin, l'épreuve infligée aux Hébreux touchait à son terme : ils allaient entrer dans le repos, mais non pas sans ce suprême et pénible effort qui détermine les grands résultats. En approchant du but, les difficultés devenaient plus terribles : les nations, assises aux portes de la terre de Chanaan, se levèrent en armes pour fermer le passage. Après un léger échec, Israël foula sous ses pieds plusieurs peuplades et vint dresser ses tentes dans les cam-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

pagnes de Moab, non loin de la rive orientale du Jourdain. Le roi de Moab s'entendit avec le roi de Madian, son voisin, pour organiser la résistance; ils mandèrent un devin célèbre de la contrée, nommé Balaam, afin qu'il arrêtât les conquérants par la puissance de ses malédictions. Balaam arriva dans le camp des Moabites; mais ses paroles se retournèrent contre la mission qu'on lui avait donnée. Trois fois, tombèrent de ses lèvres, au lieu d'imprécations funestes, des accents d'admiration et des prophéties glorieuses pour les Hébreux. Apercevant du haut d'une montagne l'ordre militaire des tribus et obéissant à une impulsion irrésistible, il annonça que ce peuple nouveau s'étendrait comme un torrent, qu'une étoile splendide sortirait de Jacob, qu'un rejeton d'Israël frapperait les chefs de Moab, soumettrait la postérité de Seth et tiendrait l'Idumée sous son empire. « Combien sont magnifiques » tes pavillons, ô Jacob, et tes tentes, ô Israël! On dirait des val- » lées ombragées d'arbres, des jardins arrosés d'eaux courantes, » des tabernacles dressés par Dieu lui-même, des cèdres plantés » au bord des eaux... Ils dévoreront leurs ennemis et leur broye- » ront les os et les perceront de flèches. Israël se repose et dort » comme un lion et comme une lionne qu'on n'ose pas réveiller. » Qui te bénira, sera béni; qui te maudira, sera maudit. » Toute- fois Balaam proposa de lutter contre les Israélites, mais par la ruse, en communiquant avec eux à titre d'amis, en les attirant à des fêtes licencieuses, en les domptant par l'attrait du plaisir. On suivit cette politique infâme, qui bientôt, en effet, eût livré les Hébreux en proie à leurs ennemis, sans la sévérité de Moïse. Il ordonna de tuer ceux qui tomberaient dans la dissolution, d'attaquer l'armée madianite, et, après la victoire, de faire périr sans pitié les femmes qui n'avaient que trop servi les pernicioeux desseins de leurs compatriotes. Les cinq chefs principaux de la nation et Balaam, leur conseiller, furent passés au fil de l'épée. Tant de

SÉPHORA.

sang fut répandu pour effrayer les indigènes et décourager la résistance.

Le dernier jour de Moïse s'avancait. « Tu vas gravir la montagne de Nébo, lui dit Jéhovah, tu jetteras les yeux sur le pays que je destine aux fils d'Israël, et puis tu iras rejoindre ton peuple dans la mort, comme Aaron y est allé, parce que vous m'avez offensé près de Cadès, au désert de Sin. » Moïse pria pour que l'interdiction fût levée; il souhaitait voir les eaux du Jourdain, les riches collines et les vallées fertiles de Chanaan, et le Liban gracieux qui verdit sous un printemps éternel; mais Dieu resta inflexible et lui désigna un successeur en la personne de Josué : « Prends le fils de Nun, ce guerrier plein de sagesse, et impose-lui les mains devant le grand prêtre Eléazar et devant tout le peuple; trace-lui sa route et revêts-le des marques du pouvoir et que l'assemblée lui obéisse... » Moïse fit connaître cet entretien aux Hébreux, il leur présenta publiquement Josué comme leur chef futur et l'investit dès lors d'une portion de l'autorité souveraine. C'est son honneur immortel d'avoir clos sa carrière, comme il l'avait parcourue, avec le plus entier désintéressement. Fidèle en tout à la loi, on ne le vit jamais ni fausser l'esprit de la constitution pour augmenter sa propre puissance, ni sacrifier les libertés nationales à des calculs d'intérêt domestique. Le choix de Dieu fut sa règle invariable; rien ne l'en détournait. Ce sentiment si rare et si pur le guidait lorsque, sentant sa fin prochaine, au lieu d'établir en faveur de sa famille et de sa tribu l'hérédité du pouvoir, il indiqua, pour lui succéder, Josué, de la tribu d'Ephraïm, qui n'était ni son parent, ni son allié, et il lui concilia la confiance et le respect du peuple, en le faisant agréer comme l'élu de Jéhovah.

C'est encore à ce sentiment délicat qu'il faut attribuer l'obscurité politique où Moïse, chef puissant et obéi, a laissé ses deux

LES FEMMES DE LA BIBLE.

enfants et le silence presque complet où Moïse, historien et poète, a laissé la vie de Séphora. A part les circonstances que nous avons rapportées, la modeste femme, dont toute la gloire est dans le nom de son époux, disparaît du récit pourtant si détaillé de l'expédition des Hébreux et de leur long voyage. On sent que la pensée du grand homme a franchi le cercle trop étroit des affections intimes et qu'elle ne passe par-dessus un objet légitimement cher, mais restreint et individuel, que pour atteindre et embrasser tout un peuple qui porte la fortune de la race humaine, et dont l'existence indestructible et le caractère étrange doivent rester, à la face des siècles, comme un témoignage de la véracité de Dieu. Aussi la main laborieuse qui, sous l'œil et par les ordres de la Providence, bâtissait l'édifice de ce peuple monumental, n'a pas pris le temps d'ériger à Séphora le plus humble mausolée, en nous disant du moins où elle mourut. L'ensemble de l'histoire autorise à penser que Séphora s'éteignit au milieu des déserts de l'Arabie, avec cette génération condamnée que d'ingrats murmures avaient exclue de la terre promise.

Cependant le vieux prophète ramassa toutes ses forces pour terminer utilement ses travaux de quarante années et placer son œuvre déjà si puissante par elle-même sous la garde des pensées et des sentiments les plus capables de dominer l'âme d'un peuple et de lui faire de grandes destinées. En présence de la multitude, il évoqua les souvenirs du passé, étendit son regard profond sur les temps futurs, et prononça d'une voix éloquente et terrible des promesses et des menaces qui, plus tard, furent reconnues comme des arrêts que Dieu lui-même avait placés sur les lèvres de son confident. « Si tu restes docile aux préceptes de la loi, dit-il à » Israël, tu seras comblé de bénédictions..... Les ennemis qui » s'élèveront contre toi, tomberont sous tes yeux ; ils viendront » t'attaquer par un chemin, ils s'enfuiront par sept..... Tous les

SÉPHORA.

» peuples de la terre te craindront. Dieu te mettra dans l'abon-
» dance... Il ouvrira le ciel, son riche trésor, pour répandre à
» temps la pluie sur tes campagnes... Mais si tu ne suis pas la
» voix de Dieu, les malédictions s'appesantiront sur toi... te mar-
» quant, ainsi que ta postérité, d'un signe de colère... En haut,
» le ciel sera d'airain ; en bas, le sol de fer... Dieu te renversera
» devant tes agresseurs ; c'est toi qui marcheras contre eux par
» un chemin et qui fuiras par sept... Il t'enverra un ennemi pour
» te réduire à la faim, à la soif, à la nudité, à l'extrême misère,
» et pour abaisser ta tête sous un joug qui t'écrasera. D'une con-
» trée lointaine, du bout de la terre, une nation dont tu n'entends
» pas la langue, fondra sur toi, comme un aigle au vol impé-
» tueux ; nation orgueilleuse et dure, qui n'aura ni respect pour
» le vieillard, ni pitié pour tes petits enfants. Elle dévorera le
» fruit de tes travaux... elle mettra tes villes en cendres et fera
» tomber ces murailles élevées et fortes où gisait ta confiance.....
» Tu seras dispersé sur toute la face de la terre, captif et prosterné
» devant des dieux nouveaux, des dieux de bois et de pierre, in-
» connus à tes ancêtres. Tu n'auras de repos nulle part et ne trou-
» veras pas même où poser la plante de tes pieds. Sous la main
» de Dieu, ton cœur sera plein d'épouvante, ton œil desséché,
» ton âme déchirée d'angoisses, ta vie comme en suspens. Trem-
» blant nuit et jour, incertain de ton existence, tu diras le matin :
» Verrai-je le soir ? et le soir : Verrai-je le matin ? tant il y aura de
» crainte dans ton âme et de choses terribles autour de toi ! »

Dans ce moment solennel, Moïse fit renouveler par les Hébreux le serment de fidélité fait à l'Eternel ; il prescrivit aux prêtres de lire publiquement la loi tous les sept ans, à la fête des Tabernacles, et il prononça ce cantique célèbre que tout Israël devait retenir dans sa mémoire et répéter comme un récit abrégé des bienfaits de la Providence :

LES FEMMES DE LA BIBLE.

« Cieux, écoutez ma voix ! Terre, entends ce que je vais dire !
» Que ma doctrine se répande comme l'eau des nuées ; que ma
» parole pénètre comme la rosée, comme une pluie fine pénètre
» l'herbe tendre, comme une forte pluie, la plante robuste.

» J'invoquerai le nom de Jéhovah ; donnez louange à notre
» Dieu. Toutes ses œuvres sont parfaites et toutes ses voies sont
» jugement ; il est fidèle, sans iniquité, il est juste et droit.

» Cependant ceux qui étaient ses fils l'ont indignement offensé ;
» c'est une race revêche et égarée. Est-ce donc ainsi que tu ré-
» compenses Jéhovah, ô peuple dépourvu de sens ! N'est-il pas ton
» père ? ne t'a-t-il pas conquis, et fait et constitué ? Souviens-toi
» des anciens jours ; songe à la suite des générations ; interroge
» ton père, il te l'apprendra ; tes aïeux, ils te le diront : quand le
» Très-Haut partageait les peuples, quand il dispersait les fils
» d'Adam, il donna des limites aux peuples de la terre promise
» en raison du nombre des enfants d'Israël. Il prit ceux-ci pour
» son lot et Jacob pour son héritage.

» Il l'a trouvé dans une terre déserte, pleine d'horreur et de
» désolation ; il l'a guidé, il l'a instruit, il l'a conservé comme la
» prunelle de son œil. Comme un aigle excitant ses petits et vol-
» tigeant autour d'eux, il a étendu ses ailes pour le recevoir, le
» soutenir et le porter ; il l'a conduit seul et sans l'assistance des
» dieux étrangers. Il l'a fait passer par-dessus les montagnes. Il
» lui a donné le produit d'un sol fertile, il a tiré pour lui du
» miel de la pierre même, et de l'huile des plus durs rochers. Il
» l'a nourri du beurre des troupeaux, du lait des brebis, de la
» chair tendre et savoureuse des moutons de Basan, de la fleur
» du froment choisi et du sang généreux de la grappe.

» Mais ce peuple aimé s'est à peine vu engraisé, qu'il s'est fait
» récalcitrant ; à peine rassasié et nageant dans l'abondance, qu'il
» a délaissé Dieu son créateur, méprisé Dieu son salut. Ils l'ont

SÉPHORA.

» provoqué en adorant des dieux étrangers, ils ont éveillé sa colère par des abominations, en sacrifiant à de vaines idoles, à des dieux ignorés, nouveaux, venus depuis peu, et qui ne furent point révévés de leurs aïeux. Ah ! tu as déserté Dieu qui t'a fait, tu as oublié le Seigneur qui t'a donné la vie !

» Jéhovah les a regardés avec indignation ; ses fils et ses filles l'ont irrité. Et il a dit : Je leur cacherai ma force, et nous verrons quelle sera leur fin ; c'est une race corrompue, ce sont des enfants ingrats. Ils ont excité ma jalousie en adorant ce qui n'est pas Dieu, et m'ont irrité par leurs vaines idoles ; moi, j'ex citerai leur jalousie, en adoptant un autre peuple, et les irriterai en leur préférant quelque nation insensée. Le feu de ma colère s'est allumé ; il pénétrera qu'aux entrailles du globe, dévorera la terre avec ses fruits et calcinera les fondements des montagnes. J'amasserai toute sorte de maux sur leur tête, j'épuiserai sur eux toutes mes flèches. Ils endureront la famine, des plaies cruelles, la dent des bêtes sauvages et le venin des serpents. Au dehors le glaive, au dedans la frayeur les décimera, adolescents et jeunes filles, enfants à la mamelle et vieillards caducs. Et j'ai dit : Où sont-ils ? J'éteindrai leur mémoire parmi les hommes. Mais j'ai différé, à cause de la jalouse insolence de leurs ennemis qui pourraient s'écrier : Ce n'est pas de Dieu, mais de notre main puissante que vient tout cela.

» Nation sans conseil et sans prudence ! Ah ! s'ils étaient sages et intelligents ! s'ils songeaient à l'avenir ! Est-ce qu'un homme poursuivrait mille d'entre eux, est-ce que deux hommes en feraient fuir dix mille, si leur Dieu ne les avait délaissés, si Jéhovah ne les avait livrés comme une proie ? Car notre Dieu n'a pas d'égale ; nos ennemis même en sont juges.

» Ils sont devenus comme les vignes de Sodome, ou des coteaux de Gomorrhe, dont les grappes sont de fiel, et les raisins

LES FEMMES DE LA BIBLE.

» amers, et le jus pareil au poison de l'aspic et des plus cruels
» serpents.

» Mais toutes ces choses me sont connues, dit l'Eternel ; je les
» garde dans ma mémoire. La vengeance est à moi et je l'exerce-
» rai en son temps ; leur pied chancellera. Le jour de leur ruine
» approche, leur destinée se hâte !

» Toutefois Jéhovah tempérera sa sévérité : il aura compassion
» de ses serviteurs, quand il verra leur force évanouie, leur es-
» poir tombé, leur multitude réduite. Il dira : Où sont les dieux
» en qui leur confiance était placée, qui nourrissaient leur adora-
» teur de la chair des victimes et du vin des libations ? Qu'ils se
» lèvent pour vous secourir et vous défendre dans le péril extrême !

» Vous le voyez donc, je suis le Dieu unique, et il n'y en a pas
» d'autre que moi. Je fais mourir et je fais vivre ; je blesse et je
» guéris, et nul ne peut se soustraire à mon pouvoir. Je lève la
» main au ciel et j'affirme que la vie éternelle est à moi.

» Si j'aiguise mon glaive flamboyant et si ma main saisit le ju-
» gement, je tirerai vengeance de mes ennemis et je payerai de
» retour ceux qui me haïssent. J'enivrerai mes flèches de sang,
» mon épée dévorera la chair des oppresseurs de mon peuple.

» Réjouissez-vous, ô nations, avec Israël, parce que le sang des
» serviteurs de Jéhovah sera vengé, la cruauté de leurs ennemis
» recevra sa récompense ; la terre promise et son peuple seront
» pardonnés. »

Après cet hymne pompeux, Moïse bénit toutes les tribus ras-
semblées et leur fit de touchants adieux. Puis, il franchit la mon-
tagne de Nébo, peu distante du Jourdain. Là, d'un point élevé, il
promena ses regards sur la vaste étendue du pays où sa nation
allait se fixer enfin, depuis Jéricho, la ville des palmiers, jusqu'à
la mer occidentale qui fuyait dans des horizons lointains, et de-
puis la chaîne des monts Iduméens jusqu'aux cimes dentelées du

SÉPHORA.

Liban qui s'effaçaient dans les profondeurs du ciel. C'est là qu'il s'éteignit, à l'âge de cent vingt ans. On le pleura durant trente jours; nul ne sut jamais où dort sa cendre, mais le monde entier connaît son nom.

Il ne s'éleva plus en Israël, dit l'historien sacré, aucun prophète tel que Moïse, qui ait reçu face à face les communications de Dieu, ni qui ait agi avec un bras si puissant et opéré d'aussi étonnantes choses. Quel homme, en effet, atteignit à la hauteur de Moïse, poète, chef d'armée, moraliste, législateur, historien et prophète? L'antiquité profane eut des personnages qui furent quelque chose de tout cela; mais lequel d'entre eux réunit ces qualités diverses, ou même en fit paraître quelqu'une avec un si pur éclat? Les poètes de l'antiquité profane n'ont écrit que des fictions; les pas de ses conquérants ont disparu sous la poussière des empires écroulés; sa morale fait souvent rougir; son histoire s'est trouvée en retard; ses oracles étaient des calculs de bas intérêt ou de politique. Ses législateurs, élevés au pouvoir par le cours des événements et dictant leur code à des hommes déjà rassemblés en nation, à des concitoyens bienveillants et soumis, à des guerriers dont ils flattaient les belliqueux instincts, ses législateurs n'ont rien pu créer qui se tint debout sous le poids de quelques siècles : le temps a tout dévoré, en passant.

Moïse, au contraire, dut arracher d'abord les Hébreux à eux-mêmes et les conquérir homme par homme, avant d'en faire un peuple et de leur donner des lois; il comprit et domina leur génie particulier, et, au moyen d'une discipline tutélaire et énergique, il le fit servir à ses grandes conceptions, sans jamais l'user ou l'altérer. Et son œuvre, troublée par toutes les vicissitudes qui fatiguent les choses humaines, dix fois attaquée, vaincue en apparence et foulée aux pieds, mais toujours plus forte que ses vainqueurs et survivant à leurs triomphes, mise en lambeaux par la

LES FEMMES DE LA BIBLE.

dispersion d'Israël et jetée comme la poussière sur tous les chemins du monde, mais résistant jusqu'en cet état de faiblesse à l'action des siècles destructeurs, aux colères des révolutions, à l'influence des systèmes politiques, des philosophies et des religions qui se partagent le globe, son œuvre a vu naître et tomber les gigantesques monarchies du haut Orient et les républiques de la Grèce et de Rome ; elle a pu respirer et vivre jusque sous ces flots de Barbares qui étouffèrent l'empire romain ; le moyen âge s'est établi sans l'absorber et s'est écroulé sans la détruire, et aujourd'hui elle est représentée dans toutes les capitales de l'Europe par les fils de ceux qui la représentaient, il y a trois mille ans, sur les bords du Jourdain. Et cette œuvre est restée, au moins dans ce qu'elle a d'essentiel et de possible encore, telle que Moïse l'a faite : le peuple d'Israël, depuis longtemps sans patrie, sans gouvernement, sans magistrature, sans pontificat, mais fidèle à ses lois et à ses dogmes religieux ; révère Moïse, adore Jéhovah et attend le Messie annoncé dans les livres écrits par son fondateur. On dirait un peuple de granit, sculpté par une main qui n'eut pas d'égale et posé par elle à l'entrée des âges, comme ces sphinx de la vieille Egypte qui dorment sur le seuil des déserts. Immobile au milieu des générations que la vie fait rouler autour de lui, comme des flots de sable chassés par le vent, il leur présente les livres sacrés qu'il tient sous sa griffe et où se trouve l'explication de la destinée humaine. Mais le mystère qu'il leur enseigne, il a cessé de le comprendre ; tandis que les générations voyageuses marchent le regard avidement fixé sur l'avenir, il reste immobile, les pieds repliés sous sa poitrine, le visage énigmatique et l'œil couvert d'un bandeau mystérieux.

Telle est l'œuvre de Moïse : ce qu'elle eut d'imparfait résulte soit des conditions naturelles à tout ce qui tombe dans le temps, soit des écarts où s'emporte trop souvent la liberté humaine que

SÉPHORA.

le législateur doit diriger et soutenir, mais non pas enchaîner ni compromettre. Ce que Moïse a mis de parfait dans son œuvre, vient du génie, ou de l'inspiration surnaturelle ; en sorte qu'il serait le plus remarquable de tous les grands hommes, s'il n'était pas l'un des plus illustres prophètes dont l'âme ait tressailli sous le souffle de la sagesse incréée.

Aussi sa haute figure, en même temps qu'elle domine l'histoire religieuse du vieux monde, projette jusque sur les âges chrétiens une ombre puissante et admirée. Lorsque la cime du Thabor s'illumina dans la Transfiguration, Moïse apparut avec Elie auprès de Fils de l'homme glorifié, comme pour reconnaître et saluer la continuation de son œuvre agrandie, et tendre la main, en signe de parenté, à la doctrine évangélique et aux âmes qu'elle allait conquérir. Cette généalogie est, en effet, établie et proclamée par la religion comme un point fondamental, et tous les fidèles ont fait à Moïse une place illustre dans leur mémoire et leur respect. L'art chrétien s'est emparé de sa vie entière pour la peindre, la sculpter, l'écrire en caractères impérissables : on la trouve sur les bas-reliefs des Catacombes et du baptistère de Florence ; les verrières étincelantes et les Bibles miniaturées du moyen âge en présentent les plus beaux épisodes : elle se lit aux fresques du Vatican et du Campo-Santo, qui la retracent en pages magnifiques. Mais le nom de Moïse n'a pas inspiré d'œuvre plus célèbre que la statue destinée par Michel-Ange au tombeau de Jules II : rien de semblable ne nous fut légué par le ciseau des anciens ; rien de supérieur n'est encore sorti du ciseau des modernes. C'est bien une création de ce rude et fier génie qui, attaquant le marbre avec une fougue despotique, en faisait jaillir, sous des lignes audacieusement tourmentées, le mouvement, la vie, la respiration, un monde entier d'idées et de sentiments pleins d'énergie et d'élévation. Cet œil creusé et comme recueilli au fond d'une orbite

LES FEMMES DE LA BIBLE.

osseuse, dans une attitude méditative; ces plis réguliers qui, sans troubler la sérénité du front, s'abaissent vers les sourcils et leur donnent plus de saillie, comme si la pensée s'y rendait pour élargir le piédestal où elle est assise, et la volonté pour accuser toute sa puissance qu'elle semble condenser par un suprême effort; ces tempes ouvertes et relevées comme pour dilater la carrière où se meut l'esprit et faire fuir les bornes posées à son activité; cette bouche aux contours doux et fermes, parce qu'elle a coutume de ne prononcer que des commandements dignes de respect; cet éclat de physionomie, cette majesté surhumaine : c'est bien Moïse, poète et prophète, fondateur d'un peuple, parlant en maître à la nature domptée et descendant du Sinaï, le regard chargé des secrets du ciel, le visage touché d'un rayon de gloire divine et tout enveloppé de splendeur.

MARIE, SOEUR DE MOÏSE.

*Tympana tenta tonant palmis et cymbala circum
Concava.....*

(LUCRET. lib. 2.)

Vers le milieu du seizième siècle qui précéda l'ère chrétienne, environ quatre cents ans après l'arrivée de Jacob en Egypte, Jocabed, femme d'un Hébreu nommé Amram, de la tribu de Lévi, donna le jour à une fille qu'on appela Marie. Ramessès IV portait alors le sceptre des Pharaons et l'appesantissait sur la tête des héritiers d'Israël. Son successeur adopta une politique plus rigoureuse encore : abusant de la force, il tint les Hébreux pour ses esclaves et fit précipiter dans le Nil tous les enfants mâles qui leur naissaient, afin d'empêcher l'accroissement de cette colonie devenue inquiétante. Aussi le pays de Gessen, où elle avait fixé son séjour, était-il couvert d'un sombre deuil, à cause de ces mesures si barbares.

La petite Marie eut deux frères : Aaron et Moïse. Ce dernier naquit à l'époque même où les ordres les plus impitoyables atteignaient sa race. On réussit à cacher quelque temps sa naissance ; mais enfin, dans la crainte de voir s'étendre sur lui le bras des bourreaux, sa mère prit la résolution de le confier aux flots du Nil :



SCOTT'S BIBLE IN A DIME.

THE BIBLE IN A DIME.

LES FEMMES DE LA BIBLE.

elle l'exposa dans une corbeille de joncs enduite de bitume. Marie, bien jeune encore, fut chargée de surveiller le précieux dépôt; tant d'innocence et de faiblesse dans la victime et dans ce qu'on lui donnait pour défense, pouvait mieux que toute autre chose désarmer la cruauté officielle. Au reste, c'est la fille du roi qui, la première, aperçut la corbeille sur les rives du fleuve où, suivie de ses femmes, elle venait se baigner. Touchée de compassion à la vue du malheureux enfant, elle le sauva de la mort, et, sur les avances de Marie, voulut bien le remettre à Jocabed, sans savoir que Jocabed en fût la mère. C'est ainsi que Marie se trouva placée comme un ange gardien sur le berceau si frêle où reposait, avec la vie de Moïse, la destinée de tout un peuple. Singulière fortune des grands hommes que Dieu rattache seulement par un léger fil à ses plus éclatants desseins, comme pour mettre à nu la vanité de l'orgueil et prévenir les découragements de la liberté, en montrant à tous les regards d'où vient la véritable force et quel appui reste encore à ceux que tout a trahis et délaissés !

Moïse fut élevé à la cour et d'abord comblé d'honneurs et d'estime; puis il devint odieux et se vit obligé de fuir l'Égypte. Quand il y rentra, ce fut avec le projet d'affranchir ses frères. Après de longs efforts pour leur inspirer confiance, après des coups terribles où Dieu le soutint de son bras pour intimider et vaincre l'opiniâtreté des tyrans, il lui fut enfin permis de sortir du royaume, à la tête du peuple hébreu, qui ne comptait pas moins de six cent mille hommes portant les armes. Il devait gagner la contrée qui reçut, un peu plus tard, le nom de Palestine; mais au lieu de s'y rendre immédiatement, il prit une route détournée, et même, avant de quitter le continent africain, il s'engagea dans d'étroits défilés entre la mer Rouge et les montagnes qui la dominent du côté de l'occident.

La mer Rouge est un golfe de l'Océan indien qui s'allonge du

MARIE.

midi au nord, sur un espace de plus de quatre cents lieues et qui sépare l'Asie de l'Afrique. Son nom lui vient des carrières de marbre rouge ouvertes sur une de ses rives. Dans son lit croissent de hautes herbes, des plantes et des arbustes, ce qui l'a fait appeler aussi mer de Suph ou mer des Joncs. A son extrémité, elle se divise en deux golfes, au milieu desquels s'avancent en cap des plaines de sables et des montagnes appartenant à l'Arabie Pétrée. Depuis trente siècles, ces lieux sans doute ont éprouvé quelques changements ; mais il y subsiste des choses que nulle révolution ne saurait atteindre, et qui permettent de juger du passé par le présent. Le golfe occidental que Moïse avait devant lui présente, de nos jours, une largeur d'environ cinq mille pas. Les marées y sont ordinairement de deux mètres, et s'élèvent à trois ou quatre lorsque le vent du sud les chasse avec violence. Au reste, elles sont soumises à ce mouvement de flux et de reflux qui balance les eaux de l'Océan, mais qui ne laisse pas longtemps la grève à sec, et qui surtout ne suspend jamais les flots à droite et à gauche pour frayer le chemin à un peuple innombrable.

Il y eut un moment solennel et terrible pour les Hébreux arrivés près de la mer Rouge. A l'est, un golfe infranchissable ; à l'ouest, une chaîne de montagnes qui ne pouvait, d'ailleurs, s'abaisser sous les pas des pèlerins sans les mettre aux mains de l'Egypte ennemie ; au midi, une vallée s'enfonçant vers des régions inconnues : tel était l'horizon lorsque tout à coup apparut au nord une armée nombreuse qui accourait avec ses chariots et ses cavaliers. C'était Pharaon à la tête de ses troupes. On sait quel étonnant prodige s'accomplit : à l'ordre de Moïse, la mer se divisa, dressant de part et d'autre ses eaux solides comme une muraille et livrant aux Hébreux une large route ; ils passèrent durant toute la nuit. Un nouvel ordre fut donné, et la mer s'affaissa comme une maison qui croule, ensevelissant dans ses flots les

LES FEMMES DE LA BIBLE.

troupes égyptiennes que l'ardeur de la vengeance emportait sur la trace de leurs anciens esclaves. Elles jetèrent un effroyable cri, à la vue et au bruit des vagues fondant sur leur tête. « Fuyons » Israël ! car son Dieu combat contre nous. » Mais les vagues marchaient sous la main de Jéhovah, comme un cheval dont la fougue est pressée par un audacieux cavalier ; elles comblèrent l'abîme d'une rive à l'autre, et tout cri cessa.

Les vieux monuments de l'Égypte attestent, en effet, qu'à cette même époque, un Pharaon du nom d'Aménophis III disparut tout à coup et fut remplacé au trône par un roi célèbre, Sésostris le Grand. Pour les Hébreux, leurs livres sacrés sont pleins du souvenir d'un si haut fait : ils parlent sans cesse de la mer se repliant avec épouvante sur elle-même, du bras de Dieu traçant un chemin solide à travers les eaux et étouffant une armée, comme on éteint une mèche fumante. A l'heure même et sur le théâtre d'une victoire si inopinément remportée, un hymne pompeux célébra la délivrance d'Israël. Marie, sœur de Moïse, conduisait le chœur des femmes ; toutes répétaient ensemble le refrain de ce chant sublime :

« Je chanterai le Seigneur ; car il a déployé sa gloire avec éclat » et précipité dans la mer le cheval et le cavalier.

» Jéhovah est ma force, je publierai ses louanges ; il est mon salut, je lui dresserai un temple ; il est le Dieu de mon père, je l'exalterai. C'est un guerrier invincible, le Tout-Puissant est son nom. Il a englouti les chariots de Pharaon et son armée, il a submergé dans la mer Rouge les officiers d'élite. L'abîme les a recouverts ; ils sont tombés au fond comme une pierre.

» Ta droite, Seigneur, s'est illustrée par sa force ; ta droite a frappé l'ennemi. Dans la fierté de ta puissance, tu as renversé tes ennemis ; tu as envoyé ta colère qui les a consumés comme du chaume. Sous le vent de ta fureur, les eaux se sont amon-

MARIE.

» lées ; les flots se sont arrêtés dans leur marche, les abîmes se
» sont condensés au milieu de la mer.

» L'ennemi disait : Je les poursuivrai et les atteindrai ; je par-
» tagerai leurs dépouilles, mon cœur sera assouvi ; je tirerai mon
» glaive et ma main les détruira.

» Mais ton souffle est venu, et la mer les a ensevelis, ils se sont
» enfoncés comme du plomb dans les eaux agitées.

» Qui te ressemble parmi les forts, ô Seigneur ? Qui est comme
» toi, glorieux et saint, terrible et digne de louanges, faisant
» d'aussi grandes choses ? Tu as étendu ta main et la terre les a
» dévorés.

» Le peuple que tu venais d'affranchir, tu l'as guidé dans ta
» miséricorde, et tu l'as transporté par ta force jusqu'à ta sainte
» demeure.

» Les peuples l'ont appris et s'en sont indignés ; la douleur a
» saisi les habitants de la Palestine ; les princes d'Edom ont été
» dans l'épouvante, un tremblement s'est emparé des guerriers
» de Moab, et les hommes de Chanaan sont restés glacés de
» peur.

» Que la puissance de ton bras fasse tomber sur eux la crainte
» et l'effroi ; qu'ils deviennent immobiles comme la pierre jusqu'à
» ce que ton peuple, ô Jéhovah, le peuple que tu t'es acquis,
» soit passé.

» Tu le porteras, tu le planteras sur la montagne de ton héri-
» tage, dans le lieu que tu t'es préparé pour ta demeure, dans un
» sanctuaire affermi par tes mains.

» Jéhovah régnera dans l'éternité, à jamais. Lorsque le cheval
» de Pharaon, les chariots et les cavaliers sont entrés dans la
» mer, Jéhovah fit retourner les eaux sur eux, tandis que les en-
» fants d'Israël passèrent à sec au milieu des flots. »

Et Marie et les femmes israélites reprenaient : « Chantons le

» Seigneur qui a déployé sa gloire avec éclat, et précipité dans la mer le cheval et le cavalier. »

Dans la marche à travers les solitudes de l'Arabie, et parmi les travaux que lui imposait la création d'un peuple, Moïse, accablé de fatigue et souvent de reproches ingrats, s'était déchargé d'une partie de son immense responsabilité. Par le conseil de son beau-père, vieillard plein d'expérience, puis par l'ordre de Dieu lui-même, il choisit entre les anciens d'Israël une sorte de sénat qui pût partager avec lui le fardeau du gouvernement. Néanmoins il ne fut pas à l'abri de ces critiques envieuses que suscite toujours l'exercice du pouvoir ; sa famille même murmura. C'est Marie qui d'abord gagna l'esprit d'Aaron ; tous deux crurent avoir à se plaindre de Séphora, femme du législateur, qui peut-être se montrait fière et exigeante à cause du grand ministère dont Moïse était investi. Sa qualité d'étrangère rendait aussi plus irritable la jalousie de ses parents hébreux. Enfin qui ignore qu'une sensibilité naturellement prompte à s'émouvoir, ardente à réagir, suffisait pour troubler bientôt deux femmes assises au même foyer, en leur présentant comme un insupportable objet ces contradictions d'humeur et ces dissentiments domestiques qui s'émoussent d'ordinaire sur la forte organisation de l'homme ?

Quoi qu'il en soit, Marie et son frère Aaron firent remonter leurs plaintes plus haut que Séphora. « Est-ce que Moïse, dirent-ils, est le seul à qui Dieu ait parlé ? Dieu ne s'est-il pas également fait entendre à nous ? » Or, il n'y avait pas d'homme qui fût plus doux que l'accusé et qui méritât mieux d'être obéi sans murmure. Du reste, Jéhovah se déclara solennellement pour lui. Sa parole formidable retentit sur la tête des deux coupables. « S'il y a parmi vous quelque prophète, je lui apparaîtrai en vision, ou je lui parlerai en songe. Mais il en est autrement de mon serviteur Moïse, qui surpasse en fidélité tout mon peuple.

MARIE.

» Car je lui parle bouche à bouche ; il me voit en face, et non
» sous énigmes et figures. Comment donc n'avez-vous pas craint
» de vous élever contre lui ? » A l'instant Marie se vit frappée de
la lèpre, maladie fréquente en ces siècles et en ces pays, et d'un
caractère hideux et redoutable. Aaron, effrayé, vint dire à Moïse :
« Je t'en prie, pardonne cette faute où nous sommes tombés in-
» sensément. » Moïse, en effet, obtint de Dieu par ses supplica-
tions la guérison de son imprudente sœur ; mais elle n'en resta
pas moins exclue du camp l'espace de sept jours. La loi fixait ce
temps pour constater l'existence de la lèpre lorsque les symp-
tômes étaient douteux, ou pour en constater la disparition enti-
ère, après la guérison apparente. La nature du fléau comman-
dait une telle séquestration, car il attachait son germe dévorant à
tous les objets touchés par le lépreux, en sorte qu'on ne pouvait
plus s'en approcher impunément. Dans ces âges reculés, les ma-
ladies contagieuses et pestilentiellles, retenues sur leur sol originel,
ou se promenant au loin, emportaient quelquefois une moitié de
nation avec une désespérante rapidité. C'est qu'alors la popula-
tion trop restreinte se voyait forcée d'abandonner de vastes étend-
ues de terre à leur état sauvage et malsain, et que l'homme
inexpérimenté ne savait pas combattre avec autant d'énergie qu'au-
jourd'hui les influences délétères du climat et des saisons. Tels
étaient la malignité de la lèpre et le motif des interdictions pro-
noncées contre ceux qu'elle avait atteints.

Marie appartenait par l'âge à cette génération nourrie dans la
servitude, s'épouvantant du travail de la liberté et condamnée, à
cause de ses murmures contre Dieu, à périr hors de la terre pro-
mise. L'anathème enveloppa solidairement tous ceux qui avaient
plus de vingt années lorsque les explorateurs, envoyés par Moïse
au pays de Chanaan, firent le récit pusillanime de ce qu'ils avaient
vu et provoquèrent ainsi les plaintes séditieuses de la foule. Marie

LES FEMMES DE LA BIBLE.

paya son tribut à la mort peu de mois avant ses deux frères. Le long et rude exil des Hébreux allait bientôt finir, et déjà l'image de la patrie et du repos apparaissait en quelque sorte à l'horizon ; l'armée était alors à Cadès, sur la frontière méridionale de l'Idumée. C'est là que Marie eut son tombeau.

RAHAB.

Appendit funiculum coccineum in fenestrâ.

(Josue, II, 21.)

Des hommes et des lois, voilà ce que Moïse, en mourant, laissait à Josué, son successeur. Les lois étaient sages et harmonieusement combinées ; une vie de fatigues et de privations, un exil de quarante ans parmi les sables et les montagnes du désert, des luttes à main armée contre les tribus limitrophes, tous ces efforts avaient discipliné et aguerri les hommes. Mais le sol leur manquait encore, le sol qui est pour les peuples ce que le foyer domestique est pour les individus, l'asile cher et sacré des richesses les plus précieuses et des joies les plus douces, le point où se concentre la force d'attaque et de résistance, la source féconde où s'alimente la vie. Les races nomades ne sont qu'un peuple commencé ; les races que le glaive de la conquête sépare de leur tronc vivant et jette sans racines sur la terre étrangère ne sont plus qu'un débris de peuple ; les unes et les autres, semblables à des ombres, passent sans bruit dans l'histoire de l'humanité jusqu'au jour où elles se fixent sur des régions envahies, ou recommencent sur la tombe de leurs aïeux une nouvelle existence. Les lois, les mœurs, la civilisation, en général, semblent sortir de terre, comme la verdure et les plantes. Il est vrai que les peuples vaincus peuvent emporter dans leur dispersion l'idiôme national pour chanter la



RAHAB.

Small illustration of Rahab.

LES FEMMES DE LA BIBLE.

patrie et leur cœur pour la chérir ; mais ils ne peuvent lui rendre son nom et sa prospérité qu'en la faisant asseoir sur un sol défendu par leur épée, cultivé de leurs mains et marqué du sceau de leur génie et de leur liberté.

Celui qui devait constituer définitivement les Hébreux en leur donnant une patrie, c'était Josué. Vaillant dans la guerre, pénétrant et sage dans le conseil, maniant les esprits avec dextérité et la parole avec éloquence, il avait fixé l'attention et l'estime de Moïse, il fut élu d'en haut pour continuer l'œuvre de ce grand homme, et il soutint l'honneur d'un tel choix par la fermeté de son caractère et l'héroïsme de son dévouement. Affranchis du joug de l'Egypte, échappés aux dévorantes solitudes de l'Arabie, les Hébreux étaient campés dans les plaines de Moab, non loin de la mer Morte ; Moïse venait de s'éteindre sur la cime du mont Nébo, après avoir promené un long et sympathique regard sur le pays de Chanaan, objet de vœux si longtemps et si ardemment nourris. Alors Jéhovah dit à Josué : « Mon serviteur Moïse est mort ; va, » franchis le Jourdain à la tête de tout le peuple, et entre dans la » contrée que je destine aux fils d'Israël. Toute cette étendue que » fouleront vos pas, je vous la donnerai, selon les promesses faites » à Moïse. Le pays des Héthéens vous appartient depuis le désert » d'Egypte et le Liban jusqu'au fleuve de l'Euphrate et à la grande » mer qui sont vos limites. Nul ne pourra résister à Israël tant » que tu vivras ; comme je fus avec Moïse, je serai avec toi, sans » te délaisser jamais. Sois ferme et courageux ; car tu feras à ce » peuple le partage de la terre que je lui donnerai, ainsi que j'en » ai pris l'engagement avec ses ancêtres... »

Cette terre promise aux patriarches et où leurs descendants allaient habiter en maîtres, était alors d'une fécondité merveilleuse. Située sous une latitude encore plus méridionale que la portion aujourd'hui française de l'Afrique, elle présente ses vallons et ses

RAHAB.

collines aux feux d'un soleil toujours chaud. La Méditerranée y envoie de l'occident ses brises rafraîchissantes ; le Liban avec ses cèdres la protège contre les vents froids du nord ; une chaîne de montagnes qui la borne au midi et court ensuite à l'est, au delà du Jourdain, arrête dans leur marche ces flots d'air brûlant qui s'exhalent des sables de l'Arabie. Les pluies y sont rares, si ce n'est aux saisons de l'automne et du printemps ; en été, il n'y a que de fortes rosées. Mais des sources abondantes jaillissent du flanc des montagnes, et le creux des vallées verdit sous cette humidité sans cesse entretenue par la nature. Le sol admirablement diversifié présente des plaines propres à la culture, des collines pierreuses où peuvent croître les vignes et les arbres fruitiers, et dont le pied couvert d'herbe épaisse nourrirait facilement de nombreux troupeaux. Le pays avait en abondance l'huile et le miel, l'orge et le froment, et toutes les productions savoureuses et délicates des contrées méridionales. Aussi des flots d'hommes purent se presser bientôt entre ses frontières étroites sans avoir à souffrir des rigueurs de la misère et de la faim.

On aurait tort de prendre l'état présent de la Palestine pour la mesure de sa fertilité primitive. Le fer et la flamme ont passé vingt fois sur la face de cette terre malheureuse. L'homme n'y répand plus ses sueurs fécondes ; sa main ne vient plus arrêter les empiétements de la nature sauvage, ni corriger les dégradations que le temps injurieux laisse derrière lui. La guerre y fit un long séjour, et tout se dessécha sous ses pieds brûlants ; la barbarie s'y est assise ensuite, et tout est resté morne et languissant autour d'elle. Au spectacle de ces champs stériles où dorment tant de ruines, on croit voir les vieux prophètes de la Judée apparaître et montrer du doigt le terrible accomplissement de leurs menaces contre l'infidélité d'Israël. Une terre à moitié inculte, une végétation malade, de misérables villages épars sur des plateaux dé-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

pouillés, de maigres troupeaux de chèvres et de moutons conduits par un pâtre qui ressemble au fantôme de la faim, quelque chose de sombre et de désespéré planant sur ces régions qui portent le deuil d'une viduité éternelle et les stigmates de la servitude : toutes ces désolations vous font respirer comme une odeur de colère divine, et vous sentez passer encore sur votre tête frissonnante le souffle de Jéhovah qui sème au loin la tristesse et l'aridité.

Et toutefois cette terre garde, malgré l'anathème dont elle est frappée, des signes de grandeur et de fécondité qui permettent de comprendre ce qu'elle fut et ce qu'elle pourrait devenir. Quel pays de l'ancien continent offre dans son ensemble des aspects plus magnifiques et où la grâce et la majesté se rencontrent dans des proportions plus heureusement combinées ! Des collines et des montagnes groupées en chaîne continue ou rangées en amphithéâtre, ouvrent entre leurs cimes dentelées et sur leurs flancs arrondis des horizons tout trempés d'une lumière limpide et fuyant dans les profondeurs d'un ciel argenté. Les vapeurs transparentes et les ombres fermes comme on les voit toujours dans les pays chauds, la verdure et le soleil, la terre et le firmament, tout est marié et fondu avec une inimitable harmonie de couleurs et de lignes, avec un merveilleux accord de force et de suavité. Nulle part peut-être la main du grand Artiste n'a tracé tant de dessins si purs, ni répandu si largement les richesses de son pinceau, ni multiplié davantage les effets variés et magiques, ni tout disposé avec une symétrie plus ravissante. Sous cette atmosphère chaude et serene, croissent çà et là quelques touffes d'arbustes toujours verts, mais aussi toujours chétifs et rabougris, parce que la culture leur manque et parce que l'Arabe en laisse manger les jeunes branches à ses troupeaux. Plus loin on voit de gros arbres au tronc noueux, aux rameaux épais et puissants qui donnent un peu

RAHAB.

d'ombre aux voyageurs ; des forêts d'égliers et de lauriers roses sortent du lit d'un ruisseau desséché ; des sycomores, des platanes, des grenadiers sauvages poussent d'eux-mêmes sur le penchant des montagnes dont ils revêtent gracieusement les contours ; des bouquets de figuiers noirs, de nopals et d'orangers couvrent de fraîcheur et de verdure quelques vallons privilégiés. Dans les plaines, une couche profonde de terre noire et légère produit de grandes herbes, des broussailles épineuses, des chardons énormes, toutes sortes de plantes et de fleurs. Ces beautés de la nature et ces exemples de fertilité spontanée éclatent entre mille signes de désolation comme un rire plein d'ironie que Dieu laisse tomber sur un peuple ingrat, auquel il avait fait une si splendide demeure, sur un pays que le mensonge et le despotisme du Coran ont rendu si misérable, et qui reprendra sa parure et sa prospérité lorsque des mains libres ouvriront ses entrailles au soleil vivifiant de la civilisation chrétienne.

Près d'abaisser sous ses armes les frontières de cette belle contrée, Josué envoya devant lui deux braves chargés de reconnaître le point où devait s'opérer l'invasion. Il était alors à Sétim, à deux lieues au delà du Jourdain, au nord et non loin de la mer Morte. Vis-à-vis, en deçà du fleuve, à deux lieues également, se trouvait Jéricho, la première ville qu'il fallait emporter. C'est là que les deux explorateurs se rendirent, au péril de leur vie. Ils s'arrêtèrent dans une maison qui donnait sur les remparts, chez une femme de mœurs équivoques, et qui avait nom Rahab. Le roi fut promptement informé que des espions israélites étaient entrés dans la ville sur le soir ; il envoya dire à Rahab : « Livre les » hommes qui te sont arrivés et que tu as dans ta demeure, car » ce sont des espions venus pour reconnaître le pays. » Mais cette femme, déjà instruite de la secrète mission de ses hôtes et gagnée à leur croyance, les fit monter à la hâte sur la terrasse de sa mai-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

son, et les cacha sous des pailles de lin qui y étaient répandues. On sait que, dans les contrées chaudes et sereines, qui n'ont ni pluies fréquentes, ni chutes de neige considérables, les habitations se terminent par une plate-forme convertie en lieu d'agrément ou d'utilité. Aujourd'hui encore, le voyageur pourrait voir dans la moderne Jéricho, qui n'a que des épines sèches pour remparts, les enfants et les femmes exposer au soleil et nettoyer le grain sur la terrasse, qui est même quelquefois le principal appartement de leurs maisons, et où l'on se tient la nuit comme le jour.

Rahab répondit aux officiers du roi touchant les deux étrangers : « Il est vrai, je les ai reçus, mais sans savoir d'où ils venaient ; ils sont sortis vers l'heure où l'on ferme les portes de la ville, et j'ignore où ils sont allés ; mais poursuivez-les vite et vous les atteindrez. » En effet, les officiers coururent sur leurs traces par la route qui conduisait au gué du Jourdain ; d'ailleurs, on tint fermées les portes de la ville, afin que les espions ne pussent sortir désormais, s'ils n'étaient pas évadés. Il faut convenir que Rahab ne tint ni un langage vrai, ni une conduite patriotique. Mais sans doute elle agit et parla sous l'empire de la crainte universellement répandue parmi ses compatriotes et sous l'impression des merveilles opérées par le ciel en faveur des Hébreux ; c'est l'explication, sinon l'excuse de ses paroles et de ses actes. Quoi qu'il en soit, elle rejoignit ses hôtes et leur dit : « Je vois » que Dieu vous a livré ce pays ; car vous avez jeté la terreur » parmi nous, et le courage de tous les habitants de la contrée » s'est évanoui. Nous savons qu'à votre sortie d'Égypte, Dieu a » séché sous vos pas les eaux de la mer Rouge, et quelles choses » vous avez fait éprouver aux deux rois amorrhéens, Og et Séhon, » qui habitaient au delà du Jourdain, et qui sont tombés sous vos » coups. Ces nouvelles nous ont effrayés, notre cœur s'est abattu,

RAHAB.

» et votre arrivée nous trouve sans force ; vraiment le Seigneur
» votre Dieu est celui qui règne en haut dans le ciel, en bas sur
» la terre. Faites-moi donc en son nom le serment de traiter la
» maison de mon père avec la même compassion que je vous ai
» montrée ; donnez-moi un signal assuré pour sauver mon père
» et ma mère, mes frères, mes sœurs et tout ce qui leur appar-
» tient et pour dérober nos vies à la mort. » C'était l'accomplis-
sement des paroles de Moïse, qui avait promis aux enfants d'Israël
que Jéhovah ferait marcher l'effroi devant eux et livrerait à leurs
armes l'ennemi glacé d'une terreur inexprimable.

Les deux envoyés prirent l'engagement voulu et jurèrent sur
leur tête qu'il ne serait fait aucun mal à Rahab, ni à ses parents,
pourvu qu'elle-même restât fidèle à son serment. Alors elle sus-
pendit à sa fenêtre une corde le long de laquelle ses hôtes devaient
glisser pour s'enfuir ; car la campagne s'étendait au pied de sa
maison bâtie sur le mur de la ville. Et elle leur dit : « Gagnez les
» montagnes, de peur que les émissaires ne vous rencontrent ;
» demeurez-y cachés trois jours, jusqu'à ce qu'ils reviennent ;
» ensuite vous reprendrez votre chemin. » Charmés de ces bons
conseils, ils lui donnèrent la nouvelle assurance de leur protection.
« Nous tiendrons le serment prêté, pourvu que ce cordon d'écar-
» late soit attaché comme signal à la fenêtre par où tu nous fait
» descendre, et que tu rassembles près de toi ton père, ta mère,
» tes frères et tous tes parents. Si quelqu'un est trouvé hors de ta
» maison, son sang retombera sur sa tête, et nous n'en serons pas
» responsables ; pour ceux qui seront avec toi dans la maison,
» leur sang retombera sur notre tête, si on les frappe. Mais si tu
» prétends nous trahir et publier ce que nous te disons, alors nous
» serons dégagés de notre parole. » Les conventions étant bien
arrêtées et entendues de part et d'autre, Rahab fit descendre
ses hôtes au pied des murailles de Jéricho. Ils se réfugièrent dans

les montagnes voisines, et attendirent l'espace de trois jours que les émissaires rentrassent dans la ville, lassés de recherches infructueuses et abandonnant leur proie. Ce délai expiré, ils regagnèrent le camp des Hébreux et rendirent compte à Josué de leur mission. « Le Seigneur a mis toute cette contrée dans nos mains, » et tous les habitants sont plongés dans la crainte et la stupeur. »

Cependant Josué avait fait tous les préparatifs de l'invasion. Les tribus de Ruben et de Gad et la demi-tribu de Manassé avaient obtenu de Moïse les pays de Jaser et de Galaad, précédemment habités par les Amorrhéens, le long de la rive orientale du Jourdain, mais à condition d'aider leurs frères dans les travaux de la conquête et de marcher même les premières à l'ennemi. Elles furent donc invitées à laisser leurs familles et leurs troupeaux sous une garde assez forte, et à grossir de leurs plus vaillants hommes l'armée d'expédition. Elles devaient supporter tous les périls réservés aux autres tribus, et ne s'asseoir dans la paix de leurs foyers qu'après la soumission du pays et le partage définitif des terres. Tous répondirent au général : « Nous ferons ce que tu » nous as prescrit; nous irons où tu nous enverras. Comme nous » avons obéi en tout à Moïse, nous t'obéirons; seulement que » Dieu soit avec toi comme il fut avec Moïse ! Quiconque te résis- » tera et voudra contredire à tes ordonnances, qu'il meure ! Sois » ferme, et agis avec un mâle courage. » Les troupes étaient animées, l'union doublait leurs forces, on sentait s'approcher l'heure solennelle et suprême.

Avant de se mettre en marche, Josué dit au peuple : « Venez » et entendez la parole de Jéhovah, votre Dieu. Vous reconnai- » trez à ce signe que Jéhovah, le Dieu vivant, est avec vous et » qu'il exterminera sous vos yeux les Chananéens, vos ennemis : » l'arche de l'alliance du maître de l'univers passera le Jourdain » à votre tête; quand les prêtres qui portent l'arche toucheront

» du pied les eaux du fleuve, les flots d'en bas s'écouleront, laissant leur lit à sec ; les flots d'en haut s'arrêteront comme une masse solide. » Les hérauts d'armes avaient transmis les ordres du général et fixé leur place aux diverses tribus. Le défilé s'ouvrit. Les prêtres s'avancèrent portant l'arche d'alliance. On était au printemps, dans le premier mois de l'année hébraïque. Les pluies de la saison et les torrents de neiges fondues, tombés des montagnes, avaient considérablement grossi le Jourdain, qui coulait à pleins bords. Cependant les prêtres n'eurent pas plus tôt posé le pied dans les flots, que les eaux supérieures, s'amoncelant sur elles-mêmes, remontèrent de plusieurs lieues vers leur source, tandis que les eaux inférieures suivirent la pente naturelle qui les entraînait au lac Asphaltite. L'arche fit une halte au milieu du fleuve tari, afin de donner à la multitude le temps de le traverser. En effet, la multitude, frappée d'étonnement, passa sans obstacle d'une rive à l'autre ; le même bras qui tenait le Jourdain suspendu, agissant sur le courage des peuples indigènes, déconcertait toute résistance : nul obstacle n'arrêtera les conquérants.

Josué avait reçu l'ordre de transmettre à la postérité la mémoire de ce fait prodigieux, au moyen d'un monument simple, mais significatif : il devait entasser dans la plaine douze pierres tirées du lit du Jourdain. Il choisit donc douze hommes, un de chaque tribu, et pendant que l'arche stationnait au milieu du fleuve, il leur commanda d'emporter chacun une forte pierre, afin d'en faire un monceau destiné à rappeler un si grand jour aux générations futures. Puis l'armée entière ayant accompli son merveilleux passage à travers le courant desséché, les prêtres eux-mêmes se retirèrent, portant sur leurs épaules l'arche préservatrice. Au moment où ils atteignirent la rive occidentale, les eaux, affranchies de contrainte, n'obéirent plus qu'à leur naturelle pesanteur et reprirent leur marche régulière.

LES FEMMES DE LA BIBLE.

Entre le fleuve et Jéricho, s'étend une campagne d'environ deux lieues. A partir du Jourdain, elle s'élève par degrés très-sensibles que séparent l'un de l'autre des plaines tout unies. Aujourd'hui le sol en est triste et aride : c'est un sable blanc dont la surface paraît empreinte des sels que les évaporations de la mer Morte répandent dans le voisinage. Les Hébreux s'avancèrent jusqu'à une demi-lieue de Jéricho, sur les hauteurs qui dominant la ville, dans le lieu même où fut bâti plus tard un hameau nommé Galgala. Josué fit réunir en cet endroit les pierres monumentales qu'on avait extraites du Jourdain, et il dit au peuple : « Lorsque vos fils, » un jour, interrogeant leurs pères, voudront savoir ce que ces » pierres signifient, vous leur direz pour les en instruire : Israël a » traversé à pied sec le lit du Jourdain, Jéhovah notre Dieu des- » séchant les eaux devant nous, jusqu'à ce que nous fussions pas- » sés, comme il avait fait de la mer Rouge, qu'il dessécha sous » nos pas, afin que tous les peuples de la terre connaissent son » bras tout-puissant et que vous craigniez à jamais le Seigneur » votre Dieu. » C'est, en effet, au souvenir impérissable de cette merveille que le grand poète de la nation hébraïque demandait aux flots du Jourdain et de la mer Rouge s'ils n'avaient pas vu la face ou senti la main de Jéhovah lorsque l'épouvante leur faisait rebrousser chemin, et si le Dieu d'Israël n'avait pas assez distingué sa cause de celle des vaines idoles en suspendant le cours de la nature par ces éclats inimitables de puissance souveraine.

« Lorsque Israël sortit de l'Égypte, s'écriait-il, et la maison de » Jacob du milieu d'une nation étrangère, le peuple juif fut con- » sacré à Jéhovah, Israël devint son empire.

» La mer le vit et s'enfuit ; le Jourdain retourna en arrière. Les » montagnes bondirent comme des béliers et les collines comme » de petits agneaux.

» Dis-nous, ô mer, pourquoi tu l'es enfuie ? et toi, Jourdain,

RAHAB.

» pourquoi tu es retourné en arrière? D'où vient que vous avez
» tressailli comme des béliers, ô montagnes? et vous, collines,
» comme de jeunes brebis?

» C'est que la terre s'est ébranlée à la face de Jéhovah, à la face
» du Dieu de Jacob, qui changea la pierre en torrents et la roche
» en source d'eau vive.

» Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous qu'en re-
» vient la gloire; elle est due à votre nom. Vous avez fait luire
» votre miséricorde et votre vérité, afin que les nations ne puis-
» sent dire : Où est leur Dieu?

» Notre Dieu est au ciel; tout ce qu'il veut, il le fait. Mais les
» idoles des peuples sont or et argent, vaines œuvres d'une main
» d'homme. Elles ont une bouche et ne parlent pas, des yeux et
» ne voient pas, des oreilles sans ouïe, des narines sans odorat,
» des mains qui ne peuvent s'étendre, des pieds qui ne peuvent
» marcher, une poitrine qui ne crie pas.

» Que ceux qui les font leur deviennent semblables, ainsi que
» tous ceux qui ont confiance en elles! La maison d'Israël a mis
» son espoir dans le Seigneur. »

Le passage du Jourdain opéré d'une manière si inouïe eut deux résultats : il fixa sur Josué l'universelle confiance des Hébreux, qui voyaient revivre dans la main de leur nouveau chef les prodiges accomplis autrefois par le libérateur Moïse; ensuite il jeta l'irrésolution et la terreur au milieu des populations indigènes, qui ne se sentaient plus la force de soutenir une cause combattue par le ciel. A ce double titre, la conquête fut rapide et facile, tandis qu'elle eût pu coûter cher aux envahisseurs et les arrêter longtemps. Car les Chananéens étaient exercés à la guerre, ils défendaient leurs dieux et leurs foyers, ils habitaient des villes fortifiées, ils surpassaient en nombre leur ennemi, qui, d'ailleurs, menait à sa suite des vieillards, des femmes, des enfants et des trou-

peaux, et qui, sans doute, n'eût pas vaincu sans peine une ligue formée assez tôt entre les petites monarchies du pays. A la vérité, Josué avait dans la spéciale protection de Dieu un élément de victoire qui manquait aux Chananéens.

Les Israélites restèrent quelque temps à Galgala. Un jour que Josué se trouvait dans la campagne, il aperçut tout à coup devant lui un homme debout, une épée nue à la main. Il l'aborda. « Es-tu » des nôtres, lui dit-il, ou des ennemis? — Nullement, reprit l'in- » connu; mais je suis le prince de l'armée de Jéhovah, et je viens » à ton secours. Ote ta chaussure, car la terre que tu foules est » sainte. » Josué se prosterna plein de respect, et fit ce qui lui était ordonné. La vision poursuivit : « J'ai livré à tes coups Jéri- » cho, son roi et tous ses défenseurs. Que toute l'armée fasse le » tour de la ville au son de la trompette, une fois par jour, six » jours de suite; le septième, vous ferez sept fois le tour de la » villé, et les prêtres, marchant devant l'arche d'alliance, sonne- » ront de la trompette. Puis, lorsque la voix des instruments aura » fait entendre à vos oreilles de plus longs éclats, alors la mul- » titude entière poussera un formidable cri d'ensemble; les mu- » railles de la ville tomberont d'elles-mêmes, et chacun entrera » par la brèche qui sera devant lui. » La Providence, en associant les hommes à son action sur le monde, ne leur laisse voir d'ordinaire que l'envers de ses projets; ce n'est qu'en de rares circonstances qu'elle secoue, à leurs yeux, le flambeau de sa sagesse et en fait descendre de longs rayonnements sur quelques esprits d'élite chargés d'inaugurer de grandes choses ou de préparer l'avenir.

Josué transmet aux prêtres et aux soldats les ordres qu'il venait de recevoir. La marche du peuple autour de Jéricho devait rester constamment silencieuse jusqu'à l'heure suprême où le cri du triomphe sortirait de toutes les poitrines. Le général ajouta : « Que la » ville soit anathème, et ce qu'elle renferme dévoué au Seigneur.

RAHAB.

» Que la seule Rahab ait la vie sauve avec tous ceux qui se trouvent dans sa maison, parce qu'elle a caché les explorateurs envoyés par nous. Du reste, gardez-vous de retenir quelque chose de la ville maudite, de peur que vous ne soyez coupables de prévarication et que vous n'entraîniez dans le trouble et le péché toute l'armée d'Israël. Tout ce qu'il y aura d'or et d'argent, de vases d'airain et de fer, sera consacré à Jéhovah et mis en réserve dans ses trésors. » L'anathème était une excommunication qui s'appliquait selon divers degrés de rigueur et qui pouvait frapper les villes et les nations entières, aussi bien que les individus. Des peines analogues ou même identiques à cet anathème des Hébreux ont toujours existé dans le monde, et jamais on ne les en fera sortir : ainsi les législations modernes décrètent la mort naturelle et la mort civile, l'interdiction et le séquestre contre les personnes ; le droit de la guerre a bien adouci, mais non pas supprimé les vengeances qui arment l'épée d'un heureux capitaine contre les empires vaincus. Sous quelque forme qu'on veuille lui donner, l'anathème se retrouvera partout où il y a une liberté qui s'égare et un droit qui a foi en lui-même : le code pénal est immortel.

Le siège de Jéricho s'ouvrit, mais selon le plan que le guerrier mystérieux avait tracé à Josué. Il dura sept jours. Les opérations commençaient dès le matin. Les hommes de guerre marchaient en tête ; puis venait l'arche portée par des prêtres, pendant que d'autres prêtres sonnaient de la trompette ; enfin toute la multitude suivait sans confusion et sans cris. Le tour de la ville achevé, on rentrait dans le camp. Cette stratégie nouvelle dut paraître bien inoffensive aux assiégés. Cependant le septième jour, les évolutions se multiplièrent. A la septième fois qu'on passa sous les murailles, de longs éclats de trompette se firent entendre ; un cri formidable s'éleva du sein de l'armée, les remparts tombèrent d'eux-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

mêmes. Les Hébreux montèrent à l'assaut, chacun par la brèche qu'il avait devant lui. C'est ainsi que le souffle de Dieu renversa toutes ces pierres où Jéricho mettait fièrement sa vaine espérance, afin de faire comprendre à tous les siècles que la véritable force des peuples n'est pas dans les murailles qui hérissent les villes, ni dans le fer qui arme les bras, mais dans la foi qui remplit et agite les âmes ; car il n'y a pas de glaive rougi au feu de Damas qui ne plie enfin et ne se brise devant une idée.

Maîtres de Jéricho, les Hébreux la traitèrent avec une suprême rigueur. Non-seulement les hommes capables de porter les armes, mais les vieillards, les enfants et les femmes, tout périt par l'épée ; les animaux mêmes furent égorgés. Ce que l'épée n'avait pas atteint, le feu le dévora. La malheureuse ville eut à supporter toutes les conséquences d'un anathème absolu. L'or, l'argent, le fer et l'airain furent seuls réservés pour servir plus tard aux pompes du culte religieux. Telle était même la sévérité des ordres donnés par le général, qu'on lapida un guerrier qui avait retiré de l'incendie et caché dans sa tente des objets précieux, de l'or, de l'argent et un manteau d'écarlate. Ensuite Josué prononça des imprécations sur les débris de Jéricho ; souvent les peuples anciens dévouèrent ainsi à une sorte de mort éternelle les villes qui leur avaient résisté avec quelque gloire, ou qui n'auraient pu renaître sans leur causer quelque inquiétude. « Maudit soit devant le Seigneur, dit » le capitaine hébreu, maudit soit l'homme qui relèvera et rebâ- » tira la ville de Jéricho ! Lorsqu'il en jettera les fondements, » qu'il perde son premier-né ; qu'il perde le dernier de ses fils » lorsqu'il en posera les portes ! » Cette imprécation ne fut pas vaine : longtemps après, sous le règne d'Achab, un Israélite de Béthel essaya de rebâtir la cité maudite ; on commençait les travaux quand son fils aîné mourut ; on les terminait quand son dernier fils lui fut enlevé. Toutefois les habitants y revinrent avec

RAHAB.

confiance : l'aspect de la campagne environnante était alors si beau et la terre si fertile ! Des eaux courantes y promenaient la verdure et la fraîcheur. Là croissaient en grand nombre des palmiers qui produisaient un revenu considérable, et l'arbre d'où l'on tirait le baume tant vanté de la Judée, et ces roses si fameuses qui donnaient à la plaine entière un air de jeunesse et de fête éternelles.

Au milieu du carnage et de l'incendie, le serment qui garantissait à Rahab la vie sauve ne fut point oublié. Elle-même avait arboré le signal convenu. Josué lui envoya les deux guerriers qu'elle connaissait pour la protéger et la faire sortir de la ville avec tous ses parents. Cette famille fut ensuite incorporée à la nation. Car la loi de Moïse n'était pas aussi exclusive qu'on l'imagine d'ordinaire : semblable aux législations modernes qui n'investissent les étrangers du titre et des droits de citoyens que sous des conditions rigoureusement accomplies, elle prétendait non pas s'imposer aux peuples de l'univers, mais bien se maintenir inviolable et ne conférer de privilège qu'à ses sectateurs, juifs de naissance ou d'adoption. Ces derniers, nommés aussi prosélytes, se trouvaient répartis et classés dans les diverses tribus par le fait de leurs alliances matrimoniales. Ainsi Rahab épousa Salmon, de la tribu de Juda, et même son nom se rencontre dans la généalogie de Jésus-Christ. Doublement heureuse, elle put échapper aux désastres de la conquête où périrent ses compatriotes, et surtout à l'erreur et au vice, principes funestes de la mort des âmes ; puis, malgré sa qualité d'étrangère et les fautes de sa première vie, elle fut providentiellement rangée parmi les ancêtres du Rédempteur, afin de montrer sans doute qu'il n'y a pas d'étranger devant le commun Père de la race humaine, et qu'il est venu étendre sur tous les égarements de ses créatures la miséricorde et le pardon.

La prise de Jéricho avait environné de terreur le nom de Josué ;

LES FEMMES DE LA BIBLE.

néanmoins les villes voisines se préparèrent à la résistance. Sept peuplades étaient répandues dans ce qu'on nommait le pays de Chanaan. Elles devaient disparaître, aussi bien que Madian et Amalec déjà vaincus et détruits; car Moïse avait dit aux Israélites :
« Lorsque, ayant franchi le Jourdain, vous serez entrés dans la
» terre promise, exterminatez tous les habitants de cette contrée...
» Vous ne contracterez ni alliance ni mariage avec eux... Si vous
» ne les tuez pas tous, ils seront comme des pointes acérées pour
» vos yeux, comme des lances aiguës pour vos côtés; ils vous at-
» taqueront sans fin dans votre demeure. » Le motif de ces ordres impitoyables, c'est l'idolâtrie grossière qui souillait ces nations :
« Brisez leurs autels, avait ajouté le législateur, abattez leurs sta-
» tues, détruisez leurs bois sacrés, afin de purifier la terre où vous
» habitez... Gardez-vous de les imiter, de vous informer de leurs
» rites sacrilèges, en disant : Le culte qu'elles ont rendu à leurs
» dieux, je vais le suivre... Car c'est à cause de leurs impiétés que
» ces nations seront anéanties. » Ainsi Moïse avait un double but et Josué une double mission : conquérir la terre promise et en faire disparaître à peu près tous les anciens habitants.

Plusieurs écrivains n'ont voulu voir dans ce mémorable épisode de l'histoire juive que l'accomplissement d'un acte injuste et barbare. Il faut s'entendre. Si l'on se place à un point de vue purement humain, dès lors Moïse et Josué doivent être jugés d'après le droit public de leur époque et mis en parallèle avec les capitaines et les législateurs de l'antiquité. Or, ou bien l'on ne saurait amnistier nulle conquête, ou bien le principe qui permet d'en absoudre une est également applicable à toutes. Dans les deux cas, l'impartialité demande que les Hébreux ne portent pas seuls le poids d'un blâme qu'on ne fait jamais tomber sur les autres nations. Y a-t-il donc un peuple soit des temps passés, soit du siècle présent, qui puisse dire avec vérité : Je ne dois à l'épée ni mon

commencement ni mes progrès ? Mais non ; entre Moïse et tous les envahisseurs de territoire, il existe une différence, et elle est à l'honneur de Moïse : en prévenant la fusion des races, il a sauvé la nationalité et la religion de ses frères, soit parce que les étrangers et les indigènes ne peuvent rester sur le même sol sans que l'inimitié vivace des uns ne prépare des chagrins et des revers à la domination des autres, soit surtout parce que les idées et les mœurs des vaincus finissent par entrer dans les croyances et les habitudes des vainqueurs, et quelquefois par défaire l'œuvre de l'épée. L'arrêt d'extermination prononcé par le législateur hébreu n'est pas sans dureté, mais il révèle une puissante vue de l'avenir et une sagesse profonde, tandis que les autres législateurs se sont montrés beaucoup moins habiles et pourtant aussi rigoureux dans leurs mesures politiques.

Que l'historien philosophe fasse donc son choix. Si Moïse et Josué ont saisi le pouvoir par une audace que favorisaient les circonstances, ils ont autant pratiqué la justice, et ils ont eu plus de génie que leurs contemporains. Si l'on se place, au contraire, à un point de vue religieux, et si, conformément à la vérité, l'on regarde Moïse et Josué comme investis d'un ministère céleste, dès lors ils doivent être jugés d'après le titre exceptionnel de leur mission, et leurs actes sont couverts de toute la majesté d'un droit divin. N'est-il pas étrange qu'on dénie à Dieu le droit de partager la terre entre les peuples ou de leur ôter la vie, quand les hommes nourrissent la prétention de s'entre-tuer licitement sur un échafaud ou sur un champ de bataille, et de posséder légitimement le sol où ils ont posé le pied ? Mais si Dieu possède ce droit, et l'on n'en peut douter, c'est à lui de l'exercer dans son temps et selon sa mesure. Seulement parce qu'une sagesse infinie préside au gouvernement du monde, ce temps et cette mesure sont toujours en rapport avec le degré précis où se trouvent les forces intellec-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

tuelles et morales de l'humanité. Ainsi le droit de Dieu s'exerça sous des formes plus sévères à l'origine des sociétés ; ensuite le développement naturel de la raison et l'influence progressive de l'Évangile firent entrer les mœurs publiques dans une large voie de douceur, et aujourd'hui, soit que Dieu cache sa main sous les lois générales de l'univers, ou qu'il l'étende en frappant des coups éclatants, ses arrêts sont mitigés dans l'exécution, et sa colère même est revêtue de mansuétude. Voilà comment l'esprit s'est graduellement assuré dans les affaires humaines une prédominance qui appartient longtemps à la force, et comment les ordres transmis d'en haut à Moïse et à Josué portent un caractère de rigueur qui nous étonne, mais qui n'a rien d'injuste. L'injustice serait de juger ces deux grands hommes sans tenir compte des preuves qu'ils ont solennellement données de leur mission extraordinaire, et d'appliquer à leur conduite le contrôle d'une pensée qui ne régnait pas de leur temps.

Du reste, l'arrêt d'extermination ne fut pas exécuté dans toute sa teneur. Les docteurs juifs prétendent que Josué portait écrit sur ses étendards : S'enfuit qui voudra, se rend qui voudra, se batte qui voudra. Il est au moins certain que les indigènes se partagèrent entre ces trois résolutions. Les uns prirent la fuite sans qu'on sache aujourd'hui dans quelle contrée l'épouvante les entraîna. D'autres, comme les habitants de Gabaon, firent alliance avec le conquérant, aux conditions qu'il voulut leur imposer. Mais le plus grand nombre tenta le sort des armes. Dieu avait annoncé une lente disparition des Chananéens, en disant à son peuple par la bouche de Moïse : « Je te donnerai la terreur pour » avant-courrier, j'exterminerai les races que tu trouveras sur ton » chemin, je mettrai tous tes ennemis en fuite devant toi... Je ne » les chasserai pas du pays en une seule année, de peur que la » terre ne devienne une solitude abandonnée aux animaux mal-

RAHAB.

» faisant ; mais je les chasserai graduellement jusqu'à ce que ton » accroissement te permette d'occuper la contrée tout entière. » C'est en effet sous le bénéfice de ces réserves que la sentence de mort rendue contre les Chananéens fut exécutée. Ils disparurent de suite comme corps de nation, et l'histoire n'en conserve plus la trace ; mais beaucoup de familles restèrent au milieu des Israélites, se perpétuant durant des siècles avec une fortune diverse : celles-ci gardèrent leur indépendance ; celles-là furent frappées d'un tribut permanent ; quelques-unes, comme la famille de Rahab, se soumettant aux coutumes du vainqueur, passèrent dans les rangs hébreux par des mariages et perdirent bientôt tous les signes de leur nationalité primitive.

Josué se hâta de mettre à profit l'incroyable terreur qu'inspirait au loin la ruine si prompte de Jéricho. Il fut servi dans ses desseins par l'isolement où se placèrent d'abord ses ennemis pour lui résister. Non-seulement les sept peuplades qui occupaient le pays n'opposèrent pas aux envahisseurs des forces coalisées ni un élan simultané ; mais chacune d'elles ne sut pas même lutter avec ensemble, au moins dès les commencements de la conquête ; car autant elle avait de villes importantes, autant elle formait de groupes politiques, dont le chef prenait le titre de roi et se maintenait dans une totale indépendance à l'égard de ses voisins. Toutefois une ligue s'organisa, mais trop tard pour sauver les intérêts menacés. Josué marcha contre la ville de Haï, à quelques lieues de Galgala, où il avait établi son quartier général. Après un léger échec, il s'en rendit maître et lui fit subir le sort de Jéricho : elle fut livrée aux flammes et sa population passée au fil de l'épée. On réserva seulement les richesses et les troupeaux. Puis une cérémonie religieuse plaça les vainqueurs sous la protection de Dieu, en les confirmant dans le respect de la loi. Un autel fut dressé sur le mont Hébal, selon le rit prescrit ; des victimes y furent immo-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

lées. Les prêtres, les juges, les officiers de l'armée, les anciens du peuple, la multitude entière, étaient rangés autour de l'arche d'alliance. Josué bénit la foule, et récita les paroles de gloire et de malheur prononcées par Moïse sur les exécuteurs fidèles et les violateurs du pacte solennellement conclu avec Dieu, rappelant ainsi les conditions auxquelles était attachée la prospérité nationale.

Les coups redoublés qui venaient d'abattre Haï et Jérécho effrayèrent les habitants de Gabaon, métropole de quelques bourgades et désormais la plus rapprochée des lieux où tombait l'orage. Ils usèrent de ruse : quelques-uns des leurs vinrent au camp en chaussures et en habits vieux et couverts de poussière, et portant parmi leurs provisions des pains entièrement desséchés. Ils se présentèrent comme ambassadeurs d'un pays lointain, et, grâce à cette fraude, ils purent faire alliance avec les Hébreux, qui ne semblaient pas disposés à la clémence envers les indigènes. Aussi, lorsque la ruse fut découverte, l'armée voulait traiter sévèrement et surtout piller le petit royaume de Gabaon ; mais les chefs firent respecter la parole donnée, bien qu'elle eût été surprise. Les Gabaonites eurent la vie sauve, à condition toutefois qu'ils fourniraient à jamais des hommes pour les plus humbles travaux et le bas service du temple. Du reste, cette fraction de peuple, perdue au milieu des conquérants, n'était qu'une restriction insignifiante du système général d'occupation, et ne pouvait compromettre sérieusement ni le plan adopté pour la conquête, ni les résultats espérés pour l'avenir.

Mais Gabaon n'avait pas échappé à tous les périls. En traitant avec l'étranger, elle venait de donner un fâcheux exemple et d'ouvrir le chemin de Jérusalem. Le roi de cette dernière ville entreprit de remédier à ce double mal en punissant de suite ceux qui en avaient posé la cause. Il n'osait pas attaquer les Hébreux parce

RAHAB.

que les forces de la ligue nationale n'étaient pas encore réunies ; mais, soutenu par quelques princes voisins, il mit le siège devant Gabaon. Josué reçut une députation de ses nouveaux alliés qui lui demandaient de prompts secours. En effet, il partit à la tête de ses meilleurs soldats, et, après une marche forcée, il tomba sur les assiégeants à l'improviste et avec vigueur. Ceux-ci, déconcertés par cette subite attaque, ne songèrent qu'à fuir ; l'épée les décima ; le ciel même se déclara contre eux, et une pluie de pierres en abattit un grand nombre. C'est alors que, dans l'enthousiasme de la victoire et saisi par cette puissance du sentiment religieux qui élève l'homme à une hauteur inaccoutumée et le fait entrer dans la familiarité de Dieu, Josué sollicita le temps d'achever en ce jour la défaite des ennemis et donna des ordres à la nature : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon, dit-il ; et toi, lune, n'avance pas » sur la vallée d'Aïalon. » La nature entendit cette parole prononcée avec une foi énergique, Jehovah daignant obéir à la voix d'un homme et combattant pour Israël. Car le monde des esprits est le pivot sur lequel tourne le monde des corps. Si cette loi ne s'applique pas aujourd'hui d'une manière plus apparente et plus complète, ce n'est sans doute qu'en raison de mesures prises contre les écarts possibles de la liberté humaine ; mais lorsque cette liberté sera purifiée et affermie par l'épreuve, et qu'elle appartiendra définitivement à un ordre de choses plus parfait, les esprits exerceront pleinement sur les corps leur naturel empire. C'est cette royauté de la pensée et cette subordination de la matière que Dieu fait éclater à tous les regards, lorsque, touché d'une parole croyante ou d'une prière inspirée, il suspend tout à coup le jeu régulier des forces qui meuvent le monde visible.

La victoire remportée par Josué sous les murs de Gabaon entraîna d'autres succès. Toute la partie méridionale de Chanaan fut attaquée et soumise dans cette première campagne. A la vérité,

LES FEMMES DE LA BIBLE.

le capitaine hébreu ne suivait pas un plan propre à donner de la stabilité à ses conquêtes : au lieu d'occuper sans retour les villes vaincues, il les abandonnait après en avoir exterminé ou mis en fuite les habitants : soit qu'il craignît d'amoindrir ses forces et d'exposer aux attaques de l'ennemi des garnisons disséminées, soit que, ne pouvant satisfaire en même temps toutes ses troupes, d'ailleurs difficiles à conduire, il craignît d'éveiller des jalousies et des murmures, s'il accordait de suite aux unes le repos et le sol qui manquaient aux autres. Il fallait donc promener d'abord des armes triomphantes sur toute la contrée où l'on méditait de s'établir, disperser les populations indigènes en les frappant d'épouvante, et, après cette prise de possession sommaire, procéder au partage général du pays et s'y asseoir définitivement, sauf à soutenir encore des luttes et peut-être à recommencer la conquête sur quelques points. Lors même que le résultat de ces mesures eût été simplement de mettre les deux races sur un pied d'équilibre, c'était assez pour assurer l'avenir aux Israélites, dont la nationalité puissamment constituée devait peu à peu détruire ou absorber les éléments mis en contact avec elle. C'est en effet ce que l'on vit plus tard, à la gloire du législateur des Hébreux ; car il n'appartient qu'au génie d'achever et de garantir par les institutions l'œuvre du glaive par elle-même éphémère : le glaive, à lui seul, n'est ni raison ni droit ; mais la raison fonde le droit, et le droit appelle à lui la force, il la discipline et la fixe sous son empire.

Josué n'avait employé qu'une année à parcourir en vainqueur le sud de la Palestine ; mais il ne lui fallut pas moins de cinq ans pour subjuguier le nord. La ligue des princes menacés rassembla des troupes nombreuses près des eaux de Mérom, entre le lac de Tibériade et la source du Jourdain ; elle comptait beaucoup sur sa cavalerie et ses chariots de guerre. Les Hébreux n'avaient pas de chevaux, et ils ignoraient l'art de la défense contre ces chars ar-

RAHAB.

més de fer tranchant qu'on précipitait au milieu des bataillons pour les entamer et les rompre. Josué suppléa par l'activité aux forces qui lui manquaient ; après s'être religieusement assuré du secours de Dieu, il tomba sur les confédérés avec tant de violence et d'imprévu qu'ils n'eurent pas le temps de se rallier pour faire une résistance sérieuse. Il en périt un grand nombre ; les autres, fuyant la colère du vainqueur, se dispersèrent dans les places fortes qui tenaient encore.

Les travaux de la conquête achevés, Josué s'occupa du partage définitif des terres. Déjà quelques tribus avaient leur lot sur la rive orientale du Jourdain. Des hommes habiles reçurent l'ordre de parcourir le pays, d'en faire le plan et de le diviser en telles portions qu'il y eût moins d'étendue là où il aurait plus de fertilité. Ensuite le sort décida de la position respective des douze enfants d'Israël. Siméon et Juda occupèrent le sud, ayant à leurs frontières l'Idumée et l'Arabie Pétrée. Au nord, Azer et Nephthali eurent pour confins la Phénicie et la Syrie. Entre ces points extrêmes et entre le Jourdain et la Méditerranée, les autres fils du patriarche trouvèrent leur place : Joseph figura dans le partage au chef de ses deux fils Ephraïm et Manassé ; Lévi n'eut pas un lot séparé comme les autres ; des villes lui furent réservées sur divers points de la Palestine. Chaque tribu dut répéter pour elle-même ce qu'on avait fait pour tout le peuple, diviser ses terres en autant de cantons principaux qu'elle comptait de familles dans son sein, puis les subdiviser en portions applicables aux citoyens. Par cette opération primitive et par les règlements qui en maintinrent le résultat, ce petit peuple hébreu résolvait en naissant, il y a quarante siècles, un problème où le génie des nations modernes hésite, se fatigue et s'épouvante : favoriser l'agriculture et supprimer le prolétariat en morcelant la propriété.

Usé de fatigues encore plus que de vieillesse, bien qu'il fût,

LES FEMMES DE LA BIBLE.

d'ailleurs, d'un âge fort avancé, Josué mourut, en recommandant à ses frères l'exacte observation de la loi. Ses derniers regards purent se reposer avec quelque joie sur le rôle providentiel qu'il venait de remplir : les Chananéens étaient vaincus sans retour ; les Israélites s'étaient fait une patrie ; la religion voyait ses cérémonies observées ; le gouvernement civil et politique, tracé d'avance par Moïse, était en vigueur, la nation était fondée avec les éléments d'une vie durable. Et, en effet, la nation, désormais assise, put ramener graduellement ses forces à l'unité de résistance et d'action, soit au dedans, soit au dehors, et s'affermir au point de lutter non sans gloire contre l'Egypte, les grands empires d'Orient et les rois de Syrie. Elle vécut, malgré de rudes épreuves, jusqu'au moment où les aigles romaines l'étreignirent dans leurs serres sanglantes et la précipitèrent déchirée en lambeaux sur tous les marchés d'esclaves que possédait l'empire.

LA FEMME DU LÉVITE D'EPHRAÏM.

..... Feror ingenti circumdata nocte,
Invalidasque tibi tendens, heu ! non tua, palmas.
(VIRGIL. *Georg.* IV.)

Etre relatif et borné, âme et corps tout à la fois, l'homme n'a qu'une liberté inconstante et faillible, toujours engagée dans les liens des sens et souvent vaincue par de vils appétits. Mais fils de l'absolu et né pour entrer dans le bonheur par le mérite, l'homme se souvient quelquefois de son origine et marche vers son but en déployant une prodigieuse énergie. Comme l'Océan qui, sous les coups de la tempête, ouvre ses menaçants abîmes, ou porte ses flots jusqu'au ciel, la conscience humaine agitée et mise à nu par les passions, laisse voir dans ses profondeurs je ne sais quoi d'inférieur, ou s'en va toucher l'infini par la sublimité de ses élans. Considéré dans des actes collectifs et qui appartiennent à des nations entières, un tel spectacle prend des proportions solennelles qui frappent de stupeur : qu'y a-t-il de plus saisissant que de voir la vieille Rome jurer sur le poignard de Lucrece la haine et l'extinction d'une royauté souillée, entraîner tous ses enfants dans une protestation formidable contre l'insulte faite par l'un d'eux à la chasteté conjugale et inaugurer sa grande république en ven-



AN EXHIBITION OF THE ARTS AND CRAFTS

LES FEMMES DE LA BIBLE.

geant l'honneur d'une femme? Ne semble-t-il pas qu'à certains jours l'humanité veuille s'absoudre des délits de tout un siècle, dégager de la corruption de ses mœurs la pureté de ses croyances et se faire un cœur nouveau, en passant par un baptême de sang et de larmes?

Il y a dans l'histoire des Hébreux un fait pareil à celui qui souleva Rome contre les Tarquins ; il fut suivi d'une répression plus terrible, bien qu'elle n'ait pas entraîné des conséquences aussi graves dans l'ordre politique. Un lévite habitait le pays d'Ephraïm. Investis d'une véritable magistrature, en même temps que d'un ministère sacré, interprètes et gardiens de la loi, qui était politique et religieuse, les lévites devaient se trouver en rapport permanent avec leurs concitoyens. C'est pourquoi Moïse les avait exclus du partage des terres et dispersés sur toute l'étendue de la république et parmi les diverses tribus, au lieu de leur assigner un lot séparé. Du reste, ils rentraient de tous points dans le droit commun dont ils devaient soutenir les charges et pouvaient invoquer le bénéfice. Ainsi le lévite d'Ephraïm, profitant de la tolérance du législateur, avait deux femmes ; celle qui portait le titre d'épouse secondaire était de Bethléem, dans la tribu de Juda.

Un jour, cette femme quitta son mari, on ne sait pas bien pour quel motif, et revint à Bethléem, dans la maison paternelle. Déjà quatre mois s'étaient écoulés, lorsque le lévite tenta une réconciliation, soit qu'il se connût des torts et voulût les réparer en faisant les premières démarches, soit que la force de l'attachement, la faiblesse du caractère, ou la vertu seule l'entraînât à des condescendances. Il partit donc, emmenant un serviteur et deux bêtes de somme chargées de provisions. Faut-il croire que, de son côté, la femme ayant réfléchi n'attendait qu'un prétexte plausible pour traiter de la paix, ou bien que sa nature vive, mais ignorant la rancune, s'amollit et désarma devant une concession? Quoi qu'il

LA FEMME DU LÉVITE D'ÉPHRAÏM.

en soit, elle n'affecta pas de se retrancher dans un mécontentement hautain pour y déployer d'après exigences et réduire son mari humilié à une sorte de capitulation. Elle le reçut, au contraire, avec une joie expansive et se hâta d'informer son père d'une si heureuse visite. Celui-ci fit à son gendre un accueil gracieux et plein de bienveillance. La réconciliation des époux fut conclue et célébrée par des festins domestiques qui durèrent trois jours.

Dès le matin du quatrième jour, le lévite se préparait à regagner les montagnes d'Ephraïm ; mais le beau-père intervint et ne voulut pas que les voyageurs sortissent avant de prendre quelque aliment ; bien plus, il fit de telles instances durant le repas qu'on lui accorda la journée entière et que le départ fut remis au lendemain. Le lendemain, nouvelles et pressantes sollicitations. « Je » t'en prie, disait l'homme de Bethléem à son visiteur, accepte un » peu de nourriture et refais tes forces pour partir quand la cha- » leur baissera. » Le lévite ne put résister ; cependant, comme le repas et la conversation se prolongeaient, il se leva malgré le beau-père qui insistait affectueusement : « Vois que le jour est » déjà fort avancé et que la soirée approche ; demeure encore » chez moi quelques heures, passe-les agréablement, et demain » tu partiras pour rentrer en ta maison. » Le gendre enfin se montra inflexible, opiniâtre, comme il arrive quelquefois lorsque, s'attachant à des résolutions combattues, on marche soi-même ou l'on entraîne les autres vers une catastrophe.

Le lévite, sa femme et son serviteur sortirent de Bethléem un peu tard, puisque, à deux lieues de là, près de la forteresse de Jébus, qui fut plus tard Jérusalem, et où les Chananéens idolâtres se maintenaient encore, le serviteur proposa de s'arrêter pour passer la nuit. Mais le lévite refusa. « Je n'entrerai point, dit-il, » dans la ville d'un peuple étranger et où n'habitent pas les en-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

» fants d'Israël, mais j'irai jusqu'à Gabaa, et parvenus en ce lieu, » nous y demeurerons, à moins d'avancer jusqu'à Rama. » Les voyageurs laissèrent donc Jébus sur le côté, et, continuant leur route, arrivèrent au coucher du soleil à Gabaa, dans la tribu de Benjamin. Ils s'assirent au milieu de la place publique, attendant que, selon l'usage de leur nation, quelqu'un vint leur offrir un abri. Les hôtelleries n'étaient pas entièrement inconnues alors, mais on en trouvait fort peu, l'habitude n'ayant pas encore prévalu de vendre le pain et le repos à l'étranger.

Aucun habitant de la ville n'eut pitié des trois pèlerins. Toutefois, sur le soir, un vieillard se présenta. Cet homme avait lui-même quitté les montagnes d'Ephraïm et fixé, depuis quelque temps, sa résidence à Gabaa. Apercevant le lévite assis sur la place à côté de son bagage de voyageur, il lui dit : « D'où viens-tu ? et » où vas-tu ? — Nous sommes partis de Bethléem en Juda, dit le » lévite, et nous retournons à notre demeure qui est dans les » montagnes d'Ephraïm... et nul ne veut nous recevoir sous son » toit. Cependant nous avons de la paille et du foin pour nos bêtes » de charge, du pain et du vin pour moi, pour ma femme et pour » le serviteur qui m'accompagne ; nous n'avons besoin que d'un » asile. — Que la paix soit avec toi ; je donnerai tout ce qui te » sera nécessaire ; seulement, je t'en prie, ne reste pas davantage » sur cette place. » Il fit donc entrer les voyageurs dans sa maison et leur prodigua tous les soins de l'hospitalité ; car le cœur vertueux du vieillard reste toujours jeune, et il sait donner aux services rendus et aux travaux accomplis par le grand âge je ne sais quoi d'empressé, d'auguste et de touchant : il semble déborder par-dessus les organes affaiblis, comme une liqueur généreuse qui s'échappe d'un vase trop étroit.

Les voyageurs prenaient en paix leur repas, lorsqu'ils entendirent frapper à la porte avec grand bruit et pousser des clameurs

LA FEMME DU LEVITE D'ÉPHRAÏM.

confuses autour de la maison. C'était un ramas d'hommes vils et immondes qui venaient faire au lévite d'horribles insultes et demander qu'on le leur livrât, comme autrefois les habitants de Sodome avaient voulu forcer Loth à leur abandonner deux étrangers accueillis sous son toit. Le vieillard sortit avec inquiétude; il représenta d'abord à ces furieux l'énormité de leur conduite, en leur rappelant les droits de la nature et de l'hospitalité. Mais quand l'âme a jeté toute l'épaisseur et la frénésie des sens entre elle et ce qui est vérité et vertu, quelle parole peut l'atteindre, quelle lumière l'éclairer, quel sentiment l'émouvoir au fond de cet abîme et sous cette boue!

Dans son trouble et pour changer le cours des brutales pensées de la multitude, le vieillard s'oublia jusqu'à parler de sa fille et de la femme du lévite. Celui-ci même ne sut pas protester contre cette proposition qui mettait un crime à la face d'un autre crime; mais éperdu, intimidé par d'opiniâtres menaces, prévoyant qu'un attentat était désormais inévitable, et se flattant peut-être de sauver la fille de son hôte, il livra sa compagne avec une lâcheté indigne aux mains de cette foule corrompue et farouche. Il est vrai, les anciens peuples avaient unanimement conjuré l'humiliation de la femme : ici elle était regardée comme la propriété de l'homme; là, par l'effet de la polygamie légalement autorisée ou permise, elle ne pouvait ni s'élever, ni se maintenir à sa place naturelle dans l'estime et la vénération publiques; partout on avait brisé ce prestige moral qui l'environne comme un rempart d'honneur et qui doit suffire à la protéger contre l'insulte. Mais si ce fait général atténue la culpabilité du lévite, il ne la détruit pas. En cette matière et dans de telles circonstances, un homme a des devoirs qu'il peut comprendre imparfaitement, mais non pas ignorer tout à fait, et dont rien ne l'affranchit tant qu'il lui reste un bras qui se meut et un cœur qui palpite.

LES FEMMES DE LA BIBLE.

Vers le point du jour, la victime, tristement sacrifiée, regagnait la demeure où son mari ne s'était maintenu qu'à des conditions si tragiques. Vaincue de honte et de douleur, elle tira de son désespoir assez de force pour arriver sur le seuil de la maison. Mais là, elle tomba morte, son âme se retirant du corps qu'elle n'avait pu protéger efficacement, comme un guerrier, trahi par la victoire, quitte le sol de sa patrie lorsque la fortune des armes semble l'avoir placée sans retour sous une domination étrangère.

Le lévite songeait à sortir au plus tôt d'une ville où l'on était si peu en sûreté. Dans cette pensée, il voulut abandonner la maison dès le matin. Tout à coup, sur le seuil de la porte, il aperçut sa femme couchée à terre, les mains étendues comme pour implorer vengeance. D'abord il la crut endormie : « Lève-toi, dit-il, » et partons. » Nul mouvement, pas de réponse ; il n'avait sous les yeux qu'un cadavre. Il prit ces restes inanimés, les plaça sur une de ses bêtes de somme et s'en retourna dans sa demeure d'Ephraïm. L'excès de son infortune lui donna, en quelque sorte, une énergie froide et barbare : il n'y a que les faibles chagrins qui parlent et qui pleurent.

A peine arrivé, il s'arme d'un glaive, divise le cadavre en douze parts qu'il envoie dans les douze tribus d'Israël. Une douleur sympathique répondit à ce sanglant message et un cri unanime d'indignation s'éleva : « Non, jamais rien de semblable ne s'est » vu en Israël, depuis que nos pères sont montés du pays d'E- » gypte. Prononcez là-dessus, et décidez en commun ce qu'il con- » vient de faire. » C'est aux anciens du peuple qu'il appartenait de prendre une résolution, après s'être concertés ; car les intérêts de la ville, de la tribu, de la nation, étaient gouvernés par eux, surtout lorsque le pays n'avait ni roi, ni juge ou dictateur. Or, en ce temps même, le pays ne connaissait pas encore les rois, et pleinement tranquille au dehors comme au dedans, il n'était point

LA FEMME DU LÉVITE D'ÉPHRAÏM.

placé sous la suprême autorité d'un juge : chacun usait à son gré de la plénitude de ses droits.

Tout Israël se leva donc pour venger la querelle du lévite, et depuis le Liban jusqu'aux déserts de l'Idumée, des bords de la Méditerranée jusqu'aux montagnes de Galaad, une légitime colère réunit, en peu de jours, quatre cent mille hommes à Maspha, dans la tribu de Benjamin. Le lévite fut interrogé sur l'événement funeste dont on poursuivait la réparation. « J'arrivai avec ma » femme à Gabaa, pour y passer la nuit. Les habitants de cette ville » environnèrent la maison où j'étais, ils voulaient me tuer ; ma » femme fut traitée avec une brutalité incroyable, elle en est » morte. Alors j'ai pris son cadavre, je l'ai coupé en morceaux, » j'en ai envoyé les parts dans chacune de vos tribus ; car jamais » un si grand crime ni un si horrible attentat ne s'est commis » dans Israël. Vous êtes assemblés, enfants d'Israël, voyez ce que » vous devez faire. » On lui répondit d'un seul cœur et d'une seule voix que nul ne rentrerait sous sa tente et dans sa maison avant que les coupables fussent exterminés et que l'éclat du châ-timent eût effacé l'énormité du forfait.

La tribu de Benjamin, à laquelle appartenait Gabaa, n'avait envoyé aucun représentant à l'assemblée générale. Néanmoins on ne voulut sévir contre elle qu'après lui avoir fait des remontrances et demandé satisfaction. Des ambassadeurs furent chargés de lui porter ces paroles : « Comment une si grande iniquité s'est-elle » produite impunément parmi vous ? Livrez les hommes de Gabaa » qui l'ont commise, afin qu'ils meurent et que le mal soit banni » du milieu d'Israël. » On sait que les Hébreux avaient été constitués par Moïse en une sorte de république fédérative, où toutefois l'intérêt particulier des tribus devait céder à l'intérêt général et au principe de l'unité. Soit que les rapports de chacune d'elles avec le reste de la nation fussent mal définis, soit qu'ils ne pus-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

sent être maintenus que par un courage et une vertu difficiles et rares, des divisions sanglantes éclatèrent plus d'une fois parmi les Juifs, et faillirent les précipiter dans une totale ruine. Ainsi, au milieu des circonstances qui se produisaient, la tribu de Benjamin, voulant conserver sa liberté d'action et le droit de faire sa police intérieure, ne se rendit pas à des invitations qui, du reste, appuyées par quatre cent mille soldats, ressemblaient trop à un commandement. Elle osa donc courir les chances d'une lutte prodigieusement inégale, fit appel à ses guerriers et en réunit vingt-cinq mille. C'étaient des braves, et il y avait en particulier sept cents hommes de Gabaa, résolus, intrépides et maniant la fronde avec une étonnante précision. Mais que pouvait, en définitive, une si faible armée contre des masses aussi fortes ?

A la vérité, le succès ne se déclara d'abord ni pour le nombre, ni pour la bonne cause. La tribu insurgée avait rassemblé ses troupes à Gabaa ; on mit le siège devant cette ville, mais avec tant de présomption et de négligence qu'on essuya des pertes considérables, dans deux sorties inattendues et vigoureuses que firent les habitants. Le malheur est une salubre discipline : on sentit la nécessité de se battre en règle et de ne pas s'affranchir des lois de la prudence. A l'aide d'un engagement mal soutenu et d'une fuite calculée, on attira les assiégés dans la plaine, où ils furent enveloppés par un corps de troupes placées en embuscade. Pendant ce temps, un autre corps s'emparait de la ville dégarnie et y mettait le feu. La brave tribu perdit enfin courage : l'incendie qu'elle aperçut, les forces supérieures qui se déployaient autour d'elle, lui firent comprendre que tout espoir de vaincre ou d'échapper venait de s'évanouir. Mais elle ne put quitter le champ de bataille qu'en y laissant dix-huit mille hommes ; le reste se dirigea vers le désert pour y chercher un asile. Epars, isolés, ces malheureux périrent presque tous dans la déroute ; il n'y en eut que six cents

LA FEMME DU LÉVITE D'ÉPHRAÏM.

qui se déroberent au glaive impitoyable de leurs frères, en gagnant le rocher de Remmon, où ils passèrent quatre mois au milieu des privations et des angoisses.

Les vainqueurs, pleins de courroux et échauffés au carnage, détruisirent la ville criminelle après en avoir massacré les habitants, sans distinction ni d'âge, ni de sexe. Bien plus, promenant leur vengeance dans toute la tribu de Benjamin, ils immolèrent, comme à Gabaa, non-seulement les hommes en état de porter les armes, mais encore les vieillards, les femmes et les enfants. Ils avaient juré de faire mourir tous ceux qui ne s'étaient pas rendus à l'assemblée de Maspha, et, s'il en restait quelques-uns, de ne point leur accorder en mariage les jeunes filles d'Israël. Ce dur serment, dicté par un zèle irréfléchi et barbare, fut mis à exécution avec une fidélité effroyable; la tribu presque entière disparut noyée dans son sang. De telles rigueurs dépassent sans doute la mesure d'un châtement légitime : ce n'est pas une répression tombant sur les coupables avec fermeté, mais aussi avec discernement et gravité calme ; c'est la justice emportée par une fureur sauvage, faisant une aveugle application du principe de la solidarité, et frappant de son glaive l'innocence et le crime parce qu'ils habitent le même sol et respirent dans la même atmosphère, comme si détruire et niveler c'était ramener et asseoir l'équilibre. Toutefois on aurait tort d'accepter en ce point, comme en beaucoup d'autres, le jugement de ces écrivains effrontés qui ont souillé la Bible du venin de leurs déclamations haineuses et travesti lâchement l'histoire du peuple de Dieu, croyant avoir tout dit parce qu'ils ont prononcé le mot de fanatisme. Car on conçoit aisément qu'une nation encore neuve et âpre dans ses mœurs, et appartenant aux siècles les plus rudes de l'antiquité, ait fait appel à d'excessives rigueurs quand il s'agissait non-seulement de venger l'honneur et la mort d'une femme, mais encore d'étouffer la première tentative

LES FEMMES DE LA BIBLE.

d'une dangereuse séparation et de prévenir des déchirements ultérieurs par une prompte et exemplaire sévérité. Si cet acte nous semble aujourd'hui monstrueux et inexcusable, c'est à cause du respect que l'on professe généralement pour la vie humaine et de la tolérance indéfinie qui caractérise les temps modernes. Assurément, il faudrait applaudir sans réserve à un pareil progrès, si les convictions publiques n'avaient perdu en énergie beaucoup plus que les lois n'ont gagné en douceur, et si en proclamant l'inviolabilité de la vie humaine au bénéfice des scélérats, on garantissait efficacement l'existence et la sécurité de ceux qui ne le sont pas. D'ailleurs, la cause originelle de notre mansuétude en diminue la gloire; car il y a la miséricorde de la force et la miséricorde de la faiblesse, et nous pratiquons spécialement la dernière. Le doute a saisi et énervé intérieurement les âmes, comme ces réactifs puissants qu'on emploie pour désagréger les molécules d'un corps et qui lui dérobent jusqu'à sa force d'inertie, en le dénaturant; les principes, ne pouvant jeter de solides racines ni s'élever à la hauteur d'une conviction dans des âmes ainsi ravagées, fléchissent et disparaissent sous les révolutions qui se précipitent sans que rien les retienne; les révolutions, en nous entraînant dans leur cours, ont tellement amoindri, mêlé et confondu les idées, les intérêts et les caractères, les droits, les devoirs et les lois, qu'à tort ou à raison l'on se demande, aux jours de crise, si ce qui est attaqué vaut le sang qu'on répandrait pour le défendre. En un mot, l'homme, devenu malléable et ductile, se laisse faire à la ressemblance des événements plutôt qu'il ne les façonne à son image; le culte du succès a remplacé parmi nous le culte des principes. Ainsi s'explique en partie la tolérance de nos contemporains. Encore faut-il reconnaître qu'ils n'échappent pas toujours à la nécessité de sévir d'une manière horrible; seulement ils défendent alors des intérêts, tandis qu'autrefois on défendait des

LA FEMME DU LÉVITE D'ÉPHRAÏM.

doctrines : à ceux qui sont les pères ou les fils de certaines révolutions modernes, la pudeur conseillerait de se taire sur les cruautés politiques et religieuses des anciens peuples.

Quoi qu'il en soit, les Israélites, revenus à eux-mêmes, contemplèrent avec stupeur le vide affreux que leurs armes avaient fait dans la nation. Ils se réunirent autour de l'arche sainte, à Silo ; ils jetèrent des cris avec des larmes, déplorant l'extinction de la tribu de Benjamin ; car elle était réduite, en ce moment, aux six cents hommes réfugiés sur le rocher de Remmon. On fit porter à ces malheureux des paroles de fraternelle concorde ; la paix se rétablit. Mais le glaive avait moissonné leurs femmes, et l'on avait juré, à Maspha, qu'ils n'en trouveraient point dans les tribus restées fidèles. Or, cette nation étrange mettait le serment le plus irréfléchi au-dessus des plus graves prescriptions du droit naturel : c'est ainsi qu'on pourvut au mariage des hommes de Benjamin, soit en leur livrant les jeunes filles de Jabès qui fut impitoyablement détruite pour n'avoir pas envoyé de soldats à l'expédition générale, soit en les invitant à enlever par la force deux cents jeunes filles accourues sans défiance à des jeux et à des fêtes qu'on célébrait à Silo. La tribu, composée de six cents familles, se multiplia graduellement et rebâtit ses villes ruinées ; mais elle demeura toujours faible et peu nombreuse ; puis, à partir du règne de Salomon, elle s'éclipsa pour l'histoire, en s'incorporant à la tribu de Juda, dont le nom jaloux et exclusif remplit de son seul éclat les annales du royaume.

Telle est la tragique réparation que les Israélites vinrent offrir à la femme du lévite d'Ephraïm : peu de victimes innocentes attirèrent sur leur tombeau une hécatombe plus solennelle et une expiation plus lugubre. Quoiqu'il faille regretter les excès où s'égara, par le fait, une vengeance légitime en principe, il y a dans cette sévérité même, il y a dans cet ébranlement de toute une

LES FEMMES DE LA BIBLE.

nation armée pour l'honneur d'une femme, quelque chose qui impose à l'âme. Après tout, ce n'est pas sans graves motifs que la Providence envoie de telles leçons à l'insolence et à la grossièreté de certains crimes. L'immoralité est pour les empires une des causes de ruine les plus actives : elle creuse un abîme sous les dynasties royales et énerve le bras des peuples ; elle marche en tenant par la main l'incrédulité qui insulte à tous les droits et qui s'affranchit de tous les devoirs ; elle ronge les sociétés en dedans jusqu'au jour où Dieu les touche, au dehors, du vent de sa colère, pour les renverser et les étouffer dans la boue.

LA PYTHONISSE D'ENDOR.

*Carmenque magicum volvit, et rapido minax
Decantat ore quidquid aut placat leves
Aut cogit umbras.*

(SENEC. *OEdip.*)

Vous êtes-vous arrêté quelquefois, au Musée du Louvre, devant ce tableau d'une énergie terrible, d'une couleur forte et sombre, où la figure d'un vieillard se dresse, douce et puissante, sous les évocations d'une magicienne échevelée ? Le vieillard, enveloppé d'un manteau, vient de sortir de terre ; sur ses traits règne une placidité majestueuse que les sollicitudes de ce monde ne laissent guère apparaître sur les traits des vivants ; son regard long et plein d'intelligence semble tout chargé des lumineux secrets de la tombe et du ciel. La magicienne voit avec une surprise mêlée d'épouvante le subit effet de ses enchantements inachevés ; car elle n'a pas fini son travail. Elle est debout, près d'un trépied enflammé ; ses membres sont dans une contraction violente. De la main gauche, elle agite la flamme avec une branche de verveine ; de la main droite, elle la nourrit et l'active, en y jetant de nouvelles substances. Un capitaine tombe à terre, et attache sur le vieillard un œil curieux et effrayé, comme s'il pressentait quelque funèbre avertissement. Deux officiers l'attendent, en proie à une inquiétude moins personnelle et moins vive ; l'ombre mystérieuse est invisible pour eux, ils n'aperçoivent que la magicienne occupée des noires pratiques de son art et escortée de fantômes lugu-



F. BOUT

PYTHONISSE D'ORFÈRE.

Pythia was the Oracle of Delphi.

LES FEMMES DE LA BIBLE.

bres, de spectres informes, d'oiseaux voraces, d'ossements humains et de vampires.

Cette femme est la pythonisse d'Endor ; ce vieillard auguste est le prophète Samuel qui, des régions de la mort, vient faire à Saül une suprême et triste révélation. Le peintre qui, choisissant cette scène déjà si imposante en elle-même, a su y ajouter encore par l'ardeur et la fierté du dessin et la puissance des tons, c'est Salvatore Rosa, génie grandiose et sauvage, qui saisit, dans le monde moral comme dans la nature physique, les accidents prodigieux, les aspects désolés et terribles, et les rend avec une facilité pleine de finesse et en même temps avec une originalité vigoureuse.

On sait que la divination tenait une grande place dans la religion et la confiance des païens. Ils avaient peuplé l'univers d'intelligences préposées au développement et à la marche harmonieuse des êtres ; par un gracieux tour d'imagination, ils avaient animé les divers phénomènes de la nature ; puis, donnant une réalité substantielle à ces chimères, leur raison trompée s'était fait des dieux de toutes les forces aveugles dont la vie humaine subit l'influence. De là vient sans doute que les moindres événements semblaient une voix de la Divinité, un signe de sa présence. Le bruit du tonnerre, le vol et le chant des oiseaux, le murmure des forêts agitées par le vent, l'état des entrailles d'une victime, l'apparition de quelque astre inattendu, des paroles prononcées au hasard et sans dessein, passaient pour l'expression des volontés célestes, et comme on y voyait la censure ou l'approbation du passé et les indices certains du présent, on y voyait aussi la manifestation de l'avenir. Le pressentiment et la connaissance des choses futures arrivaient ainsi à l'homme par de nombreux moyens : les songes n'étaient pas sans signification ; il y avait des paroles révélatrices sur les lèvres des mourants, et soumises aux évocations de la magie, les ombres des morts venaient entretenir avec les vivants un

LA PYTHONISSE D'ENDOR.

étrange colloque et faire étinceler à leurs yeux les éclairs d'une science transmondaine.

Enthousiasme et crédulité d'abord, la divination s'éleva bientôt à la hauteur d'un art qu'on réduisit en principes. Dès lors, il y eut des interprètes titrés que la foule avide de prodiges investit de confiance et de vénération. Dans l'origine, ils habitaient des lieux retirés, de sombres grottes, des cavernes ténébreuses, soit que du sol crevassé, en ces endroits, il sortit des exhalaisons qui jetaient dans l'ivresse et le délire, soit que la profondeur et l'obscurité des antres fussent nécessaires pour couvrir la fraude et donner aux éclats de la voix humaine quelque chose de sépulcral et de formidable. Mais ensuite sur ces rochers sauvages, à la place d'une cabane agreste, la superstition érigea des temples magnifiques où les rois et les peuples venaient avec respect interroger l'oracle et offrir les plus riches présents. Près de Delphes, au penchant d'une colline, sur un sol déchiré, un pâtre avait vu ses chèvres bondir d'une façon inaccoutumée. Lui-même, en approchant de ce lieu, s'était senti agité de mouvements convulsifs et pris de vertige ; des paroles enthousiastes lui étaient tombées de la bouche. Le bruit de cette merveille se répandit d'abord dans les contrées voisines, puis bien au delà des frontières de la Grèce. On crut généralement que de la caverne émanaient des vapeurs prophétiques, et l'on vint de toutes parts y chercher la connaissance de l'avenir en y apportant des trésors. Le pâtre disparut avec sa cabane formée de branches de laurier ; un monument splendide s'éleva sous la main des artistes les plus distingués, et une prêtresse que son âge et ses mœurs rendaient vénérable fut investie du ministère de la divination.

Il est remarquable que les nations païennes qui, en général, avaient tant abaissé la femme, lui confièrent néanmoins plusieurs fonctions distinguées et surtout le soin d'annoncer l'avenir. Sa na-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

ture, en effet, la rend particulièrement propre à ces rôles apprêtés où quelque chose de merveilleux se produit avec des prestiges. Placée sous l'influence prédominante du système nerveux, sa vie est toute d'impression ; une extrême sensibilité d'organes détermine la mobilité de son imagination ardente ; les moyens extraordinaires lui plaisent, la frappent et l'enlèvent ; plus elle est susceptible d'enthousiasme, moins elle sait se défendre contre ses propres illusions, et plus elle peut servir les illusions et les calculs d'autrui.

Les femmes qui, dans l'antiquité idolâtre, avaient mission de révéler les choses futures ou de rendre des oracles, comme on disait alors, se nommaient sibylles ou pythies. Une différence principale entre ces deux ordres de prophétesses, c'est que les sibylles mesuraient de leur regard vaste et perçant toute la suite des siècles et la destinée de tous les peuples, tandis que le rôle des pythies se bornait à des temps et à des faits déterminés par Apollon, manière de dieu qui leur envoyait ses vues sur l'avenir et leur donnait un de ses nombreux titres. Car il passait pour avoir tué le serpent Python qui désolait la terre ; la peau du monstre, placée au temple de Delphes, recouvrait le trépied où les prêtresses montaient pour subir l'inspiration et prononcer leurs oracles ; c'est à la présence de ce trophée qu'elles devaient le nom de pythies ou pythonisses, qui s'étendit ensuite à toutes les devineresses. Au fond du temple, sur une caverne creusée par la nature dans les flancs du Parnasse et d'où s'exhalaient des vapeurs sulfureuses, on voyait le trépied fatidique. Là siégeait, à jour marqué, la pythonisse, après s'être préparée à ses fonctions par diverses cérémonies. Tout à coup elle semblait s'animer sous l'empire d'un génie invisible. La couleur du visage et les traits altérés, un regard étincelant et éperdu, des cheveux dressés, une bouche frémissante, un long tremblement, des palpitations pareilles à des vagues qui se balan-

LA PYTHONISSE D'ENDOR.

cent avec un triste et profond murmure, tout annonçait en elle un violent enthousiasme et lui donnait des apparences surhumaines. Alors elle parlait d'un style extraordinaire et en phrases rompues; on eût dit que la puissance magique de ses secrets faisait voler en éclats les formes usitées du langage, comme un vase se brise sous l'action d'une liqueur trop impétueuse. Ces réponses étaient recueillies avec soin et disposées selon les lois du rythme poétique; elles recevaient sous un travail secondaire un sens suivi qu'elles n'avaient pas toujours en tombant de la bouche des pythies. Du reste, on fuyait les manières de dire trop explicites; une rédaction vague et ambiguë assurait prudemment l'oracle contre les chances désagréables.

Avant de passer dans les forêts de l'Epire et dans les villes d'Italie, ces impostures, issues d'une crédulité grossière, puis combinées pour servir des ambitions particulières et des intérêts généraux, régnaient depuis longtemps sur les rives du Nil et de l'Euphrate et dans la Phénicie. Les Israélites, enclins à la superstition, déjà égarés plus d'une fois par leurs souvenirs d'Egypte, n'imitèrent que trop les pratiques folles et impies de leurs voisins. Sans doute quelques expériences merveilleuses, des choses qu'on ne savait pas alors expliquer naturellement, peut-être aussi l'artifice des puissances invisibles dont le regard porte plus loin que celui de l'homme, donnèrent crédit aux magiciens et aux astrologues. En outre, le rôle des faux prophètes put se recommander de sa ressemblance apparente avec le ministère des prophètes véritables. Dès lors, on comprend que les Juifs eux-mêmes soient tombés dans ces erreurs et ces extravagances.

La loi défendait, sous les peines les plus graves, de consulter tous ces vains et ridicules parleurs d'avenir. Dans les meilleurs jours de son règne et lorsqu'il suivait les conseils de Samuel, son maître et son ami, Saül avait chassé les magiciens et les devins

LES FEMMES DE LA BIBLE.

comme une race d'hommes funestes dont la science illusoire répand le désordre au sein des Etats. Mais il y a des esprits qui deviennent superstitieux dans le malheur ; affaiblis et frappés de vertige, ils croient que tout ce qui est merveilleux va fixer leurs irrésolutions et conjurer le péril imminent. Délaissés des hommes, trahis par les circonstances, se défiant d'eux-mêmes, ils se font une prudence nouvelle et demandent aux forces occultes de la nature ce qu'ils n'attendent plus du cours ordinaire des choses ni des miracles de leur propre courage.

Saül avait le cœur troublé par la fortune éclatante de David ; il le savait providentiellement destiné au trône. L'innocence et la future grandeur de ce rival se dressaient devant ses yeux comme une vision importune. David, alors exilé et fugitif, pouvait se croire encore bien éloigné du jour où sa cause triompherait. Mais tout à coup les difficultés s'évanouirent par une de ces vicissitudes imprévues dont les choses humaines offrent tant d'exemples. Les Philistins, sans cesse en guerre avec Israël, se mirent en mouvement ; leurs troupes réunies vinrent prendre position à Sunam, couvrant toute la ligne d'Aphec à Jezrahel. Saül, de son côté, s'empara des hauteurs de Gelboé, qui étaient voisines, et s'étendit sur le revers en face de l'ennemi ; la vallée de Jezrahel séparait les deux camps. En voyant l'armée des Philistins, Saül parut oublier qu'il avait manié l'épée avec quelque gloire ; il trembla de cette peur invincible que le ciel envoie même aux plus robustes âmes comme le pressentiment d'une prochaine et inévitable catastrophe. On s'observait mutuellement depuis trois jours. Saül consulta Dieu ; était-ce curiosité pusillanime ? Mais ce que Dieu demande à la créature intelligente, c'est d'agir avec courage dans le présent, et non de jeter sur l'avenir un regard oisif. Était-ce dessein de connaître et de suivre sincèrement les ordres d'en haut ? Mais il y a souvent dans la vie des hommes et des peuples un

LA PYTHONISSE D'ENDOR.

instant suprême où leur fortune entière fléchit sous le poids des fautes passées; la liberté ne leur est jamais ravie; seulement elle ne trouve plus à s'exercer que dans des conditions ingrates; alors le monde assiste à une chute étonnante. Car ce que Dieu délaisse, rien ne le peut sauver, et les destinées qu'il précipite ne rebrous-sent jamais chemin.

Le ciel s'était fermé, nulle voix n'en était descendue pour répondre à Saül. Dans son découragement, il dit à ses officiers : « Qu'on cherche une pythonisse, afin que j'aie la consulter sur » ce qui m'arrivera. » Au milieu de ses sévérités contre les devins, il avait épargné la vie des femmes, se bornant à prohiber l'exercice de leur art. Les officiers reprirent : « Il y a une pythonisse à » Endor. » Ce n'était pas loin du camp. Lorsqu'on est sur la cime du Thabor, les yeux tournés vers le midi, on découvre, à gauche de Naïm, Endor et les hauteurs de Gelboé, presque sous un même rayon. Saül, emmenant avec lui deux hommes, s'en alla vers le village d'Endor. Il avait quitté ses habits royaux et pris un déguisement, sans doute afin que la magicienne appréhendât moins de se livrer à des pratiques interdites par la loi et réprimées par le prince.

Enfin le visiteur arriva; rien ne le faisait reconnaître. C'était la nuit. « Interroge pour moi ton esprit de divination, dit-il à la » nécromancienne, et évoque qui je te nommerai. » Mais elle répondit : « Tu n'ignores pas ce qu'a fait Saül et comment il a exter- » miné les magiciens et les devins du royaume. D'où vient donc » que tu me tends un piège pour me perdre? » L'interlocuteur la rassura, en jurant qu'il ne lui serait fait aucun mal. Il voulait à tout prix sortir de sa ténébreuse incertitude, comme si la révélation prématurée des joies et des douleurs qui attendent l'homme lui permettaient d'en ralentir à son gré ou d'en presser le cours. Mais anticiper les événements, ce n'est pas les conjurer ni les vaincre. Il n'y a pas de meilleur moyen de préparer utilement ce

LES FEMMES DE LA BIBLE.

qui sera, que de mettre courageusement la main à ce qui est ; à ceux qui, dans le présent, ne font que des souhaits, l'avenir n'apportera que des remords.

La magicienne, comptant désormais sur l'impunité promise, demanda qui elle devait évoquer. Saül se souvint de Samuel, son protecteur et son conseiller d'autrefois : il crut avec raison que la tombe n'est pas sans écho, et que, d'une vie à l'autre, les amis peuvent s'entendre et se répondre. L'immortalité est un dogme de toutes les religions, parce qu'elle est le droit et le besoin de toutes les âmes, et la croyance des peuples sur ce point a trouvé dans la nécromancie même une sombre mais énergique expression. Car il y a des vérités que l'ignorance de l'esprit défigure un moment, mais que le respect du cœur protège sans cesse, et qui, malgré tout, jettent dans le ciel de la conscience humaine une sorte d'éclat implacable, comme la splendeur du jour que les nuages atténuent, mais qu'ils ne sauraient étouffer.

Le roi dit à la pythonisse : « Evoque Samuel. » C'était le préjugé commun des anciens que, sous les évocations magiques, les âmes des morts quittaient le lieu de leur repos, mais difficilement et avec douleur, et qu'il fallait les calmer tout ensemble et les contraindre par la force des enchantements. Les païens surtout recouraient à des pratiques étranges ou cruelles. Des paroles prodigieuses, des herbes tristes et funèbres, d'affreux breuvages, des rites inouïs, du sang répandu, des ossements, des cadavres : il fallait quelquefois toutes ces choses pour éveiller les âmes endormies dans la mort et leur arracher une réponse. Les mêmes erreurs firent pénétrer chez les Hébreux à peu près les mêmes cérémonies. La pythonisse se fiait sans doute aux secrets de sa science ; d'ailleurs la sombritude de la nuit et l'effroi de Saül ne pouvaient qu'ajouter beaucoup à l'efficacité de ses prestiges. Tout à coup elle jeta un grand cri : « Pourquoi m'avez-vous trompée ? Car vous

» êtes Saül. — Ne crains pas, repartit le prince ; qu'as-tu vu ? —
 » J'ai vu comme un Dieu qui s'élevait de terre, dit la magicienne
 » voulant désigner par ces mots un personnage d'aspect majes-
 » tueux et terrible.—Et quelle forme est la sienne ? demanda Saül. »
 La pythonisse répondit : « C'est un homme âgé et couvert d'un
 » manteau. » Saül ne douta pas que l'illustre prophète ne fût,
 pour le moment, sorti d'entre les morts, et il s'inclina jusqu'à
 terre pour lui rendre honneur.

Cependant le spectre se plaignit qu'on le troublât dans son repos. « Pourquoi, dit-il, m'inquiéter par des évocations ? » Saül s'excusa : « Je suis dans d'extrêmes angoisses. Les Philistins m'ont
 » déclaré la guerre, et Dieu s'est retiré de moi ; il n'a voulu me
 » répondre ni en songe, ni par des prophètes. J'ai donc eu re-
 » cours à vous, afin d'apprendre ce que je dois faire. » Alors la
 voix répondit : « A quoi bon m'interroger, puisque le Seigneur
 » s'est retiré de toi pour passer à ton rival ? Il te traitera, en effet,
 » comme il l'a promis par ma bouche : il t'arrachera le royaume
 » des mains pour le transférer à David, ton gendre, parce que tu
 » n'as ni suivi la parole de Dieu, ni exécuté le décret de sa colère
 » contre Amalec. C'est pour cela qu'il t'envoie ce que tu souffres
 » aujourd'hui. Il abandonnera même Israël comme toi au glaive
 » des ennemis. Bientôt, toi et tes fils, vous serez avec moi dans la
 » mort, et le camp d'Israël sera livré aux Philistins. » Personne
 ne pouvait se faire illusion sur l'avenir de Saül ; lui-même savait
 trop bien ce que les reproches de son ancien ami avaient de légi-
 time, et sans doute en consultant Samuel, il s'attendait plutôt à
 des menaces funèbres qu'il n'espérait prévenir un châtiment mé-
 rité. Car un prince publiquement maudit de Dieu dans une répu-
 blique théocratique, n'eût-il pas été délaissé par la moitié de ses
 sujets et livré à la peur au moment de se battre contre un ennemi
 résolu et fort, un tel prince était en voie de prochaine déroute.

LES FEMMES DE LA BIBLE.

En effet, la domination supérieure, l'action immédiate de Dieu se faisait sentir dans les destinées sociales du peuple hébreu, et imprimait une direction à toute sa conduite ; on peut même dire que c'était là le caractère propre et distinctif de sa constitution politique. Dès que le pouvoir insultait aux lois, des hommes investis d'une mission transitoire et quelquefois permanente venaient élever contre lui le drapeau d'une opposition sacrée ; leurs conseils n'étaient pas toujours suivis, mais leurs oracles n'étaient jamais vains. Ainsi quand Saül méconnut les ordres précis de Dieu, des paroles de réprobation tombèrent sur sa tête, un rival et un successeur lui fut donné en la personne de David : de ce moment, on put compter qu'il disparaîtrait bientôt dans quelque crise formidable, comme un arbre que le vent de demain renversera, parce que la foudre d'aujourd'hui l'a touché.

Quoi qu'il en soit, prévue ou non, la réponse du prophète fit sur Saül un effet prodigieux. Une vive émotion le saisit ; les forces lui manquèrent parce qu'il n'avait pas pris d'aliments ce jour-là ; il s'évanouit et tomba à la renverse. La pythonisse vint à lui en disant : « J'ai mis ma vie en jeu pour vous et fait tout ce que vous » m'avez demandé. Ecoutez donc aussi votre servante ; elle vous » offre un peu de pain, afin qu'ayant mangé, vous retrouviez vos » forces et puissiez retourner. — Non, je ne mangerai pas, » dit Saül tout abattu. Néanmoins, sur les instances de ses deux serviteurs et de son hôtesse, il se releva et attendit le repas qu'on lui préparait. La magicienne avait dans sa maison un veau gras qu'elle fit tuer aussitôt ; elle pétrit un peu de farine et en fit des pains sans levain. Le roi et ses compagnons prirent donc quelque nourriture avant de rejoindre l'armée.

Faut-il penser que Saül fut victime des artifices d'autrui et de sa propre crédulité, ou bien que Samuel lui apparut réellement ? C'est qui motive le doute à ce sujet, c'est que les interprètes de l'E-

LA PYTHONISSE D'ENDOR.

criture demeurent partagés d'opinion et que l'Eglise n'a point fixé dogmatiquement l'esprit des fideles sur le vrai sens du récit biblique.

D'une part on ne saurait prétendre que l'écrivain sacré soit très-explicite, ni que son texte crée une difficulté qui doit nécessairement se dénouer par un prodige. Ainsi, lorsqu'il dit, en passant, que la pythonisse vit Samuel, est-ce pour se conformer au langage et à l'opinion reçus, ou bien pour exprimer une réalité et donner la mesure de sa propre conviction? Peut-être n'a-t-il voulu que rendre compte des apparences, et non pas prononcer sur le fait en lui-même. En ce dernier cas, l'imagination ou la ruse de la devineresse aurait fait tous les frais de la scène, et la simplicité du roi en aurait fait toute la valeur. D'ailleurs on comprendrait assez bien que Saül ait pu, dans son malheur, être abusé par une nécromancienne. C'est la foi du monde entier que les choses visibles se rattachent par un lien permanent aux choses invisibles. L'homme a beau se réfugier dans un sentiment de fière indépendance, tout l'avertit qu'une force supérieure le tient et le gouverne; voilà pourquoi son âme est naturellement ouverte à l'idée du merveilleux. L'infortune surtout éveille et développe en lui cet instinct; vous diriez un naufragé qui se prend aux plus impuissants débris dans l'espoir d'y trouver son salut. Et, chose étonnante! le bel-esprit, les siècles polis et savants sont moins éloignés qu'on ne l' imagine des vaines superstitions et des pratiques déraisonnables et puériles; car, en général, on devient d'autant plus crédule à l'endroit du mensonge qu'on est devenu plus incroyant à l'égard de la vérité. Il n'y a pas encore deux siècles que l'astrologie avait, en France et en Europe, de nombreux partisans jusqu'au milieu des classes supérieures et lettrées.

D'autre part, rien n'empêche, selon d'autres écrivains, qu'on ne prenne à la lettre le texte de l'Ecriture. A leur avis, les mau-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

vais anges qui, en tombant du ciel, ont perdu la félicité sans perdre leurs forces naturelles, auraient présenté aux yeux de la magicienne un fantôme purement illusoire, vaine apparence destinée à maintenir les esprits dans une erreur pernicieuse ; ou bien encore, indépendamment de toute opération magique, Dieu, par un conseil de sa providence, aurait envoyé à Saül endurci l'âme de Samuel revêtue d'une forme sensible, pour donner au malheureux prince un avertissement suprême, à peu près comme il se sert des événements ordinaires pour nous rappeler son pouvoir et sa justice. Ce n'est pas que le pays de lumière habité par les justes s'ébranle aux incantations de la magie, ou bien obéisse à la curiosité des esprits superstitieux, ni que le monde terrestre cesse jamais d'être gouverné par des lois sages qui tendent à prévenir et à réparer le désordre, loin d'autoriser l'erreur et de consacrer le mal, en se pliant aux écarts de la liberté. Homme ou démon, ce qui échappe à la règle ne la détruit pas ; la sagesse divine resplendit en traits de flamme par-dessus les imperfections de la créature, dont les efforts dépravés aboutissent à faire voir que la Providence a tracé d'un doigt ferme le plan de ses desseins, et que ni folies ni crimes n'en sauraient briser les lignes. Lorsque un orage s'abat sur la terre, nous dérobe l'éclat du jour, renverse et chasse devant lui les œuvres de nos mains, dans la profondeur des cieux le soleil continue à briller sous son vêtement de lumière, et les étoiles poursuivent en paix leurs révolutions harmonieuses.

Saül et ses compagnons avaient pris à Endor un repas précipité. Ils rejoignirent l'armée en toute diligence, et purent arriver encore avant le jour. Résignation ou désespoir, le prince retrouva, dans ce moment suprême, quelque chose de son ancienne énergie : mourir avec ses fils à la tête de ses troupes, c'était le seul chemin glorieux qui s'ouvrit devant lui désormais ; il y entra ré-

LA PYTHONISSE D'ENDOR.

solument, afin de préserver ainsi d'une dernière souillure l'honneur de son nom. Il existe, en effet, des biens qui valent mieux que notre vie, et c'est pour cela que Dieu les a placés sous la garde inexpugnable de la liberté humaine, qui peut toujours les couvrir de son inviolabilité et les soustraire ainsi aux insultes de la fortune : comme ces substances formidables que l'on jette dans une prison d'airain pour les faire servir aux jeux de la guerre et aux miracles de l'industrie, mais qui, n'acceptant d'entraves que dans une mesure donnée, abattent et dispersent tout ce qui essaye de les comprimer aveuglément.

Les paroles de la pythonisse ne tardèrent pas à s'accomplir. Les Philistins présentèrent la bataille, et bientôt la victoire pencha de leur côté. Les Israélites, pliant sous le choc, prirent la fuite ou furent taillés en pièces. Dans le péril imminent, Saül resta ferme et il eut à supporter tout l'effort du combat. Trois de ses fils et en particulier Jonathas, ami de David, succombèrent dans la mêlée. Lui-même, serré de près par les archers, reçut une blessure dangereuse. En ce moment, il dit à son écuyer : « Tire ton glaive et » tue-moi, de peur que ces profanes ne m'insultent en m'ôtant la » vie. » Mais l'écuyer n'osant pas lui rendre un si affreux service, le prince se perça de sa propre épée, assez courageux pour mourir, mais trop faible pour soutenir jusqu'au bout l'épreuve de sa grande infortune. Epouvantés de cette déroute générale, les habitants des bourgades voisines se laissèrent entraîner par les fuyards; la contrée tout entière fut envahie par l'ennemi. Le lendemain de leur triomphe, les Philistins parcoururent le champ de bataille en dépouillant les morts. Ils reconnurent le cadavre de Saül, et en détachèrent la tête. Ce trophée avec les vêtements et les armes du roi furent envoyés dans le pays des vainqueurs pour être promenés de ville en ville, et puis placés, comme un monument, dans le temple de leurs faux dieux. Les membres sanglants de Saül

LES FEMMES DE LA BIBLE.

et de ses fils furent suspendus aux murailles de Bethsan, où quelques braves de Jabès allèrent, au péril de leur vie, enlever ces malheureux restes, afin de leur rendre les honneurs suprêmes.

Trois jours après la bataille, un étranger, de la race des Amalécites, vint trouver David dans la petite ville que les Philistins lui avaient donnée pour refuge et où sa royauté errante et proscrite attendait des jours meilleurs. En voyant cet homme se prosterner devant lui, les habits déchirés, la tête couverte de poussière : « D'où viens-tu ? lui dit David. — Je me suis échappé du camp » d'Israël. — Qu'y a-t-il ? reprit David ; dis-le-moi. » Le messager répondit : « La bataille s'est livrée, le peuple a fui ; beaucoup ont » succombé ; Saül et son fils Jonathas sont parmi les morts. — » Comment sais-tu la mort de Saül et de Jonathas ? » Alors comme ces adorateurs de tous les soleils levants que le succès le plus imprévu trouve toujours à genoux, et qui ne tremblent que de s'aplatir trop peu devant lui, le jeune Amalécite revendiqua quelque chose dans une ruine qui frayait à David le chemin du trône ; il prétendit avoir frappé Saül du dernier coup, afin de l'aider à mourir plus vite, « et j'ai enlevé, ajouta-t-il, et son diadème et son » bracelet, pour vous les présenter, à vous, mon maître. » David crut à ce récit que les circonstances rendaient, d'ailleurs, vraisemblable ; il déchira ses vêtements et répandit des larmes pleines de sincérité et d'amertume sur la fin tragique de Saül et de Jonathas, et sur le désastre qui affligeait la patrie. Il s'indigna contre cet homme qui avait osé porter sur le prince une main sacrilège et qui venait s'en vanter comme d'une action méritoire ; il le fit périr en lui adressant ce reproche : « Ta bouche a témoigné contre » toi, lorsque tu as dit : J'ai tué l'oint du Seigneur. » Car, chez les Juifs, les rois, choisis de Dieu et sacrés par les prophètes ou les prêtres, étaient revêtus d'un caractère doublement auguste et respecté.

LA PYTHONISSE D'ENDOR.

David exprima publiquement sa douleur en célébrant le trépas de Saül et de Jonathas par un chant funèbre de la plus grande beauté, et que l'Écriture nous a transmis :

« Vois, ô Israël ! ceux que la mort t'a ravis en les frappant sur
» les montagnes !

» L'élite d'Israël a succombé sur la colline ; comment sont
» morts tes braves ?

» Ne le dites pas dans Geth, ne le dites pas sur les places d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent,
» que les filles des profanes n'en triomphent d'aise.

» Qu'il ne tombe sur vous ni rosée, ni pluie, ô montagnes de
» Gelboé ! que vos coteaux restent sans moissons, parce que, là,
» fut laissé le bouclier des forts, le bouclier de Saül, comme si
» l'huile sainte n'eût point touché sa tête !

» La flèche de Jonathas n'est jamais retournée en arrière : elle
» se teignait du sang des morts et perçait la poitrine des plus vaillants ; le glaive de Saül n'a jamais été tiré en vain.

» Saül et Jonathas, aimables et grands dans la vie, plus agiles
» que les aigles, plus fiers que les lions, demeurent inséparables
» dans la mort.

» Filles d'Israël, donnez des larmes à Saül qui vous revêtait
» d'écarlate parmi les délices et vous offrait des ornements d'or
» pour votre parure.

» Comment les forts ont-ils péri dans le combat ? comment Jonathas a-t-il succombé ?

» Je te pleure, ô mon frère Jonathas ! toi si beau et plus aimable qu'une aimable femme. Je te chérissais comme une mère
» chérit son fils unique.

» Comment sont morts les braves ? Comment s'est éteinte la
» gloire de nos armes ? »

Tout Israël répéta cet hymne, expression du sentiment public

LES FEMMES DE LA BIBLE.

et légitime éloge de Saül. Ce prince eut d'éminentes qualités : il se montra jusqu'à la fin de sa vie intrépide et libéral. Mais, en retour, sa mort reste dans l'histoire religieuse du monde comme une leçon donnée à tous les pouvoirs qui, transfuges de la justice et délaissés par elle, demandent en vain leur salut à des ressources misérables et stériles. Le droit est immortel et sacré, et, tôt ou tard, il trouve un vengeur ; la force est transitoire et aveugle, et il n'est pas rare que son maître invisible la retourne brusquement contre ce qu'elle avait mission de défendre. Qu'y a-t-il dans la superstition, qui de soi est mensonge et faiblesse, pour prévenir ou arrêter des coups portés par une main qui est vérité et puissance ? Au contraire, un châtiment réservé saisit quelquefois ceux qui essayent ouvertement d'échapper à la main de Dieu ou de supprimer son rôle dans le monde, et alors leur chute prend un caractère imprévu et des proportions solennelles qui sont comme une trace profonde du passage de la Providence au milieu des affaires humaines.

MICHOL.

*Michol filia Saül prospiciens per fenestram vidit regem
David subsilientem atque saltantem coram Domino, et
despexit eum in corde suo.*

(2 Reg. VI, 16.)

La réprobation de Saül venait d'être prononcée; le prophète Samuel reçut d'en haut l'ordre d'aller au petit village de Bethléem, dans la tribu de Juda, et d'y sacrer roi l'un des fils d'Isaï, nommé aussi Jessé. Le prophète prit de l'huile dans un vase de corne, il emmena une victime pour offrir un sacrifice à Dieu, et vint à Bethléem. Après la cérémonie religieuse, il communiqua son secret à Isaï et demanda que les fils du vieillard fussent appelés, ne sachant lequel était destiné au trône. L'aîné paraissait bien fait et d'un extérieur agréable. Mais une voix intime apprit à Samuel que les dehors éclatants, ni l'air de grandeur, ne déterminaient le choix providentiel, et que cet homme n'était pas selon le cœur de Dieu. Les regards du prophète passèrent successivement sur tous les enfants de Jessé sans que la voix lui désignât aucun d'entre eux. Alors il dit au père : « Est-ce que ce sont là tous tes fils ? » Le père répondit : « Il reste encore le plus jeune qui garde les » troupeaux. — Envoie-le chercher, ajouta Samuel, car nous ne » prendrons d'aliments que lorsqu'il sera venu. » On manda le jeune berger; il parut. Son nom était David, son âge d'environ



1880-81

B. T. 1881

ALICE TOLLY

ALICE TOLLY

LES FEMMES DE LA BIBLE.

vingt ans. Il avait le visage plein de charmes, l'œil et le teint pleins d'éclat, la chevelure de cette couleur chaude que les Juifs, comme les anciens peuples de la Germanie, préféraient à toute autre couleur. A son arrivée, la voix dit à Samuel : « C'est lui ; » lève-toi, donne-lui l'onction sainte. » Samuel répandit l'huile sur la tête de David, en signe de sa royauté future ; ce n'était encore qu'une élection avec droit radical, mais actuellement empêché, de gouverner Israël. Cet acte resta quelque temps le secret de la famille ; néanmoins David commença dès lors à faire remarquer dans sa conduite ces qualités supérieures que réclame l'exercice du pouvoir ; d'un autre côté, les circonstances, disciplinées et conduites par une main invisible, se rangeaient sous lui, comme pour l'élever au-dessus de la foule et lui donner ce piédestal qui n'est pas le mérite, mais qui le fait paraître.

A quelque temps de là, dans une de ces guerres inextinguibles qui vinrent, comme des crises salutaires, assaillir et fortifier, en l'exerçant, la constitution de la nationalité juive, un soldat philistin proposa aux braves d'Israël de terminer la querelle par un combat singulier. Les deux camps étaient postés sur des hauteurs dominant la vallée du Térébinthe. C'est une vallée étroite et profonde qui court, au delà du village de Jérémie, sur la droite du chemin de Jaffa à Jérusalem. Un sentier qui serpente entre des roches, le long d'un ravin parsemé de myrtes, de térébinthes et d'oliviers, vous conduit au bord d'un torrent presque toujours à sec, et vous fait gravir ensuite des escarpements, au-dessus desquels est assis un village arabe. Le lit du torrent est marqué par des flaques d'eau stagnante et de nombreux cailloux qui forment une ligne blanchâtre et sinueuse. L'aspect général du site a quelque chose de grave ; des teintes un peu sombres, en lui donnant de la sévérité, ajoutent à sa grandeur.

Le guerrier philistin avait une taille démesurée et dépassant le

double de la taille ordinaire. Sa tête, ses membres, tout son corps était revêtu de fer et d'airain. D'une force prodigieuse, il portait une cuirasse d'un poids énorme ; un large et puissant bouclier et une lance redoutable lui servaient pour attaquer et se défendre. Ce géant se nommait Goliath. Dans sa fierté, on le vit, plusieurs jours de suite, se présenter entre les deux armées et jeter à tout Israël un défi plein de jactance : « A quoi bon livrer bataille ? dit-il. Ne suis-je pas Philistin ? et n'êtes-vous pas les sujets de » Saül ? Choisissez un homme d'entre vous et qu'il accepte une » lutte avec moi. S'il ose m'attaquer et qu'il me tue, nous serons » vos esclaves ; mais si je l'emporte sur lui et que je le tue, vous » serez nos tributaires et nos esclaves. » Saül et son armée entière restaient muets de stupeur à la vue de ce colosse : la crainte avait glacé leur courage. De son côté, Goliath tirait de la pusillanimité de ses ennemis un accroissement d'insolence, à la façon des barbares enclins à relever par des forfanteries puériles la supériorité de leurs forces physiques.

Les Israélites se disposaient à répondre par un combat général aux provocations du terrible Philistin, lorsque David arriva au camp. Ses trois frères aînés étaient de l'expédition. Son père lui dit : « Prends une mesure d'orge et ces dix pains, et va trouver » tes frères. Emporte aussi ces dix fromages pour leur capitaine. » Alors il n'existait pas d'armée permanente ; dans les périls de la patrie, on publiait parmi les douze tribus que tout homme disposé à combattre eût à se rendre en un lieu désigné. Les citoyens y venaient avec leurs armes et leurs provisions ; car la guerre se faisait à leurs frais, il n'y avait pas de ressources régulièrement affectées à l'entretien des troupes. David, s'étant levé de grand matin, confia le soin de ses troupeaux à un homme de peine et partit pour exécuter les ordres de son père. En arrivant à la vallée du Térébinthe, il laissa son fardeau parmi les bagages de l'armée

LES FEMMES DE LA BIBLE.

et courut sur le théâtre de la lutte ; car une clameur immense semblait annoncer que l'action allait bientôt s'engager.

En ce moment, Goliath, sorti des rangs philistins, s'abandonnait une dernière fois à ses bravades, et l'effroi entraînait dans le cœur des Israélites. « Voyez-vous, disait l'un d'entre eux, cet homme » qui nous provoque ? il vient insulter Israël. Quiconque l'aura » tué, sera comblé de richesses par le roi qui lui donnera sa fille » en mariage et l'exemptera d'impôts, lui et la maison de son » père. » Ces promesses, l'instinct des grandes choses, et par-dessus tout le désir de venger Dieu, dont la cause, étroitement liée à celle des Juifs, souffrait de toutes les injures qui leur étaient adressées, tant de motifs remplirent le jeune héros du feu d'un religieux courage. Il s'assura de la vérité des bruits qui frappaient son oreille. « Que donnera-t-on au brave qui tuerait ce Philistin, » dit-il, et qui effacerait la honte d'Israël ? Car quel est ce profane » qui outrage l'armée du Dieu vivant ? » On rappela de nouveau les récompenses réservées au vainqueur. Alors David s'offrit pour combattre le géant, et, malgré les jalouses réprimandes de son frère aîné et les avis mêmes du roi qui le détournait d'abord d'une lutte trop inégale, il persista dans son généreux dessein. « Lorsque » un ours ou un lion, dit-il à Saül, venait ravir un bœuf dans » mon troupeau, je savais les poursuivre, les combattre, leur arracher la proie d'entre les dents, et lorsqu'ils se jetaient sur » moi, je savais les saisir à la gorge, les étouffer et les tuer. C'est » ainsi que j'ai détruit un lion et un ours, et j'en ferai autant de » ce profane. J'irai donc et j'effacerai la honte du peuple.... Le » Seigneur qui m'a délivré de la griffe du lion et de la gueule de » l'ours, me délivrera du bras de ce Philistin, » ajouta le jeune pâtre, avec une tranquille et religieuse confiance. Car il savait qu'il y a dans le ciel un conseil suprême où se décide la victoire et où la foi sincère parle plus haut que le glaive le mieux porté.

C'est d'une telle source, en effet, que David tira son audace et son espoir. On l'avait d'abord revêtu de l'armure de Saül, mais il la quitta bientôt comme un appareil plus gênant qu'utile. Il prit seulement son bâton de berger ; il choisit dans le lit du torrent cinq pierres polies qu'il jeta dans sa panetière, et, tenant sa fronde à la main, il marcha contre l'ennemi. Goliath s'avancait de son côté ; mais n'apercevant qu'un blond et beau jeune homme, il en eut un mépris extrême : « Suis-je un chien, dit-il, pour que tu » viennes à moi avec un bâton ? » et il jura par ses dieux de le donner en proie aux oiseaux et aux bêtes. David répondit : « Tu » viens à moi avec l'épée, la lance et le bouclier ; moi, je me pré- » sente au nom du Seigneur des armées que tu as insultées au- » jourd'hui. Il te livrera en mes mains, je te tuerai et te couperai » la tête, et je vais faire des cadavres des Philistins la pâture des » oiseaux et des bêtes, afin que la terre entière sache qu'il y a un » Dieu en Israël, afin que toute cette foule reconnaisse que, si le » Seigneur sauve, ce n'est ni par l'épée, ni par la lance ; car les » batailles sont à lui, et il vous mettra en nos mains. » Les deux armées attendaient l'issue de ce duel mémorable. Le Philistin s'ébranla pour entrer en marche ; le berger courut, prit un caillou dans sa panetière, et, de sa fronde, le lança si juste et si fort qu'il alla toucher au front et pénétrer dans la tête du géant. Goliath tomba le visage contre terre ; David fondit sur son antagoniste, lui enleva son épée et le décapita.

On ne peut dire tout ce que cette ruine inopinée porta de terreur et de désordre parmi les Philistins : voyant que le plus redoutable d'entre eux était mort, ils s'enfuirent éperdus. Les Israélites, jetant des cris de victoire, se mirent à leur poursuite, ils en tuèrent un grand nombre et vinrent piller leur camp abandonné. Saül voulut voir le jeune héros qui parut, en effet, devant lui, tenant à la main la tête de Goliath. Le roi s'informa de la nais-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

sance et de la famille de son gendre futur et le retint au palais. David mit dans sa conduite une extrême prudence ; ses belles qualités et le souvenir de son premier fait d'armes lui valurent l'estime et l'admiration universelles. Il gagna surtout l'affection de Jonathas, fils aîné de Saül : également généreuses, étroitement attachées ensemble, ces deux âmes n'en faisaient plus qu'une. Jonathas donna au nouveau venu sa tunique, son arc, son épée et son baudrier, et ils se jurèrent une amitié éternelle. A ce témoignage déjà si doux pour David, la nation mêla sa reconnaissance et ses applaudissements. Dans une sorte de marche triomphale qui suivit la déroute des Philistins, les femmes sortaient des villes et venaient à la rencontre du cortège, en exprimant leur joie par des chants et des danses. Elles répétaient en chœur ces mots : « Saül a frappé ses mille ennemis, et David ses dix mille, » ne songeant pas que jeter des fleurs sur la tête des subalternes, c'est les dévouer à la jalousie vindicative de leurs chefs. Le roi prit en aversion le glorieux jeune homme, bien loin de lui accorder la récompense due à son courage. A la vérité, il lui disait : « Voilà Mérob, ma fille aînée ; je te la donnerai pour femme ; seulement sois brave et soutiens les combats du Seigneur ; » mais en même temps il pensait dans son cœur : Je ne le tuerai pas de ma main, je le ferai périr par le glaive de l'ennemi. Puis il ajouta l'insulte à ses desseins, et sa fille aînée qu'il avait promise au vainqueur de Goliath, il la donna lâchement à un autre.

David ressentit vivement sans doute cette amère ingratitude ; néanmoins il ne paraît pas que des plaintes soient sorties de sa bouche, ni qu'il ait cessé d'abandonner tranquillement au ciel le soin de sa fortune. Ce qu'il y a de certain, c'est que Saül voyait se retourner à l'instant contre lui-même les difficultés qu'il faisait naître. Sa seconde fille, nommée Michol, était charmée des belles qualités de David ; peut-être aussi son âme douce et généreuse, en

MICHOL.

voyant les injustices dont souffrait le jeune courtisan, fut-elle touchée d'une pitié qui se changea bientôt en un sentiment plus vif encore et plus intime. Au début, la politique de Saül s'accommoda fort de cet incident; il ne doutait point que David, pour obtenir Michol, ne consentît à braver tous les périls et ne finît par y trouver la mort. Je lui promettrai ma fille, pensait-il, afin qu'elle soit pour lui une occasion de ruine et qu'il tombe entre les mains des Philistins. D'après ce calcul tragique, il dit ouvertement à David : « Je te donnerai Michol, mais non pas sans conditions. » Et il dit en secret à ses affidés : « Parlez à David, » comme de votre chef, en ces termes : Tu sais que les bonnes » grâces du prince te sont acquises et que ses officiers te chérissent; songe donc à devenir son gendre. » Le monde connaît et pratique depuis longtemps, comme on le voit, cette stratégie de la parole qui tient lieu de courage et de vertu dans la vie de certains hommes d'Etat.

L'âme de David était sans défiance parce qu'elle était sans méchanceté. Il répondit ingénument à la communication des officiers du palais : « N'est-ce pas trop d'honneur que d'être gendre » du roi? Moi, je suis pauvre et je n'ai pas de ressources. » La femme, chez les Israélites, n'apportait en mariage que sa parure et les objets nécessaires à ses besoins personnels; la dot était fournie par le mari. Cet usage, que l'on rencontre aussi chez plusieurs nations de l'antiquité, n'était ni sans grandeur dans ses motifs, ni sans inconvénients dans l'application. Le législateur voulait sans doute honorer la femme, dont la jeunesse et la beauté lui semblaient un assez grand trésor; d'ailleurs, il ne blessait pas les principes d'une justice impartiale en reportant l'obligation d'enrichir la famille sur celui des époux qui a le plus de force physique et d'activité d'esprit; enfin, au point de vue de l'économie publique, il prévenait la concentration des propriétés dans

certaines familles et la création d'une aristocratie territoriale. Il faut reconnaître, d'autre part, que ces dispositions livraient trop les femmes comme une proie à la richesse et à la puissance, et rendaient irréparables, en leur ôtant la possibilité d'une compensation, les disgrâces et les sévérités de la nature : c'était consacrer l'inégalité sous voile de nivellement apparent, et sans doute une telle institution devait amener des résultats déplorables, si elle n'eût trouvé, d'ailleurs, un contrepoids dans l'organisation générale de l'Etat.

Quoi qu'il en soit, cet ordre de choses gênait beaucoup plus, en ce moment, le père de Bethléem que la fille de Saül ; c'est pourquoi il n'avait fait qu'une réponse empreinte de timidité et de découragement. Les officiers se hâtèrent de la rapporter à leur maître. Elle était conforme aux prévisions et surtout aux désirs du prince qui, s'exprimant d'une manière vague, n'avait pris qu'une initiative insignifiante, afin sans doute d'amener l'ardent jeune homme à quelque protestation chaleureuse et de le faire tomber ainsi dans le piège de ses propres paroles. Saül envoya dire à David qu'il demandait pour douaire de sa fille, non pas de l'or et de l'argent, mais la mort de cent Philistins. Car, depuis la bataille du Térébinthe, les deux nations restaient dans l'attente de nouvelles hostilités ; seulement les armées ne tenaient pas la campagne. Il s'agissait donc de faire irruption sur la frontière avec une poignée de braves. En stipulant le mariage de sa fille sous une telle condition, Saül avait l'avantage d'exposer David à un trépas presque certain et de cacher son jeu homicide sous le masque du patriotisme et de la gloire nationale.

Mais Dieu nous laisse tracer notre route, il se réserve de la faire aboutir. Saül trompait et ses confidents et David ; surtout il s'abusait lui-même : sa fraude le rassura, mais ne put le sauver. Toujours plein de droiture et d'intrépidité, David accepta sans peine

MICHOL.

la proposition du roi. Un délai de quelques jours lui était laissé ; mais il partit de suite à la tête de sa troupe fidèle , attaqua les Philistins et leur tua deux cents hommes. Cette rapide et victorieuse expédition désolait Saül ; sa jalousie s'en accrût ; mais enfin il sentit que la main de Dieu était contre lui et qu'il fallait céder au temps. Il donna donc sa fille en mariage au jeune et brillant vainqueur de Goliath.

L'affection de Michol se mesurait aux dangers que David avait subis, à la fidélité courageuse qu'il avait fait éclater. Lui-même se réjouissait de la beauté d'une si douce alliance avec ce vif et profond sentiment qui accompagne le triomphe des inclinations honorables et durement éprouvées. Tout aigrissait l'âme ulcérée de Saül ; la bonne intelligence des nouveaux époux lui fut une extrême amertume. Deux choses surtout animaient son aversion : il était forcé d'estimer son gendre, et il le voyait illustre et heureux. Peut-être avait-il compté sur Michol pour attrister et compromettre la destinée de David ; mais il fut déçu dans son espérance. Alors, comprenant qu'il ne pourrait le vaincre par de secrètes mesures, il le craignit ; sa haine avec sa crainte devint de jour en jour plus forte. D'une autre part, des opérations militaires encore dirigées contre les Philistins augmentèrent la célébrité de David ; il acquit un grand renom de prudence et de valeur, et le peuple s'accoutumait à entendre parler glorieusement du jeune capitaine. Ce dernier coup renversa la vertu ébranlée de Saül, et le jeta dans le parti de la violence. Quelquefois il semblait désarmé par la douceur de sa victime ; puis il reprenait la persécution avec plus d'âpreté. Triste aberration des hommes pusillanimes qui, moins distingués par ce qu'ils sont en effet que par ce qu'ils paraissent, entreprennent de tout réduire à leur mesure, comme si l'indigence d'autrui faisait toute leur richesse, et comme s'il ne valait pas mieux, pour rétablir un équilibre qu'ils croient rompu, chercher un niveau plus

LES FEMMES DE LA BIBLE.

inflexible et en appeler du génie et du bonheur qu'on ne se donne pas, à la vertu qui est le droit et le devoir de tous !

Enfin Saül, obsédé de jalousie, prit la résolution de faire périr David ; il parla dans ce sens à ses officiers et à Jonathas. Mais le cœur de ce jeune prince ne pouvait s'ouvrir à un si lâche conseil ; ensuite la voix de l'amitié jurée s'ajoutait au cri de l'honneur. Il alla trouver en secret son ami : « Saül, mon père cherche à te » tuer, dit-il ; je t'en prie, sois sur tes gardes, demain matin, » fuis dans la campagne, et tiens-toi caché dans quelque retraite. » De mon côté, j'emmènerai mon père vers cet endroit ; je lui » parlerai de toi, et ce que je saurai, tu l'apprendras de suite. » Jonathas se flattait d'apaiser Saül, de lui épargner un crime et de sauver son ami. En effet, il entraîna le roi à la campagne et lui parla de David en termes pleins de générosité : « Prince, ne soyez » pas cruel envers David, car il ne vous a point fait de mal, et il » vous rend, au contraire, les plus importants services. Il a mis » sa vie en péril, il a tué Goliath, et c'est par ses mains que le » Seigneur a merveilleusement opéré le salut d'Israël. Vous l'avez » vu et en avez triomphé de joie. Pourquoi donc répandre un » sang si pur et tuer David innocent ? » Il y a dans les accents de l'amitié dévouée une secrète chaleur qui est la vraie éloquence. L'âme de Saül s'amollit sous la sincérité persuasive des paroles de Jonathas ; il jura d'épargner la vie de son gendre. Jonathas fit venir David et le présenta ensuite à Saül. On pouvait croire à une réconciliation durable.

Mais l'envie du roi était apaisée, et non pas éteinte : elle ressemblait, si l'on en juge par les événements ultérieurs, à un feu endormi qu'un souffle peut rallumer, à un germe vivace qui se fortifie sous terre, quand on essaie de le réprimer au dehors. David avait repris son rang et ses fonctions parmi les officiers du palais. Il fit plus d'une course heureuse sur les terres des Philis-

MICHOL.

tins toujours remuants et indomptés. Ce nouveau succès fatigua vite le faible cœur du prince et ressuscita des colères mal étouffées. En proie à ses noirs sentiments, Saül tomba dans une sorte de manie furieuse qui le rendit redoutable. Un jour, son gendre sans défiance jouait de la harpe devant lui pour le calmer ; Saül essaya de le percer de sa lance ; David s'aperçut assez tôt du péril pour esquiver le fer, qui alla frapper violemment contre la muraille. Il s'enfuit à la hâte. Le roi, poussant jusqu'au bout son sanguinaire projet, donna l'ordre à ses gardes d'investir pendant la nuit la maison de David et de le tuer le lendemain matin. Heureusement, Michol fut informée à temps de ces mesures homicides ; elle courut à David : « Fuis dès cette nuit, dit-elle ; car demain tu es » mort. » Il n'y avait qu'une difficulté : c'est que les gardes étaient à la porte de la maison et qu'il fallait tromper leur vigilance. On profita des ténèbres de la nuit et peut-être encore de la sécurité des officiers qui ne savaient pas que leur mission fût connue. Michol fit descendre David par une fenêtre, et il put ainsi s'échapper. Ensuite, pour lui donner le temps de se retirer en lieu sûr, elle usa de stratagème. Prévoyant qu'on en viendrait à des perquisitions, elle mit une espèce de statue dans le lit du fugitif, jeta sur la tête une peau de chèvre et étendit la couverture sur cette ressemblance de corps humain.

Cependant, étonné qu'on différât si longtemps de lui apprendre l'exécution de ses ordres, Saül envoya des archers pour s'emparer de la personne de David. On leur répondit qu'il était malade. Furieux de ce retard et n'y tenant plus, le prince exigea que le malade vînt, fût-ce porté dans son lit, afin de le voir égorger en sa présence. Michol avait cru pourvoir à tout par son artifice. Les gens du palais, à leur arrivée, voulurent pénétrer jusqu'à David ; mais ils ne trouvèrent qu'une statue cachée sous une peau de chèvre. Il est facile d'imaginer l'indignation de Saül ; il manda sa

filles : « Pourquoi m'as-tu trompé de la sorte ? et pourquoi as-tu » laissé fuir mon ennemi ? » Michol craignit que sa tendresse pour David ne suffît pas à l'excuser auprès d'un père aveuglé par la haine, et, recourant à la dissimulation, elle répondit que David l'avait effrayée par cette menace : Laisse-moi fuir, ou je te tue. Soit persuasion, soit retour d'affection pour sa fille, Saül ne porta pas plus loin ses recherches. Ainsi Dieu permet-il que la violence ne réussisse pas à briser tout ce qu'elle attaque, et ce n'est pas le moindre de ses châtimens que cette impuissance solennelle où elle aboutit quelquefois dans ses plus opiniâtres efforts.

David avait pris le chemin de Ramatha, où le vieux Samuel s'était retiré en quittant la vie publique ; ses dernières années s'écoulaient au milieu d'un collège de prophètes, auxquels il enseignait la science de l'Eternel. Il accueillit avec intérêt ce fugitif dont il avait salué d'avance la future grandeur. Mais bientôt, poursuivi par Saül, David fut contraint de chercher un refuge plus assuré. Il voulut voir encore une fois Jonathas ; les deux amis eurent un entretien secret, où leur âme s'épancha en mutuelles et douces protestations d'attachement. David ne voulait plus se fier aux paroles de Saül, et c'était prudence. Néanmoins Jonathas espérait ménager une nouvelle réconciliation ; il n'y réussit pas, même il faillit périr dans sa tentative infructueuse, tant la colère du roi se reporta violemment sur lui. Il quitta le palais avec indignation ; il était affligé de la triste destinée de David et de son prochain éloignement ; car il l'aimait comme sa propre vie. Le lendemain matin, il alla le rejoindre à la campagne, dans la retraite où il le savait caché. Ils s'embrassèrent avec effusion et se mirent à pleurer ; David surtout versait d'abondantes larmes : il lui fallait quitter, devant une haine implacable, ce qu'il avait de plus cher au monde, et Michol et Jonathas. Enfin il se séparèrent, en se jurant de nouveau une fidélité à toute épreuve. Jonathas regagna la ville,

et David commença cette vie errante et toujours menacée qui devait finir par un si grand règne, symbole illustre de ces combats douloureux qui, affranchissant l'homme de la tyrannie des sens et le montrant supérieur aux difficultés, l'élèvent à la vertu et à la gloire : comme on voit ces navires destinés à fendre les plaines de l'air se débattre sous le câble qui les retient, et, lorsqu'il est enfin rompu, céder au mouvement qui les emporte dans les nues et fuir, loin des regards, au sein de régions inexplorées.

Ne trouvant pas de sûreté dans les lieux où s'étendait le pouvoir de son persécuteur, David s'enfuit d'abord sur les terres des Philistins ; mais il dut bientôt quitter cet asile où ses anciens exploits le rendaient particulièrement odieux et éveillaient contre lui de funestes défiances. Il revint habiter une caverne auprès d'Odollam, petite ville de sa tribu. Il ne pouvait se défendre qu'en se faisant craindre ; il prit donc l'attitude d'un chef de parti. Toute sa famille, enveloppée dans sa disgrâce, partagea ses périls et l'aida dans sa résistance. En outre, il réunit sous ses ordres une foule de mécontents, de vagabonds, de gens obérés de dettes. Il disciplina cette troupe qui, grossissant tous les jours, ne comptait pas moins de six cents hommes résolus de caractère, aguerris par des marches rapides et des courses aventureuses. Les hommes de la tribu de Gad surtout étaient forts et vaillants, experts dans les batailles, maniant le bouclier et la lance, hardis comme des lions et légers à la course comme les daims des montagnes. Avec ces ressources, David put se porter, à son gré, sur les diverses frontières du royaume pour y vivre aux dépens des ennemis de sa nation. Mais beaucoup trop faible pour lutter, en rase campagne, contre une armée entière, il fuyait de retraite en retraite devant Saül. Depuis quelque temps, il s'était fixé dans la solitude de Ziph, au midi de la tribu de Juda, sur la route qui mènerait de Jérusalem au Sinaï. Ce désert était environné de postes que leur situation

rendait très-forts ; David y logea ses hommes. Lui-même se tenait au centre de cette place de guerre, sur une hauteur couverte d'arbres et de buissons et défendue par une forêt du côté de l'Occident. C'est là que l'amitié inquiète de Jonathas le découvrit enfin. Ils s'en allèrent ensemble dans la forêt, et ils eurent une conversation pleine de douceur et de tristesse. Jonathas, avec une affection toute virile, raffermir le courage de David, et lui exprima le désir et l'espérance de le voir un jour sur le trône. « Ne crains » rien, dit-il ; la main de Saül ne t'atteindra pas ; un jour tu règneras sur Israël ; je me tiendrai au second rang. Mon père lui-même connaît ta destinée. » Ce fut leur suprême adieu ; ils ne se retrouvèrent plus sur la terre : cœurs généreux et purs, pleins de simplicité et de tendresse, désintéressés dans leur mutuel dévouement, égaux en courage, d'une fidélité éprouvée, étant l'un pour l'autre cette chose justement réputée si rare et si douce, un véritable ami.

Saül, informé à son tour de la retraite de David, crut facile de le resserrer étroitement dans ses montagnes et de le forcer à se rendre. A la tête de ses troupes, il vint lui-même l'assiéger, et il l'eût pris en effet sans la brusque nouvelle d'une invasion des Philistins qui le rappela au centre de son royaume. Cette diversion inespérée sauva David, qui s'enfuit du côté de la mer Morte, et se cacha dans des roches difficilement accessibles auprès d'Engaddi. Mais il n'y fut pas moins inquiété par l'implacable Saül, et il recula jusque dans l'Arabie Pétrée, au désert de Pharan. Deux fois, au milieu des vicissitudes de cette vie troublée, il eut l'occasion facile de tuer Saül de sa propre main ; il aimait mieux épargner cette tête que l'interprète de Jéhovah avait marquée de l'onction royale, et attendre que le ciel lui-même choisît son heure. En même temps, il environna son ennemi des témoignages de sa soumission et de son respect, et se contenta de lui

MICHOL.

faire des reproches empreints de la plus grande mansuétude. Saül s'émut d'une si haute générosité, et, jetant un soupir avec des larmes : « Tu es plus juste que moi, dit-il ; car tu ne m'as fait que » du bien, et je ne t'ai rendu que du mal. »

C'est encore parmi les amertumes de son exil que David apprit le sort de Michol. Il n'avait donné ni consentement, ni lettre de divorce dont elle pût se prévaloir. Néanmoins Saül la fit épouser à Phaltiel, homme de sa tribu, soit pour se venger de son ennemi, en l'affligeant, soit pour dérober sa fille à cette sorte de veuvage où la plongeait l'absence de David. En tout cas, c'était contraire aux institutions du pays et au droit naturel où l'homme seulement, et non pas la femme, pouvait trouver en matière de polygamie une certaine tolérance. Aussi David qui, dans sa fuite, avait, de son côté, pris pour femme Abigaïl, veuve de Nabal, ne se crut-il pas obligé de tenir pour légitime et obligatoire le nouvel engagement de Michol, et dès que, par le changement de sa fortune, il put dicter des conditions, sa première parole fut pour la fille de Saül, cher objet d'une tendresse si cruellement éprouvée.

Saül venait de périr avec Jonathas et deux autres jeunes princes dans une bataille livrée aux Philistins près de Gelboé. Il restait encore un fils de Saül qui entreprit de régner sous la tutelle et par la protection d'Abner, son parent, général expérimenté, mais ambitieux. Effectivement, la nation presque tout entière se soumit à l'autorité du jeune roi. David ne fut d'abord reconnu que par les hommes de Juda ; il faisait sa résidence à Hébron, que ce séjour a rendu célèbre. C'est là que les guerriers de sa tribu vinrent le trouver. Ils lui donnèrent de nouveau l'onction royale, pour marquer sans doute leur consentement au choix fait par Samuel, et proclamer solennellement un droit jusque-là contesté. Le parti du fils de Saül dura plus de sept ans entiers. Pendant cette longue période, la guerre fut mollement conduite, mais elle établit une

LES FEMMES DE LA BIBLE.

division secrète que l'avenir fit éclater et qui déchira la nation d'une manière irréparable, à la mort de l'héritier de David. Rien n'annonçait que la faible royauté d'Hébron dût s'étendre bientôt sur tout le pays, lorsque Abner, froissé par une réprimande de son maître, ou plutôt de son pupille, le menaça en face d'abandonner sa cause et de la faire désertier par le peuple. Et, en effet, il envoya de suite des confidents qui dirent, de sa part, au roi de Juda : « Tout le pays n'est-il pas à toi ? Faisons alliance ; mon » service te reste acquis, je te ramènerai tout Israël. » David avait des droits ; trouvant le moyen de les défendre sans effusion de sang, il le saisit volontiers, en accueillant les avances du vindicatif soldat. « Oui, répondit-il par les députés, je ferai alliance » avec toi ; mais j'exige surtout une chose : je ne te recevrai pas » que tu ne me rendes Michol, fille de Saül ; à cette condition, » nous traiterons ensemble. » Bien assuré que désormais un désir appuyé par Abner n'éprouverait pas de refus, David redemanda Michol au jeune prince son rival. Celui-ci, intimidé, donna l'ordre à Phaltiel de lui renvoyer la princesse, et il la fit reconduire à son premier époux par Abner, que son maître n'aurait pas osé exclure de cette mission. Car, lorsque Dieu veut éteindre les races royales, il les pousse vers l'abîme avec une rapidité qui les frappe de vertige, en sorte qu'elles ne voient ni comment reculer sans chute, ni comment avancer sans se perdre.

Cependant l'impérieux Abner disposait en faveur du roi d'Hébron l'esprit de tout le peuple, et en particulier la tribu de Benjamin, à laquelle appartenait la famille de Saül. « Il y a long- » temps, disait-il, que vous souhaitez d'avoir David pour roi. » L'heure est venue ; Jéhovah lui-même l'a désigné quand il a dit : » C'est par la main de mon serviteur David que j'arracherai mon » peuple au bras des Philistins et de tous ses ennemis. » C'est ainsi que, sous les inspirations de la vengeance, Abner reconnais-

MICHOL.

sait des droits que la seule ambition lui avait fait combattre. Après avoir ébranlé et détruit la cause de son premier maître, il alla rejoindre le nouveau avec vingt amis dévoués. Il emmenait aussi Michol, triste et innocente victime des rivalités politiques de son père et de son époux. Mais Phaltiel ne pouvait se résoudre à la quitter ; il la suivit bien loin en versant des larmes. Il fallut que le vieil et rude Abner le renvoyât avant d'arriver à Hébron.

Michol paraissait être la bonne fortune de David : avec elle autrefois, une lueur de sérénité avait éclairé sa vie ; loin d'elle, les inquiétudes et les périls l'avaient sans cesse assiégé ; en la retrouvant, il vit reparaitre sa félicité si longtemps évanouie. Les événements semblèrent se plier sous sa destinée pour lui obéir. Abner mourut assassiné par motif de vengeance ; le roi d'Israël tomba sous les coups de deux traîtres. Le peuple sut d'une manière indubitable que les mains de David étaient pures de ce sang criminellement versé. Toutes les tribus, représentées par leurs anciens et par les principaux guerriers, vinrent donc le saluer à Hébron et le proclamer roi. On y remarquait les enfants de Juda, portant le bouclier et la lance, et tout armés pour les combats ; ceux d'Ephraïm, forts et vaillants, d'une grande renommée de bravoure ; ceux d'Issachar, doués d'intelligence et de sagesse, et dont le conseil était d'un grand poids sur l'esprit de leurs frères ; on y remarquait encore Zabulon au courage exercé, Azer ardent à la lutte, Dan, Nephtali et les tribus qui habitaient au delà du Jourdain, tous fidèles à rester dans leur rang avec un cœur inébranlable et à soutenir le choc impétueux de l'ennemi. Une fête de trois jours les réunit dans des sentiments de concorde, et la nation, rendue à la paix, tressaillit d'allégresse.

A peine sur le trône, David tourna ses armes contre les Jébuséens, reste de la population indigène qui se maintenait depuis quatre cents ans au milieu des Israélites, et qui occupait l'une des trois

LES FEMMES DE LA BIBLE.

montagnes renfermées dans l'enceinte de Jérusalem. La forteresse de Sion, où ce débris de peuple était cantonné, passait pour imprenable. David s'en rendit maître; il la rebâtit et lui donna son nom. Il y joignit une étendue de terre considérable, et, agrandissant la ville, il en recula les murailles jusque sur un ravin qui servit de fossé. Hiram, roi de Tyr, admirant les grandes qualités de David et informé de ses projets, lui envoya des ambassadeurs pour le féliciter de son avènement définitif au trône d'Israël, pour lui offrir avec son amitié des présents considérables, et mettre à sa disposition les beaux cèdres du Liban et une foule d'ouvriers habiles à travailler le bois et la pierre. C'est avec ces ressources que David acheva son magnifique palais: séjour plein de charmes, d'où la vue, à l'est, plonge sur la vallée du Jugement, et s'étend jusqu'au Jourdain, à travers la cime déchirée des collines; séjour d'inspiration sainte, qui domine le cours du Siloé aux flots poétiques, et qui écouta tant de fois des accords si doux et si sublimes que nul écho sur la terre ne tressaillit au bruit de plus grandes choses! Sous la main de David, Jérusalem devint bientôt la plus belle et la plus grande ville du pays, le centre du gouvernement et le point de ralliement pour les principales cérémonies du culte religieux. Le prince y fit transporter l'arche sainte, qui était restée près de cinquante ans sous la garde des lévites, dans une bourgade de la tribu de Juda.

La fête de cette translation fut pompeuse. Une foule immense s'était réunie; toutes les tribus avaient envoyé leurs députés. Des harpes, des trompettes, de nombreux instruments de musique retentissaient au loin. Les lévites portaient l'arche. Le cortège s'arrêtait fréquemment pour immoler des victimes, et reprenait sa marche triomphante au chant des cantiques. « Louez » Jehovah et invoquez son nom, publiez ses œuvres à la face des » peuples. Le Seigneur est grand et digne de louanges infinies ;

MICHOL.

» il est plus redoutable que les dieux étrangers ; car les dieux des
» nations sont néant ; mais le Seigneur a fait les cieux..... Dites
» aux nations que Jéhovah a fondé son règne... Que les cieux en-
» trent dans des transports, que la terre triomphe d'aise, que la
» mer s'émeuve dans son immensité, que les campagnes se ré-
» jouissent au loin, que les arbres des forêts tressaillent, à la pré-
» sence de Jéhovah qui vient gouverner la terre ; il gouvernera la
» terre avec justice et les peuples en toute vérité. » C'est au chant
de cet hymne composé par lui-même et répété par des milliers de
voix, que David, entraîné par la véhémence de ses pieux senti-
ments, dansa devant l'arche. Michol, qui regardait d'une fenêtre
la marche du cortège, aperçut avec dépit les transports naïfs aux-
quels s'abandonnait le roi, et méprisa dans son cœur ce qu'elle
regardait comme un oubli et un abaissement de la majesté
royale.

Aussi lorsque, la cérémonie terminée, David rentra dans son
palais, Michol, allant à sa rencontre, lui exprima sa peine en
termes pleins de vivacité et d'ironie : « Qu'il faisait beau, dit-elle,
» voir aujourd'hui le roi d'Israël folâtrer en présence des femmes
» de Jérusalem et se dépouiller de sa dignité comme un bouffon ! »
David avait cette sincérité de religion qui donne aux croyants quel-
que chose de simple, mais de fier, et qui, les couvrant de toute
l'inviolabilité d'une conscience convaincue, leur fait voir de haut
toutes les injures et tous les dédains ; il répondit : « Certainement,
» devant Jéhovah, qui m'a préféré à ton père et à toute sa famille,
» et qui m'a préposé comme chef à tout son peuple en Israël, je
» danserai et je m'abaisserai davantage encore, je deviendrai mé-
» prisable à tes yeux, mais plus grand aux yeux de ces femmes de
» Jérusalem dont tu parles. » En effet, loin de supprimer ou d'af-
faiblir l'expression publique de ses sentiments religieux, le roi
conçut le projet d'ériger un temple digne de l'Eternel, et, s'il

LES FEMMES DE LA BIBLE.

abandonna ce soin à son successeur, ce n'est qu'après en avoir reçu l'ordre de la bouche d'un prophète.

Michol mourut sans postérité. Les dernières années de sa vie ont entièrement disparu dans la splendeur dont l'histoire entoure le nom de David. Car, sans oublier la législation de Moïse, qui n'avait pas prétendu créer un peuple conquérant, David fut obligé de garder toujours le glaive à la main et de soutenir contre ses voisins des luttes sanglantes, où il se couvrit de gloire. Du reste, il s'attacha vivement à Dieu, qui est justice et vérité ; il ne s'autorisa jamais de ses victoires pour échapper à l'empire de la loi. Un jour, il est vrai, sa vertu s'éclipsa ; mais du moins il reprit par le repentir la place qu'il avait perdue par le crime devant Dieu et devant les hommes, et, à ce titre, il mérite d'être offert en exemple éternel, non-seulement à ceux qui commandent, mais encore à ceux qui obéissent.

BETHSABÉE.

Caro infirma.
(MATTH. XXVI, 41.)

Le jour de sa chute originelle, l'humanité vit naître et s'élever entre les ruines de son innocence perdue un sentiment nouveau qui a nom le repentir, sentiment doux et triste comme ces fleurs mélancoliques plantées sur les tombeaux en signe de deuil et d'espérance. Issu d'un regard du ciel et du tressaillement d'une conscience attaquée par le remords, le repentir fut envoyé sur la terre pour dévorer dans la douleur les fruits de réprobation que la liberté humaine laisse derrière elle. Rédempteur des âmes, il noie dans ses larmes leur passé coupable ; il les place avec leur jeunesse ressuscitée dans les conditions d'une nouvelle vie ; en les comprimant, il réveille au fond d'elles-mêmes toute leur puissance de réaction, les provoque à des luttes généreuses et les couronne enfin de cette gloire supérieure qui s'attache à la sainteté reconquise. Car la liberté humaine étant faillible et guérissable, il convenait que Dieu mît dans le repentir une grande beauté et tout le prestige de l'héroïsme, afin de rappeler efficacement à la vertu ceux que le charme de l'innocence gardée n'avait pu y retenir.

Aussi la terre entière honore d'une pitié et d'une admiration

II. BETHSABÉE.

1



THE GREEK GIRL

By J. M. W. Turner

LES FEMMES DE LA BIBLE.

sympathiques tous ces courages d'élite qui, s'arrachant à des erreurs chéries et à des habitudes contractées, ont enseveli d'éclatantes fautes dans les sévérités d'une pénitence encore plus mémorable. Le ciel lui-même se réjouit au spectacle de ces révolutions de la conscience qui, tirant l'homme des profondeurs du mal pour le ramener aux sources du bien, font jaillir d'un esprit endurci et desséché par l'orgueil, le trésor des humbles et bienveillantes paroles ; d'un cœur égaré et éteint par un faux amour, les miracles du plus pur dévouement ; d'une liberté usée et d'une âme avilie, la vertu avec toutes ses luttes, ses victoires et ses splendeurs. Il semble donc qu'il y ait dans l'innocence inviolablement conservée plus du ciel et moins de l'homme, tandis que dans l'innocence retrouvée par le repentir, les efforts, les sueurs, les larmes, le sang de la créature apparaissent davantage et provoquent ; à un plus haut degré, le respect des hommes et l'amitié de Dieu ; car c'est une loi du monde que, pour le ciel comme pour la terre, tout ce qui souffre est sacré : la douleur a quelque chose d'auguste, et son rôle est de marquer pour une gloire définitive ce qu'elle abaisse et foule, en passant, d'un pied injurieux.

De tous les noms inscrits dans les fastes du repentir, aucun n'est resté plus grand ni plus populaire que celui de David. David était de cette famille d'âmes véhémentes et orageuses dans lesquelles le Créateur a laissé une profonde empreinte de sa puissance d'aimer, et qui, séduites un moment par la fascination des choses sensibles, les usent vite dans leur dévorante énergie, et n'en goûtent la vanité que pour se retourner vers Dieu avec une inexprimable tendresse. Tour à tour humble berger, guerrier plein de courage, ami généreux, chef de proscrits, roi couronné de gloire et docilement obéi, passant des épreuves de l'infortune sur le trône, rien ne lui manquait de ce qui forme les grandeurs et les félicités de la terre. C'est alors qu'il tomba, emporté par le

BETHSABÉE.

plaisir et par l'orgueil. A la voix sévère d'un prophète, il reconnut ses fautes et se soumit au travail douloureux de la pénitence. Un pain comme de la cendre, des larmes mêlées à un vin amer, devinrent sa nourriture et son breuvage; il enveloppa de deuil sa vie solitaire; l'adversité l'atteignit de nouveau; ses entrailles paternelles furent déchirées par des coups redoublés. Il joignit à ces expiations extérieures l'humilité d'un aveu fait à tous les siècles : il tira de son cœur ouvert par le repentir des accents si pathétiques et si vrais qu'ils sont restés dans la mémoire des peuples comme la langue universelle de la douleur et la prière de l'humanité pécheresse : on croirait entendre le sanglot de toutes les générations réunies.

David régnait depuis six ans sur toutes les tribus d'Israël. De sages mesures avaient déjà signalé son gouvernement et, avec ses anciens faits d'armes, répandu de l'éclat sur son nom. C'est lui qui organisa la force publique chez les Hébreux : il divisa tous les guerriers en douze corps formés chacun de vingt-quatre mille hommes et se tenant successivement sous les armes un mois entier pour faire le service habituel de Jérusalem et, au besoin, marcher contre l'ennemi en attendant que le peuple tout entier se rassemblât. Tranquille au dedans où la religion, la police et les finances étaient parfaitement ordonnées, il savait imposer au dehors la crainte et le respect de ses armes par la promptitude et la sévérité des répressions jugées nécessaires. Les Ammonites ayant outragé ses ambassadeurs, il les battit dans une première campagne, malgré l'appui que leur prêtaient les rois de Syrie; puis il envoya, l'année suivante, Joab, le meilleur de ses généraux, assiéger leur capitale, nommée alors Rabbath et plus tard Philadelphie, sur le torrent de Jaboc, à l'orient du Jourdain.

Pendant cette seconde expédition, David était resté à Jérusalem. Un jour qu'il se promenait sur la terrasse de son palais, il aperçut

LES FEMMES DE LA BIBLE.

une femme d'une rare beauté qui était au bain, dans une maison voisine. Il se sentit frappé d'une blessure qui arriva jusqu'au cœur, et il ne se défendit pas de son mal. Il voulut savoir qui était cette femme ; il apprit que c'était Bethsabée, épouse d'Urie, surnommé le Héthéen, et fille d'Eliam, le même brave, dit-on, qui avait pour père Achitophel, un des plus célèbres officiers du palais. Bethsabée n'était donc pas libre d'engagement ; sa famille, d'ailleurs, tenait un rang considérable ; Urie, en ce moment au siège de Rabbath, s'exposait à la mort en servant le prince : c'étaient pour David de nombreux et graves motifs d'éteindre un coupable désir. Mais la passion raisonne peu, surtout quand elle se sait appuyée par la force : elle agit alors comme si le pouvoir faisait le droit. David, aveuglé, envoya chercher Bethsabée. La faible femme fut éblouie sans doute d'un langage venu de plus haut qu'elle ; sa vertu y succomba.

Le roi songea dès lors à dissimuler sa faute et à prévenir les conséquences légales qu'elle devait avoir pour Bethsabée ; car les règlements protecteurs de la pureté des familles étaient très-sévères chez les Juifs. Il fit donc revenir de l'armée Urie le Héthéen. C'était en apparence pour s'informer de l'état des troupes et du siège de Rabbath. Après avoir entendu le rapport du guerrier, David le congédia, en l'invitant à se reposer dans la paix et les douceurs du foyer domestique. Il lui envoya même, en signe d'amitié, des mets de sa table. Mais le fidèle Urie se tint à la porte du palais avec les autres officiers du roi et n'alla point en sa maison. David qui le sut bientôt lui en demanda la cause avec bienveillance. Le brave répondit qu'il rougirait de s'abandonner à la joie, de chercher la mollesse et les festins, quand Joab, son général, et toute l'armée d'Israël couchaient à terre après les fatigues du combat, quand l'arche sainte qu'on avait portée dans l'expédition ne reposait elle-même que sous des tentes. « J'en jure, dit-

BETHSABÉE.

» il, par la vie du roi, je ne ferai jamais une pareille chose. —
» Alors, reprit David, demeure encore aujourd'hui, demain je te
» renverrai. » Gagner un jour, c'était peut-être tout sauver ; David
le croyait du moins. Il fit venir Urie à sa table et l'entraîna par
de vives instances à boire beaucoup, espérant placer ce rude sol-
dat sous l'empire des sens et l'arracher à la discipline qu'il s'était
imposée. Mais, quoiqu'il ne soupçonnât aucun mystère et qu'il
agît sans préméditation, Urie déjoua, par le fait, toutes les ruses
imaginées à son sujet : il fut inflexible dans son dessein malgré
le repas royal, et passa la second nuit, comme la première, parmi
les gardes du prince, sans aller à sa maison.

L'entraînement de la passion avait fait tomber David ; il n'était
encore que la victime d'une faiblesse honteuse et particulièrement
coupable dans un roi, mais enfin d'une faiblesse qui ne s'explique
que trop par la condition actuelle de la débile humanité. Il va
céder à l'orgueil et descendre à des calculs tragiques pour sauver
son nom d'un opprobre qui le menace justement ; il va placer
l'homicide comme un voile discret par-dessus son premier crime,
et éteindre une vie innocente parce qu'elle pourrait jeter sur lui
une lumière accusatrice. Car l'orgueil tend à briser tout ce qui lui
fait obstacle, et ses voies sont sanguinaires. David se résolut donc
à un parti extrême, il écrivit à Joab une lettre ainsi conçue : « A
» la première attaque, mettez Urie au poste le plus périlleux, et
» qu'on l'y abandonne ensuite, afin qu'il y succombe. » Qui pour-
rait, à ce trait si odieux, reconnaître David, l'héroïque vainqueur
de Goliath, le noble et valeureux frère d'armes de Jonathas, le
proscrit d'Hébron épargnant avec générosité Saül son persécu-
teur ? Mais tel est le génie des passions : semblables à des furies
qui dansent autour de l'homme une ronde infernale, dès qu'en
s'attachant à l'une d'elles, il est entré dans leur tourbillon, elles
l'emportent avec une rapidité vertigineuse et le précipitent dans

LES FEMMES DE LA BIBLE.

des abîmes dévorants qui se le passent l'un à l'autre comme un vain jouet.

C'est ainsi que, d'abord injuste, puis cruel, enfin lâchement perfide, le roi confia sa lettre à celui même qu'elle dévouait si tristement à la mort. De son côté, Urie, charmé sans doute des bontés mensongères de son maître, partit avec le funeste message et le remit fidèlement à Joab. Par malheur, Joab, si dur et si hautain quelquefois envers David, était courtisan trop ambitieux pour reculer devant le sacrifice d'une vie humaine. Son âge, sa bravoure éprouvée, ses talents militaires, les services rendus, des liens de proche parenté, tout lui donnait sur le prince un ascendant qu'il n'eût pas voulu compromettre en s'épargnant un crime. Occupé du siège de Rabbath depuis quelques mois, il connaissait les points où la résistance se montrait plus intrépide. Il attira les ennemis hors des murs, exposa le vaillant Urie aux coups les plus dangereux, et conduisit l'action de manière à le laisser périr avec quelques soldats. Aussitôt il fit parvenir au roi un courrier muni de ces instructions : « Tu raconteras au prince tout ce qui s'est » passé dans la bataille. Si tu vois qu'il se prenne de colère et » s'il dit : D'où vient s'en aller si près des remparts pour faire une » attaque ? Ne saviez-vous pas que, du haut des murs, on lance » une grêle de traits ? Qui a frappé Abimélech, fils de Jérobaal ? » N'est-ce pas une femme qui roula sur lui un quartier de meule » et le tua dans Thébès ? Pourquoi donc s'approcher si téméraire- » ment ? Tu lui répondras : Urie le Héthéen, votre serviteur, est » aussi parmi les morts. » Joab envoya donc à David cette flatterie sanguinaire, et la vie de plusieurs guerriers fut jugée digne de rassurer le caprice adultère d'un roi et de nourrir la faveur d'un courtisan.

Le messager vint trouver David et lui dit : « Les assiégés ont » remporté une victoire : ils sont sortis pour nous charger dans

BETHSABÉE.

» la plaine : nous les avons reçus avec grande vigueur et pour-
» suivis jusqu'aux portes de la ville. Mais leurs archers nous ont
» lancé des flèches du haut des remparts ; le roi y a perdu plu-
» sieurs de ses hommes, et même Urie, son serviteur, est au
» nombre des morts. » David soutint le rôle qu'il s'était créé et
fit reporter à son général des paroles de consolation apparente.
« Tu diras à Joab : Que cet échec ne t'abatte point ; car la guerre
» a ses vicissitudes, le glaive dévore tantôt l'un, tantôt l'autre.
» Ranime tes soldats et excite leur ardeur, afin qu'on réduise la
» ville. » En apprenant la mort d'Urie, Bethsabée se livra aux
pratiques habituelles du deuil, et, commandées ou sincères, ses
larmes coulèrent publiquement. La passion de David était sans
retenue : à peine les trente jours que l'on consacrait ordinaire-
ment à la douleur furent-ils écoulés, qu'il manda Bethsabée au
palais et lui donna rang parmi ses femmes. Quelque temps après,
elle eut un fils, déplorable fruit de ce crime qui motiva le meurtre
d'Urie. C'est là que la Providence attendait David, pour déchirer
ce nuage épais des sens qu'il avait mis entre lui et la vertu, pour
frapper son âme avec le glaive de la douleur et y faire entrer par
la blessure les rayons de la vérité bravée et de la justice mé-
connue.

Dieu plaça donc sur les lèvres du prophète Nathan des paroles
de reproche et de miséricorde, comme il en sort du fond de la
conscience coupable, lorsque la loi outragée et le devoir trahi s'y
dressent ainsi que des fantômes inquiets et y poussent ce gémis-
sement vengeur qu'on nomme le remords. Nathan alla trouver
David et lui dit : « Il y avait dans une ville deux hommes, l'un
» riche et l'autre pauvre. Le riche avait un nombre considérable
» de bœufs et de brebis. Le pauvre ne possédait absolument rien,
» si ce n'est une seule petite brebis qu'il avait achetée et nourrie,
» qui avait grandi près de lui avec ses enfants, mangeant de son

» pain, buvant dans sa coupe, et dormant dans son sein ; il la
 » chérissait comme sa fille. Or, un voyageur étant arrivé chez
 » l'homme riche, celui-ci ne voulut point toucher à ses bœufs ni
 » à ses brebis pour le festin de son hôte, mais il s'empara de la
 » brebis du pauvre et la servit à l'étranger. » A ces mots, David,
 saisi d'un mouvement de colère : « Dieu est vivant, dit-il ; l'homme
 » qui a fait une telle chose mériterait la mort. Il rendra quatre
 » brebis pour une, lui qui a commis une indignité en n'épargnant
 » pas ce pauvre. -- Tu es cet homme-là, répliqua Nathan avec une
 » concision et une justesse foudroyantes. Voici ce que dit Jého-
 » vah, Dieu d'Israël : Je t'ai oint roi d'Israël, et je t'ai arraché des
 » mains de Saül ; je t'ai donné le palais et les femmes de ton an-
 » cien maître, et je t'ai soumis la maison d'Israël et de Juda. Si
 » tout cela est peu de chose, j'y ajouterai beaucoup encore. Pour-
 » quoi donc as-tu méprisé ma parole et commis le mal en ma
 » présence ? Tu as fait tomber sous le glaive Urie le Héthéen ; tu
 » as pris sa femme pour en faire la tienne, et tu l'as immolé par
 » l'épée des enfants d'Ammon. Aussi l'épée sera sur ta maison à
 » jamais, parce que tu m'as méprisé en prenant pour toi la
 » femme d'Urie le Héthéen. Voici donc ce que le Seigneur ajoute :
 » Je vais te susciter des afflictions domestiques ; j'enlèverai tes
 » femmes à tes yeux pour les livrer à un de tes proches, qui les
 » insultera à la face du soleil. Toi, tu as fait le mal en secret ;
 » moi, je le laisserai faire à la vue de tout Israël et à ciel ouvert. »
 Ainsi parla le prophète, au double titre de sa conscience et de sa
 mission, et avec cette autorité morale qui arme naturellement le
 défenseur du droit et de la loi en le couvrant de toute la majesté
 d'un prince.

Le roi se sentit ému et brisé par cette pénétrante et ferme
 parole. L'orgueil barbare qui avait un moment revêtu son cœur
 l'abandonna tout à coup, et son cœur, se dilatant sans entraves,

BETHSABÉE.

fut liquéfié en repentir, comme on voit les plus durs métaux s'amollir et couler sous l'action d'une chaleur fortement concentrée. Alors son âme se déchira, et il poussa ce cri sauveur qui suffit à réparer les ruines d'un monde et qui remet la frêle humanité en équilibre avec le ciel : « J'ai péché contre le Seigneur. » C'est ce cri puissant qui rompt sur la tête de l'homme coupable l'urne des miséricordes divines et en fait couler des flots de pardon, de grâce et d'innocence. Aussi le prophète ajouta : « Le Seigneur te remet » ton péché ; tu ne mourras point. Mais, comme tu as, par ton » crime, poussé au blasphème les ennemis du Seigneur, l'enfant » qui t'est né perdra la vie. » Car, en effaçant les souillures qui défigurent notre âme, Dieu lui impose la douleur comme solde du passé et comme précaution contre l'avenir. La douleur, en effet, remplit un rôle expiatoire dans l'univers tombé ; elle saisit au vif la volonté humaine et en condense l'énergie ; elle est meilleure conseillère que la prospérité, et tandis que l'homme heureux oublie les années éternelles pour s'enfermer dans une vie peuplée uniquement de ses joies d'un jour, l'homme averti par les souffrances reporte ses vœux jusqu'au ciel promis et se retourne vers la main de Dieu pour la baiser et la bénir.

Les menaces du prophète n'étaient pas vaines. L'enfant de Bethsabée tomba dangereusement malade, et bientôt même il ne laissa plus d'espoir. David répandit devant Dieu sa tristesse et ses prières ; il refusa tout aliment, se retira dans son palais en donnant de tels signes de douleur que ses officiers attendris essayaient de le consoler. Au bout de sept jours, l'enfant mourut. Là commencèrent pour David de dures angoisses et une longue pénitence. Il est vrai, quelques éclairs de gloire vinrent briller dans cette nuit qui se faisait autour de sa vie. Ainsi la fortune de ses armes se soutenait : Joab avait amené Rabbath aux dernières extrémités, et, en habile courtisan, il réservait à son maître l'honneur de

LES FEMMES DE LA BIBLE.

porter le dernier coup et de déterminer la victoire. David alla donc ordonner l'assaut et prendre la ville. Il mit sur sa tête, en signe de domination, la couronne du roi, qui était d'une grande richesse et toute ornée de pierreries magnifiques. Le carnage et le butin furent immenses, d'après le génie des guerres anciennes, où l'ardeur des combattants ne s'éteignait que dans le sang des hommes et dans la destruction des choses. D'un autre côté, à la place du fils dont la naissance et la mort lui avaient arraché tant de larmes, David eut de Bethsabée un nouveau fils, sur lequel il reporta toute la tendresse de ses affections contristées. Il entendit avec joie le prophète Nathan prononcer sur cet enfant béni des paroles de gloire, et publier qu'il était l'heureux objet de la prédilection du ciel. C'est, en effet, ce prince qui, plus tard, éleva le pays des Hébreux à son plus haut période de grandeur et de prospérité, qui tint, quarante années, tout l'Orient attentif à l'éclat de son règne pacifique, et qui subjuguait tellement l'admiration de ses contemporains qu'il put être entraîné à de déplorables erreurs sans que sa renommée de sagesse disparût dans ses fautes : le monde entier l'appelle encore le sage Salomon.

Mais les joies de David furent troublées par de cuisants chagrins. Une source de malheurs s'ouvrit au foyer domestique, comme le prophète l'avait annoncé ; tout sembla s'y retourner contre lui. Ammon, l'aîné de ses fils, follement égaré par la passion, insulta le sang paternel dans sa sœur Thamar. La nature de ce forfait émut vivement David, et, en le ramenant à la pensée de son propre crime, lui fit sentir l'équité des châtiments divins qui frappent et blessent notre âme par les endroits mêmes que nous avons choisis pour la flatter et la corrompre. Quelque chose de plus douloureux encore l'attendait : Absalon, frère utérin de Thamar, la voyant inconsolable et dans de mortelles angoisses, médita de la venger d'une éclatante manière. Hardi et violent, mais

BETHSABÉE.

dissimulé, il nourrit, deux ans, une colère secrète, n'élevant aucune plainte qui pût trahir la plaie de son cœur et livrer ses desseins. Un jour il convia tous ses frères pour une grande fête dans une maison de campagne, à quelque distance de Jérusalem ; il avait même désiré que le roi s'y rendît avec eux, pour lui faire expier sans doute, en l'attristant par une scène tragique, l'impunité octroyée à l'inceste d'Ammon. David s'abstint d'aller, de sa personne, prendre part aux réjouissances proposées. En outre, il montra d'abord quelque répugnance à permettre cette réunion de tous ses fils, comme s'il eût redouté quelque événement funèbre ; mais enfin il y consentit, vaincu par des instances réitérées. Or, Absalon avait donné cet ordre à ses gens : « Prenez garde à l'instinct où Ammon sera troublé par le vin et où je vous dirai : » Frappez et tuez-le. Ne craignez rien, c'est moi qui vous le commande. Soyez résolus et agissez en hommes de cœur. » Le festin fut splendide. Lorsque la joie devint vive et animée, au signal convenu, des hommes se précipitèrent sur le malheureux Ammon, qui tomba percé de coups. Ses frères, épouvantés, sortirent en hâte de ce lieu funeste et revinrent à Jérusalem. La tristesse de David fut immense, il versa des larmes amères sur ce nouveau désastre et remplit le palais des éclats de son deuil. Absalon, ne se croyant pas en sûreté, s'enfuit auprès de son aïeul maternel, qui régnait sur une portion de la Syrie.

La honte de Thamar, la mort d'Ammon, les suites lamentables qui pouvaient se rattacher bientôt à de tels préludes, tout répandait l'amertume dans l'âme de David. Cependant, au bout de trois années, son indignation s'apaisa, et il sentit la tendresse paternelle s'élever comme une voix en faveur de l'exilé. Joab, toujours habile à pénétrer le cœur du maître, comprit que le temps était venu de servir Absalon, qui pouvait un jour tenir le sceptre. Il employa, pour arriver à son but, une femme adroite et lui traça

LES FEMMES DE LA BIBLE.

son rôle. Cette femme, en habits de deuil et prenant tous les dehors d'une mère et d'une veuve désespérée, vint se jeter aux pieds de David, en s'écriant : « Prince, sauvez-moi. — Qu'y a-t-il ? » demanda le prince. — Hélas ! répondit la veuve, j'ai perdu mon » mari. Deux fils me restaient ; ils se sont querellés dans la campagne, où, personne ne se trouvant pour les séparer, l'un est » tombé mort sous les coups de l'autre. Et maintenant, toute la » famille, conjurée contre votre servante, me dit : Livre-nous » l'homicide, afin que nous vengions par sa mort le sang répandu » de son frère, et que nous fassions périr l'héritier. Ils veulent » donc étouffer l'étincelle qui me reste, en sorte que le nom de » mon époux disparaîtra sans qu'il y en ait trace sur terre. — » Retourne en ta maison, dit le roi, je te ferai donner satisfaction. » La veuve insista plusieurs fois, en témoignant qu'elle appréhendait l'extrême colère de ses parents. David promit autant de fois sa protection, et même il confirma sa parole par serment. « Alors, reprit la femme, pourquoi refuser à tout le peuple la » grâce que vous m'accordez, et comment le roi tient-il à la résolution funeste de ne pas rappeler son fils banni ? Nous mourons » tous, et nous nous écoulons sur terre comme des eaux qui ne » reviennent plus. Dieu lui-même ne veut pas qu'une âme périsse ; » il révoque ses arrêts, de peur que le condamné ne se perde entièrement. » David soupçonna et puis se convainquit que Joab n'était pas étranger à cette fraude innocente ; mais, comme son cœur de père goûtait la morale de l'apologue, il se laissa volontiers prendre au piège tendu. Il dit à Joab : « Je pardonne et je » t'écoute ; va donc et rappelle mon fils Absalon. »

Joab alla trouver Absalon dans sa retraite et le ramena bientôt à Jérusalem. Le proscrit devait se tenir éloigné du palais, où son père ne voulut pas le recevoir. Mais il était de ces caractères pleins d'une indépendance inquiète qui souffrent plus de ce qu'on leur

BETHSABÉE.

refuse qu'ils ne jouissent de ce qu'on leur accorde. En outre, il vivait peut-être sous l'empire des préoccupations ambitieuses auxquelles il obéit ensuite avec une si criminelle et malheureuse témérité. Quoi qu'il en soit, il s'irrita de sa longue disgrâce et entreprit d'y mettre un terme. Il manda Joab, dans le dessein de le faire intervenir auprès du roi. Joab ne vint pas, craignant sans doute que cette démarche ne fût mal interprétée et ne compromît sa propre faveur ; à deux invitations pressantes, il opposa deux réponses évasives. Alors le fougueux Absalon fit incendier les moissons de Joab, afin de l'arracher à son silence calculé. En effet, surpris de cette violence fantasque, Joab vint adresser des reproches au coupable ; mais il se vit contraint de fléchir devant les emportements pour avoir résisté aux prières. Il rendit compte au roi de tout ce qui s'était passé, et ménagea la réconciliation définitive de son étrange ami. Absalon fut donc présenté à David ; il se prosterna la face contre terre en signe de respect. Les entrailles du père s'émurent et il embrassa son fils avec tendresse ; car nulle voix ne parle plus haut et n'a plus d'éloquence que le sang : à travers les fautes d'un fils, les pères voient je ne sais quelle douce et mystérieuse image qui leur impose, et qui fait fuir le courroux de leurs lèvres pour y amener le pardon.

A peine une clémence généreuse avait-elle couvert sa faute, que Absalon profita de toutes les facilités qui lui était rendues pour se frayer rapidement le chemin du trône. Il avait au service de son ambition des qualités séduisantes : une parole pleine de charme, des manières ouvertes et affectueuses, et par-dessus tout une beauté incomparable. Nul homme n'était mieux fait de sa personne, et il entretenait soigneusement sa magnifique chevelure. Avec de tels dehors, ses vingt-cinq ans répandaient autour de lui un prestige dont on n'essayait pas de se défendre ; car il s'échappe de tout ce qui est jeune et beau une sorte de magique vertu qui

LES FEMMES DE LA BIBLE.

commande le respect et dispose à une obéissance affectueuse. Tous ces avantages ne pouvaient que se tourner en puissants instruments de désordre, si Absalon se laissait égarer par l'impétuosité passionnée de son caractère. C'est, en effet, ce qui arriva. Sans doute, à la pensée de ses antécédents orageux, il redoutait de ne pas obtenir la couronne qui lui semblait naturellement dévolue par la mort de ses aînés; peut-être aussi tardait-il à sa brûlante impatience de saisir et d'exercer le commandement. Il conspira donc la déchéance de son père. Il se fit des partisans, il affecta de paraître entouré de cavaliers et de gardes, il se plaignit de l'incurie du pouvoir et des souffrances du peuple, il promit de corriger les abus s'il régnait un jour. Tous les matins on le voyait à la porte de la ville où se tenait l'assemblée de justice; là, il s'informait avec une sollicitude composée du sujet qui amenait chaque citoyen auprès du roi. « De quelle ville es-tu? — Ton ser- » viteur est de telle tribu d'Israël. — Ta cause est droite et bonne; » mais personne n'a autorité du roi pour l'entendre. Ah! qui m'é- » tablira juge du pays, afin que tous ceux qui ont quelque affaire » viennent à moi et que je leur rende vraiment justice? » Puis il tendait la main à son interlocuteur et l'embrassait avec familiarité. Tous les cœurs se détachaient de David et volaient au devant d'Absalon. Car le peuple, souvent ennemi de ceux qui le gouvernent, est toujours ami de ceux qui le flattent; du présent, il ne consent à voir que les souffrances éprouvées, de l'avenir, que les félicités promises; abusant de sa force, il immole ce qui est en holocauste à ce qui veut être, et quittant la terre ferme des réalités tolérables, il s'embarque, sur la foi des ambitieux, dans des espérances impossibles.

Sous prétexte d'accomplir un devoir religieux, Absalon se rendit dans cette ville d'Hébron, où David avait commencé son règne si agité et s'était maintenu plusieurs années contre Saül. Le re-

BETHSABÉE.

belle emmena seulement deux cents hommes qui n'étaient même pas du complot ; mais il envoya dans toutes les tribus des affidés qui préparaient les voies à son avènement, et qui devaient, au jour convenu , le faire universellement reconnaître pour roi. Il manda de suite Achitophel, aïeul de Bethsabée, et qu'on dit n'avoir jamais pardonné à David l'outrage fait à sa petite-fille ; c'était un homme résolu, et qui valait, à lui seul, une assemblée de sages. Tout à coup, au milieu de la fête religieuse qui avait attiré une foule immense, les conjurés proclamèrent la royauté d'Absalon ; le peuple accueillit ce changement avec une faveur rapide. De toutes parts arrivaient des courriers annonçant à David la défection d'Israël. David, que la conscience de ses fautes et la sincérité de son repentir tenaient humblement placé sous la main de Dieu, se souvint des menaces de Nathan, et comprit que c'était la vengeance du ciel qui passait en ce moment. Au reste, n'ignorant pas le génie violent et emporté d'Absalon, il refusa de précipiter le pays dans les horreurs d'une guerre civile, et d'exciter la colère sauvage d'un parricide au moyen d'une résistance dont il était difficile alors de calculer les suites ; ce n'est que plus tard et sous l'empire d'un plus grand danger qu'il prit une autre résolution. Il sortit de Jérusalem à pied et suivi de ses serviteurs fidèles et de six cents braves qui étaient, depuis vingt ans, ses compagnons d'armes. Il passa le torrent de Cédron et gravit la montagne des Oliviers, les yeux pleins de larmes, les pieds nus, la tête couverte en signe de deuil, et tous ceux qui fuyaient avec lui marchaient également la tête voilée et en versant des larmes. C'est ce même chemin que reprit plus tard un autre prince, fils de David selon la chair, lorsque, près de livrer sa vie pour le salut du monde, il allait subir à Gethsémani cette agonie amère où, voyant passer sous son regard les crimes et les malheurs de tous les siècles, il fut saisi de si pénétrantes angoisses qu'une sueur de sang couvrit tous

LES FEMMES DE LA BIBLE.

ses membres. De même encore, ce chemin s'ouvre partout sous les pas de l'homme, autre monarque de douleur, qui, du berceau à la tombe, traverse le large fleuve des tribulations en cherchant la paix, et tire de sa grande âme déchirée ces cris de détresse et ces sanglots lamentables qui font pleurer l'histoire.

Absalon s'avança rapidement sur Jérusalem, où il entra sans résistance. On tint conseil. Achitophel appartenait à cette école politique qui pense que le succès est à lui-même sa justification, et qui est particulièrement habile et féconde en ressources parce qu'elle ne recule pas devant les crimes. Il prétendit qu'il y avait deux choses à faire pour affermir la révolution opérée : d'abord compromettre gravement Absalon aux yeux de son père, afin qu'il ne restât aux partisans du premier aucun espoir de réconciliation ; ensuite marcher immédiatement contre le roi déconcerté, disperser sa troupe mal ralliée et le frapper lui-même. Cet avis prévalut quant au premier point : par un calcul de politique hideuse, Absalon abusa publiquement des femmes de David, parce qu'il ne pouvait descendre à un plus impardonnable outrage, de même que, dans les troubles civils, on voit les meneurs jeter quelque forfait entre les deux partis, comme une muraille de séparation. C'était, du reste, la peine du talion annoncée à David par le prophète Nathan : « Tu as péché en secret ; moi, je te laisserai » insulter à la face des cieux. » Les excès de la liberté humaine devenaient ainsi les instruments de la justice divine ; car le mal lutte contre le plan de la Providence sans le vaincre, et lorsqu'il se croit le maître en y brisant quelques lignes, c'est l'instant où l'œuvre immortelle fait éclater à travers ces déchirures la richesse infinie de ses aspects et la beauté de ses proportions méconnues.

Si l'on eût adopté la seconde mesure indiquée par Achitophel, David et son parti tombaient sans retour. Mais Chusai, intime ami du roi, et qui, pour le servir, avait feint d'embrasser la cause des

BETHSABÉE.

rebelles, donna le conseil de rassembler des forces imposantes avant de créer la suprême nécessité de vaincre ou de périr, soit à David si heureux dans les combats, soit aux braves qui s'étaient attachés à sa fortune : selon lui, un revers eût perdu les affaires encore débilés d'Absalon. Cette opinion l'emporta. David, secrètement averti qu'on lui laissait du temps, franchit le Jourdain pour échapper à une surprise de l'ennemi. Le vieil Achitophel, furieux de son échec au conseil et prévoyant sans doute une ruine imminente, mit fin à ses jours d'une horrible manière. Absalon, ayant réuni des troupes nombreuses, poursuivit son père au delà du Jourdain. Les deux armées se trouvaient en présence ; une bataille était inévitable. David fit la revue de ses hommes et voulut partager leur péril ; mais ils ne le souffrirent pas. « Ne viens point » avec nous, lui dirent-ils ; si nous sommes battus, l'ennemi ne le » tiendra que pour un faible avantage ; ce serait même peu de » chose pour lui de tuer la moitié d'entre nous ; mais toi, tu vaux » dix mille hommes. Reste donc dans la place pour nous porter » secours. — Je ferai ce qui vous semble bon, » répondit le roi. Il se tint donc entre les deux portes de la ville, et pendant que les troupes, allant se ranger en bataille, défilaient sous ses yeux, il dit aux capitaines : « Epargnez mon fils Absalon ! » Et toute l'armée l'entendit répéter avec émotion le nom de son fils.

Absalon succomba : ses troupes furent taillées en pièces, ou dispersées ; lui-même, entraîné par les fuyards, traversait la forêt voisine, monté sur un mulet, lorsque, dans la rapidité de la marche, sa tête s'embarrassa entre les branches touffues d'un chêne. Pendant qu'il faisait de vains efforts pour se dégager, sa monture passa outre et le laissa suspendu. Un soldat de l'armée victorieuse qui le vit dans cette situation désespérée, en informa Joab : « Si » tu l'as vu, dit ce général, pourquoi ne l'as-tu pas transpercé ? » Je t'aurais donné dix sicles d'argent et un baudrier. » Le solda

LES FEMMES DE LA BIBLE.

rappela les ordres pressants et les recommandations de David :
« Nous l'avons tous entendu dire : Gardez-moi mon fils Absalon.
» — Je ne ferai pas comme toi, répliqua Joab ; je le frapperai sous
» tes yeux. » Il prit trois javelots et courut en percer le cœur d'Absalon. Cependant le roi était assis entre les deux portes de la ville, et il attendait, avec toutes les anxiétés de l'amour paternel, le résultat de cette fatale journée. La sentinelle placée au-dessus de la porte annonça un courrier. « S'il n'y a qu'un homme, reprit le
» roi, c'est une bonne nouvelle. » On aperçut un second courrier qui venait seul encore. « Les nouvelles sont bonnes, » ajouta le roi. Du plus loin qu'il put, le messenger cria victoire. « Et mon fils
» Absalon est-il sauvé? — Prince, il y avait un grand tumulte
» lorsque Joab, votre serviteur, m'envoya vers vous ; je ne sais
» rien autre chose. » Le second messenger arriva. « Dieu a jugé
» en votre faveur et frappé ceux qui avaient la main levée contre
» vous. — Et mon fils a-t-il survécu? » La réponse fut sinistre. Le malheureux père jeta des cris déchirants. Il s'enferma dans la chambre qui était au-dessus des portes de la ville, et là, marchant à grands pas, il versait des larmes avec des sanglots et des plaintes :
« Mon fils Absalon ! Absalon ! que ne puis-je donner ma vie pour
» la tienne ! Absalon, mon fils ! ô mon fils ! » Et il répétait ces mots pour nourrir sa douleur, comme on retourne le fer dans une plaie pour l'envenimer. C'est le propre des grandes affections en deuil de chercher un aliment dans leurs blessures : elles évoquent sans cesse ce qui leur fut cher, comme pour échanger avec cette ombre amie le regard et le discours d'un éternel regret ; car elles refusent d'être consolées et vivent de leur désespoir, la seule chose qui leur reste de l'objet perdu.

L'infortuné Absalon, percé de trois javelots, respirait encore lorsque les écuyers de Joab vinrent lui porter les derniers coups. On jeta le cadavre, au milieu de la forêt, dans un fossé profond,

BETHSABÉE.

et on le couvrit de pierres amoncelées, comme pour lapider le parricide. De son vivant, Absalon s'était fait ériger une sorte de colonne funèbre dans la vallée de Josaphat, qui sépare Jérusalem du mont des Oliviers. C'est là qu'on voit encore un monument qui sans doute a remplacé l'ancien, et qui s'appelle de même le sépulcre d'Absalon. Il est taillé dans le roc, mais il s'en détache assez pour qu'on en puisse faire le tour. Il présente, sur chaque face, quatre colonnes d'ordre dorique engagées aux trois quarts dans l'épaisseur du tombeau élevé en pyramide et terminé par un ornement assez semblable au bonnet phrygien. Il se distingue, avec quelques autres, de toutes ces pierres tumulaires que les cultes chrétien, juif et mahométan, apportent à la vallée de Josaphat. Là dorment à rangs pressés des cendres qui paraissent avoir voulu se trouver d'avance au rendez-vous de la résurrection générale et du jugement dernier ; car, selon la tradition religieuse, c'est en ce lieu plein d'une sainte horreur que, des quatre vents du ciel, se réuniront les légions des morts convoqués par la trompette des anges et que se tiendront les grandes assises du genre humain.

La mort d'Absalon n'étouffa pas tous les germes de dissentiment ni dans le peuple, ni dans la famille régnante. D'une part, la scission qui s'était produite, du temps de Saül, entre la tribu de Juda et le reste des tribus, et qui venait d'offrir tant de facilités à un essai de révolte, cette scission avait laissé dans tous les cœurs des semences d'inimitié réciproque. Un léger accident pouvait déterminer une conflagration nouvelle. On en vit bientôt un exemple alarmant. Tout Juda et une partie seulement d'Israël se trouvaient réunis autour de David après la victoire ; ils voulurent le ramener à Jérusalem. Mais les autres guerriers d'Israël arrivèrent à leur rencontre et se plaignirent vivement qu'on ne les eût pas attendus. « Pourquoi nos frères les hommes de Juda ont-ils mis

LES FEMMES DE LA BIBLE.

» tant de précipitation à faire passer le Jourdain au roi et aux
» gens de sa suite ? » Ceux de Juda répondirent : « C'est que le
» roi nous touche de plus près. De quoi vous fâchez-vous ? Avons-
» nous mangé les biens du roi ou reçu de lui quelques présents ?
» — Nous sommes dix contre un, s'écria l'autre parti, et David
» nous appartient plus qu'à vous. D'où vient nous avoir fait in-
» jure ? » La querelle était animée, ardente. Un Hébreu, nommé
Séba, sonna de la trompette et détermina tout Israël à revenir dans
ses foyers pour s'y préparer à la vengeance. Toutefois Joab étei-
gnit vite ce commencement d'incendie.

D'autre part, une nouvelle révolte et des intrigues ambitieuses
vinrent agiter encore les dernières années du roi. L'hérédité du
trône était admise ou comme principe rationnel, ou comme pré-
cepte positif de Dieu qui avait fixé le souverain pouvoir dans la
maison de David ; mais l'ordre de la succession n'était réglé ni
par les précédents, ni par une loi formelle. Dans cet état de
choses, Adonias, à qui les droits d'aînesse semblaient appartenir
par la mort d'Absalon, essaya de se mettre de suite la couronne
sur la tête, soit qu'il fût las d'attendre cette portion de l'héritage
paternel, soit qu'il craignît de la voir passer à un autre. Joab,
toujours prêt aux entreprises qui pouvaient augmenter son crédit,
et le grand-prêtre Abiathar, d'un caractère remuant, avaient la
main dans cette intrigue. Les conjurés se réunirent hors de la
ville, comme pour une fête ; on n'y invita pas les officiers du pa-
lais dont les dispositions inspiraient quelque inquiétude. Le pro-
phète Nathan, qui était au nombre des personnages exclus, prit la
résolution d'arrêter le désordre naissant. Il invita donc Bethsabée
à faire valoir les droits de Salomon, son fils, en rappelant à David
ses promesses les plus solennelles. « J'arriverai pendant votre au-
» dience, ajouta-t-il, et j'appuierai vos discours auprès du roi. »
En effet, Bethsabée aborda le roi, lui remit en mémoire ses pa-

BETHSABÉE.

roles et ses serments : « Autrefois vous disiez : Salomon, ton fils, » régnera après moi, et c'est lui qui s'assemblera sur mon trône. Et » maintenant, ô prince ! voilà que Adonias prend, à votre insu, la » royauté... Néanmoins tout Israël a les yeux attachés sur vous, » et il attend que vous lui montriez qui doit vous succéder au » trône. Et si vous ne le faites, mon fils et moi nous serons traités en criminels lorsque le roi mon maître ira s'endormir avec » ses pères. » Nathan survint à l'heure même et joignit aux douces prières de Bethsabée la grave autorité de sa parole : « Ne m'avez-vous pas fait connaître, à moi votre serviteur, qui devait s'asseoir sur le trône après le roi, mon maître ? »

Alors David renouvela ses serments en faveur de Salomon ; il dit à Bethsabée : « Vive Jéhova, qui a sauvé mes jours de tant » de périls ! J'exécuterai dès aujourd'hui ce que je t'ai promis en » ces termes, au nom du Seigneur, Dieu d'Israël : Ton fils Salomon me succédera, c'est lui qui montera sur le trône après moi. » En effet, il fit de suite revêtir sa parole et les titres de Salomon d'un caractère solennel et sacré ; pour prévenir les luttes qui menaçaient d'ensanglanter la transition d'un règne à l'autre, il prescrivit de conférer l'onction royale à son successeur et de proclamer son avènement sans retard et avec la plus grande publicité. Cet ordre fut suivi ; on y déploya une promptitude extrême. La ville s'emplit de mouvement, et le bruit de cette agitation extraordinaire retentit aux oreilles des conjurés, qui délibéraient encore en achevant leur festin. Quand ils surent en détail ce qui venait de s'accomplir, ils se séparèrent avec effroi, chacun tremblant pour sa vie. Adonias, en particulier, comprit que tout son salut était dans la clémence du nouveau monarque ; il s'enfuit au pied de l'autel, afin d'appeler sur sa tête ces garanties d'inviolabilité que la plupart des peuples anciens avaient attachées aux choses de la religion, non pour protéger le crime, mais pour don-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

ner aux colères aveugles le temps de la réflexion et pour adoucir même les nécessaires sévérités de la loi, en jetant la pensée du ciel entre la justice irritée et sa victime tremblante. « Que le roi » Salomon, disait-il, jure aujourd'hui de ne point me faire périr » sous le glaive. — S'il agit en homme de bien, reprit Salomon, » pas un cheveu de sa tête ne tombera ; mais s'il commet du mal, » il mourra. » Ainsi fut apaisée cette seconde émeute, avant de pouvoir troubler toute la face du pays et provoquer l'effusion du sang. Elle mit fin au règne effectif de David, en ajoutant un anneau de plus à cette dure chaîne d'afflictions qu'il traîna tout le long de sa laborieuse vie.

Cependant, au milieu de ces épreuves qui atteignaient au vif l'homme privé, David sut donner à la chose publique les soins intelligents qui ont immortalisé son règne. L'armée, les finances, l'administration générale, le culte, reçurent et gardèrent longtemps la puissante empreinte de sa sagesse. Si l'on doit mesurer le génie d'un prince non point à l'étendue des terres placées sous sa domination, mais au parti qu'il sait tirer des circonstances, David ne fut point inférieur à la plupart des potentats célèbres, et les Hébreux ont pu légitimement environner sa mémoire guerrière et politique de ce respect plein d'admiration qui échoit à la supériorité. Il changea le système d'attaque et de défense adopté sous les Juges et même au temps de Saül : au lieu d'agir par tribus, il agit par masses, réunissant les forces du pays en un faisceau compacte, afin de porter toujours des coups décisifs. Aussi la victoire lui fut constamment fidèle. Depuis Josué, la nation luttait sans cesse pour s'étendre jusqu'aux limites prévues par son législateur et s'y asseoir dans la paix d'une possession incontestée. David acheva rapidement ce travail : il élargit le foyer de la patrie et réalisa le plan de la conquête, en resserrant les Philistins contre la Méditerranée, en portant ses armes au cœur de la Syrie et jus-

BETHSABÉE.

que sur les bords de l'Euphrate. Des peuples ennemis, il ruina la puissance des uns qui pouvaient l'inquiéter, il fit alliance avec les autres qui pouvaient lui être utiles, il prit à l'égard de tous une position qui commandait le respect ; en un mot, il éleva la fortune d'Israël et lui assura une prépondérance éclatante sur les Etats voisins, dont les jalousies l'avaient tenu jusque-là dans une attitude humiliée et craintive. Les périls affrontés, son peuple triomphant et prospère, la protection du ciel assurée à ses entreprises, toutes ces choses remplirent David d'ineffables sentiments de reconnaissance qui débordèrent de son âme en flots de poésie. Quelle bouche humaine s'est ouverte pour parler un langage plus sublime que ce chant lyrique du vieux roi ?

« Jéhova est mon rocher, et ma citadelle et mon libérateur.
» Dieu est mon aide et j'espérerai en lui, mon bouclier et la
» garantie de mon salut, mon refuge et je serai en sûreté,
» mon défenseur et il me protégera contre l'injustice. J'invo-
» querai le Seigneur avec louange et il me sauvera de mes en-
» nemis.

» Les horreurs du trépas m'ont assiégé, les torrents de l'ini-
» quité m'ont frappé d'épouvante. La mort a jeté autour de moi
» ses filets, elle m'a tenu dans ses liens. Au sein de ma tribula-
» tion, j'ai invoqué le Seigneur, j'ai poussé des cris vers mon
» Dieu, et de son tabernacle il a entendu ma voix, ma clameur
» est parvenue à ses oreilles.

» La terre s'émut et trembla ; les fondements des montagnes
» furent agités et branlèrent sous le courroux de Jéhova. La fu-
» mée jaillit de ses narines, sa bouche vomit une flamme dévo-
» rante, il laissa derrière lui des charbons embrasés. Il abaissa
» les cieux et descendit, un sombre nuage sous les pieds. Porté
» sur les Chérubins, il prit son vol, il marcha sur l'aile des vents.
» Il plaça autour de lui l'obscurité comme une tente, se voilant

LES FEMMES DE LA BIBLE.

» dans les eaux qui tombaient des nuées. Sous l'éclat de sa présence, un feu brûlant s'alluma.

» Du ciel, Jéhova fit parler son tonnerre; la voix du Très-Haut retentit. Il lança ses flèches, et il dispersa l'ennemi; sa foudre, et il le dévora. Et les abîmes de la mer apparurent, et les fondements de la terre furent mis à nu sous tes menaces, ô Jéhova, et sous le souffle orageux de ta colère.

» Il s'inclina d'en haut et me prit, et il me retira des flots débordés. Il m'arracha à des ennemis puissants et à ceux qui me haïssaient quand leur force allait l'emportant sur la mienne.....

» Les voies du Seigneur sont droites et pures; sa parole est éprouvée au feu; il est le bouclier de quiconque espère en lui. Qui est Dieu, hors Jéhova? qui est puissant, hors notre Dieu? Il a ceint mes reins de force et aplani et redressé ma route. Il a donné à mes pieds la vitesse des cerfs et m'a placé sur des hauteurs inaccessibles. Il a façonné mes mains au combat et fait de mes bras un arc d'airain.....

» Je te louerai au milieu des peuples, Seigneur, et je chanterai un hymne en ton nom, toi qui as si glorieusement sauvé le prince de ton choix et fait miséricorde à David, ton oint, et à sa race dans tous les siècles. »

En donnant aux Hébreux la force et la sécurité, David prépara les splendeurs du règne suivant. Lui-même avait amassé déjà de grandes richesses, dans le dessein de bâtir à Jérusalem un temple digne de sa piété et, autant qu'il se pouvait, digne de l'Eternel. On imagine à peine ce qu'il possédait d'or et d'argent, de fer et d'airain, de bois précieux et de marbres rares. Les combinaisons sociales des anciens peuples, surtout en Orient, amenaient tous les trésors, aussi bien que tous les pouvoirs, entre les mains des chefs de l'Etat : l'histoire a vanté leur opulence inouïe, la renommée de leur faste a passé dans toutes les langues sous la forme du

BETHSABÉE.

proverbe. En outre, les lois de la guerre antique dépouillaient le vaincu de tous ses droits et de tous ses biens : sa liberté, sa vie même étaient à la merci du vainqueur. David trouva donc un prodigieux butin dans les contrées où il promena ses armes glorieuses, dans l'Idumée, la Phénicie, la Syrie, le pays des Ammonites et des Moabites. Au reste, quand même on réduirait le chiffre énorme des richesses attribuées à David, sous prétexte d'erreurs possibles dans l'appréciation comparative des monnaies françaises et hébraïques, encore est-il certain que le monument fameux dont la construction absorba tous ces trésors, n'avait pas d'égal pour la magnificence. Mais David n'eut pas la gloire de l'élever lui-même : il dut léguer ce soin pacifique à un prince moins guerrier. « Mon fils, dit-il à Salomon, je songeais à bâtir un temple » en l'honneur de Jéhova, mon Dieu ; mais il m'a fait adresser » cette parole : Tu as versé beaucoup de sang et livré bien des » combats ; à cause de tout ce sang répandu devant moi, tu ne » m'érigeras point un temple. » Car Dieu a toujours pris soin d'appeler le respect sur l'existence de l'homme, parce qu'elle est une grande chose. Il n'appartient qu'à l'Eternel de nous mesurer nos jours ; mais, comme il faut après tout que la force vienne au secours du droit, il a voulu du moins prévenir, autant que possible, les emportements de la vengeance et les excès de la répression. C'est pourquoi il a couvert la vie humaine d'un éclat protecteur, en sorte qu'elle garde un caractère encore auguste jusque sous le glaive de la justice, et que le meurtre le plus légitime ressemble presque à une profanation ; et, si une sainte amnistie s'élève des champs de bataille et rejaillit en éclairs de gloire sur la poitrine des braves, c'est parce qu'ils ont généreusement livré leur vie et non parce qu'ils ont pris celle de leurs semblables.

Ce qu'il avait conquis par le glaive, David s'occupa de le maintenir par la sagesse, en faisant passer l'esprit des institutions na-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

tionales dans des règlements appliqués à toutes les branches du service public. Après avoir assuré le plus efficacement qu'il put l'administration de la justice, il songea surtout à augmenter la pompe des fêtes religieuses. Poète et musicien, il avait composé lui-même les hymnes qui retentissaient dans les cérémonies solennelles, et inventé quelques-uns des instruments de musique dont le jeu se mêlait à la voix des chœurs.

Telle est l'origine de la plupart des poésies rassemblées et connues dans l'Eglise sous le nom de psaumes de David. La douleur, la supplication, la joie, la victoire, les actions de grâces, y résonnent en accents intimes, pathétiques, élevés et entraînants. C'est tour à tour la désolation de l'élégie, l'enthousiasme de l'ode, la grave et pénétrante douceur de l'hymne et du cantique. Quel poète mieux que David a su ravir la pensée et descendre au fond du cœur pour en faire vibrer les fibres immortelles ! Qui est parvenu plus haut ? qui a touché plus juste ? Quelles émotions secrètes, quels mystères du sentiment ne trouvent pas dans ses accords et toutes leurs notes et toutes leurs voix ! Rome et la Grèce s'émurent au bruit de chansons harmonieuses qui racontaient des batailles, ou seulement des jeux et des plaisirs ; mais le prophète de Sion a franchi le cercle des réalités grossières et périssables, et fait parler une voix qui appelle et emporte l'âme dans des horizons infinis. Il a jeté son regard sur les siècles écoulés, il l'a retourné vers les siècles futurs ; il a interrogé ce livre si profond qu'on appelle le cœur de l'homme, et ce livre étincelant qui, sous le nom de nature, publie de si grandes choses. Chargé des secrets du ciel et de la terre, il les a répétés avec la puissance d'un langage qui captive l'attention des peuples. Pontife universel, il a placé sur sa harpe l'hommage de toutes les créatures, depuis la goutte de rosée, qui bénit Dieu sans le savoir, jusqu'aux anges, qui volent sous les pieds de l'Eternel comme les roues d'un char précipité : il a décrit

BETHSABEE.

le soleil vêtu de gloire, la mer se balançant sous le doigt de son maître, les cieux s'étendant comme un pavillon d'azur, les étoiles semées au loin comme un sable splendide. Barde national, il a chanté les travaux de ses ancêtres, l'enfantement de la grandeur d'Israël, le Sinai s'illuminant de la face de Jéhova, le Jourdain fuyant d'effroi vers sa source étonnée, la Judée souriant à son ciel, parée de sa verdure et de ses fleurs, et tressaillant sous les signes de sa fécondité. Poète de l'humanité entière, il a déroulé les replis sous lesquels le cœur se retire dans ses jours d'angoisses ; il a montré la source profonde d'où coulent toutes les larmes et toutes les espérances ; ses gémissements éveillent, dans les âmes touchées du sentiment de l'Eternité, cette grave tristesse qu'on remarque sur le visage des proscrits lorsque, du sein de la terre étrangère, ils jettent, par-dessus la frontière interdite, un indicible regard vers les horizons lointains où se cache le sol natal ; il y a tant de regret et d'amour dans les accents du chanteur exilé quand il parle de la Jérusalem d'en haut, et le nom de la patrie céleste est si doux en tombant de ses lèvres, que l'homme même futile et distrait s'arrête et incline l'oreille pour ouïr et goûter la mélodie de ce merveilleux cantique.

Les derniers jours de David approchaient. Il reporta sa pensée vers les vicissitudes de sa longue vie et les bienfaits que le ciel y avait répandus ; puis, saisi d'une vive reconnaissance, il prononça cet hymne, testament de sa piété :

« Voici ce que dit David, fils d'Isaï, l'homme élevé par Jéhova,
» l'oïnt du Dieu de Jacob, le doux chanteur d'Israël : L'Esprit de
» Dieu se fait entendre par moi, et son discours est sur mes lèvres.
» Le Dieu d'Israël m'a parlé, il m'a parlé, le Fort d'Israël. Le do-
» minateur équitable des hommes, celui qui règne dans la crainte
» de Dieu, est comme l'éclat de l'aurore lorsque, au jour nais-
» sant, le soleil apparaît dans un ciel sans nuages, comme l'herbe

LES FEMMES DE LA BIBLE.

» qui sort de la terre humide de rosée. Telle n'était pas ma main
» son devant Dieu qu'il dût faire avec moi une alliance ferme,
» inébranlable, éternelle. Car il a toujours été mon salut, il a rem-
» pli tous mes vœux, tout a fleuri pour moi. Mais le méchant sera
» comme les épines qu'on arrache ; on ne les touche pas de la
» main, on les attaque de loin et avec le fer ; puis le feu les dé-
» vore sans qu'il en reste rien. »

Ensuite David fit connaître à Salomon ses volontés suprêmes : après l'avoir exhorté à suivre fidèlement la loi de Dieu telle que Moïse l'a laissée écrite, il lui recommanda de mettre à mort Joab et Séméï. Joab avait fait périr Absalon au mépris des recommandations d'un père, et tué de sa main, hors des combats et d'une manière perfide, deux capitaines en qui son ambition redoutait de trouver des rivaux. Séméï avait adressé d'insolentes injures à David le jour qu'il fuyait devant son fils rebelle. Le vieux roi se résolut sans doute à prescrire ces châtimens tardifs, mais non pas immérités, par cette considération qu'on nomme raison d'Etat, et pour assurer à son successeur, encore jeune et inexpérimenté, un règne paisible et sans intrigues. Quoi qu'il en soit, il mourut peu de temps après, à l'âge de soixante-dix ans. Assurément on peut citer des guerriers plus illustres que David, des princes plus versés dans la science du gouvernement, des philosophes traitant les questions de morale avec plus de méthode, enfin des poètes d'un goût plus pur ; mais il n'y a pas un seul monarque qui se soit montré si grand sous tous ces aspects réunis, et dont le jugement, l'imagination, le cœur et le bras à la fois aient déployé une telle puissance. Surtout nul homme n'a effacé ses fautes par un repentir plus éloquent et plus fécond : qui pourrait compter tous les cœurs un moment égarés comme lui, mais par lui gagnés à la pénitence ? Comme ses accents retentissent dans l'âme, excitant la crainte, la douleur, l'espérance et l'amour ! Le

BETHSABÉE.

flot de ses larmes, grossi de celles qu'il a doucement arrachées des yeux des pécheurs, est devenu un grand fleuve qui coule sans cesse dans la vallée où passe notre vie terrestre, pour y déraciner le crime et le désespoir, pour y faire germer le repentir et refleurir l'innocence.

A peine Salomon était-il sur le trône, que l'ambition de son frère Adonias vint l'effrayer. La dernière révolte avait été promptement réprimée, mais sans perdre ses hommes. Après tout, Adonias était l'aîné, et précédemment une partie de la nation s'était déclarée pour lui. On croit que Joab le poussait en secret à une nouvelle tentative, et d'abord à demander en mariage Abisag, de Sunam, une des veuves de David. Chez les Hébreux et dans les pays de l'ancien Orient, le roi défunt laissait tout à son successeur, et ses femmes, en particulier, ne pouvaient être données désormais qu'à un roi. Ainsi, la demande d'Adonias était une sorte de prétention au trône et une violation de la foi qu'il avait jurée au jeune monarque en recevant son pardon. Il eut recours à l'intervention de Bethsabée pour obtenir la main d'Abisag. Salomon, surpris du projet de son frère et en mesurant de suite les conséquences probables, répondit à Bethsabée : « Vous demandez » Abisag de Sunam pour Adonias ? Demandez aussi pour lui » la couronne, car il est mon aîné, et il a déjà dans son parti le » grand-prêtre Abiathar et Joab, fils de Sarvia. Que Dieu me » traite dans toute sa sévérité, ajouta-t-il, s'il n'est pas vrai que » Adonias vienne de prononcer sa propre sentence ! Car, j'en jure » par le Seigneur qui m'a placé et affermi sur le trône de David, » mon père, et qui a fondé ma maison, comme il l'avait promis, » Adonias périra aujourd'hui. » Et il le fit tuer, le jour même, par le capitaine de ses gardes. La démarche de son frère lui sembla cacher des vues ambitieuses, et il se crut placé dans une de ces circonstances où l'homme d'Etat a besoin d'agir plutôt

LES FEMMES DE LA BIBLE.

que de délibérer. Toutefois, il est difficile d'excuser de précipitation et de cruauté une sentence rendue sans forme de procès et exécutée avec une si prompte rigueur ; au moins nos idées modernes en sont heurtées. Ce n'est pas que notre histoire nationale et l'histoire contemporaine ne présentent des traits analogues ; mais une horreur générale et significative y reste attachée comme représailles de la conscience publique. En tout cas, la fréquence de faits pareils ne saurait nullement les légitimer, et l'on a droit de les frapper d'un blâme vengeur, quelque nom qui les couvre.

Salomon, après avoir ainsi décapité la révolte, tourna sa sévérité contre les deux hommes qui avaient le plus favorisé les projets d'Adonias, et dont la turbulence pouvait lui susciter de nouveaux embarras. Il prononça la déchéance du grand-prêtre Abiathar et fit tomber la tête de Joab, réfugié vainement au pied de l'autel. Ces rigueurs, qui annonçaient dans le nouveau pouvoir une ferme volonté de se défendre, calmèrent ce qui restait encore d'intentions séditeuses, et rendirent au pays le bienfait d'un repos depuis longtemps inconnu.

Au reste, dès qu'il put porter la main sur les affaires de l'Etat, Salomon fit éclater une telle sagesse que l'admiration et le respect universels vinrent environner et soutenir son trône. Aussi pacifique par la nature de son caractère et des circonstances que son père avait été belliqueux, il égala David sans le faire oublier ; il profita des victoires remportées avant lui pour déployer son règne dans la magnificence. Il noua des amitiés avec les rois voisins et tourna l'activité de son peuple vers le commerce et l'industrie. Les avantages que possédaient Tyr et Sidon, ces reines des mers, il comprit que la Judée, pour peu qu'elle le voulût, ne les revendiquerait pas en vain ; car elle s'étendait, sur un espace de quarante lieues, le long du littoral de la Méditerranée ; ses vaisseaux pouvaient visiter l'Egypte, cette riche nourricière du vieux monde, les côtes

BETHSABÉE.

de l'Asie mineure et les îles de l'Archipel grec ; par la voie de terre, elle trouvait à ses portes la Phénicie, les villes assises sur le cours de l'Euphrate, l'Arabie fertile en produits estimés et la mer Rouge qui ouvrait le chemin des Indes. Salomon se lia par des traités avec ces différents pays : au nord, il bâtit Palmire ou Tadmor, qui était comme un entrepôt de Jérusalem à Babylone ; au midi, le comptoir d'Esiongaber lui livrait les richesses de l'Asie orientale. Son mariage avec la fille du roi d'Égypte, ses alliances politiques et commerciales avec le roi de Tyr, en donnant à son nom de l'éclat et du retentissement, assuraient à ses entreprises un puissant concours et un succès aussi complet qu'inévitable.

Fidèle au vœu de David et mu par ses propres sentiments de piété, Salomon érigea le temple célèbre de Jérusalem. Alors il avait une âme droite, un cœur pur, une merveilleuse innocence de vie. Au début de son règne, dans le songe d'une nuit, Dieu lui était apparu : « Demande tout ce que tu voudras, disait la voix. — Je » ne suis qu'un enfant ; donnez-moi la sagesse et l'intelligence, » afin que je sache gouverner votre peuple. — Puisque tu as de- » mandé non pas de longs jours, ni les richesses, ni la gloire, ni » la vie de tes ennemis, mais le discernement et l'esprit de justice, » la science et la sagesse te sont départies ; je t'accorde, en outre, » les biens, la richesse et la gloire, en sorte que nul roi n'aura ja- » mais été si grand. » — En effet, il obéit longtemps à de nobles et généreux instincts. Il avait employé à la construction du temple sept ans de travaux continus, plus de cent cinquante mille ouvriers de toute sorte et des sommes incalculables. A la dédicace solennelle de ce chef-d'œuvre, il fit éclater les signes de la religion la plus vraie et la plus élevée : il prononça une touchante prière, où la majesté de Dieu, le néant de l'homme et le gouvernement de la Providence sont dépeints en traits lumineux et profonds. Il était savant dans les choses humaines comme dans les

LES FEMMES DE LA BIBLE.

choses divines : ardent et positif, son génie allait droit aux questions les plus vitales, les discutait avec netteté et en donnait la solution exacte au milieu d'aperçus pleins d'intelligence et de pensées pleines de force. S'ils n'étaient le fruit de l'inspiration sacrée et s'ils ne portaient, avant tout, le cachet de la Divinité, ses livres révéleraient encore un homme merveilleusement supérieur aux grands hommes du paganisme ; car lequel de ces sages peut-on lui comparer pour la grandeur et la pureté des doctrines ? Et même, sous le christianisme, quel écrit de philosophie morale présente, avec autant de concision et dans des pages aussi peu nombreuses, une plus étonnante somme d'idées salutaires et fécondes qu'il ne s'en trouve dans les écrits de Salomon ?

Tel fut le fils de Bethsabée dans ses jours de gloire véritable. L'éclat d'une jeunesse entraînante, la séduction du pouvoir, l'ascendant du génie, tout relevait les charmes de sa personne, en ajoutant au mérite de sa vertu. Son nom plein de prestige attirait tout l'Orient, comme un astre placé au centre de quelque monde donne la loi à tout un peuple d'étoiles. Lors même que, sur la fin de sa vie, il se laissa vaincre par ces enchantements du plaisir dont sa parole autrefois avait si bien montré le mensonge et l'inanité, le puissant monarque emporta dans sa chute je ne sais quel caractère, ou quel débris de grandeur qui fait plaindre et non pas détester sa mémoire ; car il y a des fautes qui ressemblent à des infortunes et qui éveillent dans l'âme ce genre de pitié qui appartient au malheur :

Sunt lacrymæ rerum et mentem mortalia tangunt.

LA VEUVE DE SAREPTA.

Multæ viduæ erant in diebus Eliæ in Israël;... et ad nullam illarum missus est Elias nisi in Sarepta Sidoniæ ad mulierem viduam.

(Luc. IV, 25-6.)

Les prophètes remplissaient un grand rôle en Israël. Si l'on embrasse d'un coup d'œil général la période de l'histoire juive où s'élèvent en foule ces hommes investis des fonctions de prophète, soit par ordre divin, soit par usurpation sacrilège, on demeure frappé du magique ascendant qui tenait la nation courbée sous leur parole. Prévu et consacré par les institutions, du moins quant à son existence et à ses droits généraux, mais imprévu et libre comme l'inspiration dans son exercice souverain, leur pouvoir étrange flottait, pour ainsi dire, à la surface du pays, attendant les événements pour se déployer avec éclat, pour adresser des commandements ou des reproches, pour menacer et sévir. Tantôt ils soulèvent ou apaisent les multitudes, tantôt ils censurent, appuient, combattent les rois. Ils font décréter la guerre contre les ennemis du dehors, avancent ou retardent l'heure des batailles. Divisés en partis rivaux par opposition d'origine et de but, ils se renvoient mutuellement l'anathème et appellent la force à leur défense; ils se lapident entre eux, se déchirent par le glaive et

LES FEMMES DE LA BIBLE.

s'exterminent ; ceux-ci essaient de répondre par des prestiges aux miracles opérés par ceux-là. Car il y avait de véridiques et de faux prophètes, reflet des mœurs publiques et expression de la société : là comme ailleurs, alors comme toujours, le mal se déguisait sous les apparences du bien, et il ne manquait pas d'hommes pour opérer ce travestissement impur. Le caractère de notre liberté rend l'erreur possible ; néanmoins la vérité nous est naturellement si chère que le mensonge a besoin de lui dérober son mot d'ordre pour entrer dans la conscience trompée : nous sommes faibles et vulnérables, mais il nous reste une sincérité qui ne souffre pas d'insultes.

Quoi qu'il en soit, n'était-ce pas un peuple richement doué, malgré ses défauts et ses crimes, un peuple d'une imagination puissante, d'une vivacité de sentiment merveilleuse, d'une foi propre à exécuter les plus grandes choses, que ces fils d'Israël se levant comme un orage, à la voix des prophètes, pour frapper les ennemis de Jéhova et de la patrie, venger les lois méconnues, se couvrir le front des cendres de la pénitence, ou bien tourner, du fond de l'exil, des yeux mouillés de larmes vers le point du ciel qui cache les ruines de Sion ? Et la facilité même avec laquelle un faux prophète put les égarer quelquefois d'une manière funeste, ne montre-t-elle pas leur naïveté ardente et l'énergie de leur nature impressionnable ? Qui donc exerce aujourd'hui sur les nations un si étonnant empire ? et quelle nation s'ébranlerait de la sorte pour la défense d'intérêts purement spirituels et pour l'honneur d'une croyance religieuse, se faisant le chevalier de Dieu et de son Christ ?

Il faut savoir, au reste, que le nom de prophète n'avait pas la signification exclusive et restreinte que nous lui donnons dans notre langue : il indiquait le caractère complexe d'une vie et d'un ministère singuliers. Ordinairement, dans le prophète il y avait trois

LA VEUVE DE SAREPTA.

hommes : le sage menant une vie plus retirée et plus religieuse que le reste des citoyens ; le patriote rappelant le texte de la loi et prêchant le respect des institutions nationales ; enfin l'envoyé de Dieu annonçant les gloires ou les malheurs de l'avenir et protestant contre l'impiété et les crimes de ses contemporains.

Au titre de sages, ils étaient presque séparés du monde où ils faisaient seulement des apparitions, demeurant sur les montagnes ou dans des grottes, quelquefois seuls, comme des reclus, d'autres fois en communauté, à la façon des moines chrétiens. Leur vie était simple, laborieuse et frugale. Ils ne portaient que des habits d'étoffe grossière et de couleur funèbre. C'était la figure et l'essai de ces mortifications et de ces pénitences dont le christianisme des temps primitifs a peuplé les déserts de l'Orient et de l'Afrique, et dont il maintient l'esprit régénérateur au milieu de la mollesse des siècles modernes. Il paraît même que ce genre d'existence humble et pauvre distinguait essentiellement les prophètes ; car les livres de David, de Salomon, de Daniel, n'étaient point rangés par les Hébreux au nombre des livres prophétiques, bien qu'on y trouve retracées les vicissitudes qui attendaient les empires du monde et surtout le grand empire de l'Eglise ; mais ces trois personnages, ceux-là comme rois, celui-ci comme chef des satrapes à la cour de Perse, avaient été enveloppés dans un mouvement et un faste en général peu compatibles avec les graves méditations et le ministère réformateur des prophètes. Au reste, ces hommes de vie rude et pieuse s'adonnaient à l'étude de la loi divine, à la prière et à la pratique de la vertu. Ils formaient des espèces de collèges où leurs leçons et une discipline régulière initiaient de nombreux disciples à la science et à la sainteté. Ainsi se perpétuaient, dans toute leur pureté, les doctrines et les observances de la vraie religion.

Au sein d'un pays comme la Judée, où la loi politique et la loi

LES FEMMES DE LA BIBLE.

religieuse étaient nées ensemble, émanaient de la même autorité et se servaient mutuellement de garantie, on ne pouvait les défendre l'une sans l'autre, d'autant plus que les infortunes et les prospérités publiques étaient dénoncées par le législateur comme châtimement et récompense du mépris, et du respect des institutions nationales. Venger Dieu, c'était donc venger le pays, et le prédicateur était un patriote. En combattant pour la raison et la justice, qui avaient leur expression sociale dans la loi, il déclarait la guerre à tous les abus ; ses reproches portaient en haut, en bas, autour de lui indistinctement : rois, prêtres, anciens, peuple, tout tombait sous le coup de sa parole qui représentait un principe et y puisait toute son efficacité. Mais comme les abus qui sont une violation du droit, ne peuvent se soutenir que par la force, ils se réfugient naturellement et par l'instinct de la conservation sous le manteau du pouvoir. C'est assez dire que les prophètes, ayant l'œil ouvert sur la conduite du peuple et le courage de la comparer publiquement aux prescriptions de Dieu, étaient des hommes d'opposition politique et religieuse. Aussi furent-ils souvent persécutés par ceux dont ils reprenaient les vices, par les rois surtout, et plusieurs payèrent de leur vie la liberté généreuse avec laquelle ils parlaient le langage de la vérité. Ils donnaient leurs avertissements dans les assemblées publiques, aux jours du sabbath, aux fêtes et aux convocations solennelles ; opposant la loi à l'arbitraire, le désintéressement à l'avidité, la liberté à la servitude, la vraie religion à l'idolâtrie.

Car leur principale mission était de maintenir le règne de Dieu parmi les hommes. Touchés d'une lumière et d'un sentiment supérieurs, ils faisaient retentir de toutes parts, de vive voix et par écrit, les menaces du ciel et les grandes vérités de la religion. Dieu les envoyait comme des sentinelles chargées de veiller au salut public et d'avertir Israël des dangers imminents ; il confir-

LA VEUVE DE SAREPTA.

mait cette mission, en faisant plier la nature sous leurs ordres, en vérifiant leur parole au jour marqué. C'est vraiment alors que ces hommes remplissaient un ministère prophétique, signalant les scandales du présent avec une énergie véhémence, et les faits de l'avenir avec une précision et une autorité inimitables. Elevés et comme suspendus au-dessus de cette vie par la main de Dieu, leur œil découvrait dans les lointains horizons des siècles futurs les principales lignes du plan providentiel, et leur imagination, en descendant de ces sphères lumineuses, semblait emprunter au ciel et à la terre les formes les plus splendides et les plus inouïes pour exprimer les pensées d'un monde supérieur et les secrets de l'Eternité. Ils contemplent Sion bâti de sang, et Jérusalem d'injustices ; ils plaignent ce peuple dont la tête n'est plus qu'une plaie et le cœur qu'une défaillance ; ils pleurent la cité veuve de ses enfants, abattue, ravagée, inconsolable, dont les chemins mènent deuil, les sacrificateurs sanglotent, les princes marchent sans force devant celui qui les pousse, les prophètes n'ont plus rien à dire de la part de l'Éternel, les anciens sont dispersés ou gémissent dans les fers, les vierges baissent la tête se voilant de leur affliction, les petits enfants tombent morts au milieu des places publiques et sur le sein flétri de leurs mères en demandant du pain. Mais les prophètes sont beaux surtout lorsqu'ils proclament d'avance les destinées spirituelles de l'humanité, tous les royaumes de la terre s'écoulant comme l'eau sous la main de Dieu pour laisser la place au royaume immortel du Christ, le Rédempteur apportant du ciel une doctrine si grande que le monde entier se lève pour l'entendre et la recevoir, l'Eglise enfin flottant comme une arche de salut sur l'océan des siècles et portée par le souffle de l'Esprit-Saint vers ce pays de lumière et de charité qui est promis aux âmes sincèrement chrétiennes. Jérusalem alors se revêt d'un gracieux éclat, la paix habite ses murailles, les rois viennent

LES FEMMES DE LA BIBLE.

lui rendre hommage et les peuples implorer ses bienfaits, la vérité sort de sa bouche comme le doux épanchement d'une source sacrée, et pareille à une vierge dans tout le charme de sa beauté, Sion attend la fin de ce jour qui a nom la vie terrestre pour célébrer avec Dieu ses noces éternelles.

Tels étaient les vrais prophètes : âmes illustres et couvrant de la gloire de leur sainteté cette dynastie des enfants de Dieu qui a commencé dans l'Eden par l'innocence, puis par le repentir, s'est retrempee, au milieu des âges, dans le sang versé sur le Calvaire, et se continue aujourd'hui dans tout homme de bonne volonté ; génies providentiels passant devant la conscience publique la voix haute et le bras étendu comme des témoins de la vérité indéfectible, comme une protestation ininterrompue qui empêchait l'erreur de prescrire et l'humanité de se perdre sans retour.

Un des prophètes les plus célèbres par l'autorité de sa parole et la lumière de ses exemples fut Elie de Theshé. Sévère dans sa vie, puissant dans ses œuvres, caractère énergique, âme de feu, son zèle marche et éclate avec rapidité et force. C'est vraiment un fils du tonnerre. Il parle, et les cieux s'ouvrent et se ferment à sa voix, laissant tomber la pluie, ou répandant l'aridité sur la face du royaume ; il confond par un miracle public les vains prophètes de Baal, et ordonne au peuple de les mettre à mort ; il fait descendre la foudre sur les émissaires de la tyrannie qui venaient le saisir et le livrer à leur maître comme une proie. Investi d'une autorité exceptionnelle, il donne l'onction royale à un simple citoyen et à un prince étranger que Dieu lui désigne comme exécuteurs de ses décrets sur la destinée de deux nations. Homme de prodiges, il déconcerte la politique et la perversité de Jézabel, et trompe tous les efforts dirigés contre lui : à parler humainement, il semble la colonne de la vraie religion dans Israël sous les règnes d'Achab et d'Ochozias, et l'arc-boutant des institutions de la patrie.

LA VEUVE DE SAREPTA.

A la voix de Dieu irrité contre son peuple, Elie alla porter un jour cette menace au roi Achab : « Vive le Seigneur, Dieu d'Israël, » qui me voit ! Il n'y aura, ces années-ci, ni rosée ni pluie que » par un ordre de ma bouche. » Puis, afin d'échapper à la colère et aux recherches de ce prince, il se retira dans le désert sur la foi de la même voix qui lui dit : « Va du côté de l'Orient, cache- » toi près du torrent de Carith, vis-à-vis du Jourdain. Tu boiras » de l'eau du torrent ; j'ai commandé aux corbeaux de te nourrir. » Là, soir et matin, des corbeaux apportaient au prophète les viandes et le pain nécessaires, et l'eau courante lui fournissait son breuvage. Quelque temps après, le torrent se trouva desséché, car le ciel était d'airain et il n'en tombait aucune pluie. Alors la voix amie du prophète lui dit : « Quitte ces lieux, va-t'en à Sarepta, » chez les Sidoniens, et demeures-y ; j'ai prescrit à une femme » veuve de t'y nourrir. » Celui qui donne la vie et les aliments à un faible insecte, et qui a revêtu le soleil d'une si éclatante splendeur, ne délaisse jamais l'homme, la plus noble de ses créatures visibles, et quand les lois ordinaires de la nature semblent trahir les vues de sa Providence toujours pleine de tendresse, il y supplée quelquefois par des prodiges qui ne sont qu'un jeu de son bras puissant, mais qui deviennent pour nous la preuve irréfutable de son intervention dans la marche et le développement de nos destinées. Car, s'il opère un miracle pour envoyer à l'homme le pain matériel qui soutient la vie du corps, que n'aura-t-il pas fait pour lui envoyer la vérité, ce pain spirituel qui, sous la forme de la parole, communique la vie aux âmes ?

Elie partit pour Sarepta. C'était une bourgade de la Phénicie, placée entre Tyr et Sidon, mais plus proche de cette dernière ville, sur les bords de la Méditerranée, au pied de collines gracieuses et couvertes de verdure, en face des cimes découpées du Liban. A son arrivée, avant d'entrer à Sarepta, le prophète aperçut une

femme qui recueillait du bois. Il l'appela : « Donne-moi à boire » un peu d'eau. » Et comme elle allait lui en chercher, il ajouta : « Je t'en prie, apporte-moi aussi un peu de pain. » Il comprit sans doute, à l'empressement de cette femme, que c'était la veuve dont Dieu lui avait fait espérer la bienfaisance hospitalière. Mais elle répondit : « Le Seigneur ton Dieu est vivant ! Je n'ai pas de pain ; » il me reste seulement de l'huile dans un petit vase et autant » de farine qu'il en peut tenir dans le creux de la main. Je viens » ramasser quelques morceaux de bois pour préparer à mon enfant et à moi un dernier pain à manger, et nous attendrons la » mort. » La sécheresse avait amené la disette, et le royaume de Sidon, patrie de Jézabel, participait aux châtiments comme aux crimes du royaume d'Achab. « Ne crains rien, dit le prophète à » la veuve indigente ; va faire ce que tu dis ; du reste de la farine, » prépare pour moi d'abord un léger pain cuit sous la cendre, et » apporte-le-moi ; ensuite, tu en prépareras pour toi et ton fils. » Car, voici ce que dit Jéhova, roi d'Israël : Le vase de farine ne » manquera pas, et le petit vaisseau d'huile ne diminuera point, » jusqu'au jour où le Seigneur fera tomber la pluie sur la terre. » La femme crut à cette promesse de l'étranger et suivit ses ordres. Depuis ce jour, en récompense de sa foi et pour vérifier la parole du prophète, la farine ne manqua point, l'huile ne fut pas diminuée dans la maison de la veuve, et ce qui suffisait à peine pour un repas, soutint, durant trois ans, l'existence d'Elie et de ses hôtes.

Il arriva, dans cet intervalle, que le fils de la veuve fut attaqué d'une maladie violente et s'éteignit. Egarée par la douleur, la pauvre mère adressa des reproches à Elie, comme s'il eût été la cause d'une si grande calamité. « Que t'ai-je donc fait, homme de » Dieu ? Es-tu venu chez moi pour faire souvenir le ciel de mes » iniquités et appeler la mort sur mon fils ? » Et elle tenait l'enfant sur son sein et le couvrait de ses larmes. « Donne-moi ton

LA VEUVE DE SAREPTA.

» enfant, » dit le prophète tout ému de pitié. Il le reçut des bras de la mère, le porta dans la chambre qu'il habitait, et le posa sur son lit. « Jéhova, mon Dieu, s'écriait-il, cette veuve qui » prend soin de me nourrir, voulez-vous l'affliger jusqu'à lui ravir son fils? Jéhova, mon Dieu, faites, je vous prie, que l'âme » revienne animer ce corps. » Et il se coucha, par trois fois, sur l'enfant, se rapetissant, pour ainsi dire, à la mesure du cadavre, comme pour le réchauffer et y rallumer la vie. Sa prière fut entendue, et le cadavre se ranima. Elie revint dans la chambre où était restée la mère inconsolable, et lui dit : « Voilà ton fils ; il » est vivant ! » Alors les yeux de cette femme se sentirent frappés d'une lumière supérieure à celle que revoyait l'enfant ressuscité ; et, s'adressant à l'homme des prodiges : « Je reconnais à ceci, » maintenant, que tu es l'homme de Dieu et que tu as sur les » lèvres la vraie parole du Seigneur. » Cet enfant, réveillé du sommeil de la mort par le contact vivifiant du prophète, n'est-ce pas le symbole de l'humanité plongée dans la mort de l'âme, et vers laquelle Dieu s'abaisse et descend par l'Incarnation lorsqu'il se fait homme et raccourcit en quelque sorte sa majesté voilée sous les proportions de la créature, pour rappeler à la vie céleste notre intelligence enveloppée de ténèbres comme d'un linceul, et notre cœur enseveli dans sa perversité comme dans un tombeau ? Et cette femme indigente qui, sans appartenir au peuple de Dieu, reçoit de la bouche même d'un grand prophète les enseignements de la vraie religion, ne montre-t-elle pas, comme un témoignage expressif, la riche et souveraine action de la Providence, qui ne refuse à personne les secours nécessaires, mais ne s'interdit pas non plus les affections privilégiées, et qui, loin d'établir en tout la raide égalité follement rêvée par les hommes, frappe tous les mondes des reflets de sa pensée infinie et y jette les distinctions les plus prononcées et les plus harmonieuses ; ici

LES FEMMES DE LA BIBLE.

éclairant de la foi une âme inconnue des savants ; là faisant descendre le génie ou la beauté dans la cabane d'un pâtre ; ailleurs attachant au front des étoiles un diadème de lumière incorruptible, et versant sur les fleurs si fragiles de longs flots de parfums.

Cependant la famine était horrible à Samarie, et une sécheresse de trois ans faisait périr en foule les animaux. « Va trouver Achab, » dit Dieu au prophète ; je vais envoyer la pluie sur la terre. » Elie obéit. « N'es-tu pas, lui dit Achab en l'apercevant, celui qui » met le trouble dans Israël ? — Ce n'est pas moi qui trouble » Israël, répliqua l'homme de Dieu ; mais c'est toi et la maison de » ton père, lorsque vous avez quitté la loi du Seigneur et suivi » Baal. Toutefois donne des ordres et rassemble sur le mont Carmel tout le peuple et les quatre cent cinquante prophètes de » Baal et ces quatre cents prophètes des bois sacrés que Jézabel » nourrit de sa table. » Lorsque tous furent réunis, Elie prouva tellement sa mission et la ridicule impuissance des idoles, que le peuple, frappé d'admiration, s'écria : « Jéhova est le vrai Dieu ! » Jéhova est le vrai Dieu ! — Alors, reprit le brûlant vengeur des » droits de l'Eternel, saisissez les prophètes de Baal, et que pas » un seul ne survive. » En effet, ils furent tous immolés au pied du Carmel, sur les bords du Cison. Le ciel apaisé s'ouvrit, et, à la prière d'Elie, une pluie abondante inonda la terre.

Quand Jézabel apprit le sort tragique de ses prêtres frappés par le glaive d'Elie, elle jura de le faire périr de la même manière. Pour échapper au courroux de cette femme vindicative, il fut obligé de s'enfuir jusque dans les montagnes de l'Arabie, et là, songeant combien le mal était opiniâtre et difficile à vaincre, il tomba dans le découragement : « Seigneur, s'écriait-il, Dieu des » armées, le zèle de votre nom m'a dévoré en voyant que les en- » fants d'Israël ont déchiré votre pacte, abattu vos autels et dé- » truit vos prophètes ; me voilà resté seul, et encore ils cherchent

LA VEUVE DE SAREPTA.

» à me faire mourir. » Mais une voix du ciel le rassura, en annonçant que tout le peuple n'avait pas fléchi le genou devant Baal, et qu'il aurait, du reste, un héritier de son zèle, un continuateur de ses luttes généreuses ; la voix désignait Elisée, fils de Saphat. Il alla trouver de suite cet homme fidèle, l'atteignit à la campagne, où il s'occupait à labourer la terre, et lui mit son manteau sur les épaules, en signe de l'élection divine, et comme pour l'investir de l'esprit prophétique. Elisée comprit ce langage : un mystérieux commerce venait de s'établir entre les deux âmes. Il quitta la charrue : « Laisse-moi, dit-il à Elie, embrasser mon père et ma mère, et je te suivrai. — Va et reviens, répondit l'énergique » interprète de Dieu ; pour moi, j'ai fait ce que je devais. » Elisée, donnant à entendre qu'il renonçait sans retour à la vie ordinaire, tua ses bœufs, en fit cuire les chairs sur sa charrue brisée, et les distribua à ses voisins, en manière d'adieu. Puis il suivit Elie avec la docilité d'un disciple qui s'attache à son maître.

Les deux prophètes se retirèrent sur le mont Carmel, dans des grottes, dont la principale porte encore aujourd'hui le nom d'Elie. Taillée de main d'homme en forme de salle carrée, haute et vaste, elle regarde la mer qui fait entendre au loin le mugissement de ses flots : c'est le seul bruit qui résonne dans cet austère séjour. Près de là, sur la pente embaumée de la montagne, entre des arbustes odorants, coule une fontaine qui s'est creusé, çà et là, des bassins dans le roc vif : image de la vie religieuse qui passe inconnue aux hommes, mais toute chargée de parfums célestes, et qui se fait sa place au pied du trône de Dieu. Elie n'intervint désormais dans les affaires publiques de la nation que pour annoncer la fin prochaine d'Ochozias, digne fils d'Achab et de Jézabel, et pour opposer la foudre aux soldats envoyés contre lui. Son occupation suprême fut d'inaugurer et d'affermir cette grande école de spiritualisme qui, retirant la vie du dehors pour la reporter

LES FEMMES DE LA BIBLE.

au dedans, nomme la terre un exil, le ciel une patrie, et remplit l'Âme d'une grave mélancolie et d'une espérance immortelle ; noble école où l'on retrouve les débris de la langue parlée dans l'Eden par notre premier aïeul, et les préludes de l'hymne répété sans fin par les élus et les anges dans la cité céleste.

LA SUNAMITE.

Mulier beneficiens.

(Ecclis. XLII, 14.)

In operibus bonis testimonium habens

..... hospitio recepit.

(1 ad Timot. V, 10.)

Elie et Elisée venaient de sortir de la bourgade de Galgala, située entre le Jourdain et Jéricho, et ils marchaient dans la campagne. Elie, intérieurement averti que son heure était venue de quitter la terre, voulait se séparer de son disciple : « Demeure ici, » parce que Dieu m'envoie à Béthel. — Vive Dieu ! et vive ton » âme ! répondit Elie, je ne t'abandonnerai pas. » Ils allèrent donc ensemble à Béthel, petite ville de la tribu de Benjamin, où il y avait un collège de prophètes. Tous abordèrent Elisée en lui disant : « Ne sais-tu pas que le Seigneur t'enlèvera ton maître aujourd'hui ? — Je le sais, reprit-il ; n'en parlez pas. » Elie exprima le désir de retourner seul à Jéricho, voulant dérober à tous les regards la merveille qui devait s'opérer en lui ; mais le disciple fidèle n'y consentit point. A Jéricho, le maître dit : « Demeure en » ce lieu, parce que Dieu m'envoie jusqu'au Jourdain. — Vive le » Seigneur ! et vive ton âme ! je ne te quitterai pas. » Ils continuèrent donc leur route, suivis à quelque distance par cinquante enfants des prophètes.

Parvenu sur les bords du fleuve, Elie prit son manteau et le plia



LA SUZANNE.

Par M. de la Harpe, et de la

pour en frapper les flots qui s'ouvrirent à l'instant et lui livrèrent passage. Quand les voyageurs eurent mis le Jourdain entre eux et la troupe des prophètes qui les observaient de loin, Elie s'adressant à son compagnon : « Demande-moi ce que tu désires, avant » que je te sois enlevé, dit-il. — Obtiens, répondit Elisée, que ton » double esprit repose sur moi. — Tu sollicites une chose difficile ; » néanmoins, si tu m'aperçois lorsque je te serai ravi, tu l'auras ; » sinon, tu ne seras pas exaucé. » Et ils poursuivaient leur route et leurs discours. Un char de feu, attelé de chevaux de feu, vint tout à coup les séparer et enleva Elie dans un lumineux tourbillon. Elisée le voyant monter dans les airs, s'écriait : « Mon père, mon » père, vous êtes le char d'Israël et son guide ! » Et lorsque tout eut disparu, il déchira ses vêtements en signe de deuil, et se livra à toute l'amertume de ses regrets. Puis il prit à terre le manteau qu'Elie lui avait abandonné en s'élevant jusqu'aux cieux, et il regagna les bords du Jourdain. Là, il toucha du manteau de son maître les eaux du fleuve qui, cette fois, n'obéirent pas, et il dit, avec une foi plaintive : « Où est maintenant le Dieu d'Elie ? » Sous un nouveau coup, les flots se divisèrent, et il passa. La troupe des prophètes attendait encore dans le même lieu où elle avait dû renoncer à suivre ses deux illustres chefs. En voyant la main du disciple recommencer les merveilles accomplies par le maître, ils dirent : « L'esprit d'Elie s'est reposé sur Elisée. » Ils allèrent à sa rencontre, et, se prosternant à ses pieds, lui donnèrent les marques du plus grand respect, comme à leur nouveau guide.

Bientôt divers prodiges vinrent accréditer la mission d'Elisée ; son nom grandit rapidement dans les deux royaumes d'Israël et de Juda ; on l'honora comme l'héritier d'Elie et l'interprète des volontés célestes. Il adoucit les eaux de Jéricho qui étaient mauvaises, et les rendit salubres en y jetant seulement un peu de sel. Une troupe de jeunes hommes insultait à son grand âge ; il les

LA SUNAMITE.

frappa de sa malédiction, et à l'instant deux ours, sortis d'une forêt voisine, accoururent pour les dévorer. Les rois lui demandaient conseil ; les pauvres ne l'implorèrent pas en vain. La veuve d'un prophète l'aborda un jour : « Mon mari est mort, lui dit-elle ; » et tu sais que ton serviteur avait la crainte de Dieu ; et maintenant, voilà le créancier qui arrive pour prendre mes deux fils » et en faire ses esclaves. — Que veux-tu que je fasse ? répondit » Elisée. Dis-moi ce que tu possèdes à la maison. ! — Ta servante » n'a rien à la maison qu'un vase d'huile. — Alors demande à » tous tes voisins un grand nombre de vaisseaux vides ; rentre » dans ta maison, et toi et tes fils, remplissez tous ces vases de » l'huile qui vous reste. » Cette femme obéit avec simplicité ; l'huile coulait inépuisable ; elle ne tarit que lorsqu'il n'y eut plus de vaisseaux à remplir. « Maintenant, dit le prophète à la veuve » qui était venue lui rendre compte de cette merveille, vends cette » huile, paye ton créancier, et puis avec tes fils vis de ce qui te » restera. »

Guide inspiré des prophètes, Elisée visitait fréquemment leurs collèges répandus sur divers points du pays ; il y en avait à Jéricho, la ville des palmiers, à Galgala, sur les hauteurs qui dominent le Jourdain en haut de la mer Morte, à Béthel, village au site gracieux jeté comme un nid d'aigle entre les montagnes qui traversent la Palestine du nord au midi. Mais c'est surtout dans les grottes suspendues aux flancs du Carmel que les prophètes s'étaient retirés, comme dans des forteresses où ils échappaient aux assauts de la vie extérieure et trouvaient ces isolements et cette sérénité qui rapprochent du ciel et font jouir de la familiarité de Dieu. On voit encore aujourd'hui les cavernes qui furent habitées par ces hommes, aïeux des solitaires chrétiens : sur la plupart d'entre elles des couvents ont été bâtis ; un santón turc veille à l'entrée des uns, le drapeau de la France garde les autres. Tous

LES FEMMES DE LA BIBLE.

sont jetés comme des îles sur une nappe de verdure foncée, au sein d'une végétation forte et sévère, sous un ciel profond et pur, quelquefois en face de la mer immense qui vient battre à l'Occident les pieds du Carmel. Ces retraites, véritables demeures des âmes, refuge des graves méditations, témoignent du vif et impérissable sentiment qui détache l'homme des réalités grossières et le porte vers l'infini, quelle que soit l'atmosphère du siècle où il vit, et quelle que soit la croyance qui lui prête des ailes. On dirait qu'il étouffe dans le cercle étroit de la vie présente et au milieu des œuvres de ses mains, et qu'il ne se sente à l'aise que parmi les grands spectacles de la nature et les longs horizons, symboles de ces espaces illimités où il pousse les puissants désirs, qui sont la respiration de son âme : les bornes de l'être semblent reculer indéfiniment devant ce Titan immortel.

En parcourant la Palestine, Elisée trouvait sur sa route, de Samarie au Carmel, le bourg de Sunam, dans une plaine délicieuse, non loin des hauteurs de Gelboé. Là, il avait souvent reçu l'hospitalité d'un homme considérable, dont la femme était connue par ses sentiments de religion. Elle accueillait le prophète avec honneur et l'environnait de ses soins délicats. Elle dit un jour à son mari : « Je vois que l'homme de Dieu qui vient souvent » chez nous est d'une haute sainteté. » Et comme il avait des habitudes de recueillement et de silence, qu'en outre il vivait d'une manière très-simple, et que peu de chose lui suffisait, elle ajouta : « Faisons-lui donc une petite chambre; nous y placerons » un lit, une table, un siège et un chandelier, afin qu'à son passage il habite là. » Charmé de ces attentions et de l'esprit de foi qui s'y révélait, Elisée voulut exprimer à ses hôtes toute sa reconnaissance. Il dit donc à Giézi, son serviteur : « Parle à la Sunamite » en ces termes : Tu nous as rendu des services avec dévouement; » que veux-tu que je fasse pour toi ? As-tu quelque affaire ? et

» veux-tu que je parle en ta faveur au roi ou bien à son général? » La Sunamite, désintéressée dans son zèle, répondit avec actions de grâces : « J'habite en paix au milieu de mon peuple. » Giézi rapporta ces paroles à son maître. « Que veut-elle donc, dit Elisée, » que je fasse pour elle? — Ne le demandez pas, répliqua le serviteur ; elle n'a point de fils. » On sait que les Hébreux regardaient la stérilité comme un châtiment du ciel et un opprobre répandu sur le foyer domestique : à leurs yeux, l'image du bonheur, c'était le père dont la vie s'illuminait du sourire de nombreux enfants ; la vieillesse semblait lamentable et maudite lorsqu'elle n'avait ni l'ornement ni le soutien d'une postérité, comme un arbre découronné par la foudre, et ne s'appuyant que sur des racines desséchées.

Le prophète dit à Giézi : « Fais venir la Sunamite. » Elle se présenta dans l'attitude du respect et se tint debout à la porte de la chambre habitée par l'homme de Dieu. Il lui dit : « Dans un an, » à pareil jour, tu auras un fils. — Maître, je t'en prie, répliqua-t-elle, n'attriste pas ta servante par une fausse joie. » Mais Dieu, qui endort ou réveille à son gré les forces de la nature et qui tire des glaces de l'hiver le riche vêtement de fleurs que porte le printemps, Dieu sut vérifier la parole qu'il avait mise à la bouche de son prophète. Au temps prédit, la Sunamite eut un fils, doux objet de longs désirs, précieuse récompense de ses sentiments de foi et de charité.

Quelques années après, l'enfant était allé trouver son père, occupé dans la campagne avec des moissonneurs. Il fut frappé du soleil, et en arrivant, il criait : Ma tête ! ma tête ! Le père dit à l'un des ouvriers : « Prends l'enfant et reconduis-le vers sa mère. » Le mal fit des progrès rapides et effrayants, sans que la plus affectueuse tendresse y pût remédier. Vers midi, l'enfant expira sur les genoux de sa mère. Cette dure épreuve n'abattit point la fidèle

LES FEMMES DE LA BIBLE.

Sunamite; elle monta dans la chambre réservée au prophète, et déposa le corps inanimé sur le lit. Ensuite elle vint dire à son mari : « Donne-moi, je te prie, un des serviteurs ; je prendrai l'â-
» nesse pour aller trouver l'homme de Dieu ; je reviendrai promp-
» tement. — Pourquoi veux-tu faire ce voyage ? nous ne sommes
» ni au premier du mois, ni au jour du sabbath. » C'est que, dans ces jours et dans les fêtes établies par la loi, le peuple se réunissait autour des prophètes pour apprendre de leur bouche les volontés de Jéhova. Il semble, d'une part, que la Sunamite se rendait habituellement à ces assemblées, et de l'autre, qu'elle ne fit connaître à son mari ni la mort de l'enfant ni la cause de son voyage. Elle répondit simplement : « Je pars. »

De Sunam à la grotte d'Elisée sur le Carmel, il y avait six ou sept heures de marche. La Sunamite, ayant fait seller l'ânesse, dit au serviteur : « Conduis-moi avec célérité ; ne me cause aucun
» retard dans la course, et fais ce que je te dis. » Les voyageurs marchèrent rapidement ; ils gravissaient la pente de la montagne lorsque le prophète les aperçut : « Voici la Sunamite, dit-il à Giézi.
» Va donc à sa rencontre, et demande-lui si elle, son mari et son
» enfant se portent bien. » La Sunamite continua sa route, et, arrivant auprès de l'homme de Dieu, se jeta à ses pieds avec des marques de désolation. Giézi voulait la faire retirer. « Laisse-la,
» dit le maître ; son âme est dans l'amertume. Dieu me l'a caché,
» j'en ignorais la cause. — Maître, s'écria la femme désolée,
» t'ai-je demandé un fils ? Ne t'ai-je pas dit : Ne m'annonce pas
» faussement la joie ? »

Elisée écouta ces plaintes avec compassion. Il dit à son serviteur : « Ceins tes reins, prends à la main mon bâton, et pars en
» toute hâte ; si tu rencontres un homme, ne t'arrête pas à le
» saluer ; s'il te salue, ne t'arrête pas à répondre. Tu placeras
» mon bâton sur le visage de l'enfant. » Mais tout l'espoir de la

Sunamite était dans la présence et la parole d'Elisée : « J'en jure » par le Seigneur et par ta vie, lui dit-elle, je ne te quitterai pas » que tu ne viennes toi-même. » Il ne put résister à tant de douleur et de foi ; il accompagna la Sunamite. Giézi, exécutant l'ordre de son maître, avait pris les devants et placé le bâton mystérieux sur la face du cadavre. Etonné que la vie n'y reparût point, il retourna vers le prophète et lui dit : « L'enfant n'est pas ressuscité. » En effet, le prophète, à son arrivée, trouva l'enfant étendu mort sur un lit. Il s'enferma dans la chambre et se mit en prière. Puis il se coucha sur le corps inanimé, la bouche sur la bouche, les yeux sur les yeux, les mains sur les mains, se ramenant, pour ainsi dire, aux proportions de ses petits membres glacés, et la chaleur de la vie y rentra. Il quitta le lit, marcha dans la chambre à grands pas, et se coucha de nouveau sur l'enfant, qui ouvrit alors les yeux en poussant de légers soupirs. Enfin il appela Giézi et manda la Sunamite. La mère, en retrouvant son fils arraché à la mort, tomba aux pieds d'Elisée et se prosterna jusqu'en terre pour lui marquer sa reconnaissance et sa vénération affectueuse.

D'autres merveilles encore signalèrent le pouvoir du prophète, Dieu l'environnant d'éclat pour l'opposer comme un boulevard soit à l'erreur et à la perversité qui descendaient du trône sur la nation, soit aux ennemis du dehors qui venaient apporter dans Israël les horreurs de la guerre et de l'idolâtrie. Car les traditions d'Achab et de Jézabel n'étaient pas éteintes ; en outre, les princes de Damas inquiétaient sans fin le royaume de Samarie. Le gouvernement de Salomon avait posé, dans la vie du peuple hébreu, cette suprême limite de grandeur où les sociétés n'arrivent un moment que pour déchoir ensuite avec une rapidité accélérée, comme si la gloire et la prospérité n'étaient jamais que des choses factices jetées sur le fond de la vie humaine qui est travail et douleur. L'avidité des nations fut attirée en Palestine par les richesses

immenses dont le grand monarque avait ouvert la source ; l'Égypte fomenta la séparation et les rivalités qui affaiblissaient graduellement les deux royaumes d'Israël et de Juda ; un soldat heureux en tira parti pour agrandir et consolider sa puissance en Syrie, et légua à ses successeurs un sceptre redoutable. Ces rois avaient Damas pour capitale, et ils possédaient des forces si considérables au temps d'Elisée, que leurs attaques créaient pour sa patrie un des plus grands dangers. Aussi, un jour qu'il fut visité par Hazaël, général syrien, il s'émut, son visage parut troublé, des larmes lui tombèrent des yeux. « Qu'est-ce qui fait pleurer mon » seigneur ? demanda l'étranger. — C'est que je sais les maux que » tu feras un jour aux fils d'Israël. Tu brûleras leurs villes fortes, » tu frapperas du glaive leurs jeunes hommes, tu écraseras leurs » petits enfants, tu déchireras les entrailles de leurs femmes en- » ceintes. »

Aux calamités de la guerre se joignirent les souffrances de la faim. Une récolte malheureuse avait amené la disette. Elisée dit à la Sunamite : « Pars avec ta famille, cherche une autre contrée où » tu puisses vivre ; car le Seigneur a appelé la faim, et elle est ar- » rivée sur terre pour sept ans. » La Sunamite suivit ce conseil et alla demeurer au pays des Philistins. Pendant que le fléau sévissait, Ben-Adad, qui passa sur le trône de Damas avant le sangui- naire Hazaël, vint assiéger Samarie. La famine y fut bientôt cruelle ; les plus viles choses qui pouvaient servir d'aliments y étaient du plus haut prix. Une femme aborda le roi d'Israël : « Ma voisine » m'a dit : Donne ton fils, afin que nous en vivions aujourd'hui ; » demain nous mangerons le mien. Nous avons fait cuire mon » enfant et nous l'avons mangé. Le lendemain j'ai dit : Donne » ton enfant pour apaiser notre faim. Mais elle l'a caché. » Tant de misère et de barbarie jeta le roi dans une consternation pro- fonde ; il déchira ses vêtements avec désespoir, et imputant ces

LA SUNAMITE.

affreux malheurs à Elisée qui les avait prédits : « J'en jure par le » Seigneur, dit-il ; je ferai tomber aujourd'hui la tête d'Elisée. » Mais ce jour même, les Syriens, saisis d'une terreur panique, levèrent le siège et abandonnèrent leur camp rempli de vivres. Des lépreux, sortis de la ville pour aller demander au glaive de l'ennemi une mort plus prompte et moins horrible que celle de la faim, trouvèrent le camp richement approvisionné et vinrent annoncer à leurs compatriotes cette fortune inespérée. L'extrême souffrance disparut avec l'ennemi, et des saisons meilleures ramenèrent l'abondance.

La Sunamite rentra dans son pays après la disparition du fléau. Trouvant sa maison et ses terres envahies par de puissants usurpateurs, elle se rendit auprès du roi pour demander justice. En ce moment, le roi se faisait raconter par Giézi les merveilles qui remplissaient la vie d'Elisée : « Voilà, dit le serviteur en voyant » la Sunamite, cette femme dont le fils a été ressuscité par mon » maître. » La Sunamite fit elle-même le récit de tout ce qui lui était arrivé. Puis le roi, reconnaissant la justice de sa demande, dit à l'un de ses officiers : « Fais-lui rendre tout ce qui est à elle » et tous les revenus de ses terres, du moment où elle a quitté le » pays jusqu'à ce jour. »

Elisée s'était retiré à Damas ; c'est de là qu'il vit le douloureux accomplissement de ses prophéties. Il envoya un de ses disciples répandre l'onction royale sur la tête de Jéhu, capitaine renommé pour son courage et son talent militaire, et lui donner la mission d'exterminer la famille d'Achab. Jéhu, fidèle à cette vocation terrible, s'avança avec les troupes gagnées à sa cause contre le roi son maître, qui n'eut pas le temps de se mettre en défense et qui périt misérablement. Il immola de même la fière et redoutée Jézabel, dont le sang coula sous les pieds des chevaux et dont le cadavre disparut sous la dent des chiens affamés. Il fit encore

LES FEMMES DE LA BIBLE.

tomber sous ses coups Ochozias, roi de Juda, fils de l'ambitieuse Athalie. Enfin il écrivit aux anciens du peuple et aux officiers de la maison d'Achab, à Samarie : « Dès que ces lettres vous seront » parvenues, vous qui avez les fils de votre maître, et des chars, et » des chevaux, et des villes fortes et des armes, choisissez parmi » les fils de votre ancien roi le plus courageux et celui qui vous » plaira davantage, placez-le sur le trône de son père et combattez pour lui. » Mais tous ces hommes se dirent avec effroi : Deux princes n'ont pu tenir contre lui ; comment pourrions-nous lui résister ? Ils s'accordèrent à lui envoyer une soumission entière. Alors Jéhu leur manda par une seconde lettre : « Si vous êtes à » moi et si vous acceptez mes ordres, tranchez les têtes des fils » du roi, et demain, à cette même heure, venez me les apporter à » Jezrahel. » Ils vinrent, en effet, apportant dans des corbeilles les têtes sanglantes des malheureux princes. Jéhu dit aux ambassadeurs chargés de cet horrible présent qu'il n'avait pas pu conjurer seul, que s'il avait donné des ordres injustes, on n'aurait pas dû les accomplir, et qu'en les exécutant, on témoignait de leur justice. « Voyez donc, ajouta-t-il avec l'effrayante sécurité des hommes » qui se sentent les instruments de la vengeance céleste : il n'est » tombé à terre aucune des paroles que le Seigneur a prononcées » contre la maison d'Achab ; il a vérifié tout ce qu'il avait prédit » par la bouche de son serviteur Elie. » Ainsi succombaient sous le vent de la colère de Dieu tous les soutiens d'une famille puissante, comme des feuilles que l'orage déchire et chasse devant lui.

Tandis que Jéhu travaillait à affermir son pouvoir cimenté de sang, Hazaël, qui était monté sur le trône de Damas, en faisant aussi périr son maître, vint soumettre à sa fortune les provinces que le royaume d'Israël possédait au delà du Jourdain, les tribus de Gad et de Ruben et la demi-tribu de Manassé. C'est alors qu'il déploya toutes les cruautés dont la vue anticipée avait arraché

LA SUNAMITE.

des larmes au patriotisme d'Elisée. Il abattit les places fortes et promena dans les campagnes l'incendie et la dévastation. Après les guerriers, les vieillards et les enfants périrent par le glaive; les femmes enceintes furent égorgées sans pitié, de peur que l'avenir ne tirât de la cendre des vaincus une armée de vengeurs. Aussi, un siècle plus tard, le prophète Amos demandait justice de ces atrocités, en dépeignant avec sa véhémence éloquence la verdure des montagnes flétries par l'invasion, les champs éplorés et apauvris, et les femmes d'Israël écrasées sous des chars armés de fer tranchant.

D'autre part, le royaume de Juda était dans une situation déplorable. Athalie y faisait prévaloir l'impiété, d'abord comme épouse et comme mère de rois, ensuite au titre de reine, lorsqu'elle eut immolé ses petits-fils pour exercer un pouvoir absolu et sans partage. C'est au milieu de tant de malheurs et de scandales que le prophète Elisée voyait approcher l'heure de sa mort. Il était revenu à Samarie, où il tomba dangereusement malade. Joas, petit-fils de Jéhu, qui tenait alors le sceptre d'Israël, alla saluer d'un dernier adieu l'illustre vieillard. Il l'aborda en pleurant : « Mon père, mon père ! s'écriait-il, vous, le char d'Israël et son » guide ! — Apporte-moi un arc et des flèches, » dit Elisée ; et lorsqu'il les eut pris lui-même : « Prince, mets la main sur cet » arc. » Puis ayant posé ses mains sur celles de Joas : « Ouvre la » fenêtre qui regarde l'Orient. Lance une flèche. » Et il continua d'un air inspiré : « C'est la flèche du salut de Jéhova, le signe de » sa protection contre la Syrie... » Il mourut, en prophétisant les prochains triomphes de son pays. Les événements ne trahirent pas sa parole : les armes syriennes furent humiliées à plusieurs reprises. En outre, sa cendre parut garder quelque chose de cette énergie miraculeuse qu'il avait tant de fois déployée de son vivant : des hommes qui allaient mettre un mort en terre furent surpris

LES FEMMES DE LA BIBLE.

par une bande de voleurs ; ils s'enfuirent, après avoir jeté précipitamment le cadavre dans le sépulcre d'Elisée qui était proche. Au contact de ces ossements sanctifiés, le cadavre tressaillit, le mort se ranima, Dieu donnant ainsi un nouveau témoignage à la vertu et au ministère du grand prophète.

Le flambeau de la prophétie ne s'éteignit pas dans les mains d'Elisée. Il fut porté successivement, l'espace de deux siècles, par une foule d'hommes éminents dont les écrits nous sont parvenus et qui ont rempli d'une lumière douce et immortelle les régions de ce ciel intelligible où vivent et respirent les âmes. C'est par eux que, avant la venue du Christ, la vérité se maintint dans le monde qui leur doit de n'avoir pas entièrement perdu alors la connaissance de son origine et de sa fin. C'est sur leur parole immuable que s'appuie la vérité du Christianisme ; ils sont nos aïeux dans la foi, et, en leur donnant la main par-dessus la tête des siècles, nous touchons avec eux au berceau de l'humanité, comme ils toucheront avec nous et nos neveux à ce jour qui se nomme l'Eternité : sainte dynastie des esprits qui sort de Dieu par la création et qui y retourne par une libre adhésion à la vérité religieuse.

ANNE, MÈRE DE LA SAINTE-VIERGE.

Felix unam promeruit suscipere natam quæ unicum
conciperet et proferret Dei Filium.

(FULBERT. CARNOTENS. *De Ortu almæ Virginis.*)

De Saint-Jean-d'Acre au lac de Tibériade, on traverse la gracieuse plaine de Zabulon, bordée, à droite et à gauche, de collines qui s'élèvent en pentes douces et semblent vouloir masquer les ondulations de leur surface par des bouquets de la plus riche verdure. Après avoir franchi la chaîne de montagnes qui se rattache au Liban et court, du nord au midi, jusqu'aux sables de l'Arabie Pétrée, on se trouve au village de Saphora, débris d'une cité qui fut longtemps vaste et florissante. Les Romains lui avaient donné le nom de Diocésarée, un grand nom parce qu'ils en avaient fait une grande chose, la première ville de la Judée après Jérusalem. Au moyen âge, elle put contempler, du haut de ses remparts, la célèbre bataille où la royauté de Guy de Lusignan périt, non pas sous le cimenterre de Saladin, car le glaive ne put dompter la bravoure des Francs, mais dans des torrents de flammes qui s'élevaient des herbes incendiées par l'ennemi et que le vent portait, avec les flèches musulmanes et des tourbillons de poussière, aux yeux des croisés. Il y a soixante ans, un des généraux de la Révo-



ANNEE NÉE DE LA VIERGE.

LES FEMMES DE LA BIBLE.

lution fit luire dans les mêmes plaines l'épée victorieuse de la France, et, plus heureux, pas plus brave, vengea le sang de nos magnanimes ancêtres.

Mais ce qui rend Saphora célèbre, ce n'est pas son souvenir de grandeur profane, ni sa couronne de ruines, ni son site agréable, ni ses horizons splendides ; c'est que le Christianisme a rempli ces lieux d'une gloire impérissable et y a placé une source d'émotions vives et puissantes qui coulera, sans tarir, jusqu'à la fin des siècles. Saphora fut la demeure de Joachim et d'Anne, parents de la Vierge Marie ; trois heures de marche dans les montagnes conduisent de cette ville à Nazareth, où le Verbe s'est fait chair et où quelques traditions placent même le berceau de la Vierge Marie. Qui pourrait fouler sans un tressaillement de joie et d'amour ce sol privilégié où le salut du monde a germé et fleuri ? Ces hauteurs furent l'escabeau qui soutint la majesté de l'Eternel, lorsqu'il abaissa les cieux et toucha la terre ; c'est dans ce foyer étroit que le Christianisme bâtit son aire ; c'est de là qu'il prit son essor pour parcourir et changer le monde. De ces collines descend, depuis dix-huit siècles, un fleuve de foi et de charité qui a purifié les esprits, réchauffé les cœurs, adouci les lois, où toute parole a besoin de se tremper pour avoir quelque force, où toute âme va puiser la vie et trouver un doux rafraîchissement. Du creux de ces vallons sortit la liberté véritable, la civilisation moderne, le respect du droit, le discrédit de la force, la conscience invincible de notre dignité spirituelle et le secret des grandes destinées de l'homme.

L'Évangile a laissé dans l'obscurité la vie d'Anne et de Joachim ; ce n'est même que la tradition qui nous a fait parvenir les noms de ces saints personnages. Leur vie extérieure ne fit aucun bruit dans le monde ; mais leur âme brillait d'un éclat de vertu que Dieu voulut honorer en les rendant un objet de culte pour les

ANNE, MÈRE DE LA SAINTE-VIERGE.

peuples chrétiens. Par l'âme, en effet, ils étaient de la lignée illustre des croyants qui rêvent une autre immortalité que celle de la renommée, et une autre félicité que celle de la terre ; par la chair, ils étaient du sang de David, race devenue pauvre sous le gouvernement de princes étrangers, mais riche de ses souvenirs et plus riche encore de ses espérances qui lui montraient le Messie dans un prochain avenir.

Anne portait dans son nom, qui signifie *grâce*, un indice providentiel de sa beauté intérieure. Car c'est elle qui fut choisie de Dieu pour donner le jour à la Vierge Marie, cette douce et mystérieuse créature, sanctifiée avant de naître, si humble et si grande dans sa vie, d'une beauté si pure, dont la louange est sur toutes les lèvres et l'amour dans tous les cœurs, et qui fut placée au firmament de l'Eglise pour répandre sur la nuit de nos âmes le feu de sa sereine et pacifique lumière. Cette naissance, vaguement attendue par la foule des générations qui avaient emporté de l'Eden la promesse d'un Libérateur, était l'aube blanchissante qui annonce l'approche du soleil ; fêtée aujourd'hui par toute la terre, elle fut ignorée des hommes, enveloppée de silence, sans pompe ni éclat. Un soldat heureux se tenait sur le trône du monde ; les aigles romaines étaient, de toutes parts, revenues au Capitole, en laissant tomber des couronnes sur quelques têtes de princes qui restaient çà et là ; les proconsuls se promenaient triomphalement au milieu des provinces, dont le travail et la vie se changeaient en or et en plaisirs sous leurs mains et au gré de leurs vœux ; le peuple roi ne prenait souci que de son pain et de ses jeux : parmi ces richesses, ces voluptés et ces grandeurs, qui voulait venir saluer un berceau où il n'y avait que pauvreté, pureté sans tache, humble dévouement, choses méprisées des hommes et seulement puissantes devant Dieu ?

Huit jours après la naissance de l'enfant, selon la coutume de

leur pays, Anne et Joachim lui donnèrent un nom, le nom de Marie, gracieux comme la virginité, grand comme un cœur de mère, suave comme une mélodie et comme un parfum célestes, aimé du peintre et du poète, parce qu'il renferme des flots d'inspiration, répété par le soldat et le marin au moment où ils apportent sur les champs de bataille et sur les abîmes de l'Océan leur généreuse abdication de la vie. Ce nom qui, dans la langue ancienne où il fut créé, signifie particulièrement étoile de la mer et encore dame et souveraine, a été placé partout comme un charme magique, sur la porte de l'église de village, au front de la basilique superbe, au pied de la statue incrustée dans le chêne qui borde la route pour guider le voyageur, sur la tête de l'enfant longtemps attendu, au seuil d'une destinée chérie, partout enfin où l'homme répand des larmes et des prières, où son âme et ses membres travaillent et souffrent, où son cœur palpite d'amour, de crainte et d'espoir. L'univers est plein du nom de Notre-Dame.

Deux fois dans un siècle, la piété de l'Occident opposa ce nom comme un boulevard à l'invasion de la barbarie musulmane : une première fois, en 1571, la flotte des Turcs succomba, dans le golfe de Lépante, sous le génie de don Juan d'Autriche et sous les prières de la chrétienté agenouillée devant les autels de Marie secourable ; la seconde fois, les Turcs débordaient jusqu'au cœur de l'Europe, en 1683, et assiégeaient Vienne avec deux cent mille hommes. L'empereur d'Autriche avait fait appel à tous les princes chrétiens. Les assauts redoutables, les sorties périlleuses se multipliaient sans fruit ; mais la place ne semblait pas pouvoir tenir longtemps, lorsque Jean Sobieski, roi de Pologne, accourut avec sa brave armée. Le jour où devait se livrer la bataille décisive, de grand matin, le noble guerrier, environné de ses généraux, entendit pieusement la messe et y reçut la communion. Après le Sacrifice, il se leva, en disant : « Marchons à l'ennemi avec confiance sous

ANNE, MÈRE DE LA SAINTE-VIERGE.

» la protection de Dieu et l'assistance de la Vierge Marie. » Cette confiance ne fut pas vaine. Les Ottomans furent vaincus et laissèrent parmi les dépouilles le grand étendard de Mahomet. La Turquie ne se releva jamais de ces deux désastres où, de leur côté, les nations chrétiennes trouvèrent leur salut et reconnurent la spéciale intervention de la Vierge, en célébrant avec unanimité, par une fête spéciale, le saint nom de Marie.

Lorsque la douce enfant eut atteint sa troisième ou sa cinquième année, Anne et Joachim la conduisirent à Jérusalem pour la présenter au temple et la consacrer à Dieu. Là, sa jeune âme, prévenue de bénédictions et touchée d'un sentiment supérieur des réalités célestes, fit alliance avec le Créateur et inaugura dans le monde cette vertu réservée aux siècles et aux peuples chrétiens qui élève l'âme humaine jusqu'à l'incorruptibilité des natures angéliques, et associe la chair fragile aux prérogatives de l'esprit. Sur terre, cette vertu se nomme virginité; elle a dans le ciel un nom encore plus beau. Elle a pour symbole une fleur, ce qu'il y a parmi les choses sensibles de plus gracieux, de plus délicat, de plus suave et de plus pur. Révolution sans égale! Cet acte de la Vierge Marie est devenu comme le titre de noblesse et l'origine auguste de ces générations mystérieuses qui, vouées à Dieu, ne se donnent de postérité que dans l'invisible famille des âmes, et qui, ne se faisant point appeler ici-bas : Mon père, ma mère, ne renoncent pas à s'entendre nommer ainsi dans l'Eternité par des intelligences ramenées de l'incrédulité à la foi et par des cœurs sauvés du naufrage des passions.

Anne revint en son pays. C'est là, soit avant, soit après le voyage de Jérusalem, dans une maison indigente, adossée à une colline, et où l'on arrivait par quelques degrés taillés dans le roc, c'est là que Marie fut façonnée à la piété par les soins maternels. On sait avec quel bonheur cette vie simple, mais grande aux yeux de Dieu,

LES FEMMES DE LA BIBLE.

inspira le pinceau de Rubens, de Jouvenet et de Poussin ; c'est qu'il n'y a rien de puissant et d'élevé comme le sentiment qui met la faible nature de l'homme en rapport avec l'infini, et qu'ainsi les horizons de la foi sont les plus riches que l'art puisse parcourir dans son vol plein de génie, et retracer par la magie des lignes et des couleurs. Les chrétiens sincères savent aussi quel parfum d'édification s'exhale de cette vie cachée et comme ensevelie dans l'humilité : il leur est doux de vénérer, de chérir, et, autant qu'il se peut, d'imiter des âmes douées d'une telle beauté que Dieu semble la réserver pour son regard et pour les applaudissements des cieux.

Peu d'années après le retour de Jérusalem, Anne mourut : sa vie, comme un fruit mûr, tomba dans l'Eternité. Son culte s'établit bientôt, et il est très-ancien dans l'Orient. Des autels furent dressés en son honneur à Jérusalem. Il y a deux siècles, on voyait encore, dans la ville sainte, une belle et vaste église qui lui était dédiée. Dans une autre église, élevée sur le tombeau de la Mère de Dieu, il existait une chapelle souterraine où l'on descendait alors par un escalier de marbre poli, et où se trouvaient deux mausolées taillés en forme d'autel, et dont l'un avait renfermé autrefois le corps de sainte Anne.

A Constantinople, les deux Justinien érigèrent de splendides basiliques à la gloire de la noble femme qui fut l'aïeule du Christ, selon la chair. Sa fête était même d'obligation, au douzième siècle, dans toutes les provinces de l'Orient qui n'étaient pas encore tombées au pouvoir des Turcs : la piété publique avait répondu à celle des empereurs.

En Occident, les traces du culte de sainte Anne n'apparaissent, avec tout l'éclat de l'histoire qu'à la fin du huitième siècle. A cette époque, le pape Léon III fit dépeindre, parmi les ornements de l'église Saint-Paul, les principaux traits de la vie de saint Joa-

ANNE, MÈRE DE LA SAINTE-VIERGE.

chim et de sainte Anne, tels que les rapportait la tradition. Toutefois, les parents de la Vierge Marie n'étaient pas honorés alors par une fête publique et solennelle, parce qu'on ne donnait guère place, dans la liturgie chrétienne, aux saints de l'Ancien Testament; mais cette règle de discipline ayant fléchi, leur fête fut fixée, pour toutes les églises du monde, au 25 juillet, par le pape Grégoire XIII. Au reste, la dévotion des peuples avait prévenu l'autorité des évêques et la détermination du Siège apostolique : sainte Anne était vénérée dans des sanctuaires célèbres sur presque tous les points de l'Europe; en Belgique, en Autriche, son nom appelait à plusieurs pèlerinages une foule immense et recueillie.

En France, sainte Anne est honorée de temps immémorial, et son culte est populaire. La ville d'Apt, en Provence, se glorifie de posséder une partie de ses reliques; la ville de Chartres reçut son chef, que lui envoya, vers l'année 1205, Louis, comte de Blois, compagnon d'armes de Baudoin de Flandre, dans l'expédition de Terre sainte; la ville de Dijon l'invoqua publiquement, et obtint, par son intercession, d'être délivrée d'une épidémie redoutable, en 1531, et comme expression de sa reconnaissance, elle solennisait le 26 juillet de la même manière que le jour de Pâques.

Mais sainte Anne n'a pas, en France, de sanctuaire plus renommé que celui d'Auray. Tous les Bretons s'y rendent fidèlement au moins une fois dans leur vie; il n'y a ni mère ni sœur qui ne fasse vœu de visiter l'église de la puissante patronne pour un enfant ou un frère en quelque danger; il n'y a ni père ni frère qui, échappé au péril et à la mort, n'accomplisse religieusement le vœu formé pour lui. Emus de reconnaissance, ils vont s'agenouiller sur les dalles usées de l'église d'Auray, derrière les gril-lages noirs qui semblent s'épaissir pour protéger leur recueillement, au milieu des cierges enflammés, symbole de leur piété, sous les ex-voto, les effigies de navires, les mille trophées de salut

LES FEMMES DE LA BIBLE.

attachés aux murailles et suspendus aux voûtes : merveilleux instinct de la conscience chrétienne qui vient chercher au pied des autels l'explication de la douleur, s'y créer un instant de repos entre la souffrance de la veille et celle du lendemain, et se consoler de la dureté de l'exil en songeant aux joies de la patrie !

ÉLIZABETH.

Unde hoc mihi ut veniat mater
Domini mei ad me ?
(Luc. I, 43.)

« Il y a une voix qui crie du désert : Préparez la route du Seigneur ; rendez droits les sentiers de notre Dieu. Tout vallon sera comblé, et toute montagne, toute colline abaissée. Les voies tortueuses seront redressées, les voies raboteuses seront aplanies. La gloire du Seigneur se manifestera, et toute chair verra de ses yeux l'accomplissement des promesses divines... J'envoie mon messager qui préparera le chemin devant moi, et aussitôt viendra dans son temple le Seigneur que vous attendez et l'ange de l'alliance si désiré de vous. »

C'est en ces termes que fut annoncé, plusieurs siècles avant de naître, le précurseur du Messie, celui qui devait rendre témoignage à la lumière et la désigner du doigt aux regards des hommes. Car, lorsque cette lumière qui avait toujours été dans le monde sans en être connue, voulut enfin s'y montrer couverte d'un corps humain comme d'une ombre et d'un nuage pour être plus accessible à notre vue débile, elle envoya devant elle une étoile chargée d'annoncer le soleil et de préparer les yeux à son éclat. Cette



WILLIAM BUTLER.

The Pilgrim's Progress.

LES FEMMES DE LA BIBLE.

étoile d'une douce et lumineuse chaleur, mais si puissante dans son rayonnement, que le vent de l'opinion publique ne put jamais la faire vaciller, se leva enfin sur la terre et y passa au milieu des prodiges. C'était Jean, fils de Zacharie.

Au temps d'Hérode, roi de Judée, il y avait un prêtre nommé Zacharie, appartenant à la branche aînée de la famille d'Aaron, mais simple sacrificateur et non point investi des fonctions supérieures du pontificat. Il avait pour femme Elizabeth, qui, par son père, était aussi de la race d'Aaron, et par sa mère, de la race de David et parente de la Sainte-Vierge. Tous deux étaient justes et saints devant Dieu, observant d'une manière irrépréhensible toutes les prescriptions de la loi. Ils n'avaient point d'enfants, quoique déjà avancés en âge.

Un jour, le sacrificateur Zacharie remplissait au temple ses fonctions. On sait que David avait partagé les prêtres en vingt-quatre classes, pour servir devant Dieu chacune à son tour, durant une semaine. Comme chaque classe contenait un grand nombre de familles, afin d'éviter le désordre et peut-être les contestations, elles tiraient au sort pour savoir à qui seraient confiés les différents services. Le ministère qui venait d'échoir à Zacharie était de brûler des parfums sur l'autel, deux fois par jour, le soir lorsqu'on allumait les lampes du chandelier d'or, et le matin lorsqu'on les éteignait. A ces deux instants, le peuple venait prier au temple, mais en se tenant dans une enceinte extérieure et hors du sanctuaire où le prêtre seul avait droit de pénétrer. Pendant que Zacharie offrait les parfums, l'ange du Seigneur lui apparut, se tenant debout à la droite de l'autel.

Le prêtre fut troublé de cette vision et la frayeur le saisit. « Ne » crains pas, dit l'ange ; ta prière a été entendue : ta femme Elizabeth mettra au monde un fils, auquel tu donneras le nom de » Jean. Tu en seras dans la joie et le ravissement, et plusieurs se

ÉLIZABETH.

» réjouiront de sa naissance; car il sera grand devant le Seigneur.
» Il ne boira ni vin, ni rien de ce qui peut enivrer. Il sera rempli
» de l'Esprit saint dès le sein de sa mère. Il convertira un grand
» nombre des fils d'Israël au Seigneur leur Dieu, devant qui lui-
» même marchera avec la force et l'esprit d'Elie, en sorte qu'il
» ramènera les cœurs des pères vers leurs enfants et les indociles
» à la prudence des justes, et qu'il préparera au Seigneur un
» peuple parfait. » Le prêtre hésita dans son cœur et il ne crut
pas assez à la parole qui lui annonçait de si grands événements :
il exprima son doute. L'ange reprit : « Je suis Gabriel qui me tiens
» devant Dieu; j'ai été envoyé pour te parler et t'annoncer cette
» heureuse nouvelle. Et voilà que tu resteras muet et que tu ne
» pourras parler jusqu'au jour où ces choses arriveront, parce
» que tu n'as point cru à ma parole qui s'accomplira en son
» temps. » Cette punition fut infligée à Zacharie afin de rendre la
naissance de son fils plus évidemment merveilleuse, et aussi
parce que Dieu efface, dès ce monde, par de salutaires châtiments
les fautes de ses plus chers serviteurs. Car s'il est juste de ne pas
croire sans motif, il était juste aussi de regarder le fait même de
l'apparition comme un titre authentique que l'envoyé céleste pré-
sentait à la créance de l'auditeur sincère.

Cependant la foule priait hors de l'enceinte où se passaient ces
faits et dans le parvis qui lui était réservé; elle attendait que le
prêtre vînt la bénir selon la coutume, et commençait à s'étonner
du long retard apporté cette fois par le sacrificateur. Mais quand
il parut, on n'en put obtenir aucune explication; il était muet et
ne s'exprimait que par des signes. Les jours de son service étant
révolus, il se retira dans la ville où il avait sa demeure et qui était
située au pays des montagnes de Judée. Quelques-uns placent
cette ville auprès d'Emmaüs, d'autres en plus grand nombre
croient que Zacharie habitait à Hebron; enfin quelques auteurs

placent la naissance de saint Jean à Machéronte, ville et château-fort bâtis par Hérode le Grand, au delà du Jourdain, mais dans la contrée qui appartenait au pays de Juda.

Quelque temps après, Elizabeth connut avec certitude qu'elle aurait un fils ; dès lors elle vécut dans la retraite : « Voilà, disait-elle, que Dieu m'a fait une faveur, en jetant les yeux sur moi » pour me délivrer de l'opprobre dont j'étais accablée. » Il y avait six mois qu'elle nourrissait en secret ses chères espérances, lorsque dans une autre ville du même pays, naquirent des espérances plus hautes encore et plus étonnantes. Le ciel venait de s'incliner vers la terre ; des nuées fécondes le Juste était descendu ; sur une tige échappée à la flétrissure originelle le salut de l'humanité fleurissait : Dieu prenait le vêtement de notre chair. Une jeune vierge de Nazareth, nommée Marie, changeait la face du monde en répondant à l'ambassade de l'Eternel par ces paroles de foi et d'humilité : « Je suis la servante du Seigneur. » Et l'ambassade lui annonçait, en preuve de sa mission, que la vieillesse d'Elizabeth allait, contre toute apparence, se réjouir dans la gloire d'une maternité tardive et miraculeuse.

Marie, ayant appris de la sorte les joies promises à sa parente Elizabeth, se rendit au pays des montagnes, dans la ville de Juda où demeurait sa cousine. Le voyage fut de trente lieues au moins, quelle que soit celle des trois villes plus haut citées où l'on place l'habitation de Zacharie. A l'arrivée et au salut de Marie, Elizabeth sentit tressaillir son enfant, et l'âme remplie de l'esprit de Dieu, elle s'écria : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes et » le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur » que la mère de mon Seigneur me visite ? Car votre voix, en me » saluant, n'a pas plus tôt frappé mon oreille que mon enfant a » tressailli de joie dans mon sein. Et vous êtes heureuse, parce » que vous avez cru que toutes les choses que Dieu vous a dites

ELIZABETH.

» auraient leur accomplissement. » Marie, inspirée elle-même par celui qui est l'Intelligence infinie et le Verbe éternel, prononça un hymne prophétique que les nations chrétiennes répètent tous les jours depuis deux mille ans, et qui est la magnifique extase de l'humilité. Quel mystère que l'entrevue de ces deux faibles femmes, représentant la réconciliation du ciel avec la terre, de Dieu qui s'abaisse et vient souffrir avec l'humanité qui se purifie et s'ennoblit, inaugurant ainsi dans le monde la pensée fondamentale de la civilisation chrétienne, et traçant dans l'histoire un sillon lumineux et profond où les siècles marcheront à jamais, lorsqu'au même instant, la plus grande œuvre que les hommes aient créée, l'empire romain, s'appuyant sur huit cents ans de batailles, tenant dans sa main l'univers vaincu et fermant avec solennité son temple de la Paix, ne put faire autre chose que de se laisser mourir !

Les jours étant arrivés où Elizabeth devait donner au monde le précurseur du Messie, elle enfanta un fils, le vingt-quatrième jour de juin, selon la croyance communément reçue dans l'Eglise. Ses voisins et ses parents, ayant su que le Seigneur avait signalé sa miséricorde à son égard, vinrent l'en féliciter et s'en réjouir avec elle. Tous voulaient imposer à l'enfant le nom de son père. Mais Elizabeth prenant la parole leur dit : « Jean sera » son nom. » Elle persista, quoiqu'on lui fit observer que personne ne s'appelait ainsi dans la famille. On demanda par signes à Zacharie quel nom il fallait donner à l'enfant ; il prit des tablettes et écrivit ces mots : Jean est son nom. A l'instant sa langue que l'incroyance avait liée fut rendue à la liberté par l'obéissance et la foi dont il fournissait la preuve en suivant les prescriptions de l'ange. Tous ceux qui étaient présents furent saisis d'admiration et de crainte ; le bruit de ces merveilles se répandit dans les montagnes de Judée, et en les apprenant, la foule disait : « Quel

LES FEMMES DE LA BIBLE.

» pensez-vous que sera cet enfant? car la main du Seigneur est
» avec lui. »

Non-seulement Zacharie obtint le pardon de sa faute, mais il reçut encore le don de prophétie, et publia, par un cantique célèbre, que Dieu allait accomplir les promesses faites à Abraham, que le Messie approchait, et que l'enfant qui venait de naître en serait le précurseur et l'envoyé.

« Béni soit, dit-il, le Seigneur Dieu d'Israël! car il a visité et
» racheté son peuple. Il a élevé un rempart de salut dans la mai-
» son de David, son serviteur. Il accomplit la parole qu'il nous a
» donnée par ses prophètes dans les temps anciens, de nous ar-
» racher à nos ennemis, au bras de tous ceux qui nous haïssent.
» Il exerce ainsi miséricorde envers nos aïeux et se souvient de
» son alliance sainte, du serment par lequel il a promis à notre
» père Abraham de nous protéger, afin que, sans crainte, délivrés
» des mains de nos persécuteurs, nous le servions, dans la jus-
» tice et la sainteté, marchant devant lui tous les jours de notre
» vie. Et toi, petit enfant, tu seras nommé le prophète du Très-
» Haut; car tu iras devant la face du Seigneur en lui préparant le
» chemin; en apprenant à son peuple la science du salut, afin
» qu'il obtienne rémission de ses fautes, par les entrailles de la
» miséricorde de notre Dieu, qui nous a fait visiter par ce Soleil
» venu d'en haut pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténè-
» bres et l'ombre de la mort, et pour guider nos pas dans le sen-
» tier de la paix. »

L'enfant croissait en grâce devant Dieu; il resta peu de temps parmi les hommes. Il se retira, jeune encore, dans la solitude, fuyant le tumulte des villes et les distractions des foules assemblées : il alla chercher un air plus pur que celui du siècle, un séjour où le ciel vint se refléter avec plus d'éclat, une retraite où il pût jouir de la conversation des anges et de la familiarité de Dieu.

ÉLIZABETH.

Il habitait dans les cavernes qu'on trouve le long du Jourdain. Au sixième siècle, on bâtit une église et un monastère sur des roches où la tradition affirmait que le saint Précurseur avait demeuré. Fidèle aux prescriptions de l'ange qui avait annoncé sa venue, il ne but jamais ni vin ni rien de ce qui peut enivrer ; bien plus, il ne mangeait que des aliments chétifs, du miel sauvage qu'il trouvait sur les arbres et dans les fentes des rochers, et quelques sauterelles insipides, comme les pauvres, du reste, en mangeaient communément dans l'Arabie et l'Afrique, et quelquefois dans la Palestine. A l'austérité de la nourriture se joignait celle du vêtement : le solitaire portait un tissu de poils de chameau retenu autour des reins par une ceinture de cuir. En lui donnant la pensée et le courage d'une vie si pénitente, Dieu voulait sans doute frapper l'œil grossier des Juifs et leur apprendre à respecter les enseignements et les reproches tombés d'une bouche si sainte. Car pour tout le monde et principalement pour le peuple qui sait ce que c'est que souffrir, il y a dans les rudes et volontaires mortifications des sens une éloquence plus convaincante que celle de la parole.

La nation juive était dans une situation lamentable. Les Romains lui faisaient peser sur la tête un joug de fer. Il lui devenait difficile et quelquefois périlleux d'observer exactement la loi divine. Des profanes disposaient du siège d'Aaron, y portant avec arbitraire des pontifes qu'ils en chassaient par caprice. Les sectes diverses, Pharisiens, Sadducéens, altéraient la pureté des croyances antiques et troublaient les esprits par la confusion de leurs doctrines. Dans ce chaos, l'attente du Messie avait changé de caractère, et au lieu d'espérer en un prince qui rendrait la vérité aux esprits, la pureté aux consciences, la sainteté aux mœurs et aux lois, et par suite la paix au monde, la plupart des Juifs imploraient un roi, héros et conquérant qui, le glaive à la main, les

LES FEMMES DE LA BIBLE.

affranchît de la domination étrangère. Un petit nombre seulement avait gardé les traditions primitives, et, pénétrant le sens élevé des oracles divins, appelait de ses vœux le royaume spirituel qui est la patrie de tous les hommes, le foyer de tous les peuples, et qui doit traverser les siècles pour entrer en triomphe dans l'éternité.

Telle était la disposition de l'esprit public lorsque dans la trentième année de son âge, Jean, fils de Zacharie et d'Elizabeth, fut appelé par une voix du ciel qui était le signe de sa mission sainte et commença l'œuvre à laquelle il était providentiellement destiné. Il se trouvait alors dans le désert de la Judée, entre la ville de Jéricho et l'embouchure du Jourdain. Il parut comme transfiguré par la sainteté de sa vie. Aussi sa parole avait une autorité extraordinaire. Ses mortifications et ses austérités élevaient la voix pour appuyer ses enseignements et ses menaces. « Faites pénitence, disait-il, car le royaume de Dieu approche, » et la foule se courbait humblement sous ces mots. La Judée, Jérusalem, les alentours du Jourdain, lui envoyaient de nombreux auditeurs, qui faisaient l'aveu de leurs fautes et recevaient le baptême. Ce baptême n'était pas seulement une de ces ablutions religieuses qu'on trouve chez les anciens peuples et que le législateur des Hébreux avait instituées en grand nombre, c'était une purification d'une nature plus élevée, et qui, dévouant l'homme à la pénitence, le préparait à recevoir la vérité évangélique dans toute sa grandeur et sa sévérité.

Il ne faut pas croire que le vulgaire seul accourût vers le prophète nouveau. Si plusieurs Pharisiens, se regardant comme justifiés par leur science de la loi et méprisant le conseil de Dieu sur eux, s'abstinrent d'écouter le Précurseur, l'accusèrent même de manie insensée et lui firent un crime de sa vie pénitente, cependant d'autres docteurs de la loi, des hommes savants et puissants, vinrent lui demander le baptême. Mais soit que Dieu lui

ÉLIZABETH.

fit voir que leur cœur était corrompu par l'orgueil et l'hypocrisie, soit qu'il voulût, en les humiliant, les porter à une conversion plus entière, il les accueillit avec des paroles pleines de dureté et de reproches. « Race de vipères, leur dit-il, qui vous a appris à fuir » la colère qui va tomber sur vous ? Faites donc de dignes fruits » de pénitence, et ne dites pas en vous-mêmes : Nous avons Abra- » ham pour père ; car je vous dis que de ces pierres, Dieu peut » faire naître des fils d'Abraham. La cognée est déjà mise à la » racine des arbres ; tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera » coupé et jeté au feu. » Le zèle est, comme le génie et comme toute force qui a conscience d'elle-même, doux avec les faibles et les petits, ferme et intraitable avec les orgueilleux et les hypocrites.

Car pour la foule qui s'adressait à lui avec une simplicité sincère et le cœur touché de repentir, le solitaire parlait avec une douceur extrême, sans rien perdre de son autorité : on eût dit un père au milieu de ses enfants. Quand on lui demandait : « Que devons-nous faire ? » il répondait : « Que celui qui a » deux vêtements en donne un à qui n'en a point, et que celui » qui a de quoi se nourrir agisse de même. » Les publicains venaient aussi demander conseil ; c'étaient des Juifs qui prenaient à ferme les deniers à lever sur le peuple, et qui en répondaient aux receveurs de l'Etat. En elle-même, cette fonction n'avait rien que de légitime et d'honnête ; mais elle était odieuse à la nation, jalouse de son indépendance. Le Précurseur ne cherchait pas les applaudissements en flattant les préjugés répandus ; à ces hommes poursuivis de la haine publique, il disait avec bonté : « N'exigez rien » au delà de ce qui vous est ordonné. » Les soldats eux-mêmes venaient se présenter au baptême et demander quelle conduite ils avaient à tenir. « N'exigez rien par violence, répondait le maître, » n'usez de fraude envers personne et contentez-vous de votre » paye. » Ainsi s'accomplissaient les glorieuses paroles pronon-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

cées autrefois sur Jean par l'ange et par Zacharie : « Il ramènera » les fils d'Israël au Seigneur leur Dieu, il réconciliera les pères avec » les enfants, il donnera au peuple la connaissance du salut. »

Les Juifs, voyant la sainteté extraordinaire de Jean-Baptiste et la foule immense qui allait à lui pour recevoir le baptême, le regardaient comme un prophète et pensaient même que ce pouvait bien être le Christ. « Pour moi, leur dit cet homme plein d'humilité, je vous baptise dans l'eau ; mais un autre viendra plus » puissant que moi, je ne suis pas digne de dénouer les cordons » de sa chaussure. C'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit » et dans le feu. » Il marquait par ces mots le caractère de la loi évangélique, qui met l'âme en commerce direct avec l'Esprit divin, l'éclaire et l'échauffe par la charité, cet incendie allumé au cœur de Dieu, descendant à travers tous les mondes, embrasant les créatures intelligentes et retournant au trône de l'Eternel, comme une chaîne qui enveloppe l'univers entier dans une étreinte douce et brûlante. Et le prophète ajoutait : « Celui qui viendra après » moi tient le van à la main ; il purifiera son aire, il amassera » le blé dans son grenier, et il brûlera la paille dans un feu qui » ne s'éteint pas. » Ce langage figuratif désignait Jésus-Christ, qui, semblable au laboureur séparant l'ivraie du bon grain, voit le fond des cœurs avec une pénétration admirable, discerne les innocents et les coupables, les justes et les méchants, pour recueillir les uns dans ses greniers célestes et livrer les autres au feu de sa vengeance.

Le ministère du Précurseur touchait à sa fin, car le Christ allait se manifester, et, en remplissant la Judée de sa doctrine et de ses miracles, tout éclairer de sa vive lumière, comme le soleil ensevelit dans sa splendeur la clarté des étoiles. Jean connaissait la grandeur du Messie, mais il ne savait pas encore à quel degré il s'abaisserait pour le salut du monde. C'est pourquoi il fut saisi

ÉLIZABETH.

d'étonnement lorsqu'il vit le Rédempteur s'approcher et lui demander le baptême, comme un pécheur, et il lui dit avec un sentiment de vénération et de crainte : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi ! » Mais Jésus, qui voulait régénérer l'humanité par l'exemple comme par la parole, et la sanctifier d'abord en lui, répondit humblement : « Laissez-moi faire maintenant, car c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice. » Jean ne résista plus après ces paroles, et il le baptisa dans les eaux du Jourdain, qui furent sanctifiées par l'attouchement du Sauveur. Le baptême achevé, Jésus sortit du fleuve et se mit en prière. A cette heure même, les cieux s'ouvrirent, et le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, descendit sur Jésus, et une voix retentit d'en haut : « C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis » toutes mes complaisances. »

La commune opinion des églises chrétiennes en Orient et en Occident, c'est que le Fils de Dieu fut baptisé dans le Jourdain, à la fin de la trentième année de sa vie mortelle, le sixième jour de janvier ; c'est sur cette tradition ancienne et générale que l'on établit une fête solennelle réunie, en Occident, à l'adoration des Mages, mais qui n'a d'autre but, en Orient, que de célébrer le baptême du Seigneur. On n'est pas aussi bien fixé sur le lieu que sur l'époque de cet événement si grand dans les fastes de la religion. Il est certain, toutefois, que la rive occidentale du Jourdain, un peu au-dessus de son embouchure dans la mer Morte, fut le théâtre de la manifestation du Fils de Dieu. En outre, dès les premiers siècles du Christianisme, on était persuadé que cette glorieuse manifestation avait eu lieu à cinq milles au-dessus du lac Asphaltite ; cette tradition se conserva : Grégoire de Tours la rapporte, elle est consignée dans les récits du temps des croisades, et les voyageurs modernes la trouvent encore établie dans le pays. L'impératrice Hélène fit bâtir à l'endroit désigné un édifice reli-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

gieux souvent abattu, souvent relevé, enfin détruit ; on y vit longtemps une simple croix de bois, de la hauteur d'un homme, et au pied de laquelle roulait le plus saint des fleuves.

Au bruit des succès de Jean, les principaux d'entre les Juifs s'inquiétèrent de nouveau, et lui envoyèrent une députation au lieu où il se tenait retiré, de l'autre côté du Jourdain, pour savoir de sa bouche ce qu'il était ; car on se préoccupait vivement de la venue prochaine du Messie. « Je ne suis point le Christ, répondit-il. — Quoi donc ! êtes-vous Elie ? » car c'est la doctrine des Ecritures que le prophète Elie est vivant dans le séjour où Dieu l'a ravi, et qu'il viendra, aux derniers temps du monde, ramener les fils d'Israël à la vérité, et détourner de leur tête l'anathème éternel. « Je ne suis pas Elie, répondit le Précurseur. — Êtes-vous » prophète ? — Non. — Qui êtes-vous donc, afin que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés ? Que dites-vous de vous-même ? — Je suis la voix qui crie dans la solitude : Rendez droites les voies du Seigneur, selon le mot du prophète Isaïe. » Or, les députés étaient de la secte des Pharisiens qui jouissait, parmi les Juifs, d'une grande réputation de lumière et de piété ; mais ils avaient moins de zèle pour connaître la vérité que de jalousie contre celui qui la proclamait, et dont la gloire effaçait la leur : ils ne comprirent pas, ou bien ils feignirent de ne pas comprendre. « Pourquoi donc baptisez-vous, lui dirent-ils, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète ? — Je baptise dans l'eau ; mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas et qui va venir après moi. » Mais les envoyés de la synagogue ne voulaient point ouvrir les yeux : les vieux pouvoirs n'aiment pas qu'on les inquiète et qu'on les dérange ; ils ne considèrent l'institution qu'ils représentent qu'à travers leur propre félicité et la gloire de leur existence, et ils restent sourds aux avertissements et aux menaces de l'avenir.

ÉLIZABETH.

Le lendemain, saint Jean, ayant aperçu le Sauveur qui venait à lui près du Jourdain où il baptisait des Juifs de la Galilée, dit à la foule docile : « Voilà l'Agneau de Dieu ; voilà celui qui ôte les » péchés du monde. C'est de lui que j'ai dit : Après moi vient un » homme qui a été fait avant moi, qui était avant que je fusse. » Il désignait ainsi le Rédempteur qui, selon l'humanité, était plus jeune, mais qui, selon sa génération divine, était plus âgé que lui, puisqu'il précède tous les temps. Et il ajouta : « C'est » pour le manifester en Israël que je suis venu baptiser dans » l'eau. Je ne le connaissais point ; mais celui qui m'a donné une » mission m'a dit : Celui sur qui tu verras le Saint-Esprit des- » cendre et demeurer, c'est lui qui baptise dans le Saint-Esprit. » Je l'ai vu et j'ai rendu témoignage que c'est le Fils de Dieu. » Ce témoignage authentique, précis, facile à contrôler, fut proclamé publiquement et plusieurs fois par saint Jean, et il fut recueilli et solennellement répété par les apôtres, en sorte que les contemporains ne purent ni l'ignorer à cause de son éclat, ni le détruire à cause de sa vérité. Aussi beaucoup l'acceptèrent, y ajoutant cette foi généreuse qui mène au salut ; plusieurs le laissèrent tomber avec indifférence, créant autour de leur âme des ténèbres volontaires, afin que la vérité n'y pût parvenir ; car les preuves de la religion sont d'une nature morale, précisément parce qu'elles ont pour but de provoquer en nous une raisonnable et libre adhésion, et qu'ainsi elles ne peuvent ni ne doivent avoir le caractère de l'évidence mathématique. De là vient qu'elles sont environnées d'assez d'obscurité pour qu'on en tire un prétexte contre elles, et d'assez de lumière pour que la bonne foi attentive n'en demande pas davantage. De là vient aussi que, en général, toutes les protestations contre la divinité du Christianisme partent du cœur originairement, et non pas de l'esprit.

Avant son emprisonnement et sa mort, saint Jean rendit un

LES FEMMES DE LA BIBLE.

dernier et éclatant témoignage à la divinité de Jésus-Christ. Il était à Ennon, petite bourgade située à trois lieues de Scythopolis, sur les bords du Jourdain. Ses disciples, moins parfaits que lui, ne voyaient pas sans jalousie le grand éclat que répandait le nom de Jésus, et ils tâchèrent d'inspirer à leur maître les mêmes sentiments. « Maître, lui dirent-ils, celui qui était avec vous au delà » du Jourdain, et à qui vous avez rendu témoignage, baptise » maintenant et tous vont à lui. » Il répliqua : « Personne ne peut » rien prendre que ce qui lui fut donné du ciel. Vous m'êtes té- » moins vous-mêmes que je vous ai dit : Je ne suis point le Christ, » mais je suis seulement envoyé devant lui... Il faut qu'il croisse » et que je diminue... Le Père aime le Fils, et il lui a tout mis » entre les mains. Qui croit au Fils a la vie éternelle ; qui ne croit » pas au Fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu reste » sur lui. » Qui ne trouvera une preuve de véracité et de haute vertu dans ce noble désintéressement et cette constante abnégation de soi, s'il songe au besoin orgueilleux que ressentent tous les maîtres de ne pas perdre leurs disciples, et à la fierté jalouse avec laquelle nous marquons toutes nos œuvres du sceau de notre ardente personnalité ?

On ne sait rien de la mort d'Elizabeth, mère de saint Jean. Des auteurs anciens et appliqués à rassembler les traditions de l'Eglise naissante ont écrit que, comme Marie s'était retirée en Egypte avec Jésus enfant pour échapper à la cruauté d'Hérode, de même Elizabeth avait fui dans les solitudes des bords du Jourdain, pour soustraire au glaive du bourreau la tête menacée de son fils. D'après ce sentiment, Elizabeth serait morte dans ces retraites ignorées. Le jour de son trépas n'est point resté gravé dans la mémoire des hommes ; mais sa vie est écrite en lettres splendides dans le livre de l'Eternité.

Il n'est guère possible de se fixer davantage sur la fin de Za-

ÉLIZABETH.

charie, bien que des autorités graves l'aient confondu avec le prêtre du même nom qui périt de mort violente entre le temple et l'autel, et dont le Seigneur lui-même a dit que le sang serait vengé avec le sang d'Abel et de tous les justes frappés par des mains impies. La tradition attribue ce meurtre à Hérode, et l'on dit qu'après cette exécution tragique, le corps fut précipité du haut de la roche où s'élevait le temple. Les membres de la famille recueillirent ces restes déchirés et encore palpitants, qui passèrent plus tard au pouvoir des églises chrétiennes.

La nativité de saint Jean est célébrée par tout l'univers, dès les premiers siècles de l'Eglise, comme un des principaux événements de la religion. Les saints sont, dans l'ordre moral et religieux, ce que sont les héros et les grands hommes dans l'histoire des sociétés politiques ; de plus, il y a des degrés dans toutes ces gloires de la terre et du ciel : tous les noms ne commandent pas un égal amour, ni un égal respect. Or, saint Jean fut nommé grand entre tous les hommes par la bouche de la Vérité même ; d'ailleurs, son ministère illustre et le témoignage qu'il était appelé à rendre au Fils de Dieu lui assignaient, dans la vénération des siècles, le premier rang après la plus auguste de toutes les créatures.

La visite que la Sainte-Vierge rendit à sa parente Elizabeth, renfermant quelque chose de plus qu'un simple devoir de civilité, l'Eglise a voulu en renouveler tous les ans la mémoire par l'institution d'une fête particulière, qui se célèbre le deuxième jour de juillet. Cette fête était chère à l'Orient dès les premiers temps du Christianisme ; elle ne fut pleinement établie en Occident qu'au quatorzième siècle, pour obtenir, par l'intercession de la Vierge Marie, l'extinction du schisme qui désolait l'Eglise.

On sait, au reste, que cette visite de Marie à Elizabeth a fourni à la plupart des grands peintres un sujet où leur génie a paru se complaire : le nom de la sainte Mère de Dieu illumine le génie,

LES FEMMES DE LA BIBLE.

comme il donne des ailes à la piété. Il faut citer sans doute Raphaël en premier lieu, dès qu'il s'agit d'un tableau où la Vierge tient une place, d'autant plus que sainte Elizabeth a pris plus d'une fois sous son magique pinceau, un caractère admirable. Michel-Ange a aussi traité ce sujet dans sa grande et sublime manière. Rubens en a fait une composition remarquable. A côté de ces merveilles, la France peut mettre sans trop d'infériorité les tableaux de Lebrun, de Mignard, et celui de Jouvenet qui orne le chœur de Notre-Dame de Paris, et qui offre cette particularité qu'il fut peint de la main gauche, l'artiste ayant la droite paralysée.

LA FILLE D'HÉRODIADE.

Nitidius oleo guttur ejus; novissima autem illius amara quasi absinthium et acuta quasi gladius biceps. Pedes ejus descendunt in mortem et ad inferos gressus illius penetrant.

(*Proverb. V, 3 seqq.*)

Le précurseur du Christ, à l'âge de trente et un ans, brillait aux yeux de toute la Judée comme une lampe qui répand la chaleur et l'éclat ; car il faisait connaître et aimer la vérité. Mais il s'éteignit tout à coup comme par un vent d'orage : les puissants voulaient obtenir de lui pour leurs crimes la complicité de son silence, il refusa d'acheter la liberté de sa vie extérieure par l'esclavage de sa parole, et les puissants lui firent tomber la tête pour le punir d'oser dire tout haut les choses que le remords pouvait leur dire tout bas.

On sait tout ce qu'il y eut d'intrigues, d'ambitions et de cruautés dans la famille d'Hérode le Grand. Après avoir tué un de ses fils, il déshérita l'autre, nommé Philippe, pour se venger de Marianne, mère du jeune prince, qui avait trempé dans une conjuration. Philippe épousa sa nièce Hérodiade, et en eut une fille appelée Salomé ; mais, quoiqu'il fût très-riche, sa vie obscure et privée n'allait point à Hérodiade, femme de brillantes qualités, et pardessus tout d'une grande ambition. Un jour, elle vit son oncle,



HERODIAS.

LES FEMMES DE LA BIBLE.

Hérode Antipas, tétrarque de la Galilée, se rendant à Rome pour offrir à l'empereur Tibère le patronage de la ville qu'il avait bâtie près du lac de Génézareth, et qui prit en effet le nom de Tibériade. Ils convinrent qu'au retour, l'oncle répudierait sa femme, issue d'un roi d'Arabie, et que la nièce irait le rejoindre, en abandonnant son mari. Ils se tinrent mutuellement parole.

C'est ce libertinage insolent qui causa du scandale à toute la nation des Juifs, parce qu'il était un outrage aux mœurs publiques et la violation manifeste des lois les plus respectées. Il appartenait à saint Jean de prendre en main la défense de la justice et de réclamer avec toute la liberté du ministère prophétique en faveur du droit écrasé par la force. Car alors et depuis, ce fut l'honneur exclusif des hommes de foi d'avoir opposé leur conviction, soutenue de la majesté des principes, à l'impétuosité de la passion soutenue par la puissance, et, chose digne de remarque, nul n'a combattu pour la gloire et la pureté de la famille autant que ceux qui n'en connaissent pas toutes les joies : leur affection, refusée à un objet individuel, s'est reportée et étendue sur l'humanité entière, et, faisant pour elle ce que tout homme de cœur doit au sang et au nom de ses proches, ils ont jeté, et non pas en vain, l'Europe peut le savoir, le poids de leur parole dans la balance où se pesaient les destinées de la civilisation.

Hérode Antipas se trouvait avec toute sa cour sur la rive orientale du Jourdain, pour la dédicace de la ville de Liviade, à peu de distance du château de Machéronte. Il se fit en cette rencontre de grandes réjouissances, qui ne furent troublées que par le zèle de saint Jean ; il adressa de vifs reproches à Hérode sur toute sa conduite, pleine d'injustice et de violence, et lui dit avec fermeté : « Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère. » C'était Elie en quelque sorte ressuscité et luttant contre Achab et Jézabel. Hérodiade fut outrée de dépit ; elle craignait que les dis-

LA FILLE D'HÉRODIADE.

cours de cet homme juste ne fissent impression sur l'esprit du prince, et que sa fortune n'en ressentit une mortelle atteinte. Il fallait donc dissimuler et recourir à quelque artifice pour cacher la vengeance sous un spécieux prétexte.

La jalousie que les Pharisiens et les Docteurs de la loi nourrissaient contre saint Jean était connue de la Judée et de la Galilée : non-seulement ils n'avaient pas reçu le baptême du précurseur, mais pleins de haine contre sa personne, ils le disaient possédé du démon. Hérode se servit du ministère de ces envieux pour se rendre maître de son rigide censeur ; soit qu'ils le lui eussent livré d'eux-mêmes, soit qu'il eût donné l'ordre de l'arrêter, il le fit charger de fers et jeter dans le château de Machéronte. Ce fait est confirmé par l'historien Josèphe, bien qu'il donne un autre motif à l'arrestation du prophète, et qu'il n'y veuille voir qu'une raison d'Etat. « Jean, dit-il, était un homme de piété, qui exhortait fortement les Juifs à embrasser la vertu, à s'acquitter par la justice de ce qu'ils se devaient les uns aux autres et par la piété de ce qu'ils devaient à Dieu, à purifier leur âme par la pratique de toutes obligations, et à y joindre ensuite la purification du corps par le baptême. Une grande foule de peuple le suivait, parce qu'on était ravi d'entendre ses discours, et les Juifs paraissaient prêts à entreprendre tout ce qu'il aurait ordonné ; de sorte qu'Hérode, craignant que le pouvoir qu'il avait sur eux n'excitât quelque sédition, crut devoir prévenir ce mal pour s'épargner le repentir d'avoir attendu trop tard à porter remède. » Ainsi parle Josèphe. Il ne serait pas impossible, au reste, que les Pharisiens et les Docteurs de la loi, conseillés par leur jalousie, n'eussent inspiré à Hérode de semblables frayeurs, et qu'Hérode lui-même ne fût très-disposé à craindre et à s'irriter en présence de tout ce qui pouvait balancer sa puissance.

Hérodiade, qui redoutait surtout la parole de saint Jean, n'était

LES FEMMES DE LA BIBLE.

pas rassurée en le voyant captif ; elle voulait le faire mourir, et entraînait quelquefois Hérode dans ses sentiments. Néanmoins, la crainte le faisait reculer ; et d'ailleurs, convaincu que c'était un homme juste et saint, il n'avait pu lui retirer tout son respect ni toute sa confiance ; car il y a dans la vertu, surtout lorsqu'elle souffre persécution, une majesté douce qui émeut même le bourreau.

Les disciples du prisonnier le visitaient souvent. Mais comme il ne voulait pas qu'on s'attachât à sa personne en oubliant celui dont il n'était que le précurseur, il reportait sur Jésus l'attention de ses amis. Il apprit dans les fers la plupart des prodiges que le Fils de Dieu semait sous ses pas ; il ne s'en étonna point, car il savait que c'était le Christ. Mais, voyant que ses disciples en doutaient, il en choisit deux et les envoya vers le Seigneur, qui était alors dans la Galilée. Ils dirent donc à Jésus, en l'abordant : « Jean-Baptiste nous envoie vers vous pour vous demander : Etes-vous celui qui doit venir, ou faut-il en attendre un autre ? » Or, à ce moment même, Jésus délivra plusieurs personnes de leurs maladies, de leurs plaies, il guérit les démoniaques et rendit la vue à plusieurs aveugles. Puis il dit aux envoyés : « Allez et reportez » à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les » boiteux marchent droit, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux » pauvres. » Le Seigneur ajoutait ce dernier trait comme une preuve aussi miraculeuse de sa mission que la guérison des maladies et la résurrection des morts : c'est qu'en effet nulle doctrine humaine, nulle école philosophique, n'avait fait au peuple l'aumône de la vérité. Les savants et les sages du vieux monde n'avaient pas le secret de la destinée humaine ; mais enfin ils possédaient une doctrine qu'ils tenaient pour véritable ; ils la vendaient à prix d'or ou la distribuaient avec tout le faste de la parole dans des assemblées où le peuple n'avait ni le temps, ni l'argent, ni

LA FILLE D'HÉRODIADE.

l'esprit nécessaires pour les entendre, et, bien plus, ils la tenaient captive dans leur conscience ou dans leur école, en sorte que ceux même qui allaient l'acheter ne pouvaient l'obtenir. On a souvent reproché à ceux qui ont gouverné le monde avant l'ère chrétienne d'avoir parqué les hommes dans des classifications injurieuses, établi l'esclavage, fondé les gouvernements sur la prépondérance de la force; je ne crois pas qu'on leur ait assez reproché d'avoir nié, par le fait, le droit de tous les hommes à connaître la vérité. Il fallait qu'un Dieu vînt apprendre au monde que la vérité est, comme l'air et comme le soleil, le patrimoine de tous, qu'il vînt élever sur la place publique une chaire où le dévouement pût monter et autour de laquelle les faibles, les pauvres, les petits, les esclaves eux-mêmes pussent se réunir, contempler la vérité dans son éclat et respirer l'air généreux de la liberté.

Les députés de Jean ne reçurent pas d'autre réponse; mais les prodiges qu'ils avaient vus prouvaient mieux que tout raisonnement la mission divine de Jésus, et par suite, la vérité de sa doctrine. Quand ils se furent retirés, le Seigneur dit à la foule, en parlant du captif dont la voix avait retenti dans la solitude et appelé les hommes à la justice: » Qu'êtes-vous allés voir dans le » désert? Un roseau agité du vent? Qu'êtes-vous donc allés voir? » Un homme mollement vêtu? Mais ceux qui portent des habits » précieux et qui vivent dans les délices se tiennent dans les palais » des rois. Qu'êtes-vous donc allés voir? Un prophète? Oui, et » plus qu'un prophète. C'est de lui qu'il est écrit: Voilà que j'en- » voie mon ange devant vous, qui vous préparera la voie. Car je » vous déclare que, entre tous ceux qui sont nés de femmes, il n'y » a point eu de plus grand que Jean-Baptiste. » C'est ce grand homme loué par un Dieu qu'un ignoble caprice de femme avilie retenait dans les chaînes; c'est cette lumière splendide qui allait s'éteindre sous la lâche colère d'une courtisane.

LES FEMMES DE LA BIBLE.

Il y avait déjà plus d'un an qu'Hérodiade avait épousé le tétrarque de Galilée, et sept mois environ qu'elle avait jeté saint Jean dans un cachot. Hérode était venu au château de Machéronte, suivi d'une cour nombreuse et folâtre. Hérodiade trouva, dans cette conjoncture, l'occasion qu'elle cherchait depuis longtemps d'immoler le prophète à sa rancune. Le jour de la naissance d'Hérode arriva ; il offrit un grand festin aux officiers de son armée et de son palais, et aux principaux personnages de la Galilée. Salomé, fille d'Hérodiade et de Philippe, son premier mari, entra dans la salle du festin, et au mépris de la réserve que son jeune âge et sa condition lui imposaient, dansa devant tous les convives. On croit qu'Hérodiade, dans la prévision de ce qui arriva en effet, avait elle-même conseillé à sa fille une si étrange conduite.

Cette danse, honteuse dans les mœurs de tous les peuples, fut trouvée belle, au milieu d'un festin, il est vrai. Des flatteries et des louanges récompensèrent la digne fille d'Hérodiade du sacrifice qu'elle faisait si généreusement de son honneur. Hérode en fut si charmé qu'il dit à la danseuse : « Demandez-moi tout ce que vous » voudrez, et je vous le donnerai. Oui, tout ce que vous me » manderez, je vous le donnerai, fût-ce la moitié de mon » royaume. » Elle sortit, courut vers sa mère : « Que demande » rai-je ? dit-elle. — La tête de Jean-Baptiste, » répondit Hérodiade. Elle revint en hâte et dit au prince : « Je désire que vous me don- » niez de suite dans un bassin la tête de Jean-Baptiste. » Hérode fut sincèrement contristé de cette demande qu'il n'attendait pas sans doute d'une jeune fille ; car la haute vertu de saint Jean lui imposait. Mais il se fit un affreux point d'honneur de dégager la parole qu'il avait donnée devant toute sa cour, et il ne rougit pas de commettre un des plus grands crimes aux yeux de toute la terre. Singulière religion des gens qui n'en ont point ! comme si la

LA FILLE D'HÉRODIADE.

parole d'un insensé valait mieux que la vie d'un homme et que la loi de Dieu !

Hérode envoya donc un officier à la prison, dans un jour de joie, au milieu d'un festin et à la prière d'une jeune fille. Qui n'eût pensé que c'était pour faire grâce, et que la beauté, la jeunesse et le plaisir ne sauraient que sourire et pardonner en cas d'offense ? Il est vrai que la liberté accordée en de telles circonstances n'eût ni honoré ni réjouï l'homme courageux à qui on l'aurait offerte. Le garde envoyé par Hérode décapita saint Jean dans la prison ; il apporta la tête dans un bassin, et elle fut remise à Salomé dans le lieu même où le festin durait encore : hideux mélange de plaisirs ignobles et de barbarie lâche, dont s'étonneront sans doute ceux qui ignorent que la volupté et la cruauté se tiennent par la main, et que tout homme qui n'a plus rien à respecter en soi n'a rien non plus à ménager dans ses semblables. Et il ne faut pas croire que le monde païen lui-même fût tombé assez bas pour ne pas sentir, dans ses jours de bon sens, l'ignominie d'une telle conduite. L'histoire rapporte, en effet, qu'un général romain, ayant fait trancher la tête, non pas même à un innocent, mais à un criminel, au milieu des joies d'un festin, pour la satisfaction d'une femme qui n'avait pas encore vu d'exécution capitale, fut honteusement chassé du Sénat, pour ce raffinement de mollesse cruelle qui relève par la saveur du sang humain des plaisirs devenus fades dans leur abondance.

Salomé porta la tête sanglante à Hérodiade ; le présent était digne de la mère et de la fille. Hérodiade, dans son impuissante colère de femme, prit une des aiguilles qui soutenaient ses cheveux, et en perça la langue qui avait osé blâmer ses crimes et inquiéter sa fortune.

Telle fut la mort du plus saint des hommes. Elle est tragique et lamentable à nos yeux ; car le glaive s'y montre et le sang coule ;

LES FEMMES DE LA BIBLE.

le meurtre est demandé, résolu, accompli sans raison, sans forme de procès, sans retard; on y voit ce qu'il y a de plus auguste dans le monde, une noble vie jetée en pâture à un prince échauffé par le vin et à la fantaisie révoltante d'une danseuse. Mais cette mort aussi est à jamais illustre devant Dieu, parce qu'elle fut endurée pour la justice et la chasteté, et qu'il n'y a rien de plus glorieux que de souffrir et de succomber pour ce qui est éternel. Car, en succombant ainsi, l'homme ne meurt pas, il se transfigure : la vie présente a son lendemain, et les douleurs de la terre trouveront leur contrepoids dans le ciel. La souffrance n'est placée à la base de la destinée des hommes vertueux que pour appeler la gloire au sommet; leur sang généreusement répandu brillera, comme s'il était changé en perles, dans le diadème de leur immortalité. Ensuite, pour l'éclatant honneur de la race humaine, lorsque l'un meurt à la défense d'une idée vraie, à l'instant mille se lèvent pour le remplacer; que ceux qui souffrent prennent patience, car ils vaincront; quant à ceux qui font souffrir, ils se hâtent de triompher dans le temps comme s'ils pouvaient échapper à l'Eternité et à la justice qui y régnera. On peut donc dire qu'en expirant sous le glaive de la persécution, le glorieux précurseur du Christ fut aussi le précurseur des martyrs chrétiens : il commença cette lignée d'hommes qui, se frayant vers le ciel un sentier héroïque, y sont parvenus sur les flots de leur propre sang, et ont laissé sur terre des traces ineffaçables que leurs fils contemplent et baisent avec respect pour les suivre, s'il en était besoin.

Les disciples de Jean vinrent apporter à Jésus la nouvelle douloureuse du trépas de leur maître. Jésus se trouvait alors dans la Galilée, non loin du lac de Génésareth ou de Tibériade; il monta dans une barque, traversa les flots, et se retira dans une solitude qui empruntait son nom au petit bourg de Bethsaïde. Son heure

LA FILLE D'HÉRODIADE.

n'était pas encore venue, et il voulait se soustraire à la cruauté d'Hérode et aux embûches des Pharisiens, qui avaient conjuré sa perte.

Les persécuteurs ne demeurèrent pas impunis ; du moins leurs revers et leur infortune semblèrent, aux yeux de la nation, porter les signes d'un châtement providentiel. Au reste, avant sa punition, Hérode commit un autre crime d'une nature plus grave que tous ceux qui marquaient sa vie ; c'est lui qui, longtemps désireux de voir Jésus-Christ, dont les miracles tenaient toute la Judée attentive, le traita d'une façon méprisante, lorsque Pilate le lui fit présenter, au temps de la Passion. Arétas, ce roi d'Arabie, qui était père de la princesse sacrifiée à Hérodiade, entreprit de venger l'outrage fait à sa fille : il déclara la guerre à Hérode, tomba sur lui avec des forces considérables, et remporta une telle victoire, que les Juifs y virent le doigt de Dieu frappant l'assassin du grand prophète.

Quelques années après, Hérodiade, voyant son frère Hérode Agrippa officiellement revêtu de la dignité royale, tandis que son mari continuait à posséder son gouvernement au titre modeste de tétrarque, s'indigna de cette différence, et se la représenta comme une honte qu'il ne fallait pas dévorer. Elle contraignit Antipas à faire avec elle le voyage de Rome pour obtenir de l'empereur Caius Caligula que la tétrarchie de Galilée fût nommée royauté. Mais, en arrivant, Antipas se vit accusé d'avoir autrefois appuyé la conjuration de Séjan contre Tibère, et de protéger encore les soulèvements des Parthes contre l'Empire ; soit qu'il fût réellement coupable, ou que la justice se rendit à Rome comme à Machéronte, sa tétrarchie lui fut enlevée, et puis remise sous la main d'Agrippa ; sa fortune devint la récompense de son délateur, et on l'envoya lui-même à Lyon en exil perpétuel. Hérodiade montra dans cette circonstance une fierté digne d'éloge ; Caius promettait de lui faire grâce, à la considération de son frère Agrippa : « Vous parlez en

LES FEMMES DE LA BIBLE.

» empereur et comme il sied à votre majesté, répondit-elle ; mais
» mon affection d'épouse m'empêche d'user de cette indulgence ;
» car je ne juge pas convenable d'abandonner dans la fortune ad-
» verse celui dont j'ai été la compagne au sein de la prospérité. »
Or, l'empereur ne pouvait que punir bassement un langage où il y avait quelque noblesse. Il condamna Hérodiade à l'exil, et donna tous ses biens à son frère Agrippa. Les deux proscrits s'embarquèrent pour les Gaules, et, soit qu'ils n'aient pu s'y rendre immédiatement, soit qu'ils les aient ensuite quittées, ils achevèrent en Espagne une vie devenue triste et misérable.

Salomé, le principal instrument de la mort du prophète et qui était âgée d'environ quinze ans lorsqu'elle fit immoler celui qui défendait, après tout, et son honneur d'enfant, et la dignité de sa mère et les intérêts de son père, Salomé fut mariée successivement à deux princes de sa famille, le premier l'ayant laissée veuve au bout de trois ans. Des historiens grecs du moyen âge ont prétendu qu'elle termina ses jours d'une manière prématurée et tragique ; mais cette assertion est trop dénuée de preuves pour qu'on en tienne compte.

L'historien Josèphe affirme en termes formels que saint Jean fut décapité dans sa prison même, à Machéronte, et non pas à Jérusalem ni à Sébaste. Machéronte était un château-fort, situé au delà du Jourdain, et qui protégeait les frontières de la Judée contre les incursions des Arabes, habitant le voisinage de la mer Morte ; Hérode y avait renfermé une partie de ses trésors, et il en faisait au besoin une prison d'Etat. Ainsi, bien que les restes du martyr aient été placés et vénérés, plus tard, à Sébaste, capitale de la Samarie, ce n'est point là qu'il endura la mort ; il est même probable qu'il n'y fut pas immédiatement transporté, à cause de l'opposition violente qui existait alors entre les Samaritains et les Juifs. Quoi qu'il en soit, on voyait son tombeau dans cette ville,

LA FILLE D'HÉRODIADE.

dès le troisième siècle, puisque l'impératrice Hélène le restaura et fit bâtir une magnifique église sur l'emplacement où il se trouvait. Les reliques du saint y étaient conservées, puisque sous le règne et l'on pourrait dire par les ordres de Julien, les idolâtres de la contrée brisèrent le sépulcre, en tirèrent les ossements et les eussent détruits par la flamme, si des moines de Jérusalem, venus en pèlerinage, ne s'étaient mêlés à la troupe sacrilège pour sauver de la ruine ce qu'ils pourraient saisir. Ils remportèrent dans leur couvent le précieux trésor qui passa ensuite dans la ville d'Alexandrie, en Egypte, d'où il fut réparti entre quelques églises du monde catholique.

Le tombeau continua d'être honoré à Sébaste, et des reliques du saint y furent replacées. Vingt ans après les exploits de Julien, l'illustre dame romaine, sainte Paule, venait religieusement y déposer sa prière aux pieds de celui qui juge les princes et venge la cendre de ses serviteurs. Le sentiment qui appelait les chrétiens autour de la tombe du précurseur ne s'affaiblit ni par le laps du temps, ni par la crainte des Sarrazins, maîtres du pays. « Nous avons, dit saint Louis, dans une charte par laquelle il accorde, sur ses revenus particuliers, une rente de vingt livres aux religieux faisant le service de l'église de Sébaste, nous avons adoré le Sauveur sur la terre qu'il foula de ses pieds, où nous avons fait notre pèlerinage avec un sentiment d'amour et de crainte; nous avons vu l'église de Sébaste, où reposent le bienheureux Jean-Baptiste, précurseur du Seigneur, et d'autres corps vénérables. La sainteté de ce lieu a plu et vivement parlé à notre cœur. La piété et la bonne tenue des frères nous a puissamment excité à les chérir, eux et leur église. » La dévotion publique répondit à celle du roi de France, en versant d'abondantes aumônes sur l'église de Saint-Jean de Sébaste, pour l'orner d'une manière digne de son glorieux patron.

LES FEMMES DE LA BIBLE.

La critique s'est longtemps et savamment exercée à retrouver les traces et à décrire les fortunes diverses du chef de saint Jean. On croit qu'il fut enterré à Jérusalem, puis transféré à Emèse, enfin à Constantinople, d'où il aurait été rapporté en Occident par les croisés.

Autant qu'on en peut juger par le contexte de l'Evangile, la mort de saint Jean arriva vers la fin de l'an 31 de l'ère commune ou bien au commencement de l'année suivante. Néanmoins l'Eglise grecque et latine en célèbre la mémoire le 29 d'août, sous le titre de Décollation de saint Jean ; soit que ce fut effectivement le jour de sa mort, soit qu'il y ait eu, à pareil jour, dès les premiers siècles, une translation de ses reliques ou la dédicace de quelque église sous son vocable.

LA SAMARITAINE.

Si scires donum Dei !

(JOAN. IV, 10.)

Il y a dans l'homme trois vies par lesquelles il répond à tout ce qui existe : la vie du corps, qui le met en rapport avec le monde matériel ; la vie de la raison, qui le rend concitoyen des créatures intelligentes, et la vie de la foi, par laquelle il s'unit à Dieu, source de lumière, charité infinie, beauté incorruptible.

Ces trois vies sont pleines d'une activité énergique : elles remplissent l'histoire du fracas de leurs mouvements ; elles se rattachent au bien-être, à la science et à la religion, qui ne peuvent périr qu'avec l'humanité ; elles produisent, à force de dévouement, de sueurs et de larmes, deux œuvres éminentes, l'une temporelle et relative au genre humain tout entier, l'autre éternelle et relative à chacun de nous, la civilisation générale et notre destinée personnelle.

Ces trois vies se rencontrent dans l'unité de la conscience humaine. En principe, elles doivent se développer parallèlement, d'une manière subordonnée ou souveraine, selon leur valeur

II. LA SAMARITAINE.



LA SAMARITAINE.

PAR M. J. B. DE LAUNAY.

LES FEMMES DE LA BIBLE.

propre ; car les sens sont moins nobles que l'esprit, et l'esprit moins que la grâce divine ; de là vient que le corps n'a pas de droit contre la raison, ni la raison de droit contre la foi. Mais, en fait, ces trois vies sont dans un état d'antagonisme perpétuel, et l'unité de la conscience humaine où elles ont leur rendez-vous est le théâtre agité d'une lutte inextinguible ; l'existence n'est qu'un belliqueux effort pour arriver à un but que l'on ne peut atteindre autrement, qui que l'on soit, homme ou peuple, et cette guerre n'est que l'hostilité des forces diverses qui s'agitent en nous avec je ne sais quoi d'implacable.

Or, le Christianisme est venu expliquer l'origine et les conditions de cette guerre, en tracer les règles, en indiquer d'avance les résultats et promettre aux braves et aux lâches des récompenses et des châtiments déterminés. Le Christianisme prononce que les sens ne doivent jamais l'emporter ni sur la raison ni sur la foi, parce que la suprême loi de l'homme n'est pas dans son organisation, et parce que sa gloire suprême n'est pas de conserver sa vie physique et sa santé ; il prononce que dévouer le corps au travail, à la souffrance et à la mort pour la famille, pour la patrie et pour Dieu, ce n'est pas le perdre, c'est le transfigurer dans la gloire. De même le Christianisme enseigne que la raison c'est l'esprit de l'homme, que la foi, c'est la raison de Dieu, et qu'ainsi autant l'homme est au-dessous de Dieu, autant la raison est au-dessous de la foi ; il enseigne que demander à la raison un acte de foi, ce n'est pas l'humilier, bien moins encore la détruire, c'est l'élever, l'étendre et l'affermir, comme l'esprit, quand il modère les instincts des sens, n'abaisse ni ne tue le corps, mais le dirige, le protège et l'ennoblit.

Cette doctrine, si pure et si harmonieuse, est repoussée naturellement par tous ceux dont elle combat les préjugés et les actes ; pourtant elle est le fidèle résumé de l'Évangile, et elle est tombée

LA SAMARITAINE.

des lèvres si douces du Sauveur des hommes. Qui l'étudie l'aime ; qui la pratique la comprend ; qui en connaît la suavité désire en éveiller le goût dans toutes les âmes, répétant le mot de Jésus à la Samaritaine : Si vous saviez ce que c'est !

Le Fils de Dieu prêchait publiquement l'Evangile depuis quelques mois, et il sanctifiait par les eaux du baptême le peuple qui allait l'entendre et qui croyait en lui. Les Pharisiens, ne pouvant souffrir que personne exerçât, au nom des doctrines religieuses, une influence qu'ils prétendaient se réserver exclusivement, n'apprirent pas sans dépit que Jésus attirait la multitude et comptait déjà de nombreux disciples. Ils témoignèrent ouvertement leur jalousie, et le Seigneur, qui fut instruit de leurs mauvaises dispositions, résolut de quitter la Judée et le pays de Jéricho où il se trouvait, et de se retirer en Galilée, moins pour se dérober à la persécution que pour éclairer successivement du flambeau de l'Evangile les diverses tribus d'Israël.

En allant du pays de Jéricho dans la Galilée, il fallait traverser la province de Samarie. Cette province était habitée par des colonies chaldéennes, que l'Assyrien Salmanazar avait mises à la place des Israélites, emmenés captifs à Ninive. Une inimitié profonde les sépara toujours de la nation juive, soit parce qu'elles rappelaient la conquête, soit surtout parce qu'elles avaient apporté de leur pays le culte des idoles, et qu'en adoptant la loi de Moïse, elles l'avaient défigurée par le mélange d'institutions païennes : au lieu de se rendre à Jérusalem pour y offrir à Dieu les sacrifices prescrits, elles élevèrent un temple sur la montagne de Garizim, dans le voisinage de leur capitale. Les sentiments mutuels de haine et de mépris se sont perpétués entre les deux races, et ils durent encore ; car il reste des Samaritains en Syrie et surtout à Naplouze, l'ancienne Sichem.

Jésus, traversant le pays de Samarie, arriva dans le voisinage

LES FEMMES DE LA BIBLE.

de la ville, près de l'héritage que Jacob avait donné à son fils Joseph, et qui lui avait coûté cent agneaux livrés en échange aux enfants d'Hémer. Il y avait là une source d'eau vive que l'on appelait encore, après deux mille ans, le puits de Jacob. Jésus, fatigué du voyage, s'assit sur le bord de la fontaine pour se reposer. Ses disciples s'étaient rendus à la ville afin d'y acheter des vivres. Le jour était à son milieu.

Une femme de Samarie vint puiser de l'eau à la fontaine. « Donnez-moi à boire, lui dit Jésus. — Vous qui êtes de Judée, » répondit-elle, comment me demandez-vous à boire, à moi qui » suis Samaritaine? Car les Juifs n'ont pas de communication » avec les Samaritains. — Si vous connaissiez le don de Dieu, et » qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être lui » eussiez-vous fait la même demande, et il vous aurait donné une » eau vive. » C'est cette eau vive qui apaise le bouillonnement des passions, amortit l'ardeur des biens périssables, et rend l'âme féconde en bonnes œuvres : eau véritablement vive, puisqu'elle vient de Dieu et y retourne en entraînant les âmes qu'elle a désaltérées dans son cours. C'est sur les bords de ce fleuve mystérieux que tant d'esprits élevés et de cœurs droits sont venus, depuis dix-huit siècles, chercher le repos, le rafraîchissement et l'ombrage, et fixer leur vie comme une plante dont les racines touchent à la terre, mais dont la cime fleurit pour le ciel.

La Samaritaine répliqua : « Seigneur, vous n'avez rien pour » puiser l'eau, et le puits est profond ; d'où auriez-vous donc une » eau vive? Êtes-vous plus grand que Jacob, notre père, qui nous » a donné cette fontaine, dont il a bu, comme ses enfants et ses » troupeaux en ont bu? » Les Samaritains ne descendaient pas de Jacob ; mais il y avait parmi eux des familles israélites que le vainqueur n'avait pas transportées à Ninive, ou qui étaient revenues sur le sol natal après une longue captivité. En outre, l'adoption de

LA SAMARITAINE.

la loi mosaïque par les Samaritains et leur fusion politique avec les Juifs infidèles amenaient naturellement sur leurs lèvres le nom de Jacob et des principaux chefs de la race hébraïque, comme s'ils eussent vu dans les patriarches autant d'aïeux.

Jésus, élevant graduellement l'esprit de la Samaritaine au-dessus des choses terrestres, lui dit : « Quiconque boit de cette eau » aura encore soif ; mais quiconque boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra » en lui une source jaillissant jusqu'à la vie éternelle. Donnez-moi de cette eau, dit la femme, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus puiser ici. » L'œil de son âme n'était pas encore ouvert aux clartés du monde spirituel, et l'eau vivifiante de la parole divine n'avait pas encore répandu dans son cœur la science du salut : tant la vie des sens la tenait courbée et appesantie vers la terre !

C'est pourquoi Jésus, faisant briller à ses yeux une lumière pleine de vivacité et retentir à ses oreilles une voix accusatrice, ajouta : « Allez, appelez votre mari et venez en ce lieu. — Je n'ai point de mari, répondit-elle. — Vous avez raison de dire que vous n'avez point de mari ; car vous en avez eu cinq, et celui que vous avez maintenant n'est pas le vôtre. En cela, vous avez dit vrai. » Ce reproche plein de douceur toucha la Samaritaine, et elle fit l'aveu de ses fautes avec cette sincérité qui provoque le pardon : « Seigneur, dit-elle, je vois que vous êtes un prophète. » Puis, montrant le mont Garizim qui était proche et sur lequel les Samaritains avaient autrefois bâti un temple pour les cérémonies de leur culte religieux : « Nos pères ont adoré sur cette montagne, » et vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer. — Femme, croyez-moi, voici le jour où vous adorerez le Père, non point sur cette montagne, ni à Jérusalem. Vous adorez ce que vous ne connaissez point, et nous adorons ce que nous connais-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

» sons, car le salut vient des Juifs. Le temps arrive, il est arrivé
» où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité,
» car ce sont de tels adorateurs que cherche le Père. Dieu est es-
» prit, et ceux qui l'adorent, c'est en esprit et en vérité qu'ils
» doivent l'adorer. » Ces paroles caractérisaient le culte nouveau
qui devait bientôt prendre possession du monde et qui, mettant à
la place des victimes vulgaires une seule victime d'un prix infini,
allait associer désormais la conscience de chaque homme à cet
immortel et puissant holocauste.

« Je sais, répondit la Samaritaine, que le Messie, qui est appelé
» le Christ, va venir. Lors donc qu'il sera venu, il nous instruira
» de toutes choses. — Je le suis, moi qui vous parle, » ajouta le
Sauveur, avec cette secrète puissance de révélation qui pénètre
jusque dans les profondeurs de la conscience pour y exciter le
douloureux frémissement du remords ou la persuasion intime de
la vérité. Pendant ces dernières paroles, les disciples de Jésus ar-
rivèrent. La Samaritaine s'en alla dans la ville et dit aux habi-
tants : « Venez voir un homme qui m'a révélé tout ce que j'ai
» fait. N'est-ce point le Christ? »

De leur côté, les disciples priaient Jésus de prendre quelque
nourriture. Il profita de cette invitation pour leur rappeler que
l'âme aussi doit prendre sa nourriture ; car si le corps se déve-
loppe et maintient son existence au moyen d'aliments matériels,
à son tour, l'âme tire sa force et sa vie d'un genre d'aliments qui
lui est propre : le corps vit de ce qu'il mange, l'esprit de ce qu'il
connait et le cœur de ce qu'il aime. « J'ai une nourriture à prendre
» que vous ne connaissez pas, dit Jésus. — Quelqu'un lui a-t-il
» apporté à manger? demandaient entre eux les disciples. — Ma
» nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et
» d'accomplir son œuvre. Ne dites-vous pas que dans quatre
» mois la moisson viendra? Et moi je vous dis : Levez les yeux

LA SAMARITAINE.

» et voyez comme les campagnes sont déjà blanches pour la moisson. » L'eau du puits de Jacob, la nourriture apportée par les disciples, l'aspect des campagnes, tout servait à Jésus pour élever la pensée de ses auditeurs au-dessus des choses terrestres ; il dirige leur regard vers le monde spirituel, et leur fait voir que les peuples comme de riches campagnes cultivées par le Laboureur céleste, les âmes des hommes comme des épis jaunissants sous le soleil de la miséricorde divine, attendent la main de l'ouvrier apostolique qui doit les cueillir dans la foi et les porter, ainsi que des fruits mûrs, dans la maison du père de famille qui est le ciel et l'Eternité.

Cependant, sur le témoignage de la Samaritaine, plusieurs habitants de la ville vinrent trouver Jésus et le prièrent de demeurer parmi eux ; il y demeura, en effet, deux jours. Sa parole en convertit un grand nombre, et ils disaient à la Samaritaine : « Ce » n'est plus sur votre rapport que nous croyons en lui ; car nous » savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. »

Ainsi fut arrachée à sa vie coupable et ramenée à la vérité et à la vertu cette femme que l'entraînement des sens avait séduite ; ainsi fut-elle appelée à cette vie supérieure que les âmes puisent dans la foi et que l'Evangile a fait connaître à tous les peuples. Ce n'est pas que la chair ne soit sainte dans son origine, comme tout ce qui sort des mains de Dieu ; mais elle est déchue de sa dignité originelle : fiancée à l'esprit, elle ne lui reste pas fidèle, et dans sa faiblesse, elle trahit souvent sa glorieuse destinée. C'est pourquoi le Verbe de Dieu s'en est revêtu pour lui restituer la dot de sa pureté et sa sainteté éclipsée. C'est pourquoi encore elle est soumise ici-bas à un travail de réhabilitation qui tient une si grande place dans les nombreuses difficultés de la vie humaine : la combattre et la dompter est une chose que certains hommes appellent absurde et que l'Evangile appelle sublime, parce que ces

LES FEMMES DE LA BIBLE.

hommes regardent d'en bas et prennent les goûts fangeux du corps pour une révélation de nos destinées suprêmes, tandis que l'Evangile regarde d'en haut et voit notre nature telle que Dieu l'a faite, c'est-à-dire avec toutes ses espérances, tous ses droits et tous ses devoirs.

LA CHANANÉENNE.

O mulier, magna est fides tua.

(MATTH. XV, 28.)

On sait que la conquête de la Palestine par les Israélites n'entraîna pas la ruine entière des Indigènes. Plusieurs prirent les armes, puis succombèrent sur les champs de bataille, ou furent immolés par la dure politique du vainqueur. D'autres s'enfuirent en troupes séparées ou bien en corps de nation, sans que l'histoire ait gardé la trace de leurs pas. Le reste s'assit au foyer des conquérants ou dans les pays limitrophes, entretenant avec Israël des rapports de politique, de commerce et même de religion. Car, si en principe les Juifs ne pensaient pas qu'on fût obligé d'accepter et de pratiquer leur loi lorsqu'on n'était pas du sang de Jacob, néanmoins, en fait, ils ne repoussaient pas de leur sein les étrangers, ils accueillaient même volontiers ceux qui voulaient suivre les pratiques du culte mosaïque. Il y a donc lieu de croire que leur doctrine religieuse avait pénétré chez les nations voisines, et que, par leurs soins, plus d'une âme fut initiée à la connaissance du vrai Dieu.

Toutefois, ce prosélytisme ne fut ni bien actif ni très-étendu : il y a dans le génie de la constitution hébraïque quelque chose de puissant, mais d'exclusif. Il appartenait au Christianisme d'abais-



THE PRAYER OF THE VIRGIN

LES FEMMES DE LA BIBLE.

ser les frontières des empires et de convier tous les peuples de la terre au banquet de la vérité. En proclamant l'unité de Dieu et de la race humaine plus haut que ne l'avait fait le mosaïsme, en présentant toutes les races et tous les siècles comme rachetés par le même sang d'un Dieu, en plaçant sur les lèvres de tout homme libre ou esclave, vainqueur ou vaincu, cette parole d'espérance, de gloire et de vraie fraternité : Notre Père qui êtes aux cieux, l'Evangile élevait les esprits et les cœurs au-dessus des jalousies internationales, et créait un royaume unique dont tout homme de bonne volonté peut devenir citoyen, où la vérité est le roi, la charité la loi, et qui a pour mesure de sa durée l'Eternité.

Avant de monter sur le Calvaire pour sceller de son sang une si douce et si grande doctrine, Jésus-Christ l'avait annoncée de sa bouche et pratiquée dans sa vie. Il était venu sauver ce qui se perd, affermir ce qui chancelle, relever ce qui est abattu, guérir ce qui souffre. Bien que son ministère ne dût pas s'exercer communément en dehors de la nation juive, son regard plein de tendresse embrassait tous les hommes, et, dans l'occasion, sa main répandait les miracles sur ceux que ses compatriotes nommaient étrangers.

Un jour, le Fils de Dieu parcourait la Galilée. Des bords du lac de Tibériade, il était venu à Nazareth, sa patrie; puis, traversant les tribus de Zabulon et d'Azer, il approcha des côtes de la Phénicie et s'avança vers Tyr et Sidon. Il désirait ne pas se faire connaître; mais il ne put rester caché : le bruit de ses œuvres marchait au loin devant lui. Une femme, dont la fille était tourmentée du démon, ayant appris que Jésus visitait la contrée, vint solliciter sa miséricorde; elle criait : « Seigneur, fils de David, ayez pitié » de moi. Ma fille est cruellement tourmentée du démon. » La prière est établie et exigée comme condition des plus précieux bienfaits que Dieu accorde aux hommes; mais Dieu diffère quel-

LA CHANANÉENNE.

quefois de l'exaucer, afin qu'elle supplée à la ferveur par la persévérance, ou que, plus patiente, elle mérite davantage.

Aux cris de la Chananéenne, le Seigneur ne répondit pas. Les apôtres, soit fatigués des instances de cette femme, soit touchés de pitié, s'approchèrent de Jésus et dirent : « Accordez-lui ce qu'elle » demande, afin qu'elle se retire et cesse de crier sur nos pas. » Mais il répondit : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la » maison d'Israël. » Les disciples montraient de la compassion, et celui qui est douceur et miséricordé semblait sévère et dur ; mais la compassion des disciples était humaine et égoïste : « Elle » crie sur nos pas, » disaient-ils ; et celui qui laisse découler de ses lèvres l'amabilité, cachait, sous l'apparence d'une parole froide, un trésor de tendresse, et ne voulait qu'éprouver et exciter la foi. Car il pénètre les secrets mouvements du cœur, et il le gouverne avec une science infinie et une incomparable charité.

La femme, s'attachant aux pas de Jésus, le suivit dans la maison où il se retirait ; elle l'aborda, en le saluant avec respect, et lui dit : « Seigneur, secourez-moi, » et elle implorait sa pitié. Jésus lui répondit : « Laissez les enfants se rassasier d'abord. Il n'est pas » juste de prendre le pain des enfants pour le donner aux chiens. » Car cette femme était de la nation des Phéniciens, et qu'ils fussent Chananéens ou Grecs d'origine, ils professaient l'idolâtrie ; c'est la grossièreté de leur doctrine religieuse qui leur attirait cette qualification sévère. Mais Dieu ne frappe que pour guérir : le refus apparent que recueillait la femme étrangère allait se convertir en bénédiction, comme la voix qui abattit Saul pour le réconcilier avec la vérité, comme le regard qui tomba sur Pierre pour lui arracher les larmes du repentir.

La pauvre mère, excitée par cette énergie du désir qui ne connaît pas d'obstacles et qui change les difficultés en instruments de succès, avoua qu'elle appartenait aux nations condamnées et

LES FEMMES DE LA BIBLE.

qu'elle n'était pas du nombre des enfants. « C'est vrai, Seigneur, » ajouta-t-elle ; mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. — O femme, reprit Jésus, » votre foi est grande ; qu'il vous soit fait comme vous le désirez. » En effet, la Chananéenne, en rentrant à la maison, trouva sa fille entièrement guérie. Eclatant exemple du pouvoir qui est donné à la foi, symbole de ce qui s'accomplit, chaque jour, au milieu de nous dans l'ordre moral lorsque les prières d'une mère, d'une épouse et d'une sœur, fléchissant Dieu, enlèvent à l'âme indocile de l'homme la maladie de son doute et l'affranchissent à jamais du démon de l'incrédulité.

LA FEMME ADULTÈRE.

Relicti sunt duo, misera et misericordia.

(August. in Joan, Tract. XXXIII.)

Dans la seconde année de son ministère apostolique, Jésus, quittant la Galilée, où il ne devait plus reparaitre qu'après sa résurrection, se rendit à Jérusalem pour la fête des Tabernacles ou des Tentes. Cette fête fut instituée par le législateur des Hébreux, d'abord afin de les faire souvenir dans toute la suite des siècles que leurs ancêtres, en sortant de l'Égypte, avaient habité le désert, sous des pavillons, durant quarante années, et que c'était seulement après cette rude épreuve que Dieu leur avait ouvert les portes de la Terre promise ; en mémoire de ce grand événement, ils demeuraient, sept jours entiers, sous des tentes formées de branches d'arbres. Cette fête avait aussi pour objet de rendre grâce au ciel de tous les fruits que la terre avait donnés, et elle se célébrait après les récoltes, vers l'équinoxe d'automne. Le huitième jour, tous les Hébreux quittaient leurs pavillons de verdure et se réunissaient à Jérusalem et au temple, pour témoigner solennellement leur reconnaissance au Dieu souverain d'Israël.

II. LA FEMME ADULTÈRE.

1



1801. M. 100.

LA FEMME ADULTÈRE.

—

LES FEMMES DE LA BIBLE.

Jésus n'entra point à Jérusalem d'une manière éclatante, parce qu'on cherchait à le faire mourir et que son heure n'était pas encore venue ; il y entra secrètement. Mêlé à la foule, il put entendre les jugements que sa doctrine et ses miracles inspiraient. C'est un homme de bien, disaient les uns ; il séduit le peuple, disaient les autres. Tous demandaient : Où est-il ? Mais nul de ceux qui croyaient en lui n'avait le courage d'exprimer hautement sa pensée, parce que les ennemis du Christ étaient nombreux et puissants. Vers le quatrième jour de la solennité, il monta au temple et enseigna. Les Juifs furent frappés de sa parole si douce et si pleine de science et d'autorité, et plusieurs dirent : « Quand » le Christ viendra, fera-t-il plus de miracles que celui-ci n'en » fait ? » Alors les Pharisiens et les princes des prêtres, voyant ces marques d'adhésion, envoyèrent des archers pour saisir Jésus. Mais les archers, comme la multitude, charmés de la sagesse et de la beauté de ses discours, n'exécutèrent pas les ordres qu'ils avaient reçus. « Pourquoi ne l'avez-vous point amené ? demandè- » rent les prêtres et les Pharisiens. — Jamais homme n'a parlé » comme cet homme, répondirent les envoyés. — Est-ce que vous » êtes séduits vous-mêmes ? répliquèrent les orgueilleux représen- » tants de la science. Y a-t-il aucun des Pharisiens ou des princes » des prêtres qui croie en lui ? Car pour cette populace qui ne con- » naît point la loi, ce sont gens maudits. »

Les ennemis de Jésus, voyant que l'opinion n'était pas encore assez échauffée contre lui, et que la violence échouerait en ce moment, rentrèrent dans leurs voies de dissimulation, tendirent des pièges à celui qu'ils ne pouvaient vaincre par une guerre ouverte, et s'appliquèrent à le mettre en contradiction avec la loi. Or, Jésus était assis dans le temple, et il instruisait la foule rassemblée autour de lui. Tout à coup les Scribes et les Pharisiens fendirent la foule, amenant une femme coupable d'adultère.

LA FEMME ADULTÈRE.

« Maître, dirent-ils à Jésus, cette femme vient d'être surprise en » adultère. Or, dans la loi, Moïse punit ce crime par la lapidation. » Il faut croire que Moïse avait lui-même expliqué la loi, ou qu'une coutume légitime était venue l'interpréter ; car, d'un côté, le texte prononce simplement la peine de mort, et les Hébreux modernes disent que cette peine s'appliquait par la strangulation ; d'un autre côté, les faits historiques établissent qu'elle s'appliquait en effet par la lapidation dans les six siècles qui ont précédé Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit, au reste, les Pharisiens se proposaient de créer à Jésus une grave difficulté, en soumettant la cause à son jugement. Absoudre la femme coupable, c'était trahir la loi de Moïse et blesser le patriotisme de la nation ; en prononçant, au contraire, la peine capitale, Jésus-Christ perdait sa renommée de mansuétude, il se mettait en contradiction avec son passé, il attaquait l'autorité des Romains, qui s'étaient réservé sur les Juifs le droit de vie et de mort. C'est pourquoi les Pharisiens, se tenant bien sûrs du succès, firent cette question au Sauveur : « Moïse » prescrit de lapider ; vous donc, que dites-vous ?

Jésus s'inclina vers le sol et y traça du doigt quelques caractères. Mais comme les interrogateurs poursuivaient leurs questions avec une curiosité impatiente, le Seigneur se releva et leur dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché jette la première » pierre. » Puis, se baissant de nouveau, il continua d'écrire. Quelques interprètes, voulant suppléer au silence de l'Evangile, ont prétendu que le doigt divin traçait sur la poussière les fautes des accusateurs et révélait les hontes de leur conscience. Mais il n'est pas besoin d'indications extérieures pour apprendre aux âmes ce qu'elles doivent penser d'elles-mêmes ; Dieu sait bien faire luire au-dedans de nous cette lumière vengeresse qui provoque ordinairement les remords. D'ailleurs, Jésus venait de pro-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

noncer une parole pleine d'un éclat foudroyant et qui n'avait pas besoin de commentaire. Ce n'est pas à dire qu'on ne puisse jamais condamner et punir les coupables qu'autant qu'on se trouve soi-même en état de parfaite innocence : une telle maxime établirait sur terre la plus scandaleuse impunité. Mais Jésus-Christ venait fonder un empire nouveau, celui de la miséricorde qui accueille le pécheur, en excluant le péché ; il avait déjà posé la base de cet empire dans la conscience de ses auditeurs, en proclamant qu'on appliquerait à chaque homme la mesure qu'il aurait appliquée à ses frères, et il rappelait, en ce moment, ses durs et hypocrites contradicteurs à la pratique de cette maxime si charitable et si pleine d'équité.

Les Scribes et les Pharisiens se sentirent écrasés sous cette haute et calme parole. Ils se retirèrent l'un après l'autre et comme furtivement, les vieillards d'abord, soit que leur conscience se reconnût plus coupable, ou que l'âge et l'expérience les rendissent mieux avisés. La place qu'ils s'étaient faite tumultueusement à leur arrivée demeura vide ; il n'y avait plus que la femme coupable qui attendait une sentence, et Jésus, qui écrivait, courbé vers la terre, se releva et dit : « Femme, où sont vos accusateurs ? » Personne ne vous a-t-il condamnée ? — Personne, Seigneur. — » Je ne vous condamnerai pas non plus ; allez, et ne péchez plus » désormais. » Jésus renvoya la femme coupable, parce qu'il n'exerçait point les fonctions de juge temporel ; il la renvoya comme Sauveur du genre humain, car, à ce titre, sans abolir les tribunaux extérieurs ni la justice terrestre, il venait réhabiliter le tribunal méconnu de la conscience, et faire briller à tous les yeux la miséricorde céleste et la doctrine du repentir.

C'est ainsi que le Seigneur trouva le secret d'exercer la clémence en respectant la loi, de se justifier en délivrant la pécheresse, d'arracher le masque aux hypocrites, et de les confondre en se

LA FEMME ADULTÈRE.

montrant pur comme l'équité, doux comme la force, irréfutable comme la vérité. Tel est le merveilleux caractère de la doctrine morale qui régénérera les temps modernes : la justice avec ses châtiments redoutables fut, en quelque sorte, repoussée au second plan, pour laisser une plus large place à la charité qui pardonne. Par sa parole et par ses actes, de la crèche de Bethléem à la cime du Golgotha, par toute sa vie le Sauveur semble vouloir nous dire qu'il y a plus de clémence et de bonté dans le cœur de Dieu qu'il n'y a de faiblesse et de malice dans le cœur de l'homme, comme si le temps était enfin venu d'attirer par l'amour ceux que la crainte n'avait pu retenir.

L'humanité, en effet, a toujours été gouvernée avec un art admirable : elle a grandi sous l'œil et la main de la Providence, comme un enfant sous l'œil et la main d'un père et d'une mère. Son éducation, toujours en rapport avec ses destinées et ses besoins essentiels qui demeurent fixes et permanents, toujours en rapport aussi avec les conditions extérieures et la succession de ses progrès qui se présentent sous des aspects changeants et variés, son éducation s'est faite par un principe sans cesse identique à lui-même, mais par des disciplines diverses : c'est ainsi qu'on affermit et qu'on développe dans chaque homme la vie physique par une nourriture de plus en plus solide et forte, et qu'on perfectionne son âme en soumettant sa libre énergie à des mobiles de plus en plus relevés.

A l'origine des siècles, Dieu semblait porter l'humanité dans ses bras et s'incliner sur son berceau d'un air doux et puissant ; il la nourrissait du lait de ses communications intimes, lui parlait bouche à bouche pour la reprendre, l'instruire et la guider. Il daigna converser avec Adam tombé, instruire le procès du fratricide Caïn, visiter Noé qui habitait au milieu de la corruption, et prendre comme par la main le croyant Abraham pour le faire

LES FEMMES DE LA BIBLE.

sortir de la Chaldée idolâtre. On dirait d'une mère ne se souvenant de son cœur et de sa force que pour suppléer à l'ignorance et à la faiblesse de son fils, déployant tour à tour l'autorité, la bonté, les menaces, les caresses et l'indulgence, pour soutenir cette chose naissante et frêle qui ne se tient pas debout parce que les siècles lui manquent et qu'elle n'a pas encore d'institutions où s'appuyer. Ce fut l'ère des patriarches et comme l'enfance du genre humain.

Quand l'époque de la jeunesse fut venue, époque critique et tourmentée qui éveille les instincts généreux et ouvre devant les regards des horizons tout peuplés d'espérances, mais qui, d'un autre côté, allume le sang dans les veines et donne le signal d'un duel où l'esprit et le corps se disputent avec acharnement à qui possédera la vie ; alors Dieu sembla placer l'humanité sous l'empire spécial de la crainte. La loi fut proclamée de nouveau dans une solennité terrible : l'Eternel descendit sur le char brûlant des éclairs ; un nuage obscur formait le pavillon où reposait sa majesté ; la voix du tonnerre marchait devant lui en éclats formidables ; le Sinaï, en frissonnant, s'ébranla sous ses pieds. Alors, du sein de la nature émue et tremblante, sortit la parole des commandements divins, répétée en quelque sorte par les éléments bouleversés et gravée au fond des âmes par la main de la terreur. Escortée d'une foule de pratiques minutieuses et gênantes, la loi ressemblait à un joug fait pour dompter une tête revêche et insoumise, comme celle du jeune homme égaré par la fièvre de ses membres. De plus, munie surtout d'une sanction temporelle, promettant des rosées fertiles et des moissons abondantes, menaçant de la disette et de l'esclavage, la loi saisissait l'humanité principalement par les besoins physiques et la vie matérielle, parce que ce frein était plus propre à contenir l'ardeur orageuse et l'esprit inculte de la jeune humanité. Sans oublier qu'il était père, Dieu

LA FEMME ADULTEÈRE.

sembla se souvenir davantage qu'il était maître : au lieu d'intimer habituellement ses ordres dans des apparitions sensibles et familières, il les plaça sur les lèvres d'ambassadeurs choisis. C'est Moïse qui ferma les temps primitifs et ouvrit une époque nouvelle, conversant avec Dieu comme les patriarches, et faisant parler l'avenir comme les prophètes ; les prophètes répétèrent, de leur grande voix, les promesses et les menaces de fortune et de calamités, perpétuant les traditions du Sinaï, où dominait la crainte.

Enfin ce fut le règne de la charité. Dieu se laissa toucher d'une pitié immense à la vue des fautes et des malheurs de sa créature, et il la visita. Mais ce n'était plus l'Ancien des jours passant à travers les arbres de l'Eden avec un bruit étrange qui faisait frémir la conscience coupable, ni Jéhova porté sur l'aile de la foudre et tenant les cœurs dans l'épouvante ; c'était le Verbe doux et suave se revêtant de notre humanité pour lui rester plus accessible, et prenant l'infirmité de notre chair pour nous communiquer la force de son esprit divin. Les cieux s'étaient abaissés, tout intervalle avait disparu ; on ne voyait ni le Créateur parlant de haut et de loin, ni le Maître apportant le fardeau d'un dur précepte ; il n'y avait plus qu'un frère descendu pour tendre la main à des frères et les relever jusqu'à lui. Il pleura pour fertiliser nos larmes, il travailla pour ennoblir nos travaux, il vécut pour diviniser notre vie, il mourut pour faire de notre tombe le berceau d'une glorieuse immortalité. Sa parole nous traça la route, ses exemples nous furent un attrait, son sang versé sur nous soutint et répara nos forces : dès lors il s'établit entre Dieu et les hommes une heureuse et amicale alliance ; toutes les vieilles lois du monde se sont fondues en une loi unique et nouvelle, qui est la charité. En sorte que sous ses crimes accusateurs, l'humanité ressemble à cette femme que les Pharisiens voulaient faire condamner ; appelée au tribunal du Sauveur, elle n'est pas innocente, mais elle est digne

LES FEMMES DE LA BIBLE.

de compassion, la mansuétude du ciel resplendit par-dessus les fautes de la terre, et du haut du Calvaire, on n'aperçoit plus dans l'histoire que deux choses : une extrême misère dans l'homme, et une suprême miséricorde en Dieu.

Relicti sunt duo, misera et misericordia.

MARTHE.

Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima. Porro unum est necessarium.

(Luc. X, 41-2.)

Hospita quæ Christum excepisti, Martha, precare
Hospes sit nobis, hospes ut ille tuus.

(*Offic. brev. Avenion.*)

Dans la seconde année de ses courses évangéliques, Jésus-Christ avait parcouru la Galilée, en y multipliant les miracles, signes de sa mission. La foi de ses auditeurs n'avait pas universellement répondu soit à la puissance de ses œuvres, soit à la sainteté de sa parole : il quitta donc cette terre ingrate en prononçant contre elle un redoutable anathème. « Malheur à toi, Corozain ! malheur » à toi, Bethsaïde ! car en voyant les prodiges accomplis sous vos » yeux, Tyr et Sidon eussent autrefois fait pénitence sous le cilice » et la cendre. C'est pourquoi je vous déclare que Tyr et Sidon » seront traitées avec moins de rigueur que vous au jour du » jugement. » Et pour marquer de suite la cause habituelle de l'opposition que l'Evangile rencontrait alors et qu'il devait rencontrer plus tard, Jésus félicita les humbles et les petits d'avoir prêté une oreille docile aux enseignements du ciel. En effet, les pauvres, les affligés, les ignorants, en un mot les déshérités de la



LES FEMMES DE LA BIBLE.

terre sont plus enclins et plus courageux à croire que les heureux, les philosophes et les riches : il semble que le sentiment de sa faiblesse prépare et conduise l'homme à la vérité et à la vertu, tandis que la supériorité de fortune, d'esprit et de pouvoir, si chétive qu'elle soit, le rend d'ordinaire follement superbe et rebelle à Dieu, insolent et dur envers ses semblables.

De la haute Galilée, Jésus s'avavançait vers Jérusalem, où l'attendait ce supplice qui sauva le monde. Aux frontières de la Samarie, on ne voulut pas le recevoir ; les disciples indignés demandèrent s'il ne fallait pas faire descendre la foudre sur la tête des coupables. « Vous ne savez pas à quel esprit vous appartenez, » leur dit Jésus ; le Fils de l'homme n'est pas venu ôter la vie, » mais la donner. » Et il continua sa route. Dans la partie méridionale de la Galilée, non loin de Naïm, il entra dans une bourgade, et là, une femme nommée Marthe le reçut en sa maison.

Marthe avait pour sœur Marie-Madeleine et pour frère Lazare ; ils appartenaient à une famille considérable du pays. Il semble que Marthe fût l'aînée, car elle est toujours citée la première ; c'est aussi à cause de cette qualité sans doute qu'on la voit faire à Jésus-Christ les honneurs de la maison et déployer plus que personne les sollicitudes de l'hospitalité. Sa sœur Marie était d'une nature moins agissante ; elle avait également beaucoup de joie à voir le Sauveur, mais pour l'entendre et vivre de cette vie du dedans, premier besoin des âmes que touche et remplit le sentiment des choses supérieures.

Jésus étant arrivé dans cette famille qu'il daignait aimer avec prédilection, Marie se tenait assise à ses pieds et l'écoutait. Marthe était toute préoccupée et veillait à ce que rien ne manquât à son hôte divin ; mais s'arrêtant à la vue de Marie, elle dit : « Seigneur, » ne considérez-vous pas que ma sœur me laisse servir toute » seule ? Dites-lui donc qu'elle vienne m'aider. » Mais le Seigneur,

MARTHE.

qui demanda de l'eau à la Samaritaine pour avoir occasion de lui communiquer l'eau vive de sa doctrine, et qui ne revêtit la faiblesse de notre chair que pour nous soutenir par la force de son esprit, le Seigneur recevait de Marthe des soins hospitaliers pour la nourrir du pain de la vérité. Il lui répondit : « Marthe, Marthe, » vous mettez de l'empressement et vous êtes troublée au soin de » bien des choses. Cependant il n'y en a qu'une qui soit nécessaire. Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera point ôtée. » Non pas que le Seigneur voulût blâmer Marthe, car elle eut aussi sa récompense, c'est-à-dire le don de la foi et de la charité, mais il voulait recommander la noble occupation de Marie, qui a tant d'influence sur les destinées de l'âme humaine.

Car il faut savoir que l'antiquité ecclésiastique a toujours vu dans ces deux femmes le double symbole de la vie active et répandue en bonnes œuvres, et de la vie contemplative et consumée en ardentes prières. Nourrir ceux qui ont faim, donner à boire à ceux qui ont soif, vêtir ceux qui sont nus, soulager et vêtir en eux le Fils de Dieu, c'est une vocation sainte et, dans une certaine mesure, c'est un rigoureux devoir : pour ne l'avoir rempli, plusieurs seront exclus du ciel. Mais reporter sur notre âme immortelle un regard attentif, faire à Dieu une place dans notre esprit et dans notre cœur, c'est une occupation qui serait encore illustre, quand elle ne serait pas strictement nécessaire. S'il est juste d'honorer quiconque se dévoue à sa famille, à sa patrie, à l'humanité, il est bien plus raisonnable encore de se dévouer à Dieu, auteur de la famille, suprême défenseur de la patrie et père de l'humanité. Au reste, on s'appliquerait en vain à chasser Dieu de la pensée et de l'affection des hommes : il reprend par la justice ce qui lui échappe par la liberté ; innocents et coupables, nous le trouvons au bout de toutes nos voies ; la création n'est qu'un temple et la terre qu'un autel où l'homme, prêtre et vic-

time, doit s'immoler et mourir, puisant dans sa mort une nouvelle vie, comme cet oiseau merveilleux que l'antiquité nous peint faisant lui-même son bûcher où le soleil met le feu, se consumant au milieu des flammes avec tout ce qu'il a de mortel, et sortant de ses cendres dans la splendeur de sa jeunesse renouvelée.

On pense que Lazare, Marthe et Marie-Madeleine quittèrent la Galilée avec leur maître et ami divin, et fixèrent leur séjour en Judée, non loin de Jérusalem. Il est certain, dans tous les cas, qu'ils habitaient le bourg de Béthanie, à quinze stades ou trois quarts de lieue de la ville sainte, durant les six mois qui précédèrent la mort du Sauveur.

C'est dans ce bourg que Lazare était tombé malade, lorsque ses sœurs envoyèrent dire à Jésus : « Seigneur, celui que vous aimez » est malade. » Sachant le prodige qu'il devait opérer, Jésus dit à ceux qui l'environnaient : « Cette maladie ne va point à la mort, » mais elle n'est que pour la gloire de Dieu et afin que le Fils de » Dieu soit glorifié. » Jésus se trouvait alors au delà du Jourdain ; il y resta encore deux jours, puis il dit à ses disciples : « Retour- » nons en Judée. — Maître, lui dirent-ils, il y a peu de temps que » les Juifs cherchaient à vous lapider, et vous allez de nouveau » parmi eux. » Mais Jésus, voulant leur apprendre que tout arrête quiconque s'agite dans les ténèbres de ses pensées terrestres et que rien ne fait véritablement obstacle à qui s'avance à la lueur de la volonté céleste : « N'y a-t-il pas douze heures dans le jour ? » répliqua-t-il. Qui marche durant le jour ne se heurte point, » parce qu'il voit la lumière de ce monde ; mais qui marche dans » la nuit se heurte, parce que la lumière n'est point en lui. »

« Lazare notre ami dort, ajouta Jésus, se confondant avec » ses disciples ; mais je vais le tirer de son sommeil. » Les disciples crurent qu'il s'agissait d'un sommeil ordinaire : « Seigneur, s'il » dort, il sera bientôt guéri. » Le maître leur dit alors clairement :

MARTHE.

« Lazare est mort ; et, à cause de vous, je me réjouis de n'avoir » pas été là, afin que vous croyiez. Mais allons à lui. » Pour eux, ils étaient convaincus que, si Jésus retournait en Judée, on le ferait mourir, peut-être même avec ceux qui l'accompagnaient ; c'est pourquoi l'un d'eux dit aux autres : « Allons aussi, afin de » mourir avec lui. »

Il y avait déjà quatre jours que Lazare était dans le tombeau, lorsque Jésus arriva. Les Juifs étaient venus en foule à Béthanie pour adoucir, en le partageant, le deuil des deux nobles femmes. Dès que Marthe fut informée que Jésus approchait, elle marcha à sa rencontre, et lui dit en l'abordant : « Seigneur, si vous eus- » siez été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais je sais que, » maintenant même, tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous » l'accordera. — Votre frère ressuscitera, répondit Jésus. — Je » sais qu'il ressuscitera dans la résurrection qui se fera au dernier » jour. — Je suis la résurrection et la vie ; qui croit en moi, fût-il » mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. » Le croyez-vous ? — Oui, Seigneur, je croyais déjà que vous êtes » le Christ Fils du Dieu vivant qui êtes venu dans ce monde. »

Après ces mots pleins d'une tendre foi aux grandes vérités de la religion, Marthe alla rejoindre sa sœur restée à la maison, et lui dit tout bas : « Le maître est venu et il te demande. » Marie se rendit auprès de Jésus ; car il n'était pas entré dans la bourgade ; il était au lieu même où Marthe l'avait rencontré. Les Juifs qui consolaient Marie, la voyant se lever promptement et sortir, crurent qu'elle allait pleurer sur le sépulcre et ils y allèrent à sa suite. Marie se jeta aux pieds de Jésus en disant : « Seigneur, si vous » eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. » A la vue de ses larmes et des larmes de tous ceux qui la suivaient, le Dieu fait homme frémit en son âme et s'émut d'un sentiment de tendre pitié. « Où l'avez-vous mis ? dit-il en parlant du mort. — Seigneur,

LES FEMMES DE LA BIBLE.

» venez et voyez. » Alors Jésus pleura. Et les Juifs dirent entre eux : « Voyez comme il l'aimait ! » D'autres, rappelant ses miracles, ajoutèrent : « Ne pouvait-il empêcher qu'il ne mourût, lui » qui a ouvert les yeux à un aveugle-né ? »

Jésus se rendit donc au sépulcre de son ami. Le sépulcre était une grotte à l'entrée de laquelle on avait roulé une pierre ; c'est ainsi que les riches se faisaient enterrer ordinairement. Le Sauveur fit enlever la pierre. Mais Marthe lui dit : « Seigneur, il sent » déjà mauvais, car il est là depuis quatre jours. — Ne vous ai-je » pas dit, répliqua le divin Maître, que si vous croyiez, vous ver- » riez la gloire de Dieu ? » On ôta la pierre, et Jésus portant les regards vers le ciel : « Mon Père, je vous rends grâce de ce que vous » m'avez exaucé. Pour moi, je sais que vous m'exaucez toujours, » mais je le dis pour ce peuple qui m'environne, afin qu'ils croient » que c'est vous qui m'avez envoyé. » Puis, de cette voix qui tira les mondes du néant, qui rappelle à la vérité les intelligences perdues dans la nuit de leurs erreurs et ranime le cadavre d'une volonté pervertie, il donna des ordres à la mort. « Lazare, sortez. » A l'instant Lazare sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes et le visage enveloppé d'un linge. La plupart des Juifs qui étaient venus consoler Marthe et Marie eurent foi en Jésus-Christ, dont la parole exerçait sur le trépas un empire si prodigieux et si divin. Les autres voulaient le faire périr, comme si l'on pouvait étouffer la vérité dans le sang de celui qui la prêche, et comme si Dieu qui ranime la cendre des morts ne pouvait, à son gré, dessécher et abattre la main des vivants.

A quelque temps de là et six jours seulement avant la Passion, Jésus fit un nouveau voyage à Béthanie. Il fut invité à prendre un repas chez un habitant de ce bourg ; Lazare était du nombre des convives ; Marthe servait Jésus, et Marie vint répandre sur ses pieds sacrés un parfum de grand prix, comme pour préluder par

MARTHE.

cette mystérieuse action à l'ensevelissement de celui qui devait bientôt, selon l'expression des saintes Lettres, goûter la mort et y trouver un fruit d'éternelle vie. On croit que Marthe suivit, jusqu'à la dispersion des Apôtres, sa sœur et les saintes femmes qui embaumèrent le corps de Jésus avant de le déposer dans le tombeau.

Les écrivains de l'Église primitive ont laissé peu de détails sur les dernières années de Marthe ; ils semblent persuadés qu'elle mourut à Jérusalem ou à Béthanie. Plus tard, l'opinion s'accrédita que Lazare et ses sœurs, persécutés par les Juifs après l'ascension de Jésus-Christ, et jetés sur un navire dépouillé de voiles et de gouvernail, abordèrent miraculeusement à Marseille. Plusieurs villes de la Provence écoutèrent la voix de cette colonie qui prêchait une religion nouvelle et se convertirent au Christianisme.

D'après ce sentiment, Lazare fonda l'église de Marseille, Marie évangélisa la Provence, et Marthe réunit d'abord quelques pieuses femmes autour d'elle pour leur enseigner la pratique de la vie chrétienne, puis se rendit à Avignon, où elle laissa de semblables traces de son passage, et vint enfin mourir à Tarascon, en prêchant la foi par la sainteté de ses œuvres bien plus que par la parole. Mais ses reliques n'y furent en vénération qu'à la fin du douzième siècle, où Imbert, archevêque d'Arles, consacra une église élevée sur le tombeau de la sainte, qu'on avait récemment découvert. La tête, séparée du reste du corps, fut placée, en 1458, dans un reliquaire d'argent doré, au milieu d'une solennité pompeuse présidée par René d'Anjou, roi de Jérusalem et de Sicile. Vingt ans après, le roi Louis XI fit remplacer le reliquaire d'argent par une châsse d'or massif, artistement travaillée.

La fête de sainte Marthe, qui se célébrait autrefois le dix-neuf janvier, fut transférée au vingt-neuf juillet ; les Grecs l'ont placée au quatrième jour de juin. On connaît la légende qui rapporte

LES FEMMES DE LA BIBLE.

que sainte Marthe dompta la tarasque, monstre terrible, désolant les bords du Rhône; et l'on sait que cette légende a fourni à Carle Vanloo un de ses tableaux les plus estimés, qui orne maintenant l'église de Saint-Jacques, à Tarascon. Le grand peintre des sujets religieux dans l'école française, Eustache Lesueur, a fait une composition admirable représentant Marthe qui se plaint au Sauveur de n'être pas aidée par Marie dans les préparatifs du repas; toutes les têtes ont leur caractère propre rendu avec subtilité. Jouvenet a peint aussi ce sujet, et de plus Marthe au tombeau de Lazare. Ce dernier tableau, d'une ordonnance magnifique et d'une très-belle couleur, plein de grandiose et d'esprit religieux, fut fait pour l'église de l'abbaye Saint-Martin; il est maintenant au Musée du Louvre.

MARIE-MADELEINE.

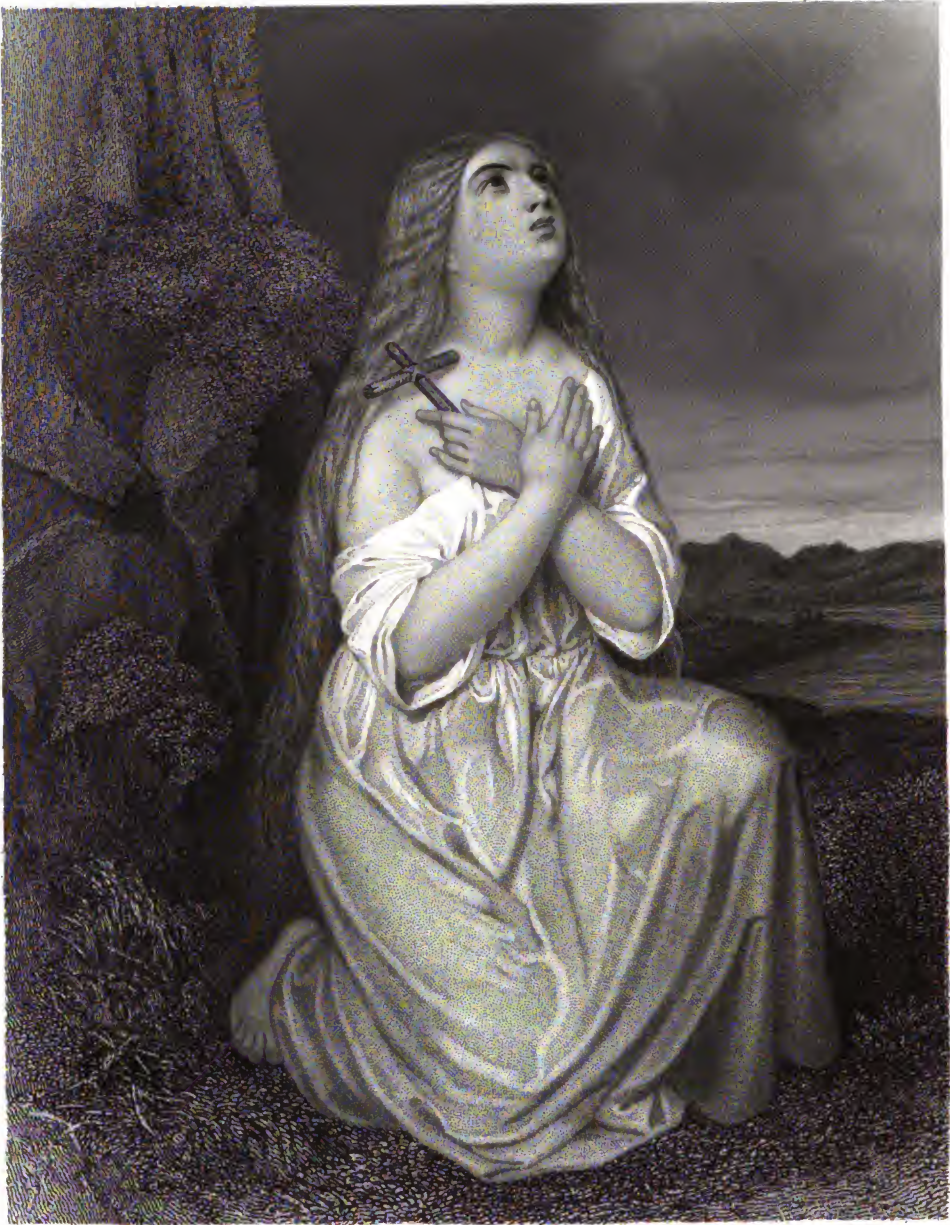
•
Remittuntur ei peccata multa quoniam
dilexit multum.

(Luc. VII, 47.)

Dulciores sunt lacrymæ orantium quam
gaudia theatrorum.

(August. in psalm. 127, X.)

Marie-Madeleine est célèbre dans l'Évangile par ses sentiments de charité ardente envers le Sauveur des hommes, et dans la tradition ecclésiastique par ses larmes et sa pénitence. On peut ajouter qu'elle est célèbre encore dans la critique hagiographique par la controverse qui s'est élevée sur son identité; car, tandis que certains auteurs n'en font qu'un personnage, beaucoup d'écrivains n'en font pas moins de trois. Les derniers appuient leur sentiment sur les noms de Marie et de Madeleine, dont l'emploi alternatif semble indiquer plusieurs personnes, principalement si l'on observe que ces noms répondent à des temps, à des lieux et à des actes différents; les premiers, au contraire, croient qu'en distinguant et les lieux et les temps, on n'aperçoit qu'une seule et même personne, animée du même zèle, obéissant ici à un vif sentiment de repentir, là à un mouvement de charité, et d'ailleurs, ils invoquent en leur faveur une suite plus constante de témoignages mieux au-



THE PRAYER OF THE SAINTS

LES FEMMES DE LA BIBLE.

torisés. Il semble donc que Marie-Madeleine ne soit pas différente de Marie, sœur de Lazare, et de la femme pécheresse qui vint répandre des parfums et des pleurs aux pieds de Jésus chez Simon le pharisien.

Le surnom de Madeleine fut donné à Marie parce qu'elle était du bourg de Magdale, en Galilée, près du lac de Tibériade. On croit qu'elle était d'une famille distinguée par ses richesses, et l'usage qu'elle faisait de parfums de grand prix permet peut-être de le penser. L'Evangile, en la nommant pécheresse, a fait supposer qu'elle s'était abandonnée à des débordements ; il faut observer, toutefois, que ce mot pourrait n'indiquer autre chose qu'une vie somptueuse et facile, pleine de luxe et de divertissements condamnables, il est vrai, mais non pas flétrissants et vils, comme on s'est habitué à l'imaginer. Un esprit tirant un vain orgueil de quelques qualités extérieures, un corps flatté jusqu'à l'idolâtrie, un cœur trop occupé du soin de plaire : telle fut peut-être la pécheresse. Ce n'est pas, au reste, qu'il y ait aucun intérêt à diminuer ses fautes : plus on s'est abaissé par l'égarement de la liberté, plus on peut s'élever haut par l'énergie du repentir ; d'ailleurs, en descendant sur la terre, le Fils de Dieu venait, non pas faire visite à des justes, mais guérir des pécheurs, en sorte que là même où l'iniquité de la créature montait à son comble, la miséricorde du Créateur pût déborder.

Quoi qu'on pense du caractère de ses fautes, on connaît le châtiment que Marie-Madeleine subit durant quelques années. Dieu la soumit à un genre d'humiliation devenu rare aujourd'hui, mais très-commun alors, et dont l'Evangile offre plusieurs exemples : elle fut tourmentée du démon jusqu'au jour où le Sauveur, lui remettant ses péchés, l'affranchit de cette domination horrible.

Jésus, parcourant la Galilée, venait de ressusciter un jeune homme de Naïm, que l'on portait en terre, et dont un peuple

MARIE-MADELEINE.

nombreux faisait les funérailles. Ce miracle, accompli pour sécher les larmes d'une mère doublement affligée, puisqu'elle était déjà veuve, excita une rumeur d'admiration et de reconnaissance dans toute la contrée. Les savants et ceux qu'on réputait sages n'en reçurent pas mieux la doctrine de Jésus, parce qu'ils étaient pleins d'envie et d'orgueil ; ceux, au contraire, dont l'esprit est calme et sans ruse, le cœur doux et sans faste, ceux qu'on nomme les petits et les simples, accueillirent la parole du Sauveur, qui s'écria : « Je vous rends grâces, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, » de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits : » Et il ajouta avec une inénarrable tendresse : « Venez à moi, vous tous qui êtes » fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Mettez-vous » sous mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et humble » de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes ; car mon joug » est doux et mon fardeau léger. »

C'est alors que Marie-Madeleine fut attirée vers Jésus par tant de mansuétude et de bienfaisance. Un jour que le Sauveur prenait son repas chez Simon le pharisien, la pécheresse entra, tenant à la main un vase d'albâtre plein d'huile odorante ; elle se jeta aux pieds de Jésus, les arrosa de larmes et de parfums, les essuya de ses cheveux et les baisa. Cependant le pharisien disait en lui-même : Si cet homme était prophète, il saurait quelle est cette femme qui le touche et que c'est une pécheresse. Mais Jésus, pénétrant la pensée de son hôte : « Simon, j'ai quelque chose à » vous dire. — Maître, parlez. — Un créancier avait deux débiteurs ; l'un lui devait cinq cents deniers et l'autre cinquante. » Il remit à tous deux leur dette, parce qu'ils n'avaient pas de » quoi s'en acquitter. Après cela, qui des deux l'aimera le plus ? » — Je pense, reprit le pharisien, que c'est celui à qui il a remis » davantage. — Vous avez bien jugé, dit Jésus, et se tournant :

» Voyez-vous cette femme ! ajouta-t-il. Je suis entré dans votre maison ; vous ne m'avez pas donné d'eau pour me laver les pieds, » et elle, au contraire, a arrosé mes pieds de ses larmes, et les a » essuyés de ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser, » mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes » pieds. Vous n'avez pas versé de parfum sur ma tête, et elle a » versé sur mes pieds une huile précieuse. C'est pourquoi, je » vous le dis, beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a » beaucoup aimé. Mais celui-là aime moins à qui on remet moins. » Puis il dit à cette femme : « Vos péchés vous sont remis. » Et, comme les convives étonnés se demandaient intérieurement : Qui est celui-ci qui remet même les péchés ? Jésus confirma sa parole et les inductions qu'on en tirait : « Votre foi vous a sauvée, » reprit-il ; allez en paix. »

Qui doute que cette parole, en pardonnant les fautes, n'ait aussi aboli le châtement extraordinaire qu'elles avaient attiré sur Marie-Madeleine ? C'est depuis cette époque de salut qu'elle s'imposa de dures pratiques de pénitence, et que son âme régénérée trouva plus de douceur dans les travaux du repentir qui purifie que dans l'entraînement des joies qui corrompent. Après avoir mis sa chevelure et ses parfums aux pieds du Seigneur, comme si elle avait voulu figurer son renoncement à toutes choses vaines, elle se joignit à quelques saintes et nobles femmes qui suivaient le divin Maître, écoutaient ses prédications et l'assistaient de leurs biens dans ses courses évangéliques. Car il est à remarquer que la femme, en général, va plus vite et plus droit à la vérité et à la vertu par le cœur, que l'homme n'y va en se fiant à son esprit altier. Les habitudes d'une vie tout extérieure, active, puissante, sa main mêlée à tous les événements, et laissant dans le monde une empreinte manifeste, sa force d'âme, qui l'empêche de sentir vivement le besoin d'un consolateur et d'un appui, toutes ces

MARIE-MADELEINE.

choses contribuent à détourner l'homme de la pensée de Dieu, et il finit même souvent par voir dans la piété une faiblesse, et dans l'irréligion une grandeur et une fermeté d'âme, comme s'il fallait beaucoup d'esprit et de cœur pour se passer de Dieu. La femme, au contraire, semble puiser dans sa nature, dans sa faiblesse même si l'on veut, dans sa vie tout entière, telle que les lois et les mœurs l'ont faite, une vue plus saine des choses de la religion, un sentiment plus délicat et plus invincible des choses de la vertu, et, il faut le dire, une fidélité plus courageuse à l'une et à l'autre. Où le génie tombe, la sœur de charité ne trébuche même pas.

Lorsque Jésus quitta la Galilée, pour n'y plus reparaître qu'après sa résurrection, il passa dans la bourgade où demeurait Marie-Madeleine avec sa sœur Marthe et son frère Lazare, non loin de Naïm et du torrent de Cison. C'est dans cette circonstance que Marthe lui offrit l'hospitalité la plus empressée, et que Marie fut louée par le Sauveur pour avoir choisi la meilleure part : en effet, après avoir tout abandonné pour suivre le Maître, elle se tenait à ses pieds, écoutant sa parole et y cherchant cette nourriture dont l'âme sincèrement religieuse connaît tout le prix et toute la suavité.

Marie-Madeleine et les saintes femmes suivirent Jésus de la Galilée à Jérusalem, et elles ne l'abandonnèrent pas, même à sa mort, qui arriva six mois après. Marie, avec sa famille, habitait le petit bourg de Béthanie, à peu de distance de la ville sainte. Jésus s'y rendait quelquefois lorsque, fuyant la haine des Juifs, il allait chercher un asile au delà du Jourdain, ou que, ému de la pitié la plus généreuse, il revenait chercher les brebis perdues de la maison d'Israël. Car vainement il leur parlait un langage plein de sagesse et de douceur, vainement il montrait en lui l'accomplissement des Ecritures ; leur œil malade se fermait à la lu-

LES-FEMMES DE LA BIBLE.

mière avec une obstination lamentable. Un jour qu'il avait nommé Dieu son père, en ajoutant, pour ne pas laisser ignorer le dogme de sa divinité : « Mon père et moi, nous sommes une même chose, » les Juifs prirent des pierres pour les lui jeter. « J'ai fait devant » vous plusieurs bonnes œuvres par la puissance de mon Père, » leur dit Jésus ; pour laquelle est-ce que vous me lapidez ? — Ce » n'est pour aucune bonne œuvre que nous vous lapidons, mais » pour votre blasphème, parce que, étant homme, vous vous faites » Dieu. » Mais Jésus, leur montrant qu'on ne pouvait lui reprocher ni le mot, puisqu'il est dans les Ecritures admises par ses adversaires, ni la prétention elle-même, puisqu'elle est justifiée par des œuvres divines : « N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai » dit : Vous êtes des dieux ? Si elle nomme dieux ceux à qui la » parole de Dieu est adressée, et si l'Ecriture ne peut faillir, pour- » quoi dites-vous que je blasphème, moi que le Père a sanctifié » et envoyé dans le monde, quand je dis que je suis le Fils de » Dieu ? Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez » pas ; mais si je les fais, quand vous ne voudriez pas me croire, » croyez à mes œuvres, en sorte que vous connaissiez et que vous » croyiez que le Père est en moi et moi dans le Père. » Ses contradicteurs, trouvant plus facile de le persécuter que de lui répondre, voulurent s'emparer de sa personne ; mais il s'échappa de leurs mains, et se retira jusqu'au delà du Jourdain.

Jésus n'avait pas quitté cet asile lorsque Marie et Marthe lui mandèrent que leur frère Lazare était malade. On sait que le Fils de Dieu ne se rendit pas de suite à l'invitation de secourir son ami ; il désirait donner une preuve éclatante de son pouvoir et de sa mission, en commandant à la mort avec une souveraine autorité. On sait aussi que, touché de compassion à la vue des larmes versées par les sœurs et les amis de Lazare, il le pleura lui-même, et le fit sortir vivant du tombeau, en présence d'une foule nom-

MARIE-MADELEINE.

breuse. Cet événement, rapporté aux pharisiens par des témoins oculaires, précipita leurs résolutions homicides. Le grand conseil fut assemblé : « Que faisons-nous ? dirent-ils. Cet homme opère » des miracles. Si nous le laissons agir ainsi, tous croiront en lui, » et les Romains viendront ruiner notre ville et notre nation. — » Vous n'y entendez rien, dit le grand-prêtre, et vous ne songez » pas qu'il est expédient qu'un seul homme meure pour le peuple, » afin que toute la nation ne périsse pas. » Ce prêtre parlait ainsi sans savoir qu'un seul allait, en effet, sauver non point exclusivement la race juive, mais toutes les races humaines, non d'une ruine matérielle, mais de ces désastres bien plus graves où périssent les âmes. Quoi qu'il en soit, la mort de Jésus fut résolue par ses ennemis. Lui-même, sachant que l'heure marquée par son Père était venue, ne se réfugia pas au loin ; il attendit dans une campagne de la Judée l'approche de la fête de Pâques où il devait mourir victime de sa douce charité.

En revenant de cette campagne à Jérusalem, le divin Maître s'arrêta au bourg de Béthanie et y prit un repas chez un homme qui avait été guéri de la lèpre. Lazare s'y trouvait avec ses deux sœurs. Les disciples de Jésus l'accompagnèrent. Pendant qu'on était à table, Marie prit une livre du plus pur et du plus précieux parfum, qu'elle répandit sur les pieds du Sauveur ; la salle entière en fut embaumée. Les Juifs, comme tous les peuples d'Orient, avaient coutume de s'oindre la tête et le visage ; les moins riches se servaient d'huile commune ; les plus riches employaient divers parfums. Judas, celui des disciples qui trahit Jésus, dit avec affectation : « Pourquoi n'avoir pas vendu ce parfum trois cents » deniers qu'on aurait donnés aux pauvres ? » Ces trois cents deniers pouvaient valoir environ cent quinze francs de notre monnaie. Or, Judas tenait ce langage non point par souci des pauvres, mais parce qu'il était larron, gouvernant mal les sommes d'argent

LES FEMMES DE LA BIBLE.

recueillies pour l'entretien des disciples et déposées entre ses mains. Jésus dit : « Laissez cette femme ; pourquoi lui faites-vous de la » peine ? Ce qu'elle vient d'accomplir est une bonne œuvre ; car » vous avez toujours des pauvres parmi vous, et vous pouvez leur » faire du bien quand vous voulez ; mais pour moi, vous ne m'au- » rez pas toujours. Elle a fait ce qui était en son pouvoir ; elle a » répandu par avance ces parfums sur mon corps pour la sépul- » ture. Je vous dis, en vérité, que partout où sera prêché cet » Evangile, on racontera à la louange de cette femme ce qu'elle » vient de faire. » La parole du Seigneur s'accomplit tous les jours : la mémoire de la pieuse femme qui venait écouter à genoux sa parole et répandre sur ses pieds les riches parfums, cette mémoire est honorée et chérie, d'un bout du monde à l'autre, par tous ceux qui ont la foi et la charité dans le cœur.

Lorsqu'on entraîna Jésus-Christ devant les tribunaux, Marie-Madeleine fut repoussée sans doute du théâtre de ce drame violent et sanguinaire, car ni elle ni les saintes femmes ne paraissent dans le récit évangélique de la Passion. Mais la noble servante du Seigneur fit bien voir que son éloignement ne tenait pas à la crainte : après le tragique jugement prononcé par Pilate, elle put rejoindre le divin condamné et elle le suivit jusqu'au lieu du supplice. Elle était sur ses traces, au moment où Simon le Cyrénaïque, représentant l'humanité entière, aida le Fils de Dieu à porter sa croix et fut noblement associé à l'œuvre de la rédemption, et au moment où le Sauveur attendri à la vue des larmes que versaient les pieuses femmes sur son passage, se retourna en leur adressant ces paroles : « Filles de Jérusalem, ne pleurez point » sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants ; car » voilà que des jours viennent où l'on dira : Heureuses les stériles, » les entrailles qui n'ont pas porté d'enfants, les mamelles qui » n'en ont point allaité ! Alors on se prendra à dire aux monta-

MARIE-MADELEINE.

» gnes : Tombez sur nous, et aux collines : Couvrez-nous. » Malgré les souffrances de son amour, Madeleine accompagna Jésus sur le Calvaire; elle le vit crucifier, elle était au pied de la croix, quand le divin supplicié légua sa mère à l'humanité personnifiée dans saint Jean. Elle le vit mourir; pendant que le peuple contemplait d'un œil indifférent la nature entière émue et troublée au dernier cri de son maître; pendant que le centenier, écoutant la voix de sa conscience, se frappait la poitrine en reconnaissant son Dieu, Marie-Madeleine et les saintes femmes, tenues à l'écart par les soldats et les bourreaux, suivaient du regard toute cette lugubre scène : elles ne quittèrent point le Calvaire que le corps du Sauveur ne fût descendu de la croix.

Quand vint le moment de mettre Jésus-Christ dans le tombeau, Madeleine était présente et restait avec les autres femmes assise près du sépulcre. Elles voulurent voir le lieu où l'on déposait ces bien-aimés restes et de quelle manière ils étaient inhumés; leur dessein était de l'embaumer de nouveau. En effet, à peine rentrées dans la ville, elles préparèrent des aromates et des parfums. Mais parce qu'on était à l'entrée du sabbath, qui s'ouvrait, comme on sait, dès le vendredi soir, et qu'en ce jour-là on ne faisait chez les Juifs aucune espèce de travail, elles se tinrent en repos, selon les prescriptions de la loi.

Le temps du repos religieux étant passé, Marie-Madeleine, que la croix ni la mort n'avaient pu détacher de Jésus-Christ, et les saintes femmes qui l'accompagnaient, achetèrent des aromates pour embaumer Jésus. C'était le samedi soir, après le coucher du soleil, aussitôt qu'il fut permis de reprendre le travail : elles disposèrent toutes choses pour le lendemain. En effet, lorsque le premier jour de la semaine fut arrivé, de grand matin, elles partirent de Jérusalem pour aller au sépulcre qui était hors de la ville au bas de la montagne du Calvaire. Un peu avant leur arrivée, la terre

LES FEMMES DE LA BIBLE.

trembla autour du sépulcre, un ange descendit du ciel, ôta la pierre qui était à l'entrée du saint tombeau et s'assit dessus. Son visage était étincelant comme l'éclair et son vêtement blanc comme la neige. A cet aspect, les gardes saisis de frayeur demeurèrent immobiles et comme morts.

Cependant les femmes approchaient, disant entre elles : « Qui » lèvera la pierre mise à l'entrée du sépulcre ? » Mais en arrivant, elles s'aperçurent que cette pierre, qui était fort grande, se trouvait ôtée. Elles entrèrent dans la caverne où était le tombeau et virent un jeune homme assis au côté droit de la grotte et vêtu d'une robe blanche ; elles s'effrayèrent. « Ne craignez point, leur dit » l'inconnu, car je sais que vous cherchez Jésus de Nazareth qui » a été crucifié. Il n'est point ici ; il est ressuscité, comme il l'a » dit ; venez et voyez : voici le lieu où on l'avait mis. Allez en » hâte, et dites à ses disciples et à Pierre qu'il est ressuscité d'en- » tre les morts et qu'il vous précédera en Galilée. » A ces mots, elles pénétrèrent plus avant dans la caverne, et, jetant les yeux sur le tombeau, elles n'y virent point le corps du Seigneur. La consternation les saisit. Elles sortaient lorsque parurent deux hommes tout vêtus de lumière et d'éclat. Elles baissèrent vers la terre un regard intimidé. Alors les anges cachés sous ces deux formes humaines, dirent : « Pourquoi cherchez-vous parmi les » morts celui qui est vivant ? Il n'est point ici ; il est ressuscité. » Souvenez-vous de quelle manière il vous a parlé lorsqu'il était » encore dans la Galilée ; car il disait : Il faut que le Fils de » l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit mis » en croix et qu'il ressuscite le troisième jour. » Toutes les paroles prononcées par Jésus-Christ touchant sa mort et sa résurrection leur revinrent, en effet, à la mémoire, mais sans leur donner encore une foi entière au prodige accompli.

Les saintes femmes quittèrent donc le sépulcre, et comme elles

MARIE-MADELEINE.

étaient troublées et inquiètes, elles marchèrent avec grande vitesse. Leur frayeur était cependant mêlée de quelque joie. Elles ne dirent rien de ce qu'elles avaient vu et entendu aux personnes qui se trouvèrent sur leur chemin ; mais arrivées à Jérusalem, elles firent part de ces merveilles étranges aux apôtres et à tous les disciples. Ces femmes étaient Marie-Madeleine, Jeanne, femme de l'intendant d'Hérode le tétrarque, Marie, mère de Jacques le mineur, et les autres Galiléennes qui avaient suivi le Seigneur. C'est Madeleine qui courut avertir saint Pierre et le disciple que Jésus aimait ; il ne paraît pas qu'elle fût persuadée de la résurrection, malgré le témoignage des anges vus au tombeau ; car elle dit aux apôtres : « Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre et nous ne savons où ils l'ont mis. » Les apôtres eux-mêmes n'ajoutèrent point foi à ces récits qu'ils traitèrent de rêveries et d'illusions.

Néanmoins, comme si leur incrédulité eût été ébranlée, Pierre et Jean voulurent voir de leurs yeux ce qu'il y avait de véritable dans le rapport de ces femmes. Ils allèrent au sépulcre en grande hâte, ils couraient l'un et l'autre ; Jean, qui était le plus jeune, devança son émule et arriva le premier. Il se baissa seulement à l'entrée de la caverne pour y regarder, et il vit le linceul déplié et étendu. Pierre survint à son tour ; il pénétra dans la grotte et aperçut le linge qui avait enveloppé le corps, et le suaire qui avait couvert la tête du Seigneur. Alors seulement les deux disciples crurent à la parole des saintes femmes, car jusque-là ils ne comprenaient pas encore que Jésus-Christ dût véritablement ressusciter d'entre les morts.

Marie-Madeleine, dans sa tendre affection pour le Sauveur, après avoir annoncé aux apôtres ce qu'elle avait vu, retourna de Jérusalem au tombeau, pour découvrir enfin ce qu'était devenu le corps de son bien-aimé maître. En arrivant, elle fit ses recher-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

ches avec une tristesse pleine d'inquiétude, puis elle se tint en dehors de la caverne. Elle y rentrait de temps en temps, dans l'espoir de satisfaire son cœur contre le témoignage même de ses yeux. Enfin, s'étant inclinée de nouveau pour regarder dans le sépulcre, elle vit deux anges vêtus de blanc et assis au lieu où l'on avait mis précédemment le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds. « Femme, lui dirent-ils, pourquoi pleurez-vous ? » Elle répondit dans la désolation de son âme : « C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont placé. » A ces mots, elle se retournait pour sortir de la grotte, lorsqu'elle vit Jésus debout, mais sans savoir que ce fût lui. « Femme, lui dit-il à son tour, pourquoi pleurez-vous et qui cherchez-vous ? » Comme le sépulcre était dans un jardin, Marie-Madeleine crut parler au jardinier, et elle répondit : « Si vous avez enlevé le corps, dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai. » N'était-il pas juste que le Seigneur récompensât un attachement si courageux et si sincère, en apparaissant à cette femme avant même d'apparaître à ses apôtres, et en la consolant par une éclatante marque de bonté ?

Aussi Jésus ne crut pas devoir l'affliger par un plus long délai ; il l'appela par son nom, comme il avait coutume de faire avant sa mort : « Marie ! » lui dit-il. Au son de cette voix pénétrante, elle se retourna en s'écriant : « Mon maître ! » et elle voulut s'approcher, peut-être pour s'assurer, en le touchant, que c'était bien une réalité qui frappait ses yeux, et non pas une illusion de sa tendresse : « Ne me touchez pas, lui dit le Seigneur ; car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais allez trouver mes frères et dites-leur que je vais monter vers mon Père et mon Dieu, qui est aussi leur Père et leur Dieu. » Il y a lieu de croire, assurément, que Jésus se fit voir d'abord à sa sainte Mère pour la consoler de l'excès de sa douleur ; mais les Ecritures ne le marquent pas, et la première manifestation du Sauveur dont il y soit

MARIE-MADELEINE.

parlé, est celle qui se fit à Marie-Madeleine : faveur singulière et signe de tendre charité par où Jésus daigna récompenser le cœur de cette pieuse femme, dont il avait déjà immortalisé le nom, en le confiant à la mémoire des chrétiens et en promettant qu'il parcourrait la terre, porté en quelque sorte sur les ailes de l'Evangile.

Comme Marie-Madeleine quittait le sépulcre pour aller trouver les apôtres et leur dire qu'elle avait vu le Seigneur, il apparut également aux autres femmes de Galilée qui venaient de même à la recherche de son corps. Il se présenta tout à coup et les salua en leur souhaitant la paix. Alors elles se jetèrent à ses pieds, les baisant et l'adorant. « Ne craignez point, leur dit Jésus; allez » annoncer à mes frères qu'ils se rendent en Galilée; c'est là qu'ils » me verront. » Marie-Madeleine fit diligence et aborda les disciples qui étaient encore dans la tristesse et les larmes. Remplie de consolation, elle dit avec grande joie : « J'ai vu le Seigneur. » Et elle raconta ce qui lui était arrivé. Les autres femmes survinrent et confirmèrent le récit de Madeleine. Mais les apôtres n'en voulurent rien croire jusqu'au moment où, sur le soir du même jour, Jésus leur apparut en personne et leva tous leurs doutes. Car il convenait que cet événement qui est fondamental dans le Christianisme fût investi, comme il l'est, de témoignages que l'évidence seule a fait éclater et de preuves contrôlées et sans réplique; en sorte que l'indocilité des apôtres, leurs délais et leur résistance à croire sont une des plus sensibles garanties de notre foi en la résurrection du Sauveur.

A partir de cet instant, on ne trouve plus dans l'Evangile aucune trace de sainte Madeleine. Il est probable toutefois qu'elle se rendit d'abord en Galilée, où Jésus devait se manifester à ses disciples, et qu'elle rechercha toutes les occasions de voir et d'entendre le divin Maître. Il est certain, en outre, que les femmes galiléennes et les disciples se réunirent sur une montagne dont on

ignore la situation et où Jésus avait promis de venir au milieu d'eux ; de ce nombre fut assurément Marie-Madeleine. Plus de cinq cents disciples étaient rassemblés pour offrir leurs adorations au Fils de Dieu ressuscité. Ils le suivirent en Judée quelques jours après, et Madeleine était sans doute encore dans leurs rangs lorsque, de la montagne des Oliviers, après avoir étendu les mains sur ses disciples pour les bénir, Jésus se sépara d'eux et s'éleva au ciel, enveloppé dans un nuage éclatant. Elle recueillit aussi les paroles prononcées, à cette heure suprême, par deux anges qui dirent à la foule frappée d'admiration et de stupeur : « Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au » ciel ? Ce Jésus, qui vient d'y monter en vous quittant, descen- » dra, un jour, de la même manière que vous l'avez vu s'élever. »

Ce fut l'opinion générale des anciens que, après la descente du Saint-Esprit et la dispersion des apôtres, Marie-Madeleine quitta Jérusalem et la Palestine qui ne lui étaient plus rien, depuis que le Sauveur lui-même avait abandonné ces lieux. Plusieurs ont cru qu'elle se rendit à Ephèse, dans l'Asie mineure, pour y demeurer, avec la Sainte-Vierge, qui avait suivi saint Jean l'évangéliste, son fils adoptif, depuis la mort de Jésus-Christ. On ajoute qu'elle ne quitta point saint Jean même après la mort de la Vierge Marie, et qu'elle finit sa vie apostolique par un glorieux martyre. Grégoire de Tours rapporte que la même tradition était reçue, de son temps, dans les Gaules.

Il est sûr, au reste, que le culte de sainte Madeleine est ancien et célèbre en Orient. Les éloges que lui décernent les auteurs grecs répondent aux honneurs religieux qu'on rend à sa mémoire : elle est nommée égale aux apôtres, la première et la conductrice des femmes qui suivaient le Seigneur et tenant à leur égard le même rang que saint Pierre à l'égard des hommes.

Le nom et le culte de l'illustre sainte ont de même rempli les

MARIE-MADELEINE.

églises d'Occident. L'église de Vézelay, en Bourgogne, a longtemps prétendu posséder la dépouille mortelle de Marie-Madeleine qui lui avait été apportée de Jérusalem. Il est bien vrai que cette église, dès le onzième siècle, avait des reliques que l'on regardait généralement comme celles de sainte Madeleine; au treizième siècle, on les releva et on les mit dans une chässe d'argent au milieu d'une solennité pompeuse, à laquelle assistaient, entre autres personnages éminents, saint Louis, roi de France, et le légat du pape, Simon de Brie.

Mais la double opinion de la mort de Marie-Madeleine à Ephèse et de la présence de ses ossements à Vézelay est généralement délaissée aujourd'hui. La tradition qui fait aborder Marie-Madeleine en Provence avec Marthe et Lazare est bien plus fondée en raisons graves et soutenue par des autorités plus imposantes. D'après cette tradition, Lazare devint évêque de Marseille, où il mourut; Marthe porta l'Evangile à Tarascon, et Marie-Madeleine se retira dans la caverne devenue si célèbre sous le nom de Sainte-Baume. C'est là qu'elle finit ses jours dans les pratiques de la pénitence et en poussant d'ardents soupirs vers le ciel où l'attendait le Seigneur qu'elle avait tant aimé sur la terre.

Les reliques de la sainte furent cachées au huitième siècle pour les dérober aux profanations sacrilèges des Sarrazins qui désolaient le midi de la France. On les rechercha et elles furent découvertes, au treizième siècle, dans le bourg de Saint-Maximin; Charles II, roi de Sicile, les fit richement enchâsser et les confia au couvent de Saint-Dominique qu'il bâtit en ce lieu.

La fête de la Madeleine, fixée au 22 juillet, était célébrée autrefois d'une manière solennelle dans toutes les églises d'Occident. En France, en Allemagne et en Angleterre, il n'y avait, en ce jour comme le dimanche, ni travail des mains, ni négoce, ni plaidoirie; l'Espagne et l'Italie ont gardé plus longtemps toutes les mar-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

ques de leur vénération religieuse pour la mémoire de la sainte et noble femme.

Presque tous les artistes se sont inspirés du nom de la Madeleine. Beaucoup en ont fait une femme vulgaire, d'une beauté correcte, mais sans expression de piété, une pénitente qui pleure sans repentir, qui se désole est-ce pour le ciel ou pour la terre? Il n'y a sous leur pinceau ni sublimité d'amour, ni sainteté de regrets. Dans la peinture, c'est Eustache Lesueur qui a rendu avec le plus de vérité et de philosophie religieuse le caractère de la Madeleine dans la *Descente de Croix* et le *Noli me tangere*. Quelle beauté incomparable dans cette tête! quelle douleur dans ces yeux creusés par les larmes! quelle expression de respect et de tendresse auguste sur ces lèvres collées aux pieds sanglants du Sauveur! Dans la statuaire, qui n'a nommé Canova? Le marbre a-t-il jamais pleuré des larmes plus amères que celles qui couvrent ce beau visage, amaigri par les austérités de la pénitence, et spiritualisé par un sentiment d'amour divin? Quel homme ne s'arrête pas en silence devant cette pierre qui palpite, respire et va parler? et quelqu'un ose-t-il troubler par une conversation profane les pensées d'une âme si recueillie et la religion d'un si grand deuil?

LA SAINTE-VIERGE.

Maria de qua natus est Jesus, qui vocatur
Christus.

(MATTH. I, 16.)

Beatam me dicent omnes generationes.

(LUC. I, 48.)

L'Europe est uniquement redevable à l'Evangile de l'empire qu'elle exerce sur les destinées du monde. C'est de l'Evangile qu'elle a tiré sa supériorité intellectuelle et morale, la mansuétude progressive de ses mœurs, la perfection de ses lois, la grandeur de ses institutions et même ce qu'elle a d'espérance en l'avenir. Car si nous pouvions tomber dans la décrépitude, ce ne serait qu'en perdant l'Evangile, et si les peuples plus ou moins barbares de l'Asie, de l'Afrique, des îles océaniques et du nouveau continent s'asseoient un jour, comme il n'en faut pas douter, au banquet de la civilisation, c'est seulement le jour où ils accepteront l'Evangile désormais inséparable de tout ce qu'il y aura de grand dans l'univers.

A la différence des choses humaines qui ont d'autant moins à vivre qu'elles ont vécu davantage, le Christianisme peut donner ses victoires passées comme garanties de ses futurs et irréprimables triomphes. La raison en est bien plus haute que la sphère où ses contradicteurs impuissants vont chercher leurs critiques illu-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

soires : ce qui autorise à dire que le Christianisme est une révolution définitive, c'est l'élévation et la sainteté de son principe. Pour les croyants, cela n'est pas douteux ; pour les autres, qu'ils interrogent l'histoire, et qu'ils jugent.

En effet, le Christianisme ne fut pas un renouvellement de formes politiques et sociales, ni un de ces accidents qui s'attaquent à la superficie des Etats : renouvellement et accidents qui commencent à perdre de leur prestige et à reculer dès qu'ils ont achevé de se produire. Il fut surtout et avant tout un changement des cœurs, c'est-à-dire pour quiconque a réfléchi, une révolution qui vient de plus haut que la créature, et qui descend jusqu'aux profondeurs de la conscience, dernier rempart où la liberté de l'homme puisse se retrancher. Et c'est précisément par là que cette révolution est si radicale en elle-même et si étendue dans ses effets.

Le point particulier sur lequel il est peut-être plus facile d'étudier ce résultat, c'est la réhabilitation de la femme si cruellement abaissée parmi les nations païennes, si merveilleusement honorée par les nations chrétiennes. Ce changement prodigieux ne tient pas seulement, comme on le croit d'ordinaire, à ce que le Christianisme a régénéré la conscience en lui montrant la vérité sous un jour plus heureux ; mais il tient surtout à ce que le Christianisme dit de la rédemption de l'homme par le sang d'un Dieu. En vertu de ce dogme, la dignité de l'âme humaine atteint un niveau si élevé qu'à cette hauteur, toutes qualités et tous défauts du corps, toutes distinctions politiques et inégalités sociales ne gardent qu'une importance secondaire. Touchée par le sang divin versé sur le Calvaire, notre nature spirituelle brille d'un éclat qui couvre et repousse au second plan les agréments et les formes du corps ; elle brille par-dessus la beauté la plus finie comme à travers des membres flétris par la souffrance. Et, il faut bien le dire, ce n'est que la foi en cette vérité qui, plaçant la faiblesse sous la

LA SAINTE-VIERGE.

protection du droit et les sens sous la loi du devoir, a rendu à nos mères et à nos sœurs l'héritage de leur grandeur originelle et la magnificence de leur destinée.

Mais à toute idée correspondent des moyens pratiques par où elle devient visible et entre dans l'ordre des faits. Le culte de la Vierge Marie fut peut-être le plus efficace de ces moyens choisis par la sagesse de l'Eglise. Il résulte lui-même de la doctrine générale du Christianisme qui consacre la suprématie de l'esprit sur le corps et la sujétion des sens à l'âme baptisée ; il devait à son tour favoriser le développement de la doctrine évangélique sur la chasteté, inspirer à toute créature humaine le respect d'elle-même, et transformer ainsi d'une façon lente, mais inévitable, la famille d'abord, la société ensuite. C'est ce qui est arrivé, et nulle langue mortelle ne peut dire tout ce qu'a produit, pour la gloire du ciel et de la terre, le culte de Marie, épouse d'un charpentier de Nazareth, supérieure aux plus illustres femmes par l'éclat de ses vertus, égale à la plus pauvre par l'humilité de sa condition, plus pure que toutes les vierges dont elle est l'exemple et la patronne, plus compatissante que toutes les mères dont elle est la protectrice et le soutien.

Lorsque les temps marqués par la miséricorde de Dieu furent accomplis, il réalisa la parole prononcée sur le berceau de l'humanité déchue : « Je mettrai, avait-il dit au tentateur, une inimitié » entre toi et la femme, entre ta race et la sienne, et elle-même » l'écrasera la tête ; » et la parole prononcée plus tard par un de ses prophètes : « Le Liban avec ses cèdres tombera, mais un rejeton naîtra de la tige de Jessé ; une fleur s'élèvera de ses ruines » et l'esprit du Seigneur s'y reposera. » Cette douce et chère attente d'un réparateur, dont on retrouve la merveilleuse tradition dans toutes les contrées de la terre, était surtout conservée avec fidélité par le peuple hébreu. Et, en effet, après quatre mille ans

LES FEMMES DE LA BIBLE.

d'espérance, naquit sans tache et sans péché la nouvelle Ève, véritable mère des vivants, appelée à détruire par un enfantement divin le crime et la mort.

Marie est le nom de cette créature privilégiée, qui, par sa beauté intérieure et le charme de la plus haute vertu, devait fixer les regards du Créateur et devenir sa mère. C'est pour cela qu'elle fut sanctifiée avant de naître, comme on pose de puissantes assises pour soutenir un temple immense, comme on orne les palais où doivent habiter les princes. Marie eut pour père Joachim, de la tribu de Juda et de la race de David, et pour mère Anne, que l'on croit avoir été de la tribu de Lévi. Toute l'antiquité ecclésiastique a glorifié la naissance de Marie, et dès les siècles les plus reculés, l'Eglise la célèbre par une fête spéciale qui est placée au huitième jour de septembre. Bien plus, on a institué la fête de la Conception, comme pour se hâter de rendre honneur à Marie, dès qu'elle commence à être, ne pouvant marquer d'une manière plus expressive tout ce qu'on entend décerner d'éloges glorieux à l'illustre mère d'un Dieu caché.

D'après l'opinion commune, Marie fut présentée au temple à l'âge de trois ans, et là, prévenue de bénédictions particulières, elle se consacra irrévocablement à Dieu. C'est ce souvenir que l'Eglise a voulu perpétuer, en instituant la fête de la Présentation, fixée au vingt-et-unième jour de novembre. Cette fête, célébrée en Orient dès le neuvième siècle, fut établie dans les églises occidentales seulement au seizième, sur les instances d'un Français, Philippe de Maizières, ambassadeur de Chypre auprès du Saint-Siège, qui intéressa vivement Grégoire XI par le récit des solennités usitées en Grèce pour la Présentation de la vierge Marie.

Dans cette consécration d'elle-même à l'Eternel, Marie enfant eut sans doute avec lui une communication intime qu'il ne fut point permis à la terre de pénétrer ; car celui qui rend éloquente

LA SAINTE-VIERGE.

la bouche des enfants, peut bien donner à leur âme une vue supérieure de la vérité et un sentiment plus profond de la vertu. Ce qu'il y a de certain, c'est que, par cette sublime offrande, Marie préparait l'accomplissement des divins oracles : en elle, commença, ce jour-là, la dignité des vierges; elle leva l'étendard d'une vie nouvelle, dont le ciel put seul lui inspirer la pensée. Toute la tradition nous apprend que Dieu voulant naître homme pour sauver les hommes, et ne devant pas porter en lui l'ombre même d'aucune souillure, il fallait qu'il prît naissance d'une vierge incorruptible, et qui ne cessât, aucun instant, d'être la pureté par excellence. Mais il convenait aussi qu'elle ignorât le futur mystère de l'Incarnation, et que le vœu qu'elle faisait ne lui fût pas dicté par la prévision de la maternité divine, afin qu'il devînt un hommage plus libre et plus généreux.

D'anciennes autorités feraient croire que Marie demeura quelques années dans le temple, s'occupant de la prière et du travail des mains. Ce fait n'a rien d'impossible puisque l'on voit, d'une part, Josabeth, femme du grand-prêtre Joïada, cacher auprès d'elle dans le temple le jeune roi Joas avec sa nourrice pour le dérober à la fureur d'Athalie, et, d'un autre côté, la prophétesse Anne, fille de Phanuel, habiter constamment à la porte du temple. Mais qu'en effet, l'enfance de Marie se soit écoulée dans la maison de Dieu, ou que Joachim et Anne aient ramené la douce amie du ciel dans leur humble séjour de Séphoris en Galilée, nul ne doute que Marie n'ait vécu dans la retraite, conversant par la méditation avec son Créateur et pratiquant avec simplicité et à un degré parfait les devoirs et les vertus de sa position.

Dieu, qui est l'ordre souverain et qui aime en toutes choses la beauté de l'ordre, choisit des temps pour faire éclater sa puissance et d'autres temps pour faire admirer sa sagesse. Comme il venait guérir l'orgueil, qui est la grande plaie de l'humanité, et nous

LES FEMMES DE LA BIBLE.

apprendre à être doux et humbles, il enveloppa de silence le mystère de notre salut ; il l'accomplit en laissant les choses aller, en apparence, suivant leur marche accoutumée. Ainsi, au lieu de déchirer les nuées du ciel aux éclats de la foudre et d'arriver, comme il viendra au dernier jour, porté sur les éléments troublés comme sur un char de triomphe, il jeta sur le miracle de sa naissance temporelle le voile du mariage, en donnant à sa mère selon la chair une défense et un appui humain.

Marie fut donc fiancée, puis mariée à Joseph, qui était, comme elle, de la tribu de Juda et de la race de David ; on dit même qu'il était le chef et le principal héritier de cette dynastie tombée. Malgré cette origine illustre, il était réduit à gagner sa vie par le travail de ses mains : les anciens marquent positivement qu'il s'occupait à faire des charrues, à abattre et tailler des arbres, à tous les ouvrages de charpente que nécessite la construction des maisons. C'est à quoi songeait le sophiste Libanius lorsqu'il demandait à un chrétien, pour se railler de Jésus-Christ, ce que faisait le fils du charpentier ; et c'est à quoi songeait aussi le chrétien en répondant : Il fait un cercueil pour ton maître. L'événement, comme on sait, vérifia cette réplique ; car, à ce moment même, Julien l'apostat tombait blessé à mort dans une bataille contre les Perses, et le fils adoptif du charpentier ensevelissait dans une commune fosse l'empereur et le paganisme.

Mais si Joseph était pauvre aux yeux des hommes, il était riche devant Dieu par la pureté de son âme et la sainteté de sa vie, car l'Evangile le nomme juste, et l'on sait la différence qu'il y a entre la justice vulgaire dont le monde se contente, et la justice supérieure que l'Evangile peut glorifier. C'est à cause de l'éminence de sa vertu qu'il fut choisi pour être l'époux de la Vierge Marie, le gardien de son honneur, le père nourricier de l'Enfant-Dieu.

Les deux époux se retirèrent à Nazareth, où Joseph avait sa

LA SAINTE-VIERGE.

demeure. C'était alors une ville de la Galilée dans la tribu de Zabulon ; c'est aujourd'hui une simple bourgade. Elle est située dans un vallon circulaire et environnée de monticules qui se réunissent par la base et se détachent l'un de l'autre à leur cime, comme les lobes d'une fleur. Des maisons d'assez chétive apparence, mais blanches et propres, les églises des Grecs unis et des Grecs schismatiques, l'église et le couvent des pères Latins, la mosquée des Turcs ; autour de ces édifices, des bouquets de verdure composés de nopals, de grenadiers et de figuiers : voilà Nazareth. Mais quels souvenirs se rattachent à ce coin de terre !

Il y avait deux ou trois mois que Joseph et Marie habitaient Nazareth, goûtant ce calme si doux que Dieu donne à ses amis, vivant dans le travail et la prière, Marie s'occupant des soins d'intérieur réservés à une femme du peuple, Joseph travaillant dans son humble atelier, dont une pieuse tradition assigne l'emplacement ; l'Iduméen Hérode, déclaré par les Romains roi des Juifs, affectait de se livrer à de grandes choses et de montrer une magnificence qui lui valut, en effet, le surnom de grand ; l'empereur Auguste gouvernait Rome et le monde dans une paix entière, lorsque l'ange Gabriel fut envoyé à Marie, la plus sainte et la plus pure de toutes les vierges, pour lui annoncer qu'elle allait concevoir dans ses chastes entrailles le Verbe éternel, le Fils de Dieu fait homme.

L'ange envoyé du ciel entra dans le lieu où était Marie, en lui disant : « Je vous salue, pleine de grâces ; le Seigneur est avec » vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Jamais de tels éloges n'avaient été donnés par une bouche céleste à aucune créature ; au lieu de se répandre dans une vaine joie, Marie se troubla dans son humilité. Inquiète, elle songeait d'où pouvait venir une si grande louange. « Ne craignez point, Marie, ajouta la voix, » car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez dans

LES FEMMES DE LA BIBLE.

» votre sein et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le
» nom de Jésus. Il sera grand et s'appellera le fils du Très-Haut,
» et le Seigneur lui donnera le trône de David son père, et il ré-
» gnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura
» point de fin. » Ce sont les divines paroles par lesquelles l'ange
annonça à Marie le plus étonnant et le plus ineffable de tous les
mystères. Et elles eurent leur accomplissement ; car le Fils de Ma-
rie apparut comme le terme des espérances du vieux monde, et,
après avoir donné de sa mission les preuves les plus irrécusables,
il ouvrit les temps nouveaux avec une telle sainteté de vie, par
une mort et une résurrection si prodigieuses, que l'univers entier
s'émut, tira le glaive pour attaquer ou subir la mort pour défendre
la doctrine de ce puissant rénovateur. Le Fils de Marie est salué
et adoré depuis dix-huit siècles comme fils du Très-Haut ; il règne
sur les esprits par la vérité qu'il leur communique, sur les cœurs
par la charité dont il entretient la flamme vivante au milieu du
monde, sur les habitudes et les institutions des sociétés modernes
que l'esprit chrétien anime et conserve. Le Fils de Marie dominera
l'avenir, comme il a dominé le passé, comme il est la vie intime
du présent, qu'on le sache ou qu'on l'ignore.

Etonnée de si grandes choses, mais ne doutant ni de la puis-
sance de Dieu, ni de la vérité des paroles qu'elle entendait, Marie
demanda comment de telles merveilles auraient leur entier ac-
complissement, puisqu'elle s'était donnée à Dieu sans réserve et
pour toujours. La voix répondit : « Le Saint-Esprit viendra en
» vous : la vertu du Très-Haut étendra sur vous son ombre ; c'est
» pourquoi celui qui naîtra de vous sera nommé Fils de Dieu. »
Le premier Adam qui perdit les races humaines n'eut que Dieu
pour père ; le second Adam qui vint les sauver n'eut également
d'autre père que Dieu. La puissance souveraine qui, sortant de
son éternité, a tiré le monde du néant et l'a merveilleusement

LA SAINTE-VIERGE.

animé d'un premier souffle sans y être provoquée par les exigences impérieuses de la matière, sans être limitée ou empêchée par l'inertie des corps, cette puissance est restée maîtresse de la vie, et il lui est facile de la donner ou de l'enlever à qui elle veut et aux conditions qui lui plaisent. Qui nie, en principe, cette puissance, est insensé ; qui la méconnaît et l'outrage dans le fait mystérieux de l'Incarnation, sentira un jour ses lâches blasphèmes retomber sur lui comme un vêtement de honte et de douleur : les hommes de foi l'attendent sur le seuil de l'Eternité.

Pour se justifier elle-même et donner une preuve immédiate et sensible de la vérité des choses qu'elle annonçait, la voix ajouta, en parlant à Marie : « Voilà que votre parente Elisabeth a elle-même conçu un fils dans sa vieillesse, et c'est ici le sixième mois » de grossesse pour celle qui est aujourd'hui appelée stérile. Car » rien n'est impossible à Dieu. » De même que la raison nous parle intérieurement un langage qui nous éclaire, nous subjugue en nous respectant, et détermine en notre esprit une libre conviction, de même Dieu ne parle pas extérieurement sans revêtir sa révélation de signes qui la caractérisent et d'une grâce secrète et persuasive qui la fait accepter de l'âme humaine et y crée une certitude incomparable. Aussi Marie répondit par ce mot qui fit descendre le Verbe du ciel et qui retentit à travers les siècles : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. » A l'origine des temps, Dieu créa le monde d'un mot : il dit, et les choses furent faites ; au milieu des temps, il régénéra le monde par son Verbe ou sa parole : il l'envoya, et l'humanité fut guérie. Bien plus, il demanda son consentement à l'humanité, représentée en Marie, car il traite les âmes avec respect ; et l'on peut dire avec exactitude et vérité, que le monde moral fut relevé de sa déchéance à ce mot tombé de la bouche d'une créature : Qu'il me soit fait selon votre parole, comme l'univers entier appa-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

rut à ce mot tombé de la bouche du Créateur : Que les choses soient. Qui donc a osé prétendre que la foi chrétienne abaisse l'homme ? Et qui a jamais proféré une parole aussi efficace que celle de Marie ?

Tel est le mystère fondamental du Christianisme, mystère par lequel Dieu s'est manifesté dans la chair et rendu sensible, par lequel il fut prêché aux nations et connu du monde entier. Qui peut sans émotion reporter sa pensée dans cette pauvre demeure, dans cette chambre étroite où de si grandes choses se passaient entre les cieux et la terre ? Celui des évangélistes auquel on donne un aigle pour symbole, à cause du vol élevé de son intelligence et de la puissance de son regard, dévoilant aux hommes les splendeurs de Dieu, écrit au début de son évangile : « Dans le principe était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Dès le commencement, il était chez Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien n'a été fait sans lui. Ce qui fut fait était vie en lui, et la vie était la lumière des hommes, et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise..... C'était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu..... Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité, et nous avons vu sa gloire, une gloire telle que le Fils unique pouvait la recevoir de son Père. » C'est ce Verbe éternel et puissant qui vint prendre l'infirmité de notre nature, se faire humble, doux et souffrant, donner le nom de mère à notre sœur, la fille d'Adam, et nous donner à tous le nom de ses frères avec une tendresse inouïe.

La pauvre chaumière de Nazareth s'est changée en une église et un sanctuaire souterrain qui en fait partie. L'église est une nef à trois étages ; au-dessous de l'autel, un escalier de quelques marches conduit à une chapelle éclairée de lampes d'argent, formée

LA SAINTE-VIERGE.

par un rocher naturellement taillé en voûte, et auquel l'art a imprimé sa dernière forme. C'est à ce rocher, comme le rapporte la tradition, qu'était adossée la maison où retentit la salutation angélique. Qui n'a souhaité de s'agenouiller sur ce sol, de baiser ces pierres, d'y porter le souvenir de tous ceux que Dieu lui a rendus chers, et d'appeler sur les maux de l'humanité la compassion de celui qui a fait entendre, là, les vagissements de la faible enfance et répandu ses premières larmes ?

Dès que le Fils de Dieu se fut lui-même formé un corps de la plus pure substance de sa sainte mère, il lui inspira d'aller visiter sa parente Elisabeth, et de montrer, par cette action, que sa charité égalait la grandeur de sa destinée. Car elle n'entreprit ce voyage que pour féliciter sa cousine et lui rendre les bons offices d'une amitié pure et attentive ; elle traversa la Judée dans toute sa longueur, si, comme on le pense, Elisabeth demeurait à Hébron. Il parut bien, au reste, que la rencontre de ces deux nobles femmes était ménagée par l'Esprit de Dieu : Elisabeth connut prophétiquement le mystère de l'Incarnation que la modestie de la Vierge lui cachait, et elle s'estima heureuse de recevoir la mère de son Seigneur. « Vous être bénie entre toutes les femmes, lui dit-elle, » et le fruit de vos entrailles est béni. » C'est alors que Marie, combattant ces éloges par le profond sentiment de l'humaine faiblesse et de la miséricorde divine, prononça ce cantique sublime qu'on a nommé la gloire des humbles et la confusion des superbes :

« Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie » en Dieu, mon Sauveur ;

» Parce qu'il a regardé l'abaissement de sa servante, car voilà » que toutes les nations désormais m'appelleront bienheureuse ;

» Parce qu'il a fait en moi de grandes choses, lui qui est seul » puissant et dont le nom est saint.

LES FEMMES DE LA BIBLE.

» Sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

» Il a déployé la force de son bras ; il a dissipé ceux qui s'enflaient d'orgueil dans les pensées de leur cœur.

» Il a renversé les puissants de leur trône, et il a élevé les faibles.

» Il a rassasié de biens les affamés, et renvoyé les riches avec les mains vides.

» Il a pris en sa possession Israël, son serviteur, se souvenant de sa miséricorde, comme il l'avait promis à nos pères, à Abraham et à sa race pour tous les siècles. »

Cet hymne, si noble dans sa simplicité, a toujours été regardé comme le chant de triomphe de l'humanité régénérée ; voilà pourquoi, dans l'Eglise, on le récite debout, avec un cérémonial particulier, sur un ton de victoire, aux acclamations unanimes du peuple fidèle qui ratifie les paroles de la Vierge en la nommant bienheureuse, et prend part à ses joies et à sa gloire, comme à un héritage légué par une mère.

Marie resta environ trois mois chez sa cousine Elisabeth, lui rendant avec autant de soin que de plaisir les devoirs de la charité. Puis elle prit congé d'elle et retourna à Nazareth, où Dieu vint lui-même à son aide et fit connaître à Joseph le mystère de l'Incarnation, la prochaine naissance de Jésus, Rédempteur des hommes. « C'est l'accomplissement, ajouta l'envoyé céleste, de ce » qui fut dit par le prophète Isaïe : Une vierge concevra et enfantera un fils, et on l'appellera Emmanuel, c'est-à-dire Dieu » avec nous. »

Un autre prophète avait dit longtemps auparavant : « Et toi, » Bethléem, tu n'es pas la plus petite des villes de Juda ; car de » toi sortira le chef qui doit dominer en Israël, et sa génération » est dès l'éternité, » marquant ainsi que Jésus-Christ, Dieu-homme, a deux naissances, l'une éternelle avant tous les siècles, l'autre

LA SAINTE-VIERGE.

temporelle arrivée au milieu des âges. Pour accomplir cet oracle et en faire constater la vérité d'une manière irréfragable, la Providence suscita un de ces événements dont elle est seule maîtresse et qu'elle dirige souverainement, bien que les hommes s'imaginent les produire à leur gré et pour le triomphe de leurs intérêts. César-Auguste, ayant mis la paix dans l'univers, voulut savoir, par un dénombrement général, ce que l'Empire comptait de sujets dans les provinces et les royaumes tributaires. Tous les Juifs durent se rendre dans le lieu où leur famille avait pris origine, afin que le recensement fût plus facile et plus exact. Joseph et Marie se virent donc obligés d'aller de Nazareth à Bethléem, qui était la ville ou bourgade de David leur aïeul.

En arrivant, les augustes voyageurs ne trouvèrent pas de place dans les maisons de Bethléem, car le dénombrement y avait amené une foule considérable; ils eurent donc pour tout abri une sorte de caverne qui servait d'étable à une hôtellerie. L'ancienne ville était située, en effet, sur des roches au milieu desquelles on avait creusé des maisons et des grottes. C'est dans ce réduit et dans ce dénûment que naquit le Sauveur du monde, faisant voir ainsi que la pauvreté n'est point un mal, puisqu'il l'adoptait; c'est au milieu de la nuit et de la paix universelle que naquit le Dieu pacifique et caché, faisant voir ainsi que son règne ne devait pas ressembler à la domination bruyante des conquérants vulgaires. On était au vingt-cinquième jour de décembre, selon l'ancienne tradition des églises, et en l'an du monde 4000 ou 4004, selon l'opinion d'un bon nombre de savants chronologistes.

La vierge Marie enfanta Jésus sans assistance ni douleur, l'enveloppa elle-même de langes et le posa dans la crèche de l'étable sur un peu de paille. Cette étable est restée plus célèbre que le berceau d'aucun roi, et rien n'a pu en détacher la piété du

LES FEMMES DE LA BIBLE.

monde. Les premiers chrétiens y bâtirent un oratoire ; l'empereur Adrien trouva bon de les insulter, en y plaçant une statue profane. Mais sainte Hélène la fit disparaître, et elle enrichit ces lieux vénérés d'ornements qui subsistent encore en partie et se remarquent entre ceux que la main des princes chrétiens y a réunis. Au-dessus de la grotte s'élève une église qui a cinq nefs formées par quarante-huit colonnes de marbre. L'étable est sous le chœur ; elle a près de quarante pieds de long sur douze de large et neuf de haut. Les parois sont revêtues de marbre, le pavé est aussi d'un marbre précieux. La lumière du jour n'y pénètre pas ; trente-deux lampes d'argent y brûlent sans cesse, comme pour symboliser l'éternelle adoration du monde. Un marbre blanc, incrusté de jaspe et entouré d'un cercle d'argent, indique la place où la vierge Marie enfanta le Sauveur. Presque tous les hommes de ce pays sont muets pour la chrétienté ; mais les pierres y parlent un langage que nulle révolution, nul despotisme n'a fait taire.

Non loin de la grotte où naissait le Sauveur, il y avait des bergers veillant à la garde de leurs troupeaux. Tout à coup, un ange se présenta devant eux, une lumière divine les environna, ce qui les remplit d'une crainte extrême. « Ne craignez pas, leur dit » l'ange, car je vous annonce une nouvelle qui remplira de joie » tout le peuple. C'est qu'aujourd'hui, dans la cité de David, il » vous est né un Sauveur, qui est le Christ et le Seigneur. Et voici » la marque à laquelle vous le reconnaîtrez : vous trouverez un » enfant enveloppé de langes et couché dans la crèche. » A l'instant, se joignit à l'ange une troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : « Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux et paix sur » terre aux hommes de bonne volonté ! » Le temps était venu, en effet, où la miséricorde et la vérité devaient se rencontrer, la justice et la paix s'embrasser, le ciel et la terre s'unir, les hommes invoquer Dieu comme leur père, échanger entre eux le doux nom

LA SAINTE-VIERGE.

de frères, et trouver dans leur conscience purifiée leur première et plus douce récompense.

Lorsque les anges se furent retirés dans le ciel, emportant leur divine harmonie et leur splendeur, les bergers se dirent : « Allons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé et ce que » le Seigneur nous a fait connaître. » Ils coururent en hâte à Bethléem, et trouvèrent Marie et Joseph veillant sur l'enfant couché dans la crèche, selon l'oracle venu d'en haut. La Vierge-Mère ne refusa point d'apprendre ce que l'ange leur avait révélé; mais elle conservait dans son cœur toutes ces choses glorieuses et les couvrait d'un inviolable silence, pour montrer, dit un ancien, que sa bouche était discrète autant que son corps était chaste. Les bergers s'en retournèrent en louant Dieu de ce qu'ils avaient vu et entendu, et ils remplirent d'admiration tous ceux auxquels ils firent connaître les merveilles de cette nuit mémorable.

L'Église célèbre, à minuit le 25 décembre, la naissance de Jésus-Christ, et à l'aurore de ce même jour, le souvenir de l'adoration des bergers. Le 1^{er} janvier, elle célèbre, dans la fête de la Circoncision, l'humilité du Créateur se soumettant à la loi faite seulement pour la créature. C'est en cette circonstance qu'il reçut son nom, ce nom apporté du ciel par un ange et sous lequel tout genou fléchit : il fut appelé Jésus, c'est-à-dire Sauveur.

Peu de temps après, des mages ou savants que la tradition présente aussi comme rois ou princes, et qui, probablement, étaient du pays d'Arabie, ayant aperçu dans le firmament une étoile extraordinaire, crurent, au feu d'une lumière céleste qui éclairait leur cœur, comme cet astre nouveau frappait leurs yeux, que le roi des Juifs annoncé par les prophètes et attendu par les nations, était enfin donné au monde. Dans cette persuasion et à la vue du phénomène merveilleux, les mages ou philosophes vinrent à Jérusalem.

LES FEMMES DE LA BIBLE.

saalem, demandant en quel lieu était né le roi des Juifs ; « car, » dirent-ils, nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes » venus l'adorer. » Hérode , roi titulaire de la Judée, apprenant que de riches étrangers cherchaient un enfant à qui la souveraineté du pays était promise et n'élevant pas les yeux au-dessus d'une couronne temporelle, fut surpris et effrayé de cette rivalité qui venait menacer son trône si péniblement affermi. Tout Jérusalem partagea ces préoccupations, bien que ce fût par des motifs différents, car Hérode était détesté.

Le roi réunit donc les princes des prêtres et les docteurs de la loi pour savoir d'eux où le Christ devait naître. On lui répondit unanimement que c'était à Bethléem de Juda, selon les oracles formels du prophète. Il manda les mages, les vit en secret et s'enquit avec grand soin du temps où l'étoile leur avait apparu, et les envoyant à Bethléem, il leur dit : « Allez, informez-vous » exactement de cet enfant, et quand vous l'aurez trouvé, faites- » le-moi savoir, afin que j'aie aussi l'adorer. » Il croyait s'assurer de cet inquiétant berceau dont la renommée publiait déjà de si grandes choses, et étouffer sans peine des destinées naissantes, et que nulle main d'homme ne défendait.

Les mages, ayant ouï la parole d'Hérode, quittèrent Jérusalem et prirent le chemin de la cité de David. Alors l'étoile qu'ils avaient vue en Orient et qui avait déjà guidé leurs pas, brilla de nouveau à leurs yeux et les dirigea vers la chaumière où se trouvait Jésus. Ils entrèrent, et, sans que l'étrange dénûment du nouveau monarque ébranlât leur foi, ils lui offrirent en présent les trésors qu'ils avaient apportés, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Ils se disposaient à retourner vers Hérode, ne soupçonnant pas ses cruels projets ; mais ils furent avertis en songe de ne point le revoir, et, en effet, ils regagnèrent leur pays par un autre chemin. Les chrétiens ont placé un autel, dans l'église souterraine de

LA SAINTE-VIERGE.

Bethléem, au lieu même où se tenait la Vierge Marie lorsqu'elle présenta son fils à l'adoration des mages.

On sait que ces pèlerins illustres, appelés du ciel et venus librement saluer le berceau de l'Enfant-Dieu, furent toujours regardés comme les prémices et les vivants symboles de la vocation des peuples au banquet de la foi. L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui descend de la bouche de Dieu. Mais à la différence des créatures matérielles qui vont où les mène une force supérieure et irrésistible, l'homme, créature intelligente et libre, est appelé avec obligation rigoureuse, il est vrai, mais non pas nécessité fatale, de répondre ; c'est parce qu'il est libre de choisir la vérité pour aliment, qu'il est criminel de s'abandonner à l'erreur et de chercher dans l'ignorance ou la mauvaise foi une hypocrite justification des égarements de son cœur.

On sait aussi que l'antiquité chrétienne a toujours vu dans l'appel successif des bergers et des mages une indication de l'ordre suivi dans la diffusion de l'Évangile. Les bergers sont appelés d'abord au berceau de celui qui venait secourir tous les hommes, mais surtout les pauvres, les délaissés et les humbles ; les sages et les puissants sont appelés en second lieu, et ils arrivent plus tard, comme s'ils étaient plus loin de la simplicité et de l'abnégation évangélique par l'orgueil de la science et les séductions de la richesse. C'est aussi ce qui s'est vu durant les premiers siècles : les faibles et les petits entrèrent en foule et sans retard dans l'Église ; les Césars n'y mirent les pieds qu'au bout de trois siècles.

Quarante jours après la naissance de Jésus, Marie se présenta au temple pour accomplir la loi de son pays, bien qu'elle en fût dispensée par le caractère merveilleux de son enfantement. Toutes les femmes qui avaient donné naissance à un fils, devaient l'offrir au temple et se soumettre elles-mêmes à la cérémonie de

LES FEMMES DE LA BIBLE.

leur propre purification. Marie, sans tache et sans souillure, obéit avec d'humbles sentiments à la loi qui ne la concernait point, et elle porta l'offrande, non des riches, mais des pauvres : les femmes riches donnaient un agneau, les femmes pauvres deux tourterelles. Un homme juste et craignant Dieu, qui attendait le consolateur d'Israël et le salut du monde, avait connu prophétiquement qu'il ne mourrait pas sans voir auparavant l'objet de ses vœux si ardemment nourris. Cet homme se nommait Siméon, et il était très-âgé. Il vint au temple dans l'instant même où Marie et Joseph y présentaient Jésus. Il reçut l'enfant de leurs mains, et, le tenant dans ses bras, il l'offrit à l'Éternel comme la victime destinée à sauver le monde ; puis dans un transport de joie sainte, il prononça ces paroles si célèbres :

« Maintenant, Seigneur, votre serviteur peut mourir en paix
» selon votre promesse, puisque mes yeux ont vu l'auteur du salut
» que vous envoyez au-devant de tous les peuples, pour être et la lumière qui éclairera les nations, et la gloire d'Israël, votre peuple ! »

Marie et Joseph écoutaient ces paroles avec étonnement et admiration ; le vieillard Siméon les bénit, puis il ajouta, parlant à Marie : « Cet enfant est venu pour la ruine et la résurrection de » plusieurs en Israël ; il sera en butte aux contradictions, et vous-même, quand les pensées secrètes de quelques-uns seront dévoilées, vous aurez l'âme transpercée d'un glaive. » Une sainte femme, nommée Anne, qui passait les jours et les nuits en prières et en jeûnes, sans quitter le temple, vint aussi mêler sa voix à toutes les voix du ciel et de la terre qui proclamaient les futures grandeurs du Christ ; et elle parlait avec enthousiasme de cet enfant qui devait relever Israël. Le souvenir de ces événements et du jour où ils se passèrent est consacré par une fête fixée au deuxième jour de février et qui fut longtemps solennisée par le même repos que le dimanche.

LA SAINTE-VIERGE.

Après que ces mystères furent accomplis, Dieu, qui ne voulait pas livrer l'enfant divin à la jalouse cruauté d'Hérode, fit entendre à Joseph qu'il devait fuir dans une contrée étrangère. « Levez- » vous, dit un ange à Joseph, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en » Égypte et demeurez-y jusqu'à ce que je vous avertisse ; car il » arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir. » Joseph s'étant levé aussitôt, prit l'enfant et sa mère, et ils partirent cette nuit-là même, se dirigeant vers l'Égypte, où ils restèrent jusqu'à la mort d'Hérode. Il semble que cette terre ait tressailli sous les pas de l'exilé et qu'il ait voulu reconnaître l'hospitalité qu'il y trouvait en y laissant un germe fécond de foi et de charité. Les anciens ont écrit que les arbres s'agitèrent sur le passage du Dieu caché, que les idoles chancelèrent et furent précipitées à la renverse. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Égypte ouvrit à la prédication évangélique une oreille plus docile que la plupart des autres régions du monde, et qu'on y vit fleurir rapidement et avec un éclat inouï toutes les vertus du Christianisme. C'était comme le jardin de l'Église primitive, où les martyrs, les anachorètes et les docteurs, ainsi que des fleurs radieuses, répandaient la suavité des plus riches parfums. Des écrivains du quatrième siècle, s'appuyant sur des traditions respectées, ont dit que le Seigneur avait pénétré, dans ce voyage, jusqu'à Hermopolis, dans la Thébàide, à plus de deux cents lieues de Jérusalem.

Hérode ayant vainement attendu les mages, vit qu'il était trompé et il se mit dans une violente colère. Poussé en outre par ses défiances habituelles, et d'ailleurs cruel au point de n'épargner pas ses propres enfants, il commit une inhumanité qui est restée fameuse parmi les païens mêmes. Il envoya des gens armés pour faire périr tous les enfants de deux ans et au-dessous, dans Bethléem et dans tout le pays d'alentour, espérant atteindre au milieu du massacre universel celui qu'on avait osé saluer roi des

LES FEMMES DE LA BIBLE.

Juifs. Ce fut l'accomplissement de cette parole de Jérémie : « Une » voix s'est élevée dans Rama ; c'étaient des pleurs et des cris » lamentables : Rachel pleurait ses fils et ne voulait pas être consolée parce qu'ils ne sont plus. » Mais la cruauté d'Hérode lui fut inutile, d'abord parce que le roi des Juifs était hors de la portée de son glaive, ensuite parce que lui-même allait succomber en n'emportant autre chose que l'horreur de ses contemporains. L'histoire a conservé le mot prononcé par l'empereur Auguste quand il apprit la tragique exécution de Bethléem ; l'Église, fidèle à la mémoire de tous ceux qui sont victimes de la force brutale et qui souffrent pour la justice, honore comme des martyrs les innocents tombés sous l'épée d'Hérode.

Ce prince barbare reçut bientôt après la punition providentielle de ce crime et de ceux dont il avait déjà les mains souillées. Il vit ses jours menacés par son fils aîné et ordonna de le mettre à mort. Soupçonneux et inconstant, il changea plusieurs fois l'ordre de succession parmi ses autres enfants. Haï des Juifs, il avait réuni les principaux de la nation dans le dessein de les faire immoler à son dernier jour afin qu'on pleurât par toute la Judée au moment de ses funérailles. Attaqué enfin d'une maladie horrible et incurable, il fut tourmenté de douleurs inouïes et périt comme frappé par la main sévère de la Providence.

Hérode étant mort et Archelaüs son fils régnant en Judée, l'ange qui avait apparu à Joseph pour lui conseiller la fuite, vint lui conseiller le retour. « Levez-vous, lui dit-il, prenez l'enfant et sa » mère, et allez au pays d'Israël, car ceux qui cherchaient à faire » périr l'enfant sont morts. » Joseph obéit aussitôt ; mais ayant su que c'était Archelaüs qui régnait en Judée, il craignait d'y aller, et sur un avertissement du ciel, il se retira à Nazareth, dans la Galilée, où la naissance de Jésus n'avait pas fait d'éclat comme à Jérusalem. C'est là que Jésus passa près de trente ans de sa vie,

LA SAINTE-VIERGE.

dans le silence de la retraite, loin du regard des hommes, là que vivait la sainte famille dans le travail et l'humilité, ennoblissant les œuvres les plus méprisées, sanctifiant la fatigue et les sueurs arrachées par la peine, et donnant ainsi à la vie la plus obscure le secret pour arriver à une gloire et à une félicité immortelles. Le Christ, Dieu fait homme, daigna connaître la faim, le travail et la mort, ces trois choses contemporaines de l'humanité, et il les laissa subsister après lui, afin de nous faire comprendre comment on doit les subir pour les vaincre un jour et changer toutes ces nécessités humiliantes en autant de titres illustres à une vie meilleure et plus durable.

Joseph et Marie allaient tous les ans de Nazareth à Jérusalem pour y célébrer le fête de Pâques. Lorsque Jésus eut atteint sa douzième année, ils l'y menèrent avec eux. La fête étant passée, ils revinrent à Nazareth et, sans qu'ils s'en aperçussent, Jésus demeura à Jérusalem. Dans la pensée qu'il était avec leurs proches ou leurs amis, Joseph et Marie marchèrent durant un jour ; mais, le soir venu, ils ne le trouvèrent point dans la compagnie de leurs parents ni des personnes qu'ils connaissaient le plus. Inquiets, ils retournèrent à Jérusalem, et le troisième jour, ils découvrirent enfin Jésus sous le portique du temple où s'assemblaient d'ordinaire les docteurs de la loi. Il était assis au milieu d'eux pour les instruire, non pas néanmoins comme un maître, car il voulut montrer la modestie qui convient aux enfants, mais en faisant des questions et des réponses lumineuses et savantes qui tenaient en admiration tous ses auditeurs.

Lorsque sa sainte Mère l'eut trouvé et lui eut demandé avec tendresse pourquoi il les avait ainsi affligés : « D'où vient me chercher chiez-vous ? » répondit le divin Maître. Ne savez-vous pas qu'il faut que je m'occupe de ce qui regarde mon Père ? » Mais, en ce moment, Joseph et Marie ne saisirent pas toute sa pensée ; car

LES FEMMES DE LA BIBLE.

il jetait les premiers rayons de cette lumière dont il remplit plus tard le temple, la Judée et le monde entier. Il revint avec eux à Nazareth et il leur était soumis, donnant aux enfants l'exemple d'une obéissance respectueuse aux ordres de leurs parents. D'autre part, Joseph et Marie ne le conduisaient qu'avec une autorité mêlée de vénération, servant de modèle à ceux qui trouvent sous leurs ordres des hommes inférieurs par le rang et supérieurs par le mérite. Ce commandement plein de douceur et de justice, cette obéissance pleine de joie et de respect, cette vie humble, laborieuse et résignée : tel est l'exemple laissé par la sainte famille pour dispenser le riche de s'enorgueillir, le pauvre de rougir, les puissants d'abuser de leur force, les petits et les faibles de se désespérer, tous les hommes de placer sur la terre le but suprême de leurs efforts. Chose digne de méditation et qui permet d'apprécier sainement ce qu'on nomme la gloire ! dans le silence et l'obscurité de cette vie de Nazareth, tout est voilé hormis cet éclair de sagesse que le Verbe éternel laisse échapper au milieu des docteurs, comme pour illuminer l'horizon des intelligences affaiblies et préparer les yeux de sa patrie au soleil de l'Evangile.

On croit communément que Jésus était à sa vingt-neuvième année, lorsque l'homme juste et pur qui fut choisi pour époux de la Vierge Marie, quitta cette terre, soutenu dans ces derniers instants par celui dont il avait assuré les premiers pas et protégé l'enfance. Sans doute Joseph expira dans la paix apportée sur la crèche de Bethléem par les anges du ciel, et c'est ce qui fait qu'on l'invoque comme le patron de la bonne mort, et qu'il est, dans l'Eglise, l'objet d'un culte respectueux et tendre.

Marie, éprouvée par cette perte, dut bientôt se préparer à d'autres douleurs. Le temps était venu où le Fils de Dieu allait répandre sa doctrine et provoquer ces contradictions haineuses que le vieillard Siméon avait prédites. Il alla dans le désert recevoir

LA SAINTE-VIERGE.

le baptême de la main de son précurseur et commencer par le jeûne et la prière sa mission évangélique. Quelque temps après, il se fit des noces à Cana, petite ville située sur les confins de la Galilée et de la Phénicie. La Vierge Marie se trouva à ces noces, et Jésus y fut aussi convié avec ses disciples. Au milieu du festin le vin manqua. Touchée de compassion pour ses hôtes, connaissant la charité et la puissance de son Fils, Marie lui dit : « Ils » n'ont point de vin. » Jésus répondit : « Qu'y a-t-il en cela qui » nous touche, vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue. » Les prodiges ne devaient avoir pour but que de confirmer les paroles et les vérités de l'Evangile, et jusque-là l'Evangile n'avait point été prêché ; toutefois Jésus ne voulut pas faire endurer un refus à sa sainte Mère.

Aussi, comprenant qu'en temps utile, le Sauveur manifesterait sa bonté, Marie dit à ceux qui servaient : « Faites tout ce qu'il » vous dira. » Or, il y avait là six grandes urnes de pierre. Jésus commanda aux serviteurs de les remplir d'eau ; ensuite il leur dit : « Puisez maintenant et portez au maître d'hôtel. » Ils le firent, et l'eau se trouva changée en un vin meilleur que celui qu'on avait bu jusqu'alors. Jésus voulut sanctifier le mariage, en honorant les noces de sa présence, et, d'ailleurs, en faisant éclater son pouvoir, il fournit à ceux qui l'entouraient la preuve d'une mission ratifiée par le ciel. Tel fut le premier miracle du Seigneur, et il l'accomplit à la prière de son auguste Mère, comme pour montrer que par elle aussi nous pouvions tout obtenir.

Il semble que Jésus et Marie habitèrent quelque temps dans la Galilée, près du lac de Tibériade. Bientôt après Jésus se rendit à Jérusalem pour la fête de Pâques, puis il parcourut la Judée, répandant au loin sa doctrine appuyée par ses miracles et ses vertus. L'Evangile ne marque pas que Marie l'ait accompagné dans ses courses laborieuses ; néanmoins comme il est dit que plusieurs

LES FEMMES DE LA BIBLE.

saintes femmes de Galilée suivaient le Sauveur pour lui donner leurs soins, on peut présumer avec la plupart des anciens que Marie était à leur tête ; car qui méritait mieux cet honneur et qui avait plus de tendresse ? Au reste, Jésus revint dans la Galilée, et il put y revoir sa Mère et faire connaître à tous les siècles le vrai titre de gloire qui devait la recommander à l'amour et à la vénération de tous les chrétiens.

Ainsi un jour qu'il était dans une maison, une telle foule s'y rassembla et il s'occupait si ardemment à l'instruire qu'il ne prenait aucune nourriture. On répandit même le bruit qu'il était tombé en défaillance. Sa sainte Mère et ses parents vinrent le chercher et le tirer du milieu de cette multitude où sa vie courait des dangers. Mais ne pouvant l'aborder, ils le firent avertir de leur présence et demandèrent à lui parler. « Votre mère et vos » frères vous attendent. — Ma mère et mes frères, répondit-il, » sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique, » faisant voir par ces mots que le premier titre d'honneur aux yeux de Dieu et celui qui fonde tous les autres, c'est d'accomplir son adorable volonté. Il proclama la même doctrine dans une circonstance célèbre : il venait de donner par des miracles la preuve de sa divine autorité, et il l'avait mise en évidence par des raisonnements si pleins de sagesse qu'une femme, élevant la voix du milieu de la foule, s'écria : « Heureuses les entrailles qui vous » ont porté et les mamelles qui vous ont allaité ! — Bien plus » heureux, répondit Jésus, ceux qui écoutent la parole de Dieu » et la mettent en pratique ! » Non pas que la Vierge Marie ne méritât d'être nommée heureuse dans toute la suite des siècles pour avoir enfanté celui qui est le Verbe éternel, mais c'est qu'elle était plus heureuse encore d'avoir connu, aimé et pratiqué les enseignements de ce Verbe plein de lumière, de raison, de grâce et de vérité.

Une tradition fort ancienne rapporte que Marie vit de ses yeux

LA SAINTE-VIERGE.

les mauvais traitements exercés sur son divin Fils par les habitants de Nazareth qui voulaient le précipiter du haut d'une montagne. Etonnés des paroles qui sortaient de sa bouche, ils se rappelaient sa famille et se demandaient comment de si bas pouvaient venir des discours aussi puissants. Jésus leur dit : « Vous m'appliquerez » sans doute ce proverbe : Médecin, guérissez-vous vous-même. » Que de choses n'avez-vous pas faites, comme nous l'avons ouï » dire, dans les villes voisines ? Faites-en ici dans votre pays. » Mais je vous assure que nul prophète n'est bien reçu dans son » pays. Je vous le dis en vérité, il y avait plusieurs veuves en Israël au temps d'Elie lorsque le ciel fut fermé durant trois ans et » demi et qu'il y eut une grande famine sur la terre ; et Elie fut » envoyé, non pas à aucune d'elles, mais à une veuve de Sarepta, » au pays de Sidon. Il y avait aussi plusieurs lépreux en Israël » sous le prophète Elisée, et néanmoins, de tous ces lépreux, il » n'y eut de guéri que Naaman le Syrien. » Les Juifs de la synagogue, à ces mots, furent saisis de fureur. Ils se jetèrent en tumulte sur Jésus, le chassèrent de la ville, et le conduisirent au sommet de la montagne voisine pour l'en précipiter. Mais tout à coup, se revêtant de puissance et de majesté, il traversa la foule frappée de stupeur et se retira. C'est dans ce tumulte que la Vierge Marie voulait porter secours à son Fils ; mais la frayeur arrêta ses pas. L'impératrice Hélène fit bâtir en ce lieu une église dont on voit encore les ruines, et qui était dédiée à Notre-Dame-de-l'Effroi.

La prédication et les travaux évangéliques de Jésus durèrent trois ans. Il voila sa force et sa gloire pour ne pas nous éblouir, nous qui ne pouvons regarder en face le soleil, son périssable ouvrage. Sous ces humbles apparences, il fonda une œuvre immortelle : il assit son Église par le choix de ses apôtres et de ses disciples ; il les instruisit de tout ce qu'il nous importait de savoir. Car il n'ignorait rien, lui qui est l'intelligence et la sagesse éter-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

nelle ; et il nous a tout dit : que pouvait-il cacher au disciple bien-aimé qui reposa sur son cœur dans la Cène, et au prince des apôtres, qu'il établit chef et pierre angulaire de son Eglise ? Que pouvait-il nous cacher à nous-mêmes ? nous donnant sa vie, nous eût-il refusé la vérité ? Il la déposa donc dans la mémoire et la conscience de ses contemporains qui nous l'ont transmise et de vive voix et par des écrits inspirés. Cette doctrine, qui a changé le monde, enseigne à croire en Dieu, à l'aimer, à lui obéir ; elle enseigne à aimer ses frères et à sacrifier tout ce qu'il est possible à la paix et à la concorde ; elle enseigne à préférer l'âme au corps, la patrie à la famille, l'humanité à la patrie, Dieu à l'homme, l'éternité au temps, le ciel à la terre. Cette doctrine fut exposée dans des discours qui n'ont rien de comparable pour la grandeur et la simplicité, le charme persuasif, la grâce et l'autorité divine : elle est supérieure au génie qui ne la pénètre pas tout entière, et elle demeure accessible à l'intelligence la moins cultivée ; elle tend à élever l'esprit, à dilater le cœur, à transformer la vie en la divinisant.

Après avoir autorisé ses discours par des miracles et une éclatante sainteté, Jésus voulait sceller de son sang et toutes ses paroles et tous ses actes. Reconnu publiquement pour le Christ et pour le Messie, il fut reçu en triomphe à Jérusalem quelques jours avant sa mort ; on jetait sur son passage des vêtements et des branches d'arbres, on s'écriait : Salut et gloire au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi d'Israël ! La ville émue demandait : Qui est celui-ci ? et les peuples répondaient avec enthousiasme : C'est Jésus, le prophète de Nazareth. Les Pharisiens, jaloux et irrités, lui dirent : « Maître, faites taire » vos disciples. — S'ils se taisent, répliqua le Sauveur, les pierres » crieront. » Nous ne voyons pas que la Vierge Marie ait été à ce triomphe ; ce bruit glorieux fit bientôt place aux humiliations et

LA SAINTE-VIERGE.

aux souffrances, elle y parut avec un courage digne de la mère d'un Dieu.

Quelle ne fut pas la douleur de Marie durant le jugement tragique, la Passion et les derniers instants de son Fils ! Lorsqu'il eut légué, par un testament d'amour immortel, son corps et son sang à l'humanité faible et triste, qu'il fut trahi par le signe même de l'amitié, puis chargé d'outrages, abreuvé d'affronts, livré à une foule furieuse, meurtri de coups, hideusement flagellé, quel brisement de cœur ne dut pas ressentir la douce et tendre mère ! Quel regret de ne pouvoir donner que des larmes pour tout secours et soulagement à de si grandes tortures ! Car, bien que l'Evangile ne fasse point paraître la Sainte-Vierge au milieu de ce drame, néanmoins, parce qu'il nous la montre au pied de la croix, il y a lieu de penser qu'elle fut témoin de tant d'horribles scènes, comme la tradition le rapporte. Elle vit les préparatifs du supplice, la croix, les clous, l'appareil formidable de ce grand forfait. Elle suivit Jésus au Calvaire ; elle pouvait reconnaître ses pas à des traces sanglantes. Elle se porta sur son passage, et l'on montre encore les ruines d'une église élevée à Notre-Dame-des-Douleurs, dans l'endroit où Marie, d'abord repoussée par les gardes, rencontra son Fils marchant au gibet, en reçut un salut et s'évanouit au son de sa voix si chère.

Lorsque le vieillard Siméon parlait du glaive de douleur qui transpercerait l'âme de Marie, il voyait sans doute les moments cruels où elle contemplerait Jésus cloué et mourant sur l'arbre fatal. Les coups qui enfonçaient le fer dans les membres du Fils retentissaient dans le cœur de la Mère ; elle entendait les blasphèmes et les insultes. Mais sa constance fut encore plus grande que ses angoisses. Les hommes et les apôtres, saisis de frayeur, avaient fui ; elle demeurait au milieu des bourreaux, prête à mourir avec son fils, et regardant ses plaies d'un œil où la pitié se

LES FEMMES DE LA BIBLE.

peignait plus que la douleur, car elle n'ignorait pas que ces plaies fussent la guérison du monde. Nulle mère n'aima davantage; mais nulle créature ne connut mieux l'auguste fonction que la douleur remplit sur la terre.

La croix, qui semblait ne devoir être pour Jésus-Christ qu'un instrument de peines et un gibet ignominieux, fut changée de suite en trône de miséricorde et de clémence, en attendant qu'elle devint un signe d'honneur et l'espoir et la loi du monde. Sourd aux outrages des blasphémateurs, attentif à la prière et au repentir, Jésus pardonne et promet le ciel au larron converti. Puis les bras tendus, comme pour embrasser l'humanité, les regards baissés sur ceux qui l'avaient suivi jusqu'au Calvaire, il vit Marie et auprès d'elle le disciple bien-aimé. Voulant donner l'exemple de toutes les vertus et nous rappeler ce que nous devons aux auteurs de nos jours, il prit un dernier soin de sa Mère; évitant de la nommer de ce nom trop plein d'émotion : « Femme, lui dit-il en » désignant saint Jean, voilà votre fils. » Et s'adressant au disciple : « Voilà votre mère. » Ce fut comme un suprême adieu. La noble mère accueillit cette parole de séparation avec déchirement d'entrailles. De ce jour, elle devint véritablement la mère des hommes, qui étaient représentés en saint Jean, et l'on peut dire qu'à cette heure triste et glorieuse elle nous enfanta à la vie céleste en s'associant à l'œuvre de la rédemption.

Ces choses se passaient le vendredi, à la sixième heure, c'est-à-dire vers le milieu du jour. Alors des ténèbres s'étendirent sur la terre et le soleil fut obscurci. A la neuvième heure, le divin supplicié prononça ces mots : « Tout est accompli, » puis il ajouta : « Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains. » En effet, tout venait de s'accomplir : la justice de Dieu était satisfaite, la charité de Jésus-Christ démontrée à tous les siècles, et l'homme relevé de sa déchéance, comme un édifice tombé qu'on rétablit

LA SAINTE-VIERGE.

dans les proportions de son ancien plan. Ce jour ne repasse jamais sur terre sans y jeter un éclat lugubre : la croix reçoit des hommages expiatoires ; toute âme chrétienne s'ouvre à des sentiments de tristesse mystérieuse ; l'Église, épouse désolée, se penche en pleurant sur un tombeau, et il n'est pas jusqu'au marbre des autels qui, par son dépouillement inaccoutumé, ne semble convier le monde entier à la morne solennité d'un grand deuil. Dans ces larmes données au Fils, il y a une part pour la Mère, que l'Évangile nous montre triste, mais debout au pied de la croix où le Sauveur venait d'expirer. C'est en mémoire de sa douleur immense comme la mer qu'on chante cette élegie sublime qui a inspiré Palestrina, Haydn, Gluck, Pergolèse et Rossini.

Marie se joignit aux saintes femmes pour rendre au corps sacré du Christ les honneurs de la sépulture. Elle vint aussi au tombeau, et plus d'une fois sans doute elle eut la joie de voir son Fils après la résurrection. Elle était avec les disciples quand le Sauveur monta au ciel en les bénissant. Durant les dix jours qui suivirent l'Ascension, les apôtres se tenant en prière dans le cénacle, Marie les animait de son exemple, et elle reçut avec eux cette merveilleuse effusion des grâces célestes qui a rendu si célèbre le jour de la Pentecôte. Un vent violent sembla descendre du ciel ; la maison fut ébranlée ; une flamme parut, et, se partageant, alla se reposer sur la tête de chacun des disciples réunis, symbole de la lumière et de la charité qui devaient bientôt éclairer et réjouir le monde.

Le reste de la vie de la sainte Vierge nous est inconnu ; on croit cependant, d'après des traditions acceptées au quatrième siècle de l'Église, qu'elle demeura quelque temps à Jérusalem, puis suivit à Ephèse saint Jean, son fils adoptif. Dieu respecta la discrétion et la modestie de cette existence si haute et si pure en la couvrant de silence ; les hommes peuvent la méditer, mais non l'ex-

LES FEMMES DE LA BIBLE.

primer par des paroles. La doctrine commune des anciens Pères, c'est que les exemples, les prières et la conversation de Marie furent la lumière et l'encouragement des apôtres, et appelèrent les bénédictions de Dieu sur la naissante société des chrétiens. C'est l'opinion la plus reçue qu'elle mourut à Ephèse, dans un âge fort avancé. Elle ne succomba point par faiblesse de la nature, elle expira dans un suprême effort d'amour divin. La chasteté, qui avait préservé son corps de toute atteinte durant la vie, le protégea contre la corruption du tombeau, comme un arôme d'immortalité. Le sentiment si humble qu'elle eut toujours d'elle-même fut le principe de son élévation et le piédestal de sa gloire. Aussi a-t-on nommé sommeil et repos les courts instants que ses restes mortels passèrent dans le sépulchre. Elle sortit de ce sommeil et de ce repos pour être appelée de suite à la félicité du ciel, reine des anges non moins que des hommes. La mémoire de cette résurrection mystérieuse est célèbre par une fête qui surpasse en solennité toutes les fêtes de la Vierge Marie. On la nomme l'Assomption, et elle est particulièrement chère à la France.

On voit au village de Gethsémani, près du jardin des Oliviers, le tombeau de la Sainte-Vierge. C'est une église souterraine où l'on arrive en descendant cinquante degrés; toutes les communions chrétiennes y ont un oratoire où elles viennent prier; les Turcs eux-mêmes y apportent leurs hommages à la fille d'Abraham; mais le tombeau appartient aux catholiques.

Après le nom du Sauveur du monde, il n'en est pas de plus grand que celui de Marie. Aussi la confiance des chrétiens s'y est attachée avec amour, et l'ignorance ou la mauvaise foi peuvent seules contester l'antiquité et l'éclat du culte rendu à la Mère de Dieu. Elle fut honorée dans les catacombes, où son nom et son image paraissaient à côté de ceux du Sauveur. Les grands évêques des premiers siècles la glorifièrent par des éloges que la

LA SAINTE-VIERGE.

piété des temps modernes n'a point surpassés : pendant que l'impératrice Hélène, visitant Bethléem, Nazareth et les lieux saints, élevait sur son passage des sanctuaires au Fils de Dieu et à la Vierge Marie, le nom de la fille de David était prononcé dans des discours immortels par des hommes d'un génie et d'une foi incomparables. Bientôt elle eut des autels sur la cime des montagnes, au fond des vallées recueillies, d'un bout de l'univers à l'autre ; les empereurs d'Orient placèrent son chiffre vénéré sur leurs étendards, les conciles l'invoquèrent comme leur lumière ; on lui dédia, aux applaudissements du monde, le temple que Rome païenne avait consacré à tous ses dieux. Elle fut le doux objet de la dévotion du moyen âge, qui multiplia sur le bois, l'or et le marbre le nom et l'image de Notre-Dame.

Il semble que le culte de Marie soit une source féconde où le génie, même quand il est déshérité de la foi, aime à puiser des inspirations qu'il ne saurait trouver ailleurs. Loin d'abaisser et de comprimer la pensée humaine, la suave et puissante apparition de la Vierge-Mère élève et soutient l'âme dans son vol vers ce monde intellectuel où tend le poète, l'artiste, l'homme d'un génie créateur, et qui est comme le pays des arts, des pensées et des sentiments les plus délicieux et les plus purs.

Les poètes chrétiens ont chanté Marie ; les peintres ont presque tous emprunté à son histoire le sujet de quelques tableaux. S'il faut en croire une ancienne tradition, l'évangéliste saint Luc était peintre, et il a laissé un portrait de la sainte Vierge, dont on a tiré des copies fort nombreuses. Dans les siècles de foi, Cimabué, Giotto, Jean Bellini, le Pérugin, Albert Durer, ont tracé, chacun dans son genre, de beaux types de la Vierge-Mère. A la Renaissance, parmi les artistes sans nombre qui ont représenté Marie, ou seule, ou bien avec l'enfant Jésus, ou dans ces gracieuses compositions qu'on nomme Saintes Familles, on doit citer en première

LES FEMMES DE LA BIBLE.

ligne, et comme les ayant tous surpassés de loin, Raphaël d'Urbino, qui a su donner à la Sainte-Vierge un caractère éminent de beauté, de noblesse divine : type sublime, magique création du génie, que tous ont essayé d'imiter, et que nul encore n'a pu atteindre. Après Raphaël, il faut nommer les Carrache, Poussin, Lesueur et Mignard. Personne n'a mieux exprimé que Lesueur la douleur profonde, mais noble et céleste, de Marie au pied de la croix. Jamais les angoisses de l'âme humaine ne se sont exprimées d'une façon plus auguste et plus contenue par une pensée de foi et un sentiment de résignation. Le peintre, dans ce grand caractère de la Vierge, a vraiment atteint la perfection de l'art, et toute sa composition est sentie et rendue au point d'arracher le spectateur à lui-même, de lui faire croire qu'il est sur le lieu de la scène, et de le remplir d'un indéfinissable sentiment de douleur sympathique.

Telle fut Marie, mère de Jésus-Christ, et notre mère à tous, la Providence nous rendant la vie par le moyen qui nous avait donné la mort, et tournant à sa gloire ce qui avait causé notre perte. La désobéissance d'Ève, notre première aïeule, nous avait ravi l'héritage des cieux ; la fidélité de Marie, la seconde Ève, fit redescendre la gloire et le bonheur sur nos fronts découronnés. Du sein de la première sort la foule immense des générations condamnées ; dans le sein de la seconde se forme la perle précieuse livrée pour le rachat des hommes proscrits. D'un germe tristement empoisonné naquit, au bout de quarante siècles, une fleur belle et pure : Marie vint relever Eve de la déchéance, corriger le passé, ennoblir le présent et préparer l'avenir, en donnant au monde Celui qui est vérité et charité.